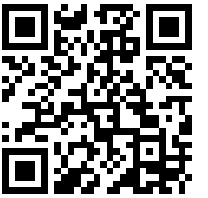
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

QUARANTE ET UNIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SÉRIE. T. LV

BRUXELLES
M. WEISSENBRUCH, IMPRIMEUR DU ROI
ÉDITEUR
49, RUE DU POINÇON, 49

1909

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ENSEIGNEMENT DES AVEUGLES [1]

I

Plusieurs conseils provinciaux de Belgique se préoccupent avec une sollicitude particulière du sort des estropiés. Dans trois villes importantes de ce pays, on vient de donner un commencement de solution pratique au problème si attachant de l'instruction des arriérés. Il nous a paru opportun d'éveiller l'attention sur une catégorie d'anormaux dont la situation dans la nature et dans la société est singulièrement tragique.

L'individu privé de la vue se trouve exposé sans cesse à des dangers physiques de toute sorte. Dépourvu de cet agent précieux de défense et de contrôle, il est à la merci du premier passant, d'un objet inanimé. Le rôle considérable, prépondérant de la vision dans l'existence de chaque jour, est attesté par le besoin que l'aveugle a des autres, pour les actes les plus usuels et dans les circonstances les plus vulgaires. Ce qui rend sa condition plus précaire encore, c'est qu'il ne bénéficie presque jamais des avantages sociaux

(1) *La Revue Psychologique*, en publiant un autre travail de M. M. Desagher, s'exprimait ainsi : « Ce qui donne à ce travail une grande valeur, c'est que l'auteur est *aveugle lui-même*. Il a perdu la vue quelques jours après sa naissance d'une ophtalmie des nouveau nés. Il a été élevé à l'Institution nationale des jeunes aveugles de Paris. En sortant de cette école il a fait son droit à Paris et il y prépare en ce moment l'agrégation d'économie politique.

En, 1904, l' « Association Valentin Haüy pour le bien des Aveugles » dont le siège est à Paris, ouvrit un concours entre tous les aveugles ou typhlophiles français ou étrangers sur la timidité des aveugles et ses remèdes. L'auteur obtint le premier prix. »

823328 Digitized by Google

que confère la fortune. Aussi, de toutes les détresses qui sollicitent la commisération, il n'en est peut-être aucune d'aussi impressionnante que la cécité.

Si l'intérêt que nous inspirons demeure trop souvent inefficace, c'est qu'on est en général très superficiellement informé sur notre compte; on ne sait pas assez ce que nous sommes et ce que nous pouvons. Il en résulte des préventions fâcheuses, des malentendus funestes, dont l'aveugle pâtit cruellement et dont les clairvoyants ne demanderaient qu'à revenir. Nous nous efforcerons pour notre part d'éclairer le bon vouloir des autres, en apportant ici quelques indications sommaires sur notre infériorité véritable et sur les remèdes qu'elle comporte.

Il n'est peut-être aucune fatalité physiologique sur laquelle l'action sociale puisse s'exercer aussi efficacement. On se figure généralement l'aveugle regrettant la lumière, les spectacles de la nature. Mais les individus frappés de cécité à leur naissance ou durant le premier âge, n'ont pas de souvenir visuel; comment pourraient-ils regretter ce qu'ils ignorent. Aussi, l'aveugle ne souffre-t-il pas directement de sa cécité, mais de l'obstacle qu'elle oppose à sa liberté d'action. Toutes ses tristesses viennent de sa dépendance, de ce qu'il lui faut, ou s'abstenir d'agir, ou recourir sans cesse aux bons offices de son entourage. Les continuelles lacunes de son investigation personnelle, les douloureuses impuissances de son action volontaire, provoquent souvent chez l'aveugle un malaise moral intolérable. Son infériorité sensorielle et motrice, si apparente, lui cause de perpétuelles tortures d'amour-propre. Ses rapports avec les autres hommes sont dominés par la crainte instinctive et souvent justifiée de paraître moins qu'il ne vaut. Une éducation soignée, une adaptation systématique au milieu normal, en l'affranchissant à la fois dans sa vie extérieure et dans sa vie intime, adoucissent de façon inappréciable les rigueurs de sa disgrâce. Ses années d'apprentissage seront donc décisives, et il importe de rendre son passage à l'école aussi fructueux que possible.

Digitized by Google

L'objet de cette courte étude est d'exposer dans son ensemble le problème de l'enseignement des aveugles.

La nécessité d'organiser en Belgique l'instruction générale obligatoire, se pose pour tous les bons esprits en termes d'une urgence croissante. Quand l'heure de cette grande réforme aura sonné, il faudra se trouver prêt à en étendre le bienfait à toute la population infantile susceptible de recevoir l'instruction et notamment aux enfants atteints de cécité. Sans méconnaître l'importance de la vue dans l'organisation humaine, nous affirmons qu'il est possible d'instituer chez l'aveugle un équilibre très satisfaisant, entre ses moyens d'action et les exigences de la vie pratique. Non seulement un nombre toujours croissant d'entre nous sont capables d'un travail utile, mais aux diverses époques de l'histoire humaine la cécité a fourni au monde des représentants illustres. Ces personnalités éminentes, qui imposent le respect à la pitié elle-même, nous démontrent d'une façon éclatante qu'il y a réellement mieux à faire pour les aveugles que de les hospitaliser ou de les abandonner à la charité de leurs proches. Ces exemples nous prouvent jusqu'à quel point on peut éliminer de notre vie l'insécurité et l'arbitraire, diminuer les contraintes auxquelles se heurtent notre activité, assurer en un mot l'épanouissement de notre être physique, intellectuel et moral. Il nous est impossible de négliger un argument aussi probant et nous établirons tout d'abord un rapide inventaire de nos gloires. Après ce coup d'œil rétrospectif, nous essayerons de déterminer les influences matérielles et psychiques auxquelles on doit soumettre l'enfant privé de la vue, pour lui faire rendre tout ce qu'il peut donner. Quand nous aurons ainsi dégagé les éléments de cette culture, les principes de cette éducation, nous serons en mesure d'apprécier la valeur pédagogique des écoles belges destinées aux aveugles. Nous exprimerons en toute franchise notre pensée sur ces établissements. Nous indiquerons enfin, ce qui à notre avis, pourrait, devrait être fait pour l'éducation et l'enseignement des jeunes aveugles de Belgique.

Digitized by Google

II

L'éveil intellectuel et social des aveugles constitue sans contredit un épisode émouvant de l'adaptation de l'espèce, mais la carrière à parcourir est longue et nous devrons esquisser à grands traits cette partie historique, nous bornant à citer quelques noms et à mentionner quelques faits importants.

Dans les sociétés antiques, alors que les conflits armés jouaient un rôle capital dans l'économie des peuples, nous voyons s'exercer, dans toute sa rigueur, la sélection naturelle. Il arriva même que chez certaines nations paysannes et guerrières, la destruction des moins aptes fut organisée par l'Etat. C'est ainsi qu'à Lacédémone, on éliminait dès leur naissance, en les noyant dans l'Eurothas, tous les faibles, tous les infirmes, inutiles comme guerriers et comme esclaves. Il va sans dire que les aveugles étaient compris parmi ces déchets humains. Pourtant, dès la plus haute antiquité, alors que le souci de ne pas être tué se trouvait encore au premier plan des préoccupations humaines, quelques personnes privées de la vue parvinrent à un haut degré de notoriété. Sans nous arrêter à Œdipe, à Tirésias, à Homère, à Ossian, à tant d'autres, qui appartiennent plutôt à la légende qu'à l'histoire, disons un mot du philosophe stoïcien Diodote, qui enseigna la géométrie à Cicéron, et dont le génial publiciste romain nous parle avec une vénération attendrie dans son traité « de la vieillesse ». Mentionnons encore pour cette période le nom de Didyme d'Alexandrie, aveugle à cinq ans, qui fut le maître incontesté du grand saint Jérôme.

Au moyen âge, les circonstances étaient trop rigoureuses pour qu'une personnalité, quelque bien douée qu'elle fût, réussît à s'épanouir, sans une arme de lutte aussi précieuse que les yeux.

Mais dès que l'état social s'améliora, dès que l'horizon humain fut élargi par la découverte d'un monde et par

Digitized by Google

l'antiquité retrouvée, des individus atteints de cécité se mêlent à la vie active et cela dans les domaines les plus divers, les plus imprévus. Telle cette Marguerite de Ravenne, aveugle à trois mois, dictant à l'abbé Ferme, chanoine de Latran, le règlement des clercs laïques qui servit de modèle à celui de la Compagnie de Jésus. L'énumération serait trop longue s'il nous fallait mentionner tous les aveugles remarquables de la renaissance, bornons-nous à ceux qui florissaient à cette époque dans les Pays-Bas méridionaux. C'est le prêtre Nicaise de Malines, jurisconsulte fameux en son temps, qui professa à Cologne le droit civil et le droit canon. Ce sont aussi Pontanus et Fernandus, le premier grammairien, le second philosophe, tous deux de Bruges et qui, l'un et l'autre, enseignèrent à Paris en Sorbonne.

Mais voici que dans notre galopade à travers les âges révolus, nous rencontrons au siècle suivant, un des plus grands noms de la poésie, une de ces âmes sublimes où se reflètent avec magnificence les détresses éternelles de l'univers : Milton. Bien qu'il ne saurait s'agir ici que des aveugles-nés ou frappés de cécité dans leur enfance, nous le revendiquerons comme l'un des nôtres, celui qu'une paralysie du nerf optique privât de la vue à quarante-deux ans, bien avant qu'il eût commencé d'écrire le *Paradis perdu*. Il doit beaucoup aux expériences de la cécité, le chantre puissant et nostalgique du bonheur à jamais anéanti, l'auteur de cette poignante invocation à la lumière qui ouvre le troisième livre de son immortel poème. Et dans cette tragédie admirable et un peu méconnue de *Samson agonisant*, ne doit-il pas à son infortune quelques-uns des plus terribles sanglots de la scène émouvante où, par un saisissant retour sur lui-même, le poète nous montre son héros jadis redouté, maintenant privé du jour et aux mains de ses ennemis.

Au XVIII[e] siècle, les aveugles célèbres se multiplient. C'est l'Ecossais Blacklocke, atteint de cécité à six mois, qui fut ministre de l'Eglise, prédicateur renommé, docteur à l'Université d'Edimbourg, et par surcroît poète très

Digitized by Google

estimé. C'est dans une région différente de l'activité mentale, le mathématicien Saunderson, l'un des plus grands disciples de Newton. Aveugle presque en naissant, il professa durant de longues années à Cambridge, devant un auditoire attentif et émerveillé, un cours sur l'optique. C'est, en Suisse, le naturaliste Hubert, dont la cécité survenue n'interrompit en rien les recherches précieuses sur la germination, ainsi que les travaux remarquables sur les abeilles et les fourmis. Presque de nos jours, la Belgique nous offre un exemple similaire en la personne du physicien Joseph Plateau. Aveugle à trente-huit ans, professeur à l'Université de Gand, il est l'auteur de découvertes importantes dans le domaine de la physique moléculaire et l'un des ancêtres les plus directs de cette merveille moderne : le cinématographe.

Jusqu'à ce moment, toutes les tentatives faites, tous les résultats atteints, avaient gardé un caractère et une portée strictement individuels. C'est à la fin du XVIII^e^ siècle, le plus socialement glorieux de son histoire, que la France entreprit la lutte d'ensemble contre les effets de la cécité, organisa notre culture collective et coordonnée. La France n'est-elle pas la terre de ces initiatives bienfaisantes et libératrices? Elles sont les fruits naturels de sa sociabilité délicate et généreuse. C'est donc un fils de France, Valentin Haüy, modeste employé du Ministère des Affaires étrangères, qui, remplaçant la vue par le toucher, commença d'enseigner les aveugles. Nous aurions voulu raconter ici comment l'homme de cœur et d'intuition qui fut le premier instituteur des aveugles en vint à concevoir son enseignement; comment il prit à la porte d'une église un jeune mendiant, François Lesueur, atteint de cécité depuis l'âge de six semaines et qui fut son premier élève; comment enfin, se voyant écarté de la maison qu'il avait fondée, il entreprit à travers l'Europe le plus fécond des apostolats, créant l'école de Vienne en 1804, celle de Saint-Pétersbourg en 1806, tandis qu'un de ses disciples suédois ouvrait à Stockholm une institution destinée aux enfants privés de la

Digitized by Google

vue. Notons en passant que depuis 1899 l'instruction est pratiquement obligatoire pour les aveugles en Suède. Un autre élève de Valentin Haüy, Alexandre Rodenbach, frappé de cécité dès son jeune âge, fut pendant de longues années représentant de la ville de Roulers à la Chambre belge. Il se fit à maintes reprises, auprès des pouvoirs publics, l'avocat de ses frères d'infortune. C'est grâce à son intervention autorisée qu'en 1836 on mit à la charge des communes l'instruction des aveugles et aussi celle des sourds-muets. Mais son rôle parlementaire ne se borna pas à cette bonne action. Après avoir pris une part considérable aux travaux du Congrès, Rodenbach est intervenu dans tous les débats parlementaires importants des premières années de l'indépendance. Sa parole lucide et colorée était toujours écoutée avec déférence et profit. Alexandre Rodenbach n'est pas le seul aveugle qui, au cours du XIX^e^ siècle, fit partie d'une assemblée délibérante. Citons encore l'Anglais Fawcett, frappé de cécité à l'âge de vingt-cinq ans, dans le plein essort de sa vie publique. Envoyé au Parlement pour Brighton, après de grands succès dans les réunions populaires, il fit partie, à quarante-six ans, du grand ministère Gladstone comme directeur général des postes. Elu membre correspondant à l'Institut de France, Fawcette fut nommé enfin Lord-Rector de l'Université de Glasgow, en concurrence avec John Ruskin. Tout récemment, en 1907, le jeune Etat d'Oklahoma envoyait au Sénat de l'Union un représentant atteint de cécité, M. Gore. Signalons que dans divers pays, beaucoup de personnes privées de la vue sont maires ou conseillers municipaux.

Nous ne saurions clore cet exposé historique, par trop sommaire, sans dire quelques mots de l'Institution nationale des jeunes aveugles de Paris. Héritière directe de l'œuvre d'Haüy, elle fut créée par la Constituante en 1791. Le dévouement de ses professeurs, presque tous aveugles (immense avantage sur lequel nous reviendrons), les continuels perfectionnements de son outillage scolaire, un

Digitized by Google

patronage sérieux de ses anciens élèves, ont fait de cette école un modèle pédagogique, un laboratoire inestimable, une pépinière d'hommes utiles. L'un de ses maîtres aveugles, M. Edgar Guilbau, vient d'en écrire l'histoire; c'est un livre du plus grand intérêt, dont la lecture est attrayante pour les moins avertis. L'un des premiers élèves de l'Institution, Panjon, après avoir obtenu les plus hautes distinctions universitaires, enseigna les clairvoyants comme professeur de mathématiques au Lycée d'Angers. Un autre élève de l'Ecole, Louis Braille, originaire d'un petit village de Seine-et-Marne, dota ses frères en cécité du système d'écriture qui porte son nom et qui est aujourd'hui en usage dans les établissements d'aveugles du monde entier. Son adoption par l'école de Paris, vers 1830, fut le point de départ de récompenses au Conservatoire, de retentissants succès dans l'enseignement à tous les degrés. Dès 1836, une quinzaine de buffets d'orgues étaient tenus par des aveugles. De la classe d'accord sortit Montal, qui renouvela la technique de cette profession et se révéla génial dans la facture des pianos. L'Institution comprend aujourd'hui 150 garçons et 80 filles. Une association de placement et de secours constituée depuis plus d'un demi-siècle, s'occupe de l'établissement des élèves au sortir de l'école. Elle place chaque année une vingtaine de jeunes gens des deux sexes : organistes de talent, professeurs de musique sérieux, accordeurs estimés. Elle consent fréquemment à ses protégés des avances de fonds que ceux-ci ne manquent jamais de rembourser. Depuis Montal, une trentaine d'anciens élèves de l'école fondèrent d'importantes maisons de pianos. Tous ces commerçants aveugles sont parvenus à l'aisance, quelques-uns à la fortune.

On trouve également dans d'autres pays des écoles remarquables et dont le rendement social est fécond. Si nous avons tenu à parler un peu longuement de l'Institution nationale de Paris, c'est d'abord à cause de l'influence incomparable qu'elle a exercée sur l'enseignement des aveugles. C'est aussi parce que de tous les établissements

Digitized by Google

qui lui sont destinés, c'est celui que l'auteur de la présente étude connaît le mieux, ayant été lui-même élevé dans cette maison.

Beaucoup d'aveugles vivants mériteraient encore de figurer dans cette hâtive nomenclature; nous préférons n'en citer aucun.

Le moment est venu d'examiner avec quelques détails le régime pédagogique auquel doivent être soumis les enfants privés de la vue, pour devenir à la fois des personnalités utiles et des citoyens éclairés.

III

Toute école destinée à l'enseignement des jeunes aveugles doit être installée dans un immeuble spécialement aménagé. Elle ne peut, sans de graves mécomptes, recevoir d'autres pensionnaires que des enfants privés de la vue et en voie de scolarité. La présence d'internes adultes, atteints de cécité, mais ayant dépassé l'âge scolaire, a pour effet certain de troubler cette œuvre d'éducation; un établissement d'instruction ne saurait être ni un ouvroir, ni un asile.

Il faut également renoncer à la coutume aussi regrettable que répandue d'élever, dans les mêmes locaux et sous une même direction, des aveugles et des sourds-muets. Ce voisinage est loin d'être favorable à ces derniers, mais il est surtout fatal aux écoliers privés de la vue. Alors que nos lourdes tablettes, nos points saillants et nos chers gros livres ne disent pas grand chose à l'imagination du public, les procédés d'enseignement des sourds-muets lui sont plus accessibles, intéressent davantage sa curiosité, produisent des résultats plus perceptibles pour tous. D'autre part, les élèves aveugles sont toujours en moins grand nombre que leurs camarades sourds-muets; par un phénomène de gravitation inévitable, tout est organisé en faveur des plus nombreux. Or, le plan d'éducation de chacune de ces catégories d'anormaux doit être établi sur des bases radicale-

Digitized by Google

ment différentes. Alors que les yeux sont tout pour le sourd-muet, l'ouïe et la parole sont tout pour l'aveugle, car c'est des autres qu'il tient la plupart de ses idées sur le monde extérieur. Il faudra donc éviter dans l'avenir cette forme de coéducation, funeste à tous égards.

La cécité, en raréfiant nos points de contact avec la réalité externe, rend notre adaptation laborieuse. A ne pouvoir s'aider de la lumière, l'aveugle évolue plus lentement. Il faut à cette plante humaine dont l'acclimation est si délicate, une culture de serre chaude, une ambiance physique et morale particulière. L'enfant aveugle ne pouvant imiter les exemples muets, son initiation à la vie pratique exige des soins méticuleux et constants. Mais la plupart des familles, même aisées, où se produit un cas de cécité infantile, ne savent, ni ce qu'elles ont à faire, ni où elles pourraient s'adresser. Desservant par ignorance les intérêts véritables de l'aveugle, les siens l'abandonnent trop à lui-même ou le gâtent sans mesure, le rendant ainsi dépendant pour la vie. Il faudrait à tout prix agir sur les familles, afin de regagner un temps précieux en débarrassant l'école des minuties de l'éducation première. Pour le moment, il est indispensable de soustraire de bonne heure l'enfant aveugle à l'abandon découragé ou à la prudence imprévoyante de son entourage, qui lui fermerait l'avenir. Il faut le placer dans un milieu approprié où tout soit conçu en vue de ses besoins particuliers et de sa préparation à une existence active. La section enfantine, entièrement séparée de l'école proprement dite, devrait être confiée à un personnel féminin, choisi avec le plus grand soin. En quittant ses parents pour rejoindre ses pareils, l'enfant privé de la vue aura tôt fait de rattraper les clairvoyants de son âge. Plein de dispositions à redresser, de manies commençantes, il ne tardera pas à s'amender dans ce coude à coude journalier avec ses semblables. Le stimulant de la nécessité, les railleries de ses condisciples développeront son adresse, son ingéniosité dans les petites besognes quotidiennes. A côté d'inconvénients très graves, l'interne-

Digitized by Google

ment de l'enfance a un avantage considérable quand il s'agit des aveugles. Par son continuel échange de leçons et d'exemples, il apprend à ces enfants dont on s'est trop ou pas assez occupé, l'initiative et le savoir-faire. Gardons-nous de négliger cet aspect de leur éducation! Outre que la bonne volonté d'autrui est un joug capricieux et déprimant, à se sentir gauche on devient timide. Quand l'aveugle aura quitté la pénombre de l'école pour le grand jour de la vie, il comparaîtra devant le public. Alors, faute de savoir-faire apparent, il ne sera pas estimé à sa valeur. Obligé de solliciter sans cesse l'aumône de menus services, il se verra traité en enfant à l âge où la considération devient une nécessité. Et puis, les autres n'aideront l'aveugle que s'ils en ont le loisir et si leurs intérêts ne sont pas opposés aux siens. Enfin, comme son infirmité physique s'aggrave presque toujours d'une situation pécuniaire défavorable, comment fera-t-il dans sa condition, souvent plus que modeste, si ses éducateurs ont omis de l'initier aux actions communes de la vie. Aussi, pendant toute la durée de son séjour à l'école, faudra-t-il encourager l'élève à se montrer habile dans les petites choses. Son initiative, atrophiée durant l'enfance, se trouve comme écrasée par la lourde entrave que lui impose sa cécité. Il est donc nécessaire de développer chez l'aveugle l'esprit de décision. L'existence pour lui sera une rude partie. Il lui faudra un courage de tous les jours pour s'imposer à sa famille, à l'opinion. Ce n'est que par un effort constant et supplémentaire, ce n'est qu'à coup de volonté et à la force du poignet, qu'il pourra escalader cette muraille d'impuissances, d'humiliations et de préjugés, se reformant sans cesse entre lui et le monde. Qu'il aborde hardiment ce corps à corps avec la cécité, toisant l'avenir, ne se laissant abattre par aucune déception. Bien des difficultés s'évanouissent quand on a le courage de les regarder de près et en face.

Pour déterminer les habitudes pratiques qui engendrent cette façon de sentir et de vouloir, il est indispensable de multiplier les expériences de l'écolier, de les provoquer

Digitized by Google

à tous propos. Il convient de lui laisser autant de liberté et de responsabilité que possible; l'horaire ne sera pas trop chargé, afin de lui apprendre à disposer par lui-même de son activité. Combien il importe d'éviter dans ce régime tout ce qui serait claustral; il lui faut de l'air, de l'espace, de la vie. La discipline n'aura rien de formaliste, et la surveillance y sera tout autre chose qu'une chiourme monotone. Cette tâche, qui exige du tact, du dévouement, un sens avisé des nécessités de notre éducation, doit être confiée à des hommes de cœur et de savoir. Ils corrigeront avec douceur et fermeté, les tics, les manques de tenue si fréquents chez ceux qui ne voient pas les autres. Ils montreront aux jeunes élèves une foule de choses usuelles, et par leur intervention discrète dans les jeux, veilleront à ce que l'heure de récréation ne se passe pas tout entière en promenades traînantes. Les récréations doivent avoir lieu dans des cours spacieuses, propres aux ébats tumultueux des écoliers. La pratique quotidienne des exercices de gymnastique et des jeux actifs, avec ses mille imprudences utiles, aguerrit l'aveugle, lui ôte sa répugnance à agir, l'accoutume à oser.

L'école anglaise de Norwood, dont le directeur est un aveugle, consacre à l'instruction du corps la moitié de la journée. Beaucoup d'élèves de ce célèbre établissement deviennent des élèves émérites. Ce qui achève de donner toute son importance à notre culture physique, c'est que l'enfant atteint de cécité se trouve le plus souvent très anémié. Cette disposition lui vient de ce que ses proches l'ont condamné, durant son enfance, à une vie végétative. Un état anémique diminue la mémoire, affaiblit l'attention, alors que ces facultés sont plus précieuses aux aveugles qu'à tout autre. Il compromet aussi l'action de la volonté sur le système nerveux, ce qui rend impressionable à l'excès et provoque un véritable gaspillage de l'énergie vitale. Seule, une activité physique normale donne à l'aveugle le sang-froid indispensable, en améliorant sa circulation sanguine. Faute d'être sain et vigoureux, il ne garde pas une

Digitized by Google

appréciation suffisamment lucide de ses impressions, de ses motifs d'agir. Plus encore pour lui que pour le clairvoyant, la vie pratique est un art, fait de vigilance attentive et d'offensive vigoureuse. A chaque minute, il lui faut pouvoir concentrer son attention sur les stimulations à percevoir ou sur les mouvements à exécuter. Du petit sauvage anémié, malheureux et maladroit, il faut faire un gaillard solide, d'aplomb au physique et au moral. On conçoit que l'éducation du corps doive être l'une des préoccupations maîtresses d'une pareille culture.

IV

L'enseignement intellectuel de l'aveugle doit avoir pour premier objectif de diminuer son indigence expérimentale, en tirant le meilleur parti possible des sens qui lui restent. C'est surtout en affinant les aptitudes tactiles de l'enfant qu'on multiplie ses certitudes sensibles à cet effet, on provoquera le développement simultané des deux mains, car la gauche n'est inférieure à la droite que par le peu d'usage qu'on en fait. L'étude des cartes géographiques, outre les connaissances directes qu'elle fournit, augmente l'acuité du tact et habitue l'élève à s'orienter.

De continuelles leçons de choses sont indispensables; l'aveugle ne connaît bien que ce qu'il peut toucher souvent. Il convient de se rappeler sans cesse que la place des objets du musée scolaire n'est pas dans les vitrines, mais entre les mains des écoliers.

On conçoit que dans un enseignement de ce genre il faille surtout éviter ce qui ne serait que factice, de pure façade. L'écueil à redouter, c'est de n'inculquer à l'enfant que de froides associations de mots, ne représentant pour son esprit aucune idée précise. Le maître ne saurait donc se contenter de professer un cours ordinaire, car les images tactiles ne se forment pas comme les visuelles. Pour qu'il y ait entre l'instituteur et les élèves une intimité mentale

Digitized by Google

suffisante, pour que celui-ci comprenne bien la façon dont ses écoliers conçoivent la réalité, il faut que le professeur lui-même soit aveugle. Comment dans une lecture expliquée, par exemple, le maître clairvoyant discernerait-il avec une netteté suffisante les notions incompatibles avec l'état de cécité? Quant aux données visuelles qui lui sont accessibles, un clairvoyant ne s'identifie jamais assez profondement avec l'aveugle pour les faire entrer dans ses idées. Un commerce, même prolongé, avec des enfants privés de la vue ne saurait habituer un clairvoyant à faire entièrement abstraction de sa faculté visuelle. Seul, un professeur atteint lui-même de cécité, peut découvrir chez l'élève aveugle les points d'appui à l'intervention pédagogique, lui parler un langage intelligible, lui présenter les objets par où il faut. Mais si des profanes ne sont guère qualifiés pour ouvrir sur le monde les yeux de notre intelligence, comment des instituteurs ordinaires, ignorant tout de notre façon de sentir et de vouloir, pourraient-ils mener à bien l'éducation de nos sentiments et de notre activité volontaire. Ils n'ont vécu ni nos hésitations, ni nos angoisses, ni nos espoirs. Des maîtres aveugles, formés avec soin et adaptés à la vie normale, ont seuls l'autorité et la compétence nécessaires pour réussir cette longue et laborieuse initiation. Gardons-nous d'oublier cependant qu'il ne suffit pas à un éducateur, quels que soient du reste sa science et son talent, d'être privé de la vue pour instruire des aveugles. Notre enseignement comporte en effet une technique spéciale qu'il faut connaître. Aussi, l'accession au professorat dans les écoles d'aveugles devrait-elle être toujours précédée d'un examen portant sur notre pédagogie particulière; il serait hautement désirable, qu'autant que possible, un aveugle au moins fit partie du jury d'examen. Ce vœu, dont l'extrême modération n'échappera à personne, fut formulé par M. Edgard Guilbau, au Congrès international pour l'amélioration du sort des aveugles, tenu à Paris en août 1900.

Nous croyons avoir démontré la nécessité absolue de con-

Digitized by Google

fier à des maîtres aveugles l'enseignement intellectuel et moral des enfants atteints de cécité. Quant à leur instruction musicale et professionnelle, il convient aussi presque toujours d'en charger des personnes privées de la vue. Sans répéter les arguments déjà invoqués, il est évident que des aveugles s'entendent mieux à nous apprendre le maniement des instruments de musique ou les tours de main spéciaux à chaque métier. A côté de tous ces avantages, l'emploi de professeurs aveugles pourvoit de situations des sujets d'élite, en permettant d'utiliser leur savoir d'une manière à la fois honorable pour eux-mêmes, féconde pour les autres.

Ajoutons que cet usage est préconisé par beaucoup de chefs d'établissements et notamment par tous les directeurs de l'Institution nationale de Paris. Mais revenons maintenant aux divers éléments dont devrait se composer l'instruction des aveugles.

Il faut se garder de départir aux élèves un enseignement trop strictement utilitaire. Que l'instruction des aveugles ne soit pas exclusivement humaniste, bien entendu, mais qu'elle ne soit pas non plus trop immédiatement pratique. A côté du calcul mental, qui développe la mémoire, de l'arithmétique, de l'orthographe, de la grammaire, de la physique, de la chimie, de l'histoire naturelle, il faut initier nos écoliers aux mathématiques, aux littératures anciennes, à quelques langues étrangères, et aux autres branches du savoir désintéressé. Comment négliger l'enseignement de l'histoire, cette prodigieuse leçon d'énergie que l'espèce donne à l'individu! On y voit l'incessante croissance du vouloir humain, toujours plus efficace, lucide dans son tête-à-tête avec la fatalité. Entre l'évolution de la conscience des hommes, interprétant, corrigeant la nature, et le sort de son auditoire lui-même, le maître trouvera des comparaisons saisissantes. L'histoire, en outre, développe l'imagination, forme profonde de la sociabilité, qui doit suppléer pour nous aux communions avec la nature visible, aux points de sympathie visuelle

Digitized by Google

avec les autres. C'est surtout par l'imagination que l'aveugle sentira vivre les êtres et les choses; ainsi il trouvera en lui-même des compensations à ses ténèbres.

Puisque l'aveugle doit beaucoup vivre sur son propre fonds, qu'il ait sur le plus grand nombre de problèmes le dernier mot de la connaissance humaine. Il faut aux exilés de la lumière ces ravissements de l'esprit, ces ivresses intimes, que donne la vue du vrai. Platon n'a-t-il pas dit en son magnifique langage de poète : « La science est pour l'esprit ce que le soleil est pour la nature. » Si l'aveugle authentique nous semble infériorisé en poésie par la pénurie d'images sensibles, le langage musical lui reste; et la musique ne serait-elle pas, après tout, l'expression d'art qui révèle le mieux l'être humain à lui-même, en son identité essentielle et radieuse avec l'univers.

Comme l'aveugle doit souvent habiter en soi, que l'art, la science, la philsophie, embellissent son logis intime. Presque tout notre bonheur est dans l'intensité de la pensée; elle nous est un soutien, une direction, un apaisement. Les idées nous sont un sûr refuge contre les menus désagréments de la cécité; elles protègent l'aveugle contre l'ennui qui le ronge et qui le dévorerait. Elles l'aident enfin à supporter la mauvaise humeur ou les distractions involontaires de l'entourage; lui procurant l'oubli, elles le consolent les jours de chagrin. Un peu partout, des bibliothèques spéciales se sont fondées à l'usage des aveugles. Elles nous affranchissent quelque peu du lecteur clairvoyant, coûteux s'il est salarié, trop souvent capricieux et indiscret s'il est bénévole. Certaines lectures solitaires et recueillies sont pour l'aveugle des clairières ensoleillées, dans l'inextricable forêt vierge des appréhensions physiques, des angoisses de l'amour-propre, des problèmes de circulation et autres questions amoindrissantes, qui font la trame habituelle de sa vie monotone et tourmentée.

Donc, en intensifiant ses besoins philosophiques et moraux, on dérive son activité intérieure vers des zones où elle peut s'exercer. Aussi, cette haute culture n'est-elle

Digitized by Google

pas seulement indispensable à ceux d'entre nous se destinant aux carrières littéraires ou scientifiques, mais aussi à ceux des élèves qui s'adonnent à la musique ou aux métiers manuels. Un de nos vieux maîtres aveugles, M. Victor Paul, nous disait souvent : « Un musicien sans littérature sera peut-être un bon artisan, mais un artiste, jamais. » En ce qui concerne les professions manuelles, l'adresse d'un ouvrier cultivé est très sensiblement supérieure à celle d'un ignorant.

Nous ne dirons qu'un mot de l'instruction musicale des aveugles, car l'efficacité pratique en est démontrée par des résultats probants et continus. Comme jusqu'à ce jour c'est la musique qui a fourni aux personnes privées de la vue les situations les moins mal rémunérées, il faut s'efforcer de l'enseigner plus ou moins complètement à tous les élèves, selon les aptitudes relatives de chacun. Le solfège, l'harmonie, la composition, ainsi que l'harmonium, l'orgue le piano, sans oublier le chant, les instruments à vent et à archet, doivent faire l'objet d'études sérieuses, d'exercices gradués et soutenus.

Mais par la concurrence grandissante des musiciens clairvoyants, les traitements d'organistes se font toujours plus modiques et le cachet du professeur devient chaque jour plus infime. Ajoutons qu'on paye souvent au rabais les personnes atteintes de cécité; il semblerait qu'on se sentît à moitié acquitté envers elles de les avoir préférées à leurs confrères doués de la vue. L'aveugle, lui, accepte toujours, heureux de trouver n'importe quoi. En tout cas, il est bon d'enseigner aux jeunes musiciens un ou plusieurs métiers manuels, dont l'exercice soit compatible avec les professions musicales. Tels le tournage, le filetage, et surtout l'accordage des pianos, qui occupent l'élite des aveugles travailleurs. A propos de ces derniers, une remarque s'impose; puisqu'il est reconnu qu'en moyenne l'aveugle accorde mieux que les autres, pourquoi si peu de maisons en emploient-elles? Pourquoi le public ne donne-t-il pas la préférence aux accordeurs privés de la vue, dont le chétif budget

Digitized by Google

se trouve si lourdement grevé par le concours onéreux mais indispensable du guide et du lecteur.

Quant à nos travailleurs purement manuels, leur situation est plus critique encore. Ils ont participé, plus cruellement que les autres, au grand malaise social causé par l'introduction des machines auto-motrices. L'artisan aveugle ne pouvant se transformer en travailleur d'usine, il lui faut se cantonner dans des professions arriérées; ces métiers à la main sont peu lucratifs à cause de l'extrême lenteur de ces besognes. Tels le cannage et le rempaillage des chaises; telles aussi la vannerie, la brosserie et la confection des chaussons de lisière, qui sont des industries de prison, et sujettes par là même à une concurrence redoutable. Les gouvernements des divers pays ne pourraient-ils veiller à ce que les objets fabriqués en prison ne soient pas vendus à un prix inférieur aux produits similaires du travail libre? Signalons enfin qu'un peu partout des personnes atteintes de cécité commencent à exercer avec succès la profession de masseur. Dès à présent, plusieurs écoles d'aveugles ont inauguré des classes de massage, et il est bon que cet enseignement se généralise. N'oublions pas cependant que ce métier nouveau ne peut constituer une carrière fructueuse que pour un nombre assez restreint d'individus, particulièrement bien doués. Il exige, en effet, des connaissances anatomiques assez étendues, un long apprentissage préalable, de la conversation, une grande adresse et une réelle force musculaire.

V

On le voit, l'éducation des aveugles exige un enseignement multiple et varié. Il faut leur donner à la fois une instruction sérieuse, une profession rémunératrice, du caractère et du savoir-faire.

Aussi, l'administration d'une école de ce genre est-elle un problème compliqué, exigeant des capacités particu-

Digitized by Google

lières. Les études, les jeux, les promenades, la discipline, tout y comporte un réglement spécial. Moins encore qu'une autre maison d'éducation, l'établissement destiné aux aveugles peut être un régiment où tous les individus font la même chose. Non seulement le chef d'institution doit savoir choisir parmi les professions accessibles celles qui assurent encore les besoins essentiels de la vie, mais il lui faut déterminer le genre d'activité qui convient le mieux à chaque élève. Puisque certaines carrières se ferment devant les aveugles, il est nécessaire de leur en créer de nouvelles. Aussi le directeur doit-il se montrer accueillant envers toute idée nouvelle et mettre à l'essai toute invention paraissant sérieuse. Il lui faut se tenir au courant de tout ce qui se fait dans le monde; visiter, pour s'éclairer, les écoles de l'étranger, assister aux congrès, parcourir nos périodiques spéciaux. Nous pensons qu'un aveugle est infiniment mieux placé qu'un clairvoyant pour assumer la direction d'une école ouverte aux enfants atteints de cécité. Lui seul a le flair indispensable pour discerner de bonne heure les aptitudes diverses de cette jeune population, si semblable à lui-même. Seul un directeur privé de la vue aura toute la compétence nécessaire pour apprécier à leur valeur les inventions nouvelles, pour décider si elles constituent un progrès réel, un perfectionnement véritable de l'outillage scolaire. Nous avons déjà rappelé que l'une des écoles d'aveugles les plus importantes du monde, le Royal Normal College, de Londres, est dirigée par un aveugle, M. Campbell. Mais la plupart de nos établissements sont administrés par des congrégations religieuses, des philanthropes, ou des fonctionnaires en retraite, dont l'incompétence est aussi grande que la bonne volonté. Ces éducateurs novices, dominés par l'esprit de système, ignorent ce qui se fait ailleurs. Cheminant à tâtons dans la routine, ils se livrent parfois aux fantaisies pédagogiques les plus regrettables. C'est ainsi, par exemple, que dans deux écoles de Belgique, à Bruges et à Maeseyck, on continue d'enseigner aux élèves un système d'écriture dif-

Digitized by Google

férent du procédé Louis Braille, alors que celui-ci est depuis longtemps universellement en usage. Le but d'un établissement pour les aveugles n'est pas de confectionner des articles-réclame, mais d'instruire ses enfants et de leur apprendre un métier lucratif.

Le manque de liberté d action provoquant la grande souffrance d'un aveugle et l'indépendance économique étant la clef des autres, il importe que l'école se préoccupe pour ses élèves de la mise en œuvre des capacités acquises. Aussi une société de patronage devrait-elle toujours être annexée à l'établissement. Le secours que l'aveugle trouve chez les siens est généralement nul. Alors même qu'il appartient à une famille aisée, il importe essentiellement à son bien-être que l'individu atteint de cécité gagne sa vie. C'est surtout pour lui que l'argent est une source inestimable de prestige, d'indépendance et de confort. Faute de gagne-pain, il se sent atteint, froissé dans sa dignité, par les récriminations éventuelles de ses proches, leur scepticisme plus ou moins déguisé à l'endroit de ses capacités. Notre éminent ami, Lucien Descave, dans son beau livre *Les Emmurés*, trace de l'aveugle dans sa famille un tableau cruellement exact. C'est une œuvre de documentation scrupuleuse, d'observation fine, rude et sûre. Que ceux qui s'intéressent au sort des aveugles ne manquent pas de lire ce roman, émouvant dans sa grande simplicité; les conséquences morales et sociales de la cécité y sont analysées par un écrivain de race, doublé d'un homme de cœur.

Puisque la charité familiale est par trop familière, il faudra donc que ce soit la maison d'éducation qui aide l'aveugle à se créer des ressources indépendantes. Vers la fin des études, quand l'élève sera parvenu au seuil de sa vie d'homme, on l'enverra au dehors durant quelques heures par jour, afin qu'à sa sortie le changement de température ne soit pas trop brusque. Certains écoliers suivront les cours de l'enseignement supérieur, d'autres fréquenteront le Conservatoire; d'autres, encore, feront leur stage chez un facteur de pianos, aveugle autant que

Digitized by Google

possible. Quand les élèves auront définitivement quitté l'école, celle-ci doit être à même de leur continuer sa protection. Qu'elle défende ces jeunes hommes contre les risques qui les guettent, qu'elle les aide à traverser l'existence, pleine de tant de pièges, coupée pour eux de tant d'obstacles imprévus.

Non seulement la recherche du travail est plus difficile à l'aveugle, non seulement il est trop souvent payé moins cher à labeur égal, mais le coût de la vie est plus élevé pour lui que pour ses concurrents clairvoyants. Et pourtant, un certain superflu lui serait nécessaire, tant pour rendre sa vie tolérable, que pour permettre de lui donner toute sa mesure.

Combien pour l'école elle-même, l'opinion de ses anciens élèves est intéressante à recueillir. En gardant des relations suivies avec ses pensionnaires d'autrefois, l'établissement pourra combler bien des lacunes, rectifier bien des erreurs de méthode. Les résultats pratiques sont ici la meilleure preuve d'insuffisance, comme la plus sûre garantie d'efficacité.

Devant la détresse extrême de la cécité indigente, des œuvres de patronage plus ou moins actives se sont constituées dans tous les pays. Il ne saurait entrer dans le cadre de cette étude de les analyser, ni même de les énumérer toutes. Contentons-nous, à titre d'exemple, d'en signaler quelques-unes, tant en France qu'en Belgique.

Nous avons déjà parlé de la Société de placement et de secours des élèves sortis de l'Institution nationale de Paris; qu'on nous permette de dire un mot d'une autre œuvre française, l'Association Valentin Haüy, 9, rue Duroc, dont le secrétaire général, M. Maurice de la Sizeranne, est un aveugle, et qui comprend des services très étendus; ainsi, elle renferme un musée, unique au monde, de tous les objets nécessaires à notre enseignement; elle possède aussi une bibliothèque de 25,000 volumes, tous en points saillants, et qui s'accroît chaque jour, grâce au zèle inlassable de copistes bénévoles. Parmi les institutions belges de patro-

Digitized by Google

nages, citons d'abord l'Ecole Technique d'Anvers, 72, rue de l'Escaut, qui compte aujourd'hui vingt-six ouvriers aveugles, tous accidentés du travail, tous arrachés à la mendicité et à la rue. Cet excellent établissement, auquel la population anversoise s'est montrée dès l'abord très sympathique, est due à la généreuse initiative de M. Mulder. On y pratique la vannerie et le rempaillage des chaises; les maîtres d'atelier sont aveugles. Mentionnons enfin la Fédération des Aveugles belges, constituée depuis 1886, et qui mérite d'être rangée parmi les œuvres de patronage les plus intéressantes du monde. La Fédération, 24, Grand'Place, Bruxelles, a été conçue, réalisée et développée par des aveugles.

Nous connaissons maintenant les conditions essentielles d'un enseignement d'aveugles. Après avoir franchi les étapes successives de cette initiation au milieu normal, il est temps de résumer ce programme d'éducation dont nous n'avons pu tracer que les très grandes lignes.

Un immeuble spécialement aménagé pour des écoliers privés de la vue, ne recevant ni pensionnaires adultes, ni sourds-muets; une section enfantine séparée de l'école. Une culture physique soignée. Une bonne instruction intellectuelle, musicale et professionnelle, confiée à des maîtres aveugles. Un personnel clairvoyant d'élite. Une société de patronage des anciens élèves. Un directeur aveugle.

L'école sera toujours installée à la campagne, car le grand air constitue un objet de première nécessité pour les enfants privés de la vue. Mais il est indispensable que l'établissement se trouve à proximité d'une grande ville, afin de faire bénéficier les élèves des ressources intellectuelles, artistiques et professionnelles d'un centre important.

A la lumière de cet aperçu bien incomplet, examinons enfin brièvement ce qui a été entrepris en Belgique et ce qu'il conviendrait d'instituer dans ce pays pour l'enseignement des aveugles.

Digitized by Google

VI

Sur les 3,500 aveugles des deux sexes que compte la Belgique, 400 environ sont en voie de scolarité. L'Etat n'a créé aucune école à leur usage, mais il alloue des subsides aux établissements d'instruction existant pour eux. Le régime financier dont bénéficient ces établissements est aujourd'hui réglé par la grande loi d'assistance du 27 novembre 1891, modifiée par celle du 30 juin 1896 (voir les art. 16 et 17). Les pouvoirs publics acquittent la pension de chacun des écoliers. Celle-ci représente de 450 à 600 francs par élève, suivant le coût moyen de l'existence dans la région où se trouve située l'école.

Nous pensons que cette coopération, trop exclusivement financière, n'est pas aussi efficace qu'on pourrait le souhaiter. Nous sommes convaincus que les crédits nationaux affectés à l'instruction des aveugles manquent quelque peu leur destination et sont loin de porter tous leurs fruits.

Quelle est en effet la valeur pédagogique des ces entreprises, créées et administrées par les particuliers? Déjà dans la discussion sur l'enseignement des anormaux qui eut lieu à la Chambre des représentants de Belgique, du 13 au 18 décembre 1866, M. Bara, alors ministre de la justice, s'exprimait ainsi : « L'initiative privée a sans doute créé des établissements relativement bons, mais il y en a aussi de très mauvais. » La situation n'a guère changé depuis lors, et après avoir visité ces écoles aussi minutieusement que possible, nous ne pouvons que souscrire ici au jugement de M. Bara, dont les termes mesurés traduisent fidèlement notre pensée.

Craignant d'abuser de la bienveillante attention du lecteur, nous n'étudierons pas dans tout leur détail, l'organisation et le fonctionnement de chacune de ces institutions. Au reste, bien des points ont échappé à notre enquête. Ainsi, la plupart des écoles n'exerçant aucun patronage

Digitized by Google

sérieux sur leurs anciens élèves; il nous a été impossible de nous enquérir du sort de ceux-ci. Bornons-nous donc à quelques constatations d'ensemble.

Plusieurs de ces établissements renferment, outre les écoliers, des pensionnaires adultes; on sait combien cette promiscuité est nuisible, combien l'éducation des élèves s'en trouve influencée défavorablement. Sur les huit écoles consacrées à l'enseignement des aveugles, sept sont destinées en même temps à celui des sourds-muets. C'est une idée malheureuse, nous l'avons vu, de réunir dans les mêmes locaux et sous une même direction, des écoliers aussi peu faits pour se comprendre. Il en est ainsi par exemple dans les deux écoles de Bruxelles, au demeurant très supérieures à toutes les autres. A Maeseyck, les deux enseignements s'avoisinent jusqu'à se confondre. Ajoutons qu'aucun de ces établissements, sauf celui de Ghlin-lez-Mons, fondé par un aveugle, M. Simonon, ne possédant de section enfantine, on voit partout de grands jeunes gens presque majeurs et des tout petits, de cinq à six ans, élevés côte à côte. Le matériel scolaire est partout insuffisant; et comme l'instruction musicale exige une installation coûteuse, elle reste le plus souvent rudimentaire. On n'enseigne pas toujours sérieusement l'accordage des pianos, lui préférant parfois un métier perdu, tel que la tissanderie, tuée depuis plus d'un demi-siècle, ou la corderie, alors que le chanvre cordé, venu d'outre-mer, encombre nos marchés européens.

Ce qui s'impose donc pour les jeunes aveugles de Belgique, c'est la création d'une école modèle, réunissant toutes les conditions matérielles et morales d'efficacité.

Nous croyons que, le cas échéant, les pouvoirs publics n'hésiteraient pas à prendre cette initiative. On compte en effet dans les milieux officiels plus d'un philanthrope compétent; nous ne voulons citer qu'un nom, celui de M. le ministre d'Etat, Jules Lejeune, président d'honneur de la Fédération des Aveugles belges. On pourrait également solliciter l'appui moral et financier d'un groupe de parti-

Digitized by Google

culiers, constitué en société anonyme, pour la création et l'administration de l'école. La solution pratique nous paraît dans la combinaison de ces deux moyens.

En même temps qu'elle serait une belle action, l'entreprise n'aurait rien d'aventureux. On n'aperçoit dans cette affaire aucun aléa, aucune chance sérieuse d'insuccès. Tous ses éléments existent en effet depuis longtemps, et leur excellence nous est attestée par des précédents sans réplique. On aura donc pour s'éclairer l'expérience plus que séculaire des autres. Et puis, ne serait-ce pas une œuvre à la fois patriotique et humanitaire, que de mettre en valeur ce capital inutilisé, de restituer à l'activité sociale ces excommuniés autres. Et puis, ne serait-ce pas une œuvre à la fois patriotique et humanitaire, que de mettre en valeur ce capital inutilisé, de restituer à l'activité sociale ces excommuniés du travail et de la vie? Ne serait-il pas éminemment raisonnable de canaliser, au profit de tous, tant de forces perdues, tant d'énergies inemployées? N'est-il pas en même temps plus économique et plus humain de ne demander à la société qu'un faible supplément d'assistance, au lieu de tomber tout à fait à sa charge?

Cet appel sera entendu. Que la collaboration féconde de nos amis aide l'aveugle à poursuivre sa réhabilitation sociale. Que les clairvoyants, nos aînés dans la liberté et dans la lumière, favorisent le développement de nos aptitudes, l'épanouissement de notre être tout entier. S'accomplir, réaliser les virtualités dont on est capable, n'est-ce pas là, en même temps que la formule certaine du bonheur individuel, le sens même le la vie? L'aveugle est susceptible d'éducation sur tant de points! Il peut tant vivre et agir comme les autres.

Déjà les anormaux sont un peu moins voués à la mendicité et à l'arbitraire. Dans notre humanité, qu'un long effort en commun tend à rendre plus fraternelle, l'inconscience barbare des premiers âges a fait place à une sympathie plus large et plus clairvoyante. Grâce à l'action grandissante du génie humain sur les forces de hasard et

Digitized by Google

d'ignorance, le cœur des hommes voit plus juste et plus loin.

La civilisation ouvre donc à nos espérances un champ illimité. Bientôt les aveugles pourront, en grand nombre, relever le défi du destin. Qu'un faisceau de bonnes volontés, averties et agissantes, assure notre enseignement rationnel, notre participation effective et pratique à l'œuvre universelle de l'humanité.

MAURICE DESAGHER.

Digitized by Google

MADAME DE MIRAMION

(Un enlèvement au XVII^e siècle)

Louis Chabaud, *Madame de Miramion*. Paris, P. Lethielleux, 1904. — Dr L. Le Pileur, médecin de Saint-Lazare, *Madame de Miramion* (1629-1696). *Notice sur sa santé et sa vie intime*. Paris, Honoré Champion, 1907. (Notice parue d'abord dans la *France médicale*, nos du 10 et du 25 octobre 1906.) — Ch. Gailly de Taurines, *Aventuriers et Femmes de qualité*. Paris, Hachette, 1907. (I. Une fredaine de Bussy-Rabutin : l'enlèvement de Mme de Miramion, pp. 1-92.) — Fernand Bournon, *Madame de Miramion*. (*Journal des Débats*, no du 15 septembre 1907.)

Le curieux qui se promène dans ces admirables quartiers du vieux Paris où les « touristes » ne vont plus guère : l'Ile Saint-Louis et ses environs, remarque sur le Quai de la Tournelle, au no 55, un immeuble d'une vénérable ancienneté, à la façade imposante, et dont la destination actuelle n'est point faite pour rappeler la destination passée.

Car on y distille présentement de l'absinthe : deux rails pénètrent dans la cour d'honneur, où stationnent quelques charrettes; et au-dessus de la porte d'entrée, toujours ouverte, une inscription flamboyante et dorée, qu'on aperçoit de loin, proclame le nom du maître-distillateur : *Édouard Joanne*. Pourtant, de tout près, sur une plaque de marbre noir, et superposée à cette inscription-là, se distinguent encore les traces à moitié effacées d'une vedette moins commerciale, plus brève et plus noble : *Hôtel ci-devant Nesmond*.

Digitized by Google

L'histoire de cet Hôtel a été racontée par les historiens de Paris et notamment par Piganiol de la Force; elle est curieuse et variée.

Très anciennement, on l'appelait Hôtel de Lorraine, pour avoir appartenu aux dames de Bar. René d'Anjou, qui en fut possesseur par la suite, le donna à un clerc de la Chambre des Comptes, Darin, et à sa femme Perrine, lavandière de Louis XI, à raison d'un loyer annuel de cinq sous. Son dernier occupant de marque, sous l'ancien régime, semble avoir été Blondy, ... danseur de l'Opéra (1). Mais celui qui lui donna son nom fut le Président Nesmond, qui vécut durant la seconde moitié du XVII[e] siècle.

Jusqu'alors, seuls les gentilshommes d'épée donnaient leur nom à leur demeure. Le Président Nesmond fut le premier parmi les gentilshommes de robe, c'est-à-dire parmi les bourgeois, à en user de même. Cela fit bien quelque bruit. Saint-Simon ne laissa point échapper une aussi précieuse occasion de se moquer. L'inscription resta, et l'exemple du Président Nesmond fut suivi par d'autres.

Ce n'est point M. de Nesmond ni son hôtel qui nous intéressent spécialement ici, mais M[me] de Miramion, la belle-mère de ce président, femme d'un exceptionnel mérite, et qui, plus encore que son gendre, illustra la noble demeure ainsi que tout le Quai de la Tournelle où elle fonda plusieurs institutions charitables.

Elle s'appelait Marie Bonneau et était la fille d'un fermier des Gabelles, qui lui donna une dot considérable en la mariant à Jacques de Beauharnais, seigneur de Miramion, conseiller au Parlement. Elle avait alors 15 ans et demi. A 16 ans, elle était veuve. A 16 ans et demi, elle était mère d'une fille.

La jeune femme, pieuse dès sa plus tendre enfance, vécut alors quelques années dans une grande austérité, non tellement qu'elle ne songeât peut-être à se remarier, sur les conseils de sa famille. Et elle eût, qui sait, fini par agréer M. de Caumartin, son cousin, si un événement imprévu, foudroyant même,

(1) Cité par Louis Chabaud.

Digitized by Google

n'était venu résoudre par la négative toutes ses hésitations et décider de toute son existence qui pesa d'un poids énorme dans l'histoire de la charité publique au XVII^e siècle.

M^me de Miramion fut, à peine âgée de 19 ans, l'héroïne et la victime d'un rapt, qui est l'un des plus audacieux rapts connus, et qui a fourni une matière admirable, non seulement aux chroniqueurs véridiques, mais surtout aux romanciers de cape et d'épée comme d'Artagnan (Courtilz de Sandras), M^lle Cochelet (Frédéric Lacroix), la comtesse Dash, Hippolyte Lucas, etc...

Par un matin d'août 1648, alors qu'elle se rendait, nombreusement escortée, en pèlerinage d'Issy où elle était en villégiature chez M. de Choisy, père de sa belle-mère, au calvaire du Mont-Valérien, elle fut assaillie sur le pont de Saint-Cloud, isolée de son escorte par une petite troupe d'hommes armés qui l'entraînèrent au delà de la Seine, dans le bois de Boulogne. Là, ces hommes d'armes la prièrent de quitter son carrosse pour monter dans un autre tout préparé. Ils avaient mission d'emmener M^me de Miramion, en quatre relais, dans une retraite lointaine; ils ne devaient point s'attendrir aux récriminations de la belle, car il était dans le programme que celle-ci jouerait un instant la résistance d'une pudeur alarmée par égard pour sa belle-mère, et même que tout ce pèlerinage était une pure feinte.

Mais M^me de Miramion, complètement ignorante de cette entreprise, joua si bien, si dangereusement les outragées, qu'il fallut garder son carrosse d'où elle ne prétendait pas descendre, et y joindre précipitamment les six chevaux du premier poste. Sur quoi, on fila à toute vitesse à travers le bois de Boulogne, alors sauvage encore, Clichy, la Plaine Saint-Denis, Aubervilliers, Pantin, la forêt de Bondy, la forêt de Livry.

La scène devient horrible : M^me de Miramion crie, proteste; on abandonne brutalement sa belle-mère au relais de Livry, dans la croyance que la belle-mère est le prétexte de tous ces cris. Toutefois, on n'a pu détacher de M^me de Miramion sa suivante Gabrielle.

Digitized by Google

Et la chevauchée reprend. Mais la malheureuse femme multiplie son héroïsme affolé. Dans le galop furieux et monotone de cette chevauchée, et malgré les épées de ses ravisseurs qui lui ensanglantent les mains, elle a coupé, avec un couteau de poche, les mantelets de cuir qui font rideaux aux portières; et elle crie par les embrasures, cheveux épars, yeux révulsés : « Je suis Mme de Miramion! Je suis Mme de Miramion!! » elle jette son argent aux paysans stupéfaits, pour être secourue; et les paysans croient les cavaliers de l'escorte : que c'est une folle conduite quelque part sur l'ordre du roi.

Soudain, dans un chemin de forêt, si étroit que les sentinelles volantes de droite et de gauche n'ont pu continuer à garder les portières et se sont rangés devant et derrière le carrosse, Mme de Miramion saute dehors, au risque de sa vie, bondit à travers les broussailles et c'est une chasse humaine épouvantable; pour échapper à des attouchements brutaux, elle finit par ressauter spontanément dans son cachot vertigineux.

On a laissé depuis longtemps derrière soi Montfermeil, la Marne, Gournay, Emerainville. On dévore les lieues et les lieues. On s'arrête à peine pour relayer. Et le soir tombe. On traverse des forêts, des villages, des rivières, la Seine en amont de son confluent avec l'Yonne, probablement à Bray. Mais on ne voit plus rien. C'est la nuit profonde. Enfin, après plus de 125 kilomètres de cette randonnée, on aperçoit une lumière, on entend un grand fracas de chaînes et de ponts abaissés, le carrosse roule sous la voûte d'un porche monumental, la cour d'honneur est pleine d'hommes armés, et Mme de Miramion, succombante, se redresse à la vue de ce repaire hallucinant. *Elle ignore encore le nom du criminel.* Mais enfin elle l'apprend; et c'est Roger de Rabutin, comte de Bussy.

Elle n'a point voulu dépasser la salle basse du corps de garde. Elle réclame sa liberté. Elle refuse toute nourriture, car elle craint un narcotique. Un instant, sur une table, elle a vu des pistolets; elle songe à s'en emparer, pour en faire usage au besoin; mais elle s'évanouit. Un médecin la ranime.

Digitized by Google

Et après une longue attente, on lui annonce la venue de son ravisseur.

Alors, un étrange spectacle se passa, qu'elle ne comprit guère : Bussy-Rabutin arrive, entouré de quelques-uns des siens ; et au seuil de la piéce humide, il met un genou en terre, il joint les mains, il évoque, pour la forme semble-t-il, le dessein d'un mariage illusoire, à quoi Mme de Miramion, redressée, répond : « Je jure devant Dieu que je ne serai jamais votre femme ! » Là-dessus, Bussy implore son pardon avec la ferveur la plus confuse et la plus repentante. Mme de Miramion, à qui son trouble n'a pu faire oublier qu'elle est chrétienne, pardonne, sous condition que liberté lui sera immédiatement rendue.

Après avoir mangé deux œufs frais, elle se laissa reconduire jusqu'aux portes de Sens, qui était tout en rumeur, et où une expédition se formait contre la forteresse de Launay. Mais quand la petite troupe arriva devant Launay, la forteresse s'était vidée comme par enchantement.

Et tel fut l'événement capital, le seul événement de la vie de Mme de Miramion. Je n'en donne point ici les à-côté, la genèse ni les suites judiciaires, qui n'intéressent point le fait en lui-même, ou du moins qui n'ont aucune valeur pour l'héroïsme, et restent étrangers à ses déterminations postérieures.

L'abominable et mystérieux attentat dont elle avait été victime, fit que Mme de Miramion repoussa définitivement toute idée de mariage, et se consacra aux œuvres de charité.

Elle fonda un hôpital pour les prêtres malades, et un *Séminaire des missions étrangères*, dont les membres proclamèrent le nom de Mme de Miramion jusqu'en Chine.

Détestant le péché, mais pitoyable aux pécheresses, sur qui s'abattait trop souvent une répression officielle terrible, elle créa un *Refuge pour les Filles Repenties*, création que Louis XIV reconnut « d'utilité publique », comme on dit aujourd'hui, et dont il mit l'entretien à la charge du Trésor.

Mme de Miramion recueillit également de jeunes orphelines qu'elle avait vu jouer devant sa demeure avec de petits galo-

Digitized by Google

pins; elle installa pour elles des ateliers où elle leur donna du travail, et qui furent les premiers *Ouvroirs*.

Elle imagina ensuite d'instituer une sorte de communauté laïque, qui préparât des éducatrices et des infirmières pour le peuple; et elle l'appela la *Sainte-Famille*. La *Sainte Famille* devint bientôt les *Filles de Sainte-Geneviève*, que le peuple, reconnaissant envers son inlassable bienfaitrice, surnomma les *Miramionnes*. Ces conceptions n'ont-elles pas été reprises aujourd'hui même; et n'a-t-on pas vu dans des quartiers pauvres de Paris, tel celui de Plaisance, des femmes généreuses et intelligentes organiser librement, sur le modèle de Mme de Miramion, des écoles d'infirmières? Il n'est pas jusqu'aux *Fourneaux économiques* actuels, dont on ne doive faire honneur à Mme de Miramion.

Cette sainte femme, dont nous n'avons pas la prétention de raconter la vie édifiante, même en résumé, mourut en 1696, à 70 ans, après une existence de deuils incessants et de malaises perpétuels, qui n'avaient pu entamer son dévouement multiple ni sa robustesse foncière.

* * *

Son nom fut trop tôt oublié de la bourgeoisie et de l'aristocratie, et c'est un oubli assez naturel dans son injustice, vu que Mme de Miramion n'a point travaillé pour les riches.

C'est pourquoi elle vécut davantage dans le cœur des humbles, à qui elle s'était donnée tout entière. Longtemps, les *Filles de Sainte Geneviève* continuèrent d'être appelées dans le peuple les Miramionnes, et le quai de la Tournelle, quai des Miramionnes. La coiffe de ces religieuses laïques s'était même si bien répandue que les femmes des campagnes l'adoptèrent, et que certaines vieilles paysannes picardes portaient récemment encore le « bonnet à la Miramionne ». Mais enfin, là aussi, dans la mémoire du peuple, le souvenir de la bienfaitrice est peu à peu disparu.

On conçoit cependant que la fondatrice de tant d'œuvres toujours florissantes aujourd'hui, toujours liées à la vie géné-

Digitized by Google

rale de la société, sollicite l'attention des historiographes, que son enlèvement, lequel précipita si merveilleusement la réalisation de ses œuvres, excite la curiosité des chroniqueurs littéraires, comme l'Hôtel Nesmond celle des archéologues ou des amis du vieux Paris.

Tant de raisons excellentes nous ont en effet, ces derniers temps, donné une série de travaux d'une inspiration diverse, comme leur valeur, et qui se complètent sans trop de redites.

Le premier d'entre ces travaux méritera cependant quelques critiques. C'est celui de M. Louis Chabaud.

Paru il y a quatre ans, le livre de M. Chabaud semble déjà vieilli, tels ces *billets du matin* si pimpants le jour de leur publication, et qui sont si vite fanés, insipides dès que le méchant papier du journal est lui-même défraîchi.

C'est qu'aussi bien le livre de M. Chabaud est à sa manière un article de journal, un article d'actualité, et souvent un réquisitoire contre la loi de 1901 sur les associations. M^me^ de Miramion n'a que faire de cette politique, et de toute politique. Elle appartient à l'histoire religieuse du XVII^e^ siècle et à l'histoire de la Charité, mais non aux disputes d'une législature sous la III^e^ République.

Et puis, il ne faut pas le dissimuler à M. Chabaud, son livre ne fait que rééditer le livre si complet, presque définitif que M. Bonneau-Avenant, descendant de M^me^ de Miramion, avait écrit sur cette sainte femme il y a une quarantaine d'années (Paris, 1867).

La chose est d'autant plus piquante que M. Chabaud reproche presque à M. Bonneau-Avenant d'avoir écrit sur son illustre parente. « M. de Bonneau, remarque M. Chabaud, avoue quelque part qu'il avait eu d'abord la tentation de donner au public une nouvelle édition de celle de l'abbé de Choisy (1). Peut-être cette inspiration était-elle la bonne! »

(1) Autre parent et contemporain de M^me^ de Miramion. Son livre sur M^me^ de Miramion parut en in-4°, 1700. C'est cet abbé « tête légère et inquiète », qui vécut les années de sa jeunesse sous un déguisement fémi-

Digitized by Google

Peut-être. Non pas pour M. Bonneau, qui a ajouté quelque chose à l'œuvre de l'abbé de Choisy, mais à coup sûr pour M. Chabaud qui n'a quasiment rien ajouté à l'œuvre de M. Bonneau.

Disons pourtant que M. Chabaud a le style agréable et rapide; et que si son livre est moins nouveau, moins original que celui de M. Bonneau, il se lit peut-être plus facilement, et que c'est un livre de bonne vulgarisation.

Bien plus intéressante est l'étude que M. Le Pileur a publiée sur Mme de Miramion dans la *France Médicale* d'abord, numéros des 10 et 25 octobre 1906, puis chez Champion en 1907, et dont M. Bournon a excellemment rendu compte dans les *Débats* (15 sept. 1907).

M. Le Pileur est en effet médecin de Saint-Lazare. Par situation, il s'intéresse aux filles coupables; et par goût historique, il s'est intéressé à leur protectrice du XVIIe siècle, à Mme de Miramion.

On devine la qualité piquante de son exposé, la nature des recherches qu'il a faites sur la *santé*, sur les mouvements pieux et ardents de notre héroïne. Bref, M. Le Pileur, médecin de Saint-Lazare, a suivi la mode qui pousse aujourd'hui grand nombre de médecins à reconstituer l'état pathologique des personnages notoires. Et d'après les confessions, les documents variés que nous ont laissés la sainte femme et ses amis, il a trouvé, nous le présumions bien, que Mme de Miramion était une hystérique, et que la plupart des accidents de sa santé provenaient de là.

Seulement, M. Le Pileur, et c'est son très grand mérite, n'arguë point de cette hystérie pour ridiculiser, ou du moins pour diminuer la valeur des œuvres que suscita Mme de Miramion. Au contraire. Il montre tout le bienfait, le surcroît de conscience et d'énergie, que cette exaltation nerveuse a apporté à la réalisation de ces œuvres charitables.

nin, pour mieux arriver auprès des femmes qu'il aimait. Voir ses souvenirs dans l'*Histoire de la comtesse des Barres*. Plus tard, il devint une « manière d'apôtre au Siam, historien de l'église et doyen de l'Académie française ». (Sainte-Beuve.)

Digitized by Google

M. Le Pileur raconte d'autre part l'enlèvement tragique de la jeune veuve par Bussy-Rabutin. Il se livre même à une critique de textes, à la critique des trois textes qui le relatent, et qui sont les versions de Bussy, de Tallemant des Réaux et de l'abbé de Choisy. Moyen d'une simplicité et d'une honnêteté élémentaires, et si rarement employé jusqu'ici par les narrateurs de cet épisode. Je crois bien que peu d'épisodes ont reçu autant de déformations biscornues que celui-là (1).

Pourtant, il me semble que M. Le Pileur a commis une ou deux erreurs vénielles. Les documents du temps disent que l'organisateur du complot, dont nous parlerons plus loin, fit *entrevoir* au comte de Bussy, dans une église, la belle et millionnaire veuve Et M Le Pileur comprend ces mots *entrevoir* et *entrevue* au sens actuel de *rencontrer* et de *rencontre.* Là-dessus il veut, et il y revient même plusieurs fois, qu'on ait présenté à Bussy, dans l'église, une fausse Miramion, son complaisant sosie, tout comme plus tard on présenta au cardinal de Rohan une fausse Marie-Antoinette dans l'Affaire du Collier. Et je crains que M. le Pileur n'ait été séduit et trompé par le désir d'un ingénieux rapprochement entre deux aventures inégalement célèbres.

(1) Sans compter les romans fabuleux de la Comtesse Dash, *Les Amours de Bussy-Rabutin*, 2 vol., et d'Hip. Lucas, *Le roman d'une honnête femme*, il y a les folies de Gatien Courtilz de Sandras, dans ses *Mémoires de d'Artagnan* (Cologne, Marteau, 3 vol , 1700, t. I, pp. 462-472), et celles de Mlle Cochelet (Mme Parquin), dans ses *Mémoires de la Reine Hortense* (Paris, Ladvocat, 4 vol , 1836, t I, p. 138).

D'après Courtilz de Sandras, d'Artagnan, amoureux de Mme de Miramion, apprit l'enlèvement pendant qu'on le perpétrait : un accident de carrosse aurait demandé une réparation de deux heures en plein bois de Boulogne !!! Averti par un laquais, d'Artagnan se serait mis aux trousses de Bussy, qu'il aurait presque rejoint aux portes de la forteresse, et où Bussy lui aurait abandonné, sans l'y faire entrer, Mme de Miramion, D'Artagnan l'aurait reconduite à Paris; mais ébranlée par cet enlèvement, elle l'aurait aussi, lui, le sauveur, remercié de ses galants hommages !!

Mlle Cochelet conduit la chevauchée jusqu'à Bussy le Grand, en Bourgogne, c'est-à-dire à 280 kilomètres de Saint Cloud. Et ce serait un La Rochefoucauld qui aurait donné la poursuite à Rabutin jusque là, et qui lui aurait repris Mme de Miramion !!!

Digitized by Google

Enfin, M. le Pileur estime que Bussy ne participa point à l'enlèvement lui-même, parce que l'abbé de Choisy n'en dit rien et que Tallemant est négatif sur ce point. Cependant Bussy dit le contraire. Peut-être n'était-il pas au Pont de Saint-Cloud, et ne fit-il que rejoindre l'escorte à quelque endroit de sa chevauchée. En tout cas, il la rejoignit, et persévéra jusqu'à la forteresse de Launay. Or, qui a pratiqué Bussy, sait que Bussy peut avoir bien des défauts, mais qu'il n'invente jamais.

A part ces deux petites chicanes, on ne peut que louer l'étude si forte et si condensée du savant médecin.

Très différente de la précédente, mais captivante aussi, la relation de M. Gailly de Taurines parue l'an dernier chez Hachette. M. Gailly de Taurines l'appelle *Une fredaine de Bussy-Rabutin*; et ce titre, dont nous discuterons plus loin l'à-propos, marque la manière preste et vive que l'auteur a voulu appliquer au récit de cet exploit de mousquetaire, et ajoutons : manière neuve et toujours véridique.

C'est l'histoire conçue et écrite à la façon de Lenôtre et de Funck-Brentano, celle qui unit le piquant d'une narration bien composée à l'exactitude du document, et qui ruinera bientôt peut-être la fortune du Roman, après lui avoir ravi ses formules adroites, ses façons d'exposer à la fois directes et cycliques.

C'est ainsi que M. Gailly de Taurines a cherché autre part que dans les relations déjà connues et que devant lui, sur la route de Sens qui vit la chevauchée du rapt. Il a étudié les à-côté de la scène, divers milieux et groupes de gens pittoresques : Issy, le Mont-Valérien, le Temple et les templiers, une ferme des Gabelles, toutes choses qui, pour n'être point au centre même de l'action, l'encadrent, l'expliquent mieux, et nous la rendent comme actuelle.

Il a découvert, dans un manuscrit de l'époque, tout à fait étranger par la matière à l'événement qui nous occupe, des indications dont le judicieux emploi lui a servi. Ce manuscrit note en effet, jour par jour, le temps qu'il a fait en août 1648; il donne des précisions sur tel passage de rivière qu'a dû uti-

Digitized by Google

liser le cortége galopant ; et tout cela compose une atmosphere particularisée, qui prête au récit une grande intensité de vie réelle.

Comme, pourtant, il faut une ombre à tout tableau, disons que M. Gailly de Taurines nous semble avoir commis une erreur en prétendant que Bussy se retrouva en présence de Mme de Miramion, quelque vingt-cinq ans après l'aventure, pour le procès de sa fille de Coligny contre La Rivière, son second mari. Car s'il est vrai que cette rencontre tardive eut lieu, ce ne dut pas être pour cette affaire scandaleuse où Bussy échoua, mais pour un autre procès, qu'il gagna, et dans lequel M. de Nesmond avait son mot à dire.

Il n'en reste pas moins que si M. Gailly de Taurines eût retranché son récit, très attachant, de l'affaire Coligny-La Rivière, du récit global, celui-ci eût gardé toute sa valeur et tout son à-propos.

Et voilà qui devra, avec les contributions de MM. Chabaud et Le Pileur, détourner pour un long temps encore les historiens de traiter la vie de Mme de Miramion, sinon de s'intéresser à elle (1).

* * *

Je me permettrai une simple et essentielle remarque. On s'est généralement occupé de ce fameux enlèvement au point de vue de Mme de Miramion; et comme il s'agissait d'une future sainte, d'une future « mère de l'Église », ravie brutalement par un homme qui n'était point saint, les conclusions du récit ont toujours tourné, comme il est juste, à l'entière exaltation de la sainte, et, comme il est moins juste, à l'entière reprobation du gentilhomme. Il est probable que si on adoptait un autre point de vue, et si l'on étudiait l'enlèvement indépendamment de l'héroïme, par rapport au seul Bussy,

(1) Il faut signaler dans le livre de M. Gailly de Taurines, parmi quelques études sur Mme de Pompadour et le Maréchal de Saxe, une histoire de *Bagatelle*, cette perle du Bois de Boulogne, qui a permis à son historien de faire... un bijou.

Digitized by Google

avec le souci de découvrir tout nuement les causes, puis les conséquences de son entreprise, on devrait mo lifier les terribles et traditionnels « attendu que... » du jugement. Car, si l'essentiel, pour Mme de Miramion, c'est le rapt lui-même, c'est, pour Bussy, ce qui l'a précédé et suivi; et c'est pourquoi nous avons réservé jusqu'ici le prologue et l'épilogue de l'aventure.

Or, le ravisseur n'a été en tout cela, lui aussi, qu'une pauvre dupe. Et de la duperie soufferte, il n'est résulté pour lui aucun bienfait, aucune crise génératrice et de production glorieuse. Mais, ayant été battu, ce fut encore lui qui paya les pots cassés. Voici comment :

Bussy se trouvait, en 1647, à l'âge de 29 ans, veuf et père de trois fillettes qu'il avait confiées à sa vieille mère Diane de Cugnac. Celle-ci suppliait son fils de se remarier, afin de rendre une famille aux trois bambines, et afin que lui-même, par la dot de sa nouvelle femme, pût soutenir son établissement à la cour et dans les honneurs.

Bussy finit par céder aux instances de sa mère, à celles de son oncle Hughes, grand'prieur de France, et aux encouragements de Condé. A l'exemple de son temps, il considérait, en effet, le mariage comme une affaire de nécessité sociale où l'important n'est pas la femme qu'on épouse, mais le fils... et l'argent qu'elle vous donnera. Sainte Chantal elle-même pensait ainsi.

Un bourgeois de Paris, nommé Le Bocage, ayant appris les désirs de Diane de Cugnac, vint trouver Bussy, et lui déclara qu'il avait découvert un parti extrêmement convenable : Mme de Miramion, jeune veuve richissime; et là-dessus, il mit notre gentilhomme en rapport avec le P. Clément, confesseur de Mme de Miramion.

Ce religieux de la Merci était, dit-on, un corrompu et nourrissait de coupables desseins à l'endroit de sa pénitente Mais pour y réussir, il avait besoin de complicités ancillaires et de quelque argent.

Peut-être vit-il le parti qu'on pourrait tirer des projets de Bussy et de sa naïve famille? Se faire donner, avec des

Digitized by Google

arrhes, procuration d'agir auprès de Mme de Miramion, prétendre que celle-ci agréait la candidature du gentilhomme, puis, en temps opportun, annoncer au candidat généreux que la veuve s'inclinait devant le refus obstiné de ses parents.

Le P. Clément commença donc par faire entrevoir au comte, dans une église, sa belle et millionnaire pénitente, qui, assurait-il, avait du penchant pour son nom, sa tournure et ses charges à l'armée. Des parents de souche bourgeoise préféraient malheureusement la noblesse de robe à celle d'épée.

Bussy, qui avait ouvert sa bourse sans défiance, conçut bientôt de la tendresse pour cette femme agenouillée sous les voûtes du sanctuaire, pieuse certes, mais sans doute avec mesure. Elle l'aimait; il n'eut aucun instant de suspicion pour cette affirmation gratuite du confesseur.

La campagne de Flandre réclama Bussy. Cet éloignement le tint dans un état d'anxieux espoir, que l'habile homme d'église graduait par des nouvelles régulières. Les demandes d'argent continuaient.

Soudain, résultat des honteuses propositions qu'il aurait faites à la jeune femme, le P. Clément est mis à la porte par les Bonneau et les Miramion. Résolut-il de se venger? Et ce conte en l'air d'un mariage, conte qu'une fois rassasié d'argent il aurait laissé tomber à rien, allait-il maintenant le relever et y emmancher le projet d'un rapt *auquel il n'avait été fait aucune mention jusqu'à ce jour?*

Bref, il écrit à Bussy, toujours en Flandre : oui, il a été expulsé, les parents ont découvert sa manœuvre trop zélée en faveur du gentilhomme. Heureusement leur bourgeoise obstination vient de lever les derniers scrupules d'une fille trop longtemps soumise et qui accepte le seul moyen possible de résoudre la difficulté : un enlèvement.

Bussy fut tout interloqué; il attendait une solution plus pacifique et moins imprévue. La lettre est pressante, elle ne permet aucune tergiversation dans les conjonctures actuelles; et il faut accepter.

Aussi bien, le moyen n'est pas neuf : c'était un passe-temps fréquent alors. Le sieur de Saint-Étienne avait enlevé

Digitized by Google

Mlle de Salnove, qui avait un frère « incommode »; de Coligny avait enlevé Mlle de Boutreville; et M. de Chabot avait fui avec Mlle de Rohan. Or, Condé avait précisément collaboré à ces trois enlèvements; il était alors plein de feu pour son lieutenant Bussy dont il soutiendra le dessein hasardeux.

D'ailleurs, Bussy n'a-t-il pas dans ses ancêtres un Rabutin qui pratiqua cette fantaisie du rapt? N'a-t-il pas également pour lui l'approbation de sa mère, et l'aide de son oncle le grand prieur qui mettra même quelque forteresse à sa disposition? Bussy est « brave entre les braves », et ne craint pas un certain Rubelle, frère terrible de la dulcinée consentante. Il quitte donc la Flandre, sous prétexte d'un message à la cour que lui a fourni Condé, et vient rejoindre à Paris le P. Clément, avec qui il va régler toutes choses.

Tout d'abord, par prudence et par presse, le P. Clément conseille à Bussy de ne pas communiquer avec Mme de Miramion, avant l'heure même. Il a instruit la jeune veuve de son rôle. Elle « simulera » dans la matinée du 7 août, un pèlerinage au mont Valérien, avec escorte de domestiques, duègne, demoiselles de compagnie. Et la coquetterie féminine pimentera même d'un semblant de résistance le programme des événements. Ceci, pour donner le change à la famille des Bonneau.

Nous avons vu plus haut l'histoire de ce pèlerinage « simulé », et l'épouvantable tragédie qui se passa dans l'âme de Mme de Miramion, durant les 125 kilomètres de la chevauchée. Nous n'avons pas dit la stupeur grandissante qui s'empara de Bussy au spectacle de cette résistance obstinée. Il comprit obscurément qu'on s'était joué de lui, et il voulut, au moment même qu'il l'exécutait, renoncer à son entreprise, renvoyer Mme de Miramion dès les premiers relais. Ce fut son frère Gui qui l'en dissuada : il lui représenta les bruits qui courraient à son déshonneur s'il la relâchait avant Launay, et qu'on dirait qu'on la lui avait reprise de force.

Parvenu dans la forteresse de son oncle, Bussy se recueillit. Il devina l'effroyable et double forfaiture du P. Clément,

Digitized by Google

et il dut regretter amèrement les 2,000 écus qu'il avait donnés au religieux pour arriver à ce résultat.

Après de trop longues réflexions, qui n'étaient plus de mise, il vint dans la salle du corps de garde où attendait Mme de Miramion, et, un genou en terre, il lui fit amende honorable. Mme de Miramion pardonna très chrétiennement les offenses subies, et partit.

L'affaire eut du retentissement : les deux héros, surtout Bussy, étaient trop connus pour qu'on ne brodât point quelque fable ; et, tandis que la dupe du P. Clément se voyait poursuivi par la famille Bonneau, on chuchotait déjà qu'il préparait une revanche où il aurait cette fois l'audace d'une réussite complète!

Ces bruits désolants justifiaient les ressentiments d'une famille que sa seule ingénuité avait lésée et qui n'entendit aucune explication. Mme de Miramion ne se montra nullement « favorable à Bussy », selon ses promesses d'adieu. Et loin d'avoir amené sa famille à la clémence, elle lui obéit dans son acharnement.

Condé, à qui Bussy eut recours dans son désarroi, parla bien au sieur Bonneau-Rubelle sur un ton « qui sentait son prince du sang », et il obtint leur engagement qu'ils se tiendraient tranquilles. Mais à peine eut-il tourné le dos, que cette rancune de bourgeois se ranimait contre Bussy. Cela dura deux années; la sainte Mme de Miramion elle-même l'avoue; après quoi, dit-elle, « je lui pardonnai en vue de Dieu ».

Deux années ? Pas tout à fait : il y eut des accalmies : en 1649, lors de la première Fronde, où il combattait pour le Roi, Bussy se heurta vers Melun au château de Rubelle, le frère « incommode » ; il eût bien mérité de la Cour en incendiant cette maison de Parlementaire ; et personnellement il eût fait pièce à la mauvaise foi de ses parties. Il protégea le château de Rubelle, et cette libéralité en imposa : les Bonneau s'apaisèrent un instant. Puis, le calme revenu, et leur domaine de Rubelle pouvant se passer de toute sauvegarde, ils recommencèrent la chasse interrompue. Leur téna-

Digitized by Google

cité de bourgeois millionnaires arracha à Bussy des dédommagements pécuniers, 6,000 livres, qui, en plus des 2,000 écus subtilisés par le P. Clément, mirent sa fortune dans un état pire que celui où elle se trouvait avant l'affaire. C'est alors, en 1650, que Mme de Miramion lui fit grâce « en vue de Dieu ».

Et telles furent, pour Bussy, les conséquences de l'attentat commis sous son nom pour le P. Clément. N'avais-je pas raison de dire que, envisagé au point de vue du gentilhomme, cet « attentat » ne tournait plus à son entière réprobation? Et ne devrions-nous pas, au contraire, le plaindre d'abord pour l'odieux « chantage » où on le fit tomber, le louer ensuite pour l'admirable destinée que son crime involontaire prépara à Mme de Miramion?

E. GÉRARD-GAILLY.

Paris, décembre 1908.

Digitized by Google

VERS

BONTÉ

A M. Maurice Souriau
Professeur à l'Université de Caen,

en hommage de reconnaissance bien sincère.

Que la nature est douce et qu'avec chaque feuille
Il tressaille d'amour au souffle ailé des vents!
Les fleurs au sein de pourpre ont des parfums vivants
Qui prêtent leur douceur à la main qui les cueille;

La tendresse de l'air nous baigne de ses flots,
Les arbres sur nos fronts courbent leurs âmes vertes,
Répandant la fraîcheur comme des mains ouvertes,
Et les bois ont pour nous de bleuâtres repos.

Le rythme accoutumé des branches qui se plient,
Tel un chant qu'on murmure à l'enfant qui s'endort,
A l'heure où le soir glisse avec un râle d'or
Berce le mol essor de la mélancolie.

Et lorsqu'un doux matin qu'embaume le soleil
Gonfle nos cœurs ainsi que des ailes de cygnes,
La tiédeur des sous-bois où court le sang des vignes,
Nous verse mollement son silence vermeil.

Ames, sachons aimer l'âme douce des choses,
Car nous pourrons toujours, ou tristes ou joyeux,
Mêler notre sourire au sourire des cieux,
Et nos pleurs passagers aux pleurs divins des roses.

Digitized by Google

SOIR SUR MER

L'or du soir et l'azur de la vague s'étreignent,
De leur glauque baiser la lune va jaillir,
Et le ciel est en pourpre où l'on voit tressaillir
Le rouge enlacement des nuages qui saignent.

Les flots dressés, heurtant de leur torse vermeil
Les rochers éblouis dont la cime étincelle,
Sur leurs fauves poitrails où l'écume ruisselle,
Reflètent la splendeur mourante du soleil.

Et soudain dans l'air bleu, comme glisse une flamme
Dont les vives clartés s'éteignent tour à tour,
Le soleil sous les flots laisse tomber son âme;
... Il semble que la mer ait bu le sang du jour.

13 octobre 1908.

PARMI LES TOMBES

Devant les blancs tombeaux que ceint la rose en pleurs,
Je pense à tous les morts qui n'ont jamais de fleurs.

Devant les fronts courbés par de mornes regrets,
Je pense à tous les morts qu'on n'a jamais pleurés.

Quant je vois l'herbe croître aux fentes du granit,
Je pense à tous les morts qui dorment dans l'oubli.

Et près du lourd sépulcre aux somptueux arceaux,
Je pense à tous les morts qui n'ont pas de tombeaux!

28 septembre 1908.

Digitized by Google

EXTASE

Tes doigts ont la fraicheur des feuilles demi-closes,
On dirait que ta joue a dormi sur les roses,

Car ta lèvre a l'éclat et la molle rougeur
Du fruit mûr qui tarit la soif du voyageur.

Tes gestes délicats sont des rythmes sans nombre,
Et mon ombre aurait peur de traverser ton ombre;

Ton souffle m'enveloppe en son réseau tremblant,
Que ton sourire imprègne ainsi qu'un parfum blanc;

Il me semble que l'air inquiet sur ta trace,
Enchâsse tes soupirs dans l'or frais de l'espace;

Que chacun de tes mots, suaves et sereins,
Est redit désormais par les blancs séraphins;

Et ton âme a l'odeur légère de la myrrhe.
Et lorsque je ne te vois pas, je te respire.

ANTONINE COULLET.

19 septembre 1908.

Digitized by Google

ANDRÉ CHÉNIER ET LAMARTINE

POÈTES DE LA NATURE

« La poésie de la nature ne meurt jamais », s'écriait un jour le délicat poète d'*Hypérion*. Keats pouvait parler ainsi, lui qui fut habile entre tous à extraire des choses leur essence de beauté, soit qu'il chantât le grillon et son aigre musique, soit qu'il dît le charme mélancolique et opulent des premiers jours de l'automne, « saison de brouillards et de molle fécondité ».

Non, la poésie de la nature ne meurt point, et pourtant au moment même où le poète anglais écrivait ces mots, il aurait pu trouver dans l'état des lettres au delà de la Manche un démenti apparent. Depuis longtemps les écrivains français semblaient singulièrement sourds aux voix qui émanent des horizons champêtres et des solitudes sylvestres. De 1800 à 1820, il n'y eut guère en France qu'un seul grand poète de la nature, et ce fut un prosateur. Peintre de larges fresques composées avec un artifice quelque peu visible, Chateaubriand imposait aux imaginations des tableaux du monde sensible où les détails réels finement saisis et admirablement rendus compensaient ce qu'il restait de conventionnel et de factice. A sa suite, une meute de poétereaux s'acharnaient, qui se disputaient ses descriptions pour les tourner aussitôt en alexandrins banals. Le maître pestait bien un peu *in petto* contre ces fâcheux qui « allaient à la maraude dans son œuvre », mais il finissait d'ordinaire par leur envoyer, avec un sourire d'aristo-

Digitized by Google

critique détachement, l'*approbatur* quémandé. D'autres rimeurs, obéissant à une inspiration plus détestable encore, se rangeaient parmi les disciples de l'abbé Delille et essayaient de faire tenir tout l'univers physique dans les quelques milliers de vers d'un ennuyeux « poème descriptif ». Ces soi-disants « poètes de la nature » ont beau multiplier les épithètes de couleur et exprimer un enthousiasme débordant pour la vie des champs, on sent trop, à les lire, que leur passion est jouée et que, lorsqu'ils prétendent admirer la campagne, ils louchent en réalité vers leurs modèles : le Virgile des *Géorgiques* et le Thomson des *Saisons*.

A côté de ces « attardés », on trouve cependant, dans la génération littéraire d'avant 1820, quelques poètes qui n'en sont plus à la sécheresse stérile et au pédantisme vieillot de l'époque impériale. Ni Millevoye, ni Charles Loyson, ni Chênedollé n'ont, sans doute, d'originalité nettement tranchée. Et cependant dans leurs timides ébauches de paysages, dans leurs notations sommaires, et comme honteuses, d'impressions réellement ressenties, il se dessine les premiers linéaments d'un art tout nouveau. Ils n'expriment pas encore la poésie de la nature; oserai-je dire qu'ils s'essaient à la balbutier ?

Il est certain, en tout cas, qu'il y a quelque sincérité dans ces vers où Millevoye esquisse avec complaisance un paysage d'automne :

> La nature étalait sa beauté monotone;
> La feuille jaunissante, au gré de l'aquilon,
> Roulait à flots bruyans dans le creux du vallon :
> Et, de longs souvenirs l'âme encore oppressée,
> Je marchais au hasard, seul avec ma pensée (1).

Le joli prétexte à frontispice pour un recueil romantique! C'est que Millevoye, en effet, annonce, par plus d'un côté, la nouvelle école littéraire. Il y paraît surtout à la façon dont il retrace les impressions que lui laisse le monde

(1) *Nathos et Zulma*, dans *Les plaisirs du poète*, 2e édit., 1804.

Digitized by Google

extérieur. Enumérant les *Plaisirs du poète*, il n'a garde d'oublier cet ordre de jouissances profondes :

> Tout l'inspire et l'émeut dans toute la nature :
> L'aquilon qui rugit, le ruisseau qui murmure,
> La chanson du matin et la cloche du soir
> Et l'ombrage où le pâtre à midi vient s'asseoir.

Chez Loyson aussi, il y a de ces notes nouvelles, d'un timbre singulièrement séduisant. Célébrant les paysages lunaires, il en définit à merveille l'attirance et le charme,

> Ce vague enchantement, triste à la fois et doux (1).

A son tour, Chênedollé rime sur le même sujet, et ses vers sont moins élevés de ton mais joliment pittoresques dans leur réalisme discret :

> A travers la cime agitée
> Du saule incliné sur les eaux,
> Verse ta lueur argentée,
> Flottante en mobiles réseaux.
>
> Que ton image réfléchie
> Tombe sur le ruisseau brillant,
> Et que la vague au loin blanchie
> Roule son disque vacillant (2).

On songe à quelque fine gravure sur acier, ou même à certaines pièces des *Emaux et Camées*. Car c'est déjà — en noir et blanc, il est vrai — la manière pleine et le dessin précis et net de Théophile Gautier.

Encore ne faut-il rien exagérer : pareils traits restent relativement rares chez ces poètes de transition. Ils n'ont guère que des traces d'un sentiment réel de la mesure. Leur malheur est de s'être butés à une tâche au-dessus de leurs

(1) *Hymne à la Lune*, dans le *Lycée français*, t. IV (1820), p. 7 sqq. — On trouvera cette pièce citée en entier dans l'intéressante étude consacrée par M. Léon Sèché à ce poète oublié, dans les *Annales romantiques*, t. II (1905), 1er fascicule, et reproduite en appendice à son *Lamartine de 1816 à 1830*, p. 303-361.

(2) *Le clair de lune de mai* (*Études poétiques*, p. 27).

Digitized by Google

forces : la création d'une langue poétique nouvelle. Leurs expressions vieillies, leurs poncifs pseudo-classiques leur sont comme une défroque ridicule qui travestit trop souvent la sincérité de leur inspiration.

Mais ce serait une façon de cruauté d'appuyer du doigt sur des tares trop visibles. Aussi bien ces poètes devaient les expier durement. Au mois de mars 1820, il paraissait un mince volume de vers, intitulé simplement *Méditations poétiques*. Un grand poète de la nature se révélait, et du coup ses timides précurseurs étaient oubliés. Ils le sont encore. Ainsi, quand est né le chef-d'œuvre, on brise sans pitié aucune les premiers essais, coulés dans un moule aux lignes moins pures, aux proportions moins parfaites — et pourtant de même dessin.

* * *

Cependant, avant d'en venir aux chants immortels où soupire l'harmonieuse tristesse de Lamartine, une autre œuvre nous sollicite dont il convient d'évaluer tout d'abord l'importance dans l'évolution du sentiment de la nature. Sans doute, par leur date de composition autant que par leur inspiration générale, les poésies d'André Chénier nous reportent à un tout autre moment littéraire, et elles sont, à bien des égards, comme les derniers feux qui illuminent un instant le crépuscule du classicisme. Elles restent néanmoins indissolublement unies à l'histoire des origines romantiques par leur date de publication, par le succès qui les salua, par l'influence enfin qu'elles exercèrent sur l'école nouvelle. Influence contestée, il est vrai, réelle pourtant, croyons-nous, encore qu'exagérée jusqu'à l'absurde par les novateurs eux-mêmes.

S'il est difficile aujourd'hui d'en mesurer les effets avec précision, c'est que rien n'est plus complexe, au fond, que le talent du jeune païen dont Henri de Latouche livrait les vers au public de 1819. On trouve d'abord chez lui un idéologue en germe, et si le 9 thermidor l'avait sauvé, on peut imaginer que la marquise de Condorcet l'aurait compté,

Digitized by Google

sous le Directoire, au nombre de ses fidèles et qu'il eût rencontré, dans son salon d'Auteuil, Garat, Destutt de Tracy et ce Laromiguière qui fut peut-être un de ses maîtres. A ce Chénier-là, nous devons les fragments de l'*Hermès*. On y trouve de beaux vers larges, pleins et sonores, et de majestueux tableaux aux vastes horizons, pleins d'un sentiment de la nature qui en implique toute une philosophie. Cette philosophie, c'est, autant qu'on peut voir, celle d'un Lucrèce qui aurait lu l'*Encyclopédie*, approfondi Buffon et parcouru le *Contrat social*. L'*Hermès* eût été, par certains côtés, un hymne à la Terre.

Océan éternel où bouillonne la vie,

et que le poète rêvait de représenter encore « sous l'emblème métaphorique d'un grand animal qui vit, se meut et est sujet à des changements, des révolutions, des fièvres, des dérangements dans la circulation de son sang » (1). Et c'eut été aussi un système du monde et comme un essai d'histoire philosophique de la civilisation. Grands sujets! qui réclament de la vigueur et de l'élévation de pensée, mais où la précision est rarement pittoresque et l'émotion poétique toujours contenue. Le mérite de Chénier eût été de revêtir d'une forme ample et pure les conceptions scientifiques de son siècle. Mais il faut bien juger son œuvre par ce qui en reste, et on ne trouve guère de peintures frappantes, de vues neuves de la nature dans cette poésie, où les tableaux, même animés et vivants, restent généraux.

Ce n'est donc point l'*Hermès* qui doit nous arrêter ici (2). Nous passerons ainsi rapidement sur les parties de l'œuvre où s'accusent des influences qui la datent pour nous, sans d'autre part y introduire aucun élément essentiel. Il est certain, par exemple, que nombre de passages rappellent

(1) Édition de Latouche. Paris, Charpentier, 1884, p. 196.

(2) Nous sommes d'autant plus fondé à négliger l'*Hermès*, que les fragments n'en étaient pas compris dans la première édition de Latouche : c'est en 1839 seulement que Sainte-Beuve en eut communication et les publia de commun accord avec le premier éditeur.

Digitized by Google

un peu certaines poésies érotiques du temps. Voit-on bien pourquoi ce couplet ne pourrait pas être de Dorat, voire de Pezay, n'étaient le premier vers et la hardiesse de l'enjambement :

> Mai de moins de roses, l'automne
> De moins de pampres se couronne,
> Moins d'épis flottent en moissons
> Que sur mes lèvres, sur ma lyre,
> Fanny, ton regard, ton sourire
> Ne font éclore de chansons (1).

Ailleurs, c'est le maître anglais du poème descriptif, je veux dire Thomson, qu'il imite dans des vers d'ailleurs charmants (2). Et si l'on savait qu'il a au moins entrevu la Suisse, on pourrait croire inspirée tout uniment par Gessner l'élégie qui chante les beautés de l'Helvétie, depuis le vallon d'Assy et les pâturages

> Où l'Ar roule un or pur en son onde semé.

jusqu'au sommet neigeux où monte le soir

> . . . . . cet air si doux à ces campagnes,
> Cet air que d'Appenzel répètent les montagnes (3).

N'allons point croire cependant que notre poète n'ait vu le paysage qu'à travers l'œuvre de l'un ou de l'autre écrivain en vogue. La nature aussi a été son inspiratrice, tout autant que Gessner ou Thomson, tout autant même que ces Anciens en qui il retrouvait les élans de son âme passionnée et de son imagination d'artiste. Il ne nous l'a pas laissé ignorer :

> . . . . . Les poètes vantés
> Sans cesse avec transport lus, relus, médités.
> Les dieux, l'homme, le ciel, *la nature sacrée*
> *Sans cesse étudiée, admirée, adorée.*
> Voilà nos maîtres saints, nos guides éclatants (4).

(1) *Ode VIII* (Ed. Charpentier, p. 258).
(2) *Fragments d'idylles. VIII* (p. 61).
(3) *Élégie XXXIX. Aux deux frères Trudaine* (p. 149).
(4) *Élégie XVIII. Au marquis de Brazais* (p. 107).

Digitized by Google

Il dit vrai. Certains de ses contemporains peuvent s'inspirer de la nature tout autant que lui, Chénier n'en reste pas moins isolé d'eux et, par son originalité même, supérieur à eux. Sa vision du monde extérieur diffère essentiellement de celle des autres. Il la doit sans doute à sa naissance qui, ayant fait de lui un demi-Grec, lui permet de jouir de la nature avec le détachement absolu et la parfaite sérénité d'une âme antique. « Il la voit comme les anciens, non pas, comme la plupart des modernes, avec un mélange d'idées abstraites qui s'interposent entre l'objet et lui; non pas, comme beaucoup de modernes encore, à travers un léger brouillard, très poétique lui aussi, mais qui noie un peu les contours; mais avec la netteté, la précision de la ligne du bas-relief (1). » Le paysage apparaît dans ses vers, baigné de cette lumière merveilleuse de la Grèce où tout se dessine dans une limpidité parfaite. Rien de plus net, de plus franc de coloris que ce « quadro » où l'on croit voir un soleil de feu tomber sur le sol aride de quelque canton montagneux de la Morée

> . . . . Cérès a maudit cette terre âpre et dure,
> Un noir torrent pierreux y roule une onde impure;
> Tous ces rocs, calcinés, sous un soleil rongeur,
> Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
> Point de fleurs, point de fruits, nul ombrage fertile
> N'y donne au rossignol un balsamique asile.
> Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
> Y rampe et fait mieux voir leur triste nudité (2).

La netteté absolue des lignes n'empêche point le paysage d'être dans ses vers singulièrement vivant et animé. Non pas que Chénier devine, à la façon des modernes, le sourd tressaillement de la vie universelle, sous l'apparente immobilité des formes. Antique, il voit la nature en antique, et il n'en peut concevoir les forces que sous les traits de divinités anthropomorphiques. Le tableau d'une campagne aux

(1) E. Faguet, *André Chénier* (*Collection des grands écrivains*), p. 62.
(2) *Idylle III. La liberté* (p. 18).

Digitized by Google

mois d'été, c'est pour lui l'assemblée d'une noble famille de déités :

> La récolte et la paix, aux yeux purs et sereins,
> Les épis sur le front, les épis dans les mains,
> Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
> Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance (1).

On pourrait dire : « Ceci n'est point nouveau, et il y a beau temps que tous les dieux de l'Olympe se prélassent en bonne place dans tous les poèmes pseudo-classiques. » Sans doute. Mais il y a une différence, et une différence capitale : ce qui n'était chez Delille, par exemple, qu'artifice verbal et rhétorique périmée, se trouve être ici expression première, naturelle, sincère des sensations de l'écrivain. Ce n'est point une tradition stérile qui l'engage à recourir à ces fictions; c'est la qualité même de son imagination qui l'y contraint. Chénier a déjà ce « génie mythologique » qu'on a signalé comme une des caractéristiques de Victor Hugo (2). S'il est moins puissant chez lui que chez le poète de la *Légende des siècles*, combien aussi il est moins exubérant et bizarre, plus souple et aisé! C'est comme d'instinct qu'il personnifie les choses, leur prête forme humaine, les fait passer, s'agiter, vivre sous nos yeux. Il est bien de la race des Homérides, et de l'ancêtre glorieux il a conservé le trait qu'Aristote notait déjà comme essentiel dans son génie : la tendance à « animer l'inanimé » (3). Don précieux, mais dangereux aussi, car il permet toutes les débauches de l'imagination, toutes les fantaisies de la métaphore qui, éclatant en fusées soudaines et multiples, déroutent bientôt le lecteur ébloui. Un goût très fin, vraiment « classique » garde Chénier de ces excès, et sa sobriété vigoureuse a un charme plus profond, parce qu'elle ne sent en rien l'effort. D'autre part, ses allusions mytholo-

(1) *Idylle III. La liberté* (p 20).

(2) V. Renouvier, *Victor Hugo, le poète*, 4e édit. Paris, A. Colin, 1902, p. 33 sqq.

(3) *Rhet. III*, 11, 3.

Digitized by Google

giques ne sont point de vains ornements « plaqués » par après sur son inspiration déjà refroidie. Là même où les dieux du Panthéon païen ne sont pas cités, l'objet prend comme spontanément forme humaine dans la pensée du poète. Qu'il en soit ainsi d'une abstraction, ce n'est pas encore bien extraordinaire, et il n'y a point trop à s'étonner que chez lui l'automne ait un visage :

L'automne au front vermeil, ceint de pampres nouveaux (1).

Mais il y a plus, et voici que des fleuves agissent, tout comme dans Homère; ils « luttent » même contre l'hiver — autre personnification qui en fait pour un temps ses esclaves :

Ils courent à grand bruit; ils volent, ils bondissent;
Dans les vallons riants leurs flots se ralentissent.
Quand l'hiver, accourant du blanc sommet des monts,
Vient mettre un frein de glace à leurs flots vagabonds,
Ils luttent vainement, leurs ondes sont esclaves :
Mais le printemps revient amollir leurs entraves;
Leur frein s'use et se brise au souffle du zéphyr
Et l'onde en liberté recommence à courir (2).

Ailleurs l'hiver, qui de nouveau a forme humaine, abat les feuilles des arbres, personnifiés à leur tour, puisque son souffle est dit « homicide » pour la cause :

... L'hiver, accourant d'un vol sombre et rapide,
Nous sèche, nous flétrit, et son souffle homicide
Secoue et fait voler, dispersés dans les vents,
Tous ces feuillages morts qui font place aux vivants (3).

En dépit de cette tendance si frappante à personnifier, notons que Chénier use relativement peu des fictions de la mythologie classique. C'est qu'il comprenait parfaitement que ces noms de divinités n'éveillaient plus aucune noble image dans les esprits, et qu'ils n'étaient plus qu'en-

(1) *Élégie X. Au chevalier de Pange* (p. 93).
(2) *Élégie VI. Aux deux frères de Pange* (p. 83-84).
(3) *Élégie XXXII. A de Pange aîné* (p. 132).

Digitized by Google

nuyeuses figures d'une rhétorique prétentieuse. Il aurait voulu un merveilleux païen plus neuf, plus vivant, plus suggestif, un merveilleux qui fut sa création de poète. « Il faut », écrivait-il quelque part, « que j'invente entièrement une sorte de mythologie probable et poétique avec laquelle je puisse remplacer les tableaux gracieux des Anciens » (1).

Le temps lui fit défaut, ou peut-être la puissance créatrice, et cette mythologie n'est qu'en germe dans son œuvre. Eut-il poursuivi son entreprise, que la qualité de son sentiment de la nature n'en aurait pas été notablement modifiée. Un vice capital le condamnait à manquer à la fois de profondeur et d'étendue. De profondeur, parce que l'amour des champs n'apparaît chez lui qu'à l'arrière-plan et comme à la faveur de la passion; d'étendue, parce que son érotisme exclusif ne lui permet guère de voir dans le paysage que le décor charmant de l'idylle. Les idées de la nature et de l'amour sont chez lui étroitement unies. On a remarqué que la première « n'est pour lui trop souvent que l'inspiratrice de la volupté » (2). Nous oserons dire davantage : elle n'est presque jamais autre chose.

L'amour aime les champs et les champs l'ont vu naître,

s'écrie-t-il, et il développe cette vue avec une abondance significative. Le dieu malin naquit

Dans le fond d'une rose, un matin de printemps.

Et s'il a pris son essor depuis, la campagne conserve pourtant ses préférences.

Tout, mais surtout les champs sont restés son empire.
Là tout aime, tout plaît, tout jouit, tout soupire;
Là de plus beaux soleils dorent l'azur des cieux,
Là les prés, les gazons, les bois harmonieux,

(1) *Œuvres*. (Édit. Gabriel de Chénier) t. II, p. 85.
(2) BRUNETIÈRE, *Études critiques*, t. VI, p. 277.

Digitized by Google

De mobiles ruisseaux la colline animée,
L'âme de mille fleurs dans les séphyrs semée,
Là, parmi les oiseaux, l'amour vient se poser,
Là sous les antres frais habite le baiser (1).

Sur ce thème, les variations sont infinies, mais la richesse de la paraphrase ne doit pas nous tromper : le sentiment de la nature reste, dans tout cela, à fleur de peau. La muse d'André Chénier, c'est, au milieu des champs, une belle rieuse et folâtre :

Une source brillante, un buisson qui fleurit,
Tout *amuse* ses yeux... (2).

Nous voudrions précisément qu'elle ne fut pas seulement « amusée ». Mais c'est trop de réclame d'un alexandrin, et les spectacles naturels affectent notre poète tout juste dans la mesure où un élégiaque ancien pouvait en être touché. S'il en fallait une autre preuve, on la trouverait dans ses reprises brillantes d'un autre thème classique, celui du « Beatus ille qui procul negotiis... » (3).

Telle est, prise dans son ensemble, l'inspiration toute païenne d'André Chénier. Ce n'est pas à dire qu'on ne découvre ça et là, dans son œuvre, des traces d'influences plus récentes. M. Anatole France a fort bien dit que « ce contemporain de Suand et de Morellet » n'a soupçonné « ni le spiritualisme, ni la mélancolie de *René* » (4). A-t-il pourtant tout ignoré des voluptés que la rêverie solitaire dispense aux âmes passionnées et « sensibles »? Ecoutons-le plutôt :

Douce mélancolie ! aimable mensongère,
Des antres, des forêts déesse tutélaire,
Qui vient d'une insensible et charmante langueur
Saisir l'ami des champs et pénétrer son cœur,

(1) *Élégie X. Au chevalier de Pange* (p. 92).
(2) *Élégie X. Au chevalier de Pange.*
(3) Voir surtout les *Élégies XIV* et *XXXIX*.
(4) Cité par Brunetière, *loc. cit.*, p. 270.

Digitized by Google

Quand, sorti vers le soir, des grottes reculées,
Il s'égare à pas lents au penchant des vallées,
Et voit des derniers feux le ciel se colorer
Et sur les monts lointains un beau jour expirer (1).

Voilà, sans doute, des impressions qui ne sont guère « dans le goût antique ». On ne risque pas beaucoup à parier que le poète a délaissé cette fois l'*Anthologie* pour le roman célèbre dont il évoque peu après l' « immortelle » héroïne :

Julie, amante faible et tombée avec gloire (2).

Et on pourrait relever bien d'autres traces de « romantisme ». Est-il besoin de rappeler ce *Jeune malade*, premier en date de toute une génération de poètes mourants ?

Mais prenons garde que ce sont là des traits épars dans l'œuvre de notre poète. Par de multiples liens, et en premier lieu par son sentiment de la nature, Chénier se rattache au classicisme. Ce fut l'erreur de Sainte-Beuve de trouver en lui un précurseur des écrivains du Cénacle. Sans doute, le désir de forger, bon gré mal gré, une généalogie à l'école nouvelle, trompa ici la perspicacité habituelle du critique (3).

(1) *Élégie XIV* (p. 97-98). — Si l'on veut apprécier combien — à de rares exceptions près — ces sentiments sont restés étrangers à la période classique, il suffira de lire cette strophe d'une ode, d'ailleurs détestable, publiée par le *Mercure de France* en septembre 1739 et intitulée précisément : « *La mélancolie* » :

Que vois-je ? Quel épais nuage
M'environne de tous côtés ?
Quel spectre hideux m'envisage ?
Mes sens en sont épouvantés.
O ciel ! c'est la Mélancolie.
Sous ses efforts ma raison plie,
Son flambeau n'a plus de splendeur.
C'en est fait, Volupté charmante,
A ta rivale triomphante
Elle vient de livrer mon cœur.

(2) *Élégie XIV* (p. 99).

(3) Il est assez curieux que Sainte-Beuve ne soit jamais revenu entièrement de cette erreur, lui qui se plaisait pourtant à atténuer, ou même à

Digitized by Google

Puis les novateurs de 1825 avaient du romantisme une conception infiniment plus étroite que celle qu'on peut se faire à distance, et, pour ainsi dire, « a posteriori ». La loi nouvelle qu'ils prêchaient était, en majeure partie, une réforme du style. Ils s'inquiétaient des détails de la forme avec une minutie qui nous paraît aujourd'hui un peu mesquine. Par ses coupes inattendues et neuves, par ce qu'il y avait en lui d'un pur artiste soucieux de la plastique, l'auteur des *Idylles* répondait singulièrement à leurs préoccupations dominantes. Enfin l'art avait une part notable dans son œuvre et on a pu dire qu'il inaugurait « cette union des peintres et des sculpteurs qui allait triompher dans le Cénacle » (1). Si superficielles que fussent ces analogies, il n'en fallait pas beaucoup plus pour sacrer Chénier romantique. La fausseté de cette vue n'en est pas moins évidente aujourd'hui : quand Chénier est bien lui-même, il n'y a rien de romantique dans la manière dont il sent la nature.

Il n'en a pas moins déterminé certain courant de la poésie nouvelle, et c'est sans doute, en partie, une conséquence de l'erreur foncière de la critique romantique à son sujet. C'est à travers son œuvre que, de 1820 à 1850, on a connu, ou mieux on a senti, une certaine antiquité bien plus alexandrine, il est vrai, qu'attique ou romaine. De la *Simætha* et de la *Bacchante* d'Alfred de Vigny aux évocations prestigieuses du Parnasse, la filiation est directe, et sans André Chénier, il est vraisemblable que ces deux pièces n'eussent pas été écrites, ou l'eussent été autrement, ce qui revient au même (2). Il y a là comme un filon de poésie antique qui

infirmer, à coup de « notes » les jugements auxquels ne souscrivait plus son goût mobile et changeant. Dans le dernier article consacré par lui à notre poète, après avoir félicité Becq de Fouquières de le traiter en « classique qu'il est », il termine encore en saluant en lui une « âme moderne » et un « précurseur ». (*Nouveaux lundis*, t. III, p. 333 sqq.)

(1) BERTRAND, *La fin du classicisme et le retour à l'antique*. Paris, Hachette, 1897, p. 245.

(2) Sur l'influence de Chénier sur Vigny, voir DORISON, *Alfred de Vigny, poète philosophe*. Paris, A. Colin, 1892, p. 280 sqq.

Digitized by Google

parcourt, mince mais continu, toute la littérature romantique pour s'élargir enfin et s'étendre le jour où l' « usure » du moyen âge poétique et d'un Orient de rêve ramènera les esprits vers les sujets anciens (1).

Ainsi, par une fortune singulière, ce classique a exercé une influence restreinte, mais réelle, sur l'évolution du romantisme. Mais, détails de versification à part, il y fut plutôt une force conservatrice, opérant à l'insu même de ses plus chauds admirateurs. Son sentiment de la nature, superficiel et assez étroit, encore que très sincère, était d'essence trop contraire aux aspirations générales des novateurs pour être fort nettement saisi par eux (2). Son œuvre n'est donc pas essentielle dans le sujet qui nous occupe. Elle n'en devait pas moins être examinée, ne fût-ce que pour autoriser ces conclusions partiellement négatives.

(*A suivre.*) GUSTAVE CHARLIER.

(1) Cf. sur cette renaissance des sujets antiques : A. CASSAGNE, *La théorie de l'art pour l'art en France chez les derniers romantiques et les premiers réalistes*. Paris, Hachette, 1906, p. 384 sqq.

(2) Il va sans dire que ceci s'applique aux écrivains romantiques exclusivement. Si nous avions en vue l'actuelle renaissance classique, nous aurions à signaler plus d'un point de contact entre la vue qu'André Chénier a du monde sensible et cette exaltation panthéiste des énergies naturelles qui est un des thèmes favoris de nos poètes. Il est clair, par exemple, que la Terre représentée par lui, à quelque endroit, comme « un grand animal » qui vit et se meut rappelle singulièrement celle que chante Mme de Noailles :

> La terre labourée où murissent les graines
> Ondulera, joyeuse et douce, à petits flots,
> Heureuse de sentir dans sa chair souterraine
> Le destin de la vigne et du froment enclos.
>
> (*Le cœur innombrable.*)

Digitized by Google

LA FENÊTRE OUVERTE SUR LA VALLÉE.

(EXTRAITS.)

Marie-Raphaële, quand j'ai pénétré dans la chambre inconnue, la fenêtre était ouverte sur la vallée, la fenêtre grillée qui ne permet pas de se pencher, arrête les épaules, serre les tempes entre ses bras de fer et dit : « Regarde... le front appuyé. »

C'est ainsi que j'ai regardé, avec mes yeux d'un jour, avidement, et maintenant je sais voir, le masque pris entre les barres rigides et le visage levé vers le baiser de la nature.

Car la fenêtre enseigne et me tient, comme une mère tient son enfant au passage d'un cortège, et parce que je ne peux pas avancer la tête, je frémis et je vois mieux et tout me frappe et m'instruit profondément.

Mais point dans mon esprit : dans mon âme et dans mon cœur dilatés, tendus vers l'infinie beauté toute palpitante, là, pour moi.

O merveille des heures en lent défilé, merveille du ciel répandu par delà des montagnes, merveille de la lumière jeune éternellement et bienfaitrice, merveille des arbres heureux au soleil d'été, dites pourquoi m'est-il donné de vous contempler, à moi, qui dois mourir ?...

Un rayon ce matin vient s'appuyer à ma croisée et je me grise de la puissance d'un mot : Soleil.

Digitized by Google

Mot incandescent, torride qui emplit le ciel, mot qui foudroie la tristesse, évapore les larmes, gonfle la chair, allume un brasier dans le cœur, mot régénérateur et fécond qui recèle en germe toutes les forces.

Et de mes lèvres un hymne s'élance vers l'astre libérateur :

« O Soleil, dès que le coq chante en ton honneur, j'attends avec impatience la seconde où j'aperçois les lueurs de ton casque, le vol étincelant de ton écharpe, les ailes ronflantes de tes coursiers et ton fouet pareil à l'éclair.

Quand tu parais, mon âme s'inonde d'allégresse et ta main purificatrice efface les signes noirs qui rappellent les malheurs passés. Alors, je te raconte mes songes et ne vis plus que du bonheur que me donne ta lumière.

Mais, dès que tu rejoins à l'horizon la barque précieuse qui te porte dans la nuit, tout mon être s'enténèbre et je languis.

Hélas, moins fortunée que Circé, je ne monterai pas dans ton char, tu ne m'emmèneras jamais dans l'île jaillie pour toi des flots; sur ses rivages, je ne verrai pas les prairies où paissent les bœufs sacrés.

Soleil infatigable, ô toi que nul ne peut tromper, je ne veux pas me prosterner devant ta face unique. Puisque mon regard condamné à s'éteindre n'est pas digne d'affronter ta divinité, mes yeux se résignent, je les fermerai. Mais je tends vers toi mes mains chargées de miel, je te donne mon front, marque-le de tes doigts rayonnants.

Roule ton or dans la pourpre de mon sang et je serai riche des joies passionnées que tu me verses et je proclamerai la gloire de ta flamme à midi.

. . . . . .

Marie-Raphaële, vous ne direz mot pour ne pas m'éveiller, car depuis trop longtemps je suis lasse.

J'ai tant couru à la poursuite de mon âme, je ne peux plus la garder, elle fuit comme une chèvre et disparaît.

J'ai tant couru sur les pierres où mes pieds s'ensan-

Digitized by Google

glantent, j'ai traversé les forêts portant le froid sur mes épaules et cherchant le bleu d'en haut dans l'épaisseur des futaies; j'ai franchi les rivières glacées qui coupent la chair, et les plaines arides où la cervelle brûle à midi. Je ne peux plus, vous dis-je, poursuivre cette fée qui m'échappe et me nargue, debout sur les neiges éternelles, quand je la crois somnolente, couchée dans le trèfle auprès de moi.

J'ai épuisé les reproches et les tendresses, qu'elle aille, maintenant.

Je la laisse se précipiter comme la cascade blanche ou s'envoler à longs coups d'aile; je lui dis :

Va, dans le jour et dans la nuit, je ne lutte pas, je te subis.

J'aime sa lumineuse démence, ses mains légères qui m'enlèvent où ne s'aventurent pas les hommes, et son souffle ardent qui fait tout resplendir autour de moi. Où gît une roche triste, elle me montre un bloc d'argent : dans le moindre ruisseau se jouent les hanches magiques des nymphes, et les divinités qui enchantent l'invisible versent leurs philtres entre mes dents.

Quand je chancelle sur la route, ivre d'aimer l'ivresse, les bras ouverts dans le vent, elle me reprend, voluptueuse et violente, prête à me déchirer à toutes les épines, comme à me pénétrer jusqu'au vertige du plus secret parfum de toutes les roses, et je marche, les narines tendues, les doigts allongés, la poitrine secouée, mourante d'une soif qu'aucune liqueur ici-bas ne saurait apaiser.

J'aime cette force qui me harcèle et m'étourdit, qui me soutient, me flagelle et me fait râler pour que je sente la vie jusqu'aux moelles.

J'ai dénoué mes cheveux et ma ceinture, j'ai jeté mes sandales parmi les menthes claires qui ourlent le chemin et l'air a baisé mes seins nus. Je sens de longues caresses sur mes tempes, me voici très grande, d'un seul bond je franchirais la vallée.

O cher Fantôme, je m'abandonne à toi.

Digitized by Google

La fenêtre est ouverte, la nature parle très haut et puis elle chante et la montagne frémit.

C'est une heure tout en soleil, un trésor parmi les trésors du jour et cela tombe et se perd, mais qui le sait ?

Moi, le front pressé entre les barreaux durs, les mains attentives à recevoir ce qui vient de si loin, moi qui pressens et qui vois, moi qui suis seule et ne vis que d'orgueil dans ma misère et me détourne des visages humains.

Je ne connais que deux yeux. Ils me regardent du dehors, je les vois partout dans la chambre et, tout à coup, je ne sais plus si ce sont des fleurs de cristal, des pierres précieuses qui s'attendrissent, des flammes pensantes qui volent.

Mais pourquoi me le demander ?

Ils sont là, ils vivent de ma vie, ils sont une présence impérieuse, enlaçante, ils prennent leur fluide en moi, en eux je puise l'émerveillement de mon être : Oh ! Marie-Raphaële, que je plains ceux qui ignorent « cela » !

La fenêtre fait un rectangle d'or, les noyers balancent des girandoles d'émeraude, le coq chante et son chant tourne comme une roue multicolore aux rayons vibrants : la lumière pèse sur les toits d'acier bleu.

« Toi qui donnes les groseilles lisses, les poires odorantes, le seigle et le blé, toi qui es assise au milieu des siècles, le giron rempli de richesses et dont le front, bruni par tant d'étés, se penche maternellement vers les hommes, donne encore des heures comme celle-ci, des heures de miel au goût persistant qui s'attache à ma bouche ; donne, car tu demeures et je suis là pour si peu de temps.

« Je ferme les yeux, j'attends. Parce que je veux, tu viendras jusqu'à moi.

« Donne, je veux, je veux tout, car un bras doit sortir de l'ombre pour abattre mes paupières et étouffer la voix qui monte vers toi.

« Donne, parce que je t'aime et que j'embrasse tes genoux.

« Que je m'en aille au moins le cœur rempli comme une corbeille de vendange. »

Digitized by Google

Là-bas, un écho me disait :

« Que fais-tu toute seule au bord du fleuve, alors que les horizons deviennent livides et que le vent, sur la berge, marche à grands pas, soucieux et froid.

« Retourne dans la cité, lève les yeux vers les fenêtres chaudes où les lampes fleurissent et demande une place au foyer de ceux qui sont dans la vie. »

C'était à l'entrée de l'hiver. Je n'ai pas pu : je savais que, même assise au coin de l'âtre, je demeurerais l'étrangère.

J'ai coupé une branche de saule et marché jusqu'à la première heure, le front appuyé sur l'épaule de la nuit. J'ai pris avec moi mon amère compagne, l'inquiétude aux yeux mobiles qui sonde l'obscurité. C'est elle qui cherche la place où je dois m'arrêter, mais la trouvera-t-elle ?

J'ai vu des plaines et des villes, des fermes paisibles, des canaux affairés, j'ai vu la mer et je me suis couchée sur la grève.

Je ne veux plus regarder la vie d'autrefois, elle a menti.

Comme la pierre dans l'eau, mon âme est baignée d'amertume, et, battue sans relâche par les vagues d'angoisse, elle doit errer à la recherche vaine du repos.

Ce n'est pas le criminel qui trompe, ce n'est pas celui qui a noyé sa force dans le sang et souillé son énergie dans l'erreur, ce sont ceux qui demeurent invariablement assis et qui sourient.

A ceux-là, il n'importe que s'épanchent des ruisseaux de pardon ou se dressent des remparts de honte ou croissent de lourds pavots d'oubli, ils ignorent.

Existent-ils pour eux, le grand geste fécond du soleil et l'ondulation des océans où les perles s'endorment et le mystère lumineux de la lune et l'effroi quotidien de la nuit?

Existent-elles, la volonté bandée pour mater l'avenir de toute sa force droite, la croyance quand même en l'amour dominateur, l'ambition de donner le maximum de vie et de projeter une flamme jointe aux flammes de l'universel brasier ?

Digitized by Google

Savent-ils l'ivresse de se multiplier, d'être un chant parmi les chants, un cri parmi les cris, une brûlure parmi les brûlures ?

Ouvriront-ils leur âme comme on tend la voile, lorsque se lèvent, pour la gonfler, les désirs, les voluptés, les douleurs, toutes les brises et toutes les tempêtes qui la feront triomphante ou mutilée ?

Ils ne verront rien, ils ne sauront rien ; mais, la méfiance et le blâme ouvriront seuls leurs lèvres froides et quand reviendront se briser sur les côtes les barques démâtées, sans se lever ils souriront. Ils ignorent le salutaire ouragan.

C'est loin de leurs demeures que je m'en suis allée, soutenue par le bâton du voyageur, dépourvue, mais riche de mon inlassable curiosité. Combien déjà d'étapes parcourues et que de blessures en chemin.

O Marie-Raphaële, je souffre, mais j'aime ma souffrance plus que moi-même.

Elle me tient extasiée à son école rude et, au milieu des supplices, elle invente des caresses plus délirantes parce qu'elles effleurent des plaies. Et ceux-là que je vous ai dit gardent leur chair intacte, sans frissons et sans égratignures. Pouvais-je m'exposer à leur pitié ?

Non. Je suis fière de mon mal. Dans ma poitrine, offerte à la destinée, sont plantés tous les dards des ronciers, toutes les arêtes des rocs, toutes les dents insatiables des fauves qui hantent la montagne. J'ai soif jusqu'au fond des entrailles, parce que je suis demeurée haletante, en plein soleil, au pied de ma statue dont le front touche le ciel. J'ai soif, parce que chaque jour j'offre mon sang en sacrifice et que mes veines s'épuisent à redemander la vie, j'ai soif parce que mon amour a rempli la coupe unique jusqu'aux bords et l'a vidée d'un trait, en riant.

J'ai regardé la coupe renversée parmi les touffes d'oseille sauvage et j'ai feint la joie, pour dissimuler mon vrai visage, le masque torturé.

C'est là une lâcheté.

Digitized by Google

Alors, j'ai baigné ma chair malheureuse au torrent et midi m'a séchée comme un caillou.

Je n'ai pas puisé une goutte dans ma paume, parce que ce n'était pas cette eau que je voulais boire et la bouche que j'aime n'a rien laissé du breuvage qui ranime.

Maintenant, si j'étends les bras, ils s'abaissent et, dans mon fiévreux sommeil, je rêve aux sources miraculeuses jaillissant des doigts aimés qui, sous leur charme, tiennent mon âme immobile, comme le cerf quand il écoute le chant du berger.

Mes yeux pétrifiés, pour avoir contemplé la face dorée dans le jour, n'ont plus de larmes et je suis retombée sur le sol assommée de lumière. Mais je chanterai encore; malgré tout, de ma gorge aride s'élancera l'hymne victorieux, parce que c'est l'été et que la fenêtre ouverte me montre les beautés en marche dans la vallée où coule une éternelle fraîcheur.

. . . . . .

Que disent le jour qui agonise dans son manteau violet et la vipère dont on écrase la tête au bord du chemin, et le cœur où une parole s'enfonce comme un coin d'acier. Que dit l'automne qui a envoyé des colchiques en éclaireurs, la nuit passée ?

Je n'y veux pas songer, une seule feuille morte, gisant à mes pieds, me fait mal.

Mes mains sont toutes parfumées du céleri que je viens de couper, ma chambre s'égaie des dons que les jardins m'envoient; le melon ferme, les tomates lourdes, les brugnons vermeils comme les portes du couchant, les pêches tendues de velours, les améthystes sombres des aubergines, le citron fendu qui baille, comme un poisson d'or, auprès des faces rustiques des pommes d'août.

Avec le son de la cloche, qui frappe onze heures, des guêpes sont entrées, de petites guêpes sortant des nids, des bêtes fringantes, nées d'hier, d'un jaune frais, d'un noir nouveau.

Digitized by Google

Elles dansent et tournent avec des crépitements de joie.

Toute la vie des potagers afflue vers moi et je songe aux jardiniers du matin, qui ont les pieds dans la poussière ensoleillée et la tête sous le chapeau de paille craquant de chaleur jaune.

Me voici enfant : je revois l'aspergière en plumes vertes, la haie de framboisiers le long du fossé où plongent les rainettes sous les lentilles d'eau, je revois les fraises géantes difformes et pointues comme des langues d'un rouge de sang caillé et les raisins défendus qui faisaient ployer la treille.

Je revois les grandes mannes où les beaux fruits appuyaient leurs figures aux baguettes d'osier.

Dès lors ont mûri d'autres récoltes. J'ai tendu les mains vers des gousses épineuses et senti dans ma bouche une âcreté terrible. J'ai crevé des pulpes enfiellées sous des enveloppes pleines de séduction et la stupeur est demeurée dans mes yeux comme le venin sur mes lèvres.

Il faut tout le ciel du matin pour rafraîchir mes prunelles, tout l'air balsamique des forêts pour rendre à ma bouche la candeur du temps où je courais dans les allées bordées d'estragon et d'hysope dont la masse figurait des bosquets fréquentés par un peuple nain, oisif et charmant, possesseur d'incalculables richesses.

Là venait Mélusine, qui construit des châteaux et se lamente au faîte des donjons, là se reposaient les mires et les lavandières que nos grand'mères ont vues, les soirs de samedis, se désaltérer à la fontaine : là venait la reine menant en laisse trois limiers et trois lévriers, sur son coursier dont la crinière, en balançant trente-neuf clochettes d'argent, fait une idéale musique. Là venaient toutes celles qui entrent la nuit de l'an dans les maisons, en tenant le bonheur dans la main droite, le malheur dans la gauche.

Marie-Raphaële, elles ne m'ont laissé que le seul présent de leur main gauche, et c'était la connaissance.

Pour que l'hysope fleurisse et que l'estragon embaume, il faut ignorer.

Digitized by Google

Il faut ignorer pour que le soleil donne toute sa splendeur et que le ciel demeure immuablement bleu.

Pour pouvoir tenir son cœur entre ses doigts, ainsi qu'une rose ronde et pourprée, vivante au jour, il faut aller sans précaution, dans l'étonnement, précieux des années blanches, comme le linge posé sur la haie. Mais, passent la maladresse froissante qui meurtrit, la méchanceté glaciale qui gèle, la fade indifférence qui décourage, et le cœur, désabusé, s'enfonce dans la crypte où il allume des cires, loin de toutes les curiosités, loin de tous les dangers.

Oh, les belles flammes secrètes, dans la ferveur du temple ignoré!

Et, solitaire, il souffre de savoir, mais il jouit de mépriser : il s'appuie contre le cœur égal de la sagesse muette qui veille à la clarté palpitante des cierges.

Pourquoi la fée n'est-elle pas restée dans la melonnière, auprès des cloches étincelantes qui sont des palais de diamant ?

Pour quel privilégié, né à côté de moi, a-t-elle ouvert sa main droite ?

Que la science la plus profonde s'arrête là, moi je dis : « Cette main ne s'ouvre pas. »

En vain, j'implorerais la dame : Rendez-moi la petite tête, les bras innocents, les pieds inhabiles et l'étroit chemin dont je mesurais le commencement et la fin. Rendez-moi l'enclos protégé par la maison et la « vérité » de cette aube confiante...

Je sais que la venelle est effacée, les plantes mortes, que la maison a disparu.

Il a fallu un soir, cueillir un dernier bouquet. C'était des marguerites, que je déposai dans le cercueil de mon grand-père. Lui était beau, parce que dans la paix il avait commencé l'éternel sommeil. Moi, je pleurais, car la connaissance, par la main sèche de la mort, m'avait touchée. Oh, c'était elle, la fée! Je n'y ai songé que depuis. C'était la forme implacable, maigre et forte, qui allait soulever le granit dans le cimetière et le laisser retomber.

Digitized by Google

Mais, ce fut plus qu'un corps qui disparut alors, et quelle est cette partie de ma vie qui demeura à jamais broyée sous la pierre où l'on grava des lettres d'or ? La meilleure, la première.

Mes oreilles n'avaient jamais écouté la marche du balancier ni la sentence que chaque seconde réitère : mes yeux, pour la première fois, expérimentaient l'obscurcissement cuisant des larmes, devant l'absolu. Avec le bouquet, j'enfermai dans la bière ce qui avait été un bonheur très pur et très complet, le seul que j'aie connu pleinement, mais sans le savoir.

. . . . . .

J'ai vu diminuer au loin le toit protecteur et s'évanouir les peupliers du canal et s'effacer les meules blondes, dans l'éteule.

La grand'route commençait.

Elle mène vers des logis décorés et plus vastes, où l'on danse sous des flambeaux qui incendient la nuit, où l'eau saine est remplacée par un vin feu et belliqueux qui ne peut demeurer dans les coupes et bondit, où les paroles corrosives rongent les lèvres comme des acides.

J'ai connu la fatigue d'être allée jusque là, sur les pavés durs qui martèlent les talons; j'ai subi le regard ironique de ceux qui, dès longtemps, sont de la fête et demandent : « D'où venez-vous ? »

Je ne leur ai pas dit que j'aimais l'odeur de la lavande fraîche et de la terre arrosée, je ne leur ai pas dit que je regardais fleurir les couronnes impériales et que les sonneries d'angelus me faisaient défaillir; que, plus que les lustres factices, j'aimais le rayon fidèle qui franchit mon seuil à midi.

Je ne leur ai pas parlé de la vieille ville espagnole où s'arrondissent les ombres des arcades, ni du beffroi où rentrent les corneilles à la nuit.

Ils n'avaient sous la main que des pots de fard et des flacons recéleurs d'étourdissement funeste. Ils m'ont mis un peu de rouge aux pommettes : j'ai bu la liqueur coloriée

Digitized by Google

qui fait sonner le crâne et la soie dépliée a rafraichi mon front.

Mais, où était le chaste baiser du crépuscule, si frais dans mes cheveux et la pâleur religieuse des grandes nuits vides sur nos plaines ?

Hélas ! trois fois hélas ! je songeais, et la ville roulait son tonnerre.

J'ai connu ceux qui disent : Vous êtes belle... Ceux qui murmurent : Voulez-vous ? Et les genoux qui ploient et les têtes qui s'inclinent sous une rafale passionnée. J'ai connu les insensés, plongés dans deux yeux de femme, comme dans un étang perfide où la froide caresse des algues guette sa victime et qui se noient les mains jointes.

J'ai connu le rire, non pas celui du bourgeon d'avril, ni du geai sur un jeune pommier, mais la grimace torve et satanique qui blasphème l'amour, la décharge de grenaille qui troue les étendards fiers et claquants.

J'ai connu l'indigente richesse qui jette sous sa semelle l'opulente pauvreté et j'ai vu tant de visages dont on ignore toujours la véritable couleur !

Aurais-je su tout ce que m'ont appris les jours si la fée avait ouvert la bonne main ?

Cela était écrit sur la banderole que déroulent pour moi deux esprits debout dans un monde que je dois visiter.

O Marie-Raphaële, combien écrasante fut ma lassitude, combien infinis mes regrets.

Je sentais mon âme battante, comme le lumignon près de s'éteindre. Je n'ai pas su me défendre, j'ai sangloté, je me suis enfuie. Je suis venue m'accouder à la fenêtre et je regarde la vallée.

Si vous rencontrez un jour ceux-là qui m'ont désespérée et qu'ils prononcent mon nom, dites-leur qu'ils ont rêvé, que je n'existais pas.

MARGUERITE BURNAT-PROVINS.

Digitized by Google

LETTRES DE LA MONTAGNE

Zermatt, 23 juillet.

Mon cher X...,

Déplier devant soi une carte de la Suisse, y choisir un massif montagneux important : le Mont Blanc, la Jungfrau, le Pic Bernina ou tout autre et chercher s'il y aurait moyen d'en faire facilement le tour est un jeu du solitaire que je te recommande, auquel je me suis livré cet hiver et qui m'a fourni l'itinéraire de l'excursion que je commence.

Le Mont Rose, cette année, m'a tenté et me voilà à Zermatt. Tu sais bien Zermatt, que nous avons visité ensemble, il y a vingt ans, avec son Cervin et cette vieille fille, rencontrée à l'auberge, qui se rebiffait, parce qu'on voulait lui faire partager la chambre d'un ecclésiastique, un jour d'encombrement : *Aber ein Geistlicher; das ist doch kein Mann*, lui affirmait l'hôtesse; mais elle préféra passer la nuit dans une armoire renversée. T'en souviens-tu?

Ah! mon vieil ami, quelle désillusion totale que ce village d'antan si hospitalier et si agreste. Il n'est plus qu'une longue « rue du Caire », avec orchestre et marchands de nougat qui n'ont même pas « bon caractère ». C'est devenu *an ugly place*, ainsi que je l'entendais dire à une lady respectable et clairvoyante.

Sur le Gornergrat déshonoré, oui, déshonoré, n'en déplaise au Bonhomme Chrysale (1), se cale un hôtel-caserne où l'on vend l'eau du glacier 2 francs la bouteille.

(1) Des *Annales littéraires*.

Digitized by Google

Des funiculaires, bondés de ronds-de-cuir en vacances, des réclames de denrées alimentaires, de pianos et de teintures pour cheveux, peintes en couleurs criardes sur tous les rochers, des dépôts de coke et de charbon polluent ce qui reste du paysage. Par moment je me prends à souhaiter avec rage d'être moi-même rond-de-cuir dans l'âme, pour pouvoir encore admirer et ne pas tant souffrir de cet embourgeoisement stupide. Le malheur veut que ce soit fatalement les endroits les plus grandioses que l'homme se plaît à amoindrir de la sorte. Oh! bêtise humaine, restez donc sur vos Righi et laissez les Cervin en paix!

En secouant la poussière de nos sandales, demain nous partirons d'ici. Je dis « nous », car j'oubliais de t'apprendre que j'emmène deux de mes fils : Pierre et ton filleul, Alexis le gros, comme nous l'appelons maintenant. Dès leur arrivée dans la montagne, ils ont été, comme leur père au même âge, plongés dans un état admiratif à l'excès, presque morbide. Alexis surtout s'extasie perpétuellement; pour lui, chalets, plantes, animaux, naturels n'ont en ce moment d'autre mission dans cette existence que de jouir du paysage, tout en l'embellissant. Pour moi aussi, les habitations d'alors n'abritaient nul souci; leurs formes originales se prêtaient admirablement à être imitées en réduction et vendues aux habitants de la plaine. Les vaches, dont j'enviais le sort, ne broutaient sur les Alpes que pour faire résonner les échos de leur sonnaille et l'edelweiss croissait pour la satisfaction des touristes.

Et je retrouve toute cette naïveté dans le plus jeune de mes fils, dans cet autre moi. Les choses mortes du passé ressuscitent, je me sens renaître, me continuer dans cette chère descendance. Ne serait-ce pas déjà un peu d'immortalité? Immortalité relative, me diras-tu, mais immortalité tout de même.

Quand te la payeras-tu, vieux célibataire endurci, à défaut d'une autre, cette immortalité?

Adieu, porte-toi bien; je tombe de fatigue.

Digitized by Google

Valtournanche, 24 juillet.

« Lorsque les montagnes sont proches, la pluie l'est aussi. » Ce proverbe japonais vient de se confirmer une fois de plus.

Partis ce matin de bonne heure, nous sommes montés au col du Théodule, sur glaciers, avec guide, à la corde, s'il te plaît; au grand bonheur de mes deux gaillards qui se croient déjà des alpinistes de première force, d'autant plus que Pierre s'est laissé choir dans une petite crevasse et qu'Alexis a souffert un tantinet du mal des montagnes. Songe donc, 3,322 mètres au-dessus du niveau de la mer!

Vers les 10 heures, le ciel s'est brouillé, les lointains se sont singulièrement rapprochés, et arrivés en vue de l'Hôtel du Breuil, les premières gouttes ont commencé à former leurs bulles grises sur la poussière du sentier.

Caro mio! nous sommes en Italie! De son beau ciel qui devrait être de ce bleu célèbre, tombent des rideaux de pluie, interceptant la vue, comme un store baissé sur la campagne.

Une chèvre vient se réfugier dans l'espèce de hangar où nous nous égouttons. Elle porte autour du cou un large collier en bois blanc, grossièrement sculpté; on dirait que quelque farceur s'est amusé à l'affubler d'un de ces cols, à la mode en ce moment, dit « aller et retour » et lui a mis devant, dans l'interstice, en guise de cravate, une clochette. Elle bêle affectueusement et donne à Alexis un peu de nostalgie de sa Blanchette, restée au pays, et l'envie de lui rapporter de voyage un semblable collier.

La « drache » passée, nous nous remettons en marche, suivis de notre petite amie, qui, d'instinct, reconnaît en notre « gros » un protecteur. Nous devons même, de peur qu'elle ne s'égare, lui jeter des cailloux pour la faire rebrousser chemin. De quelle nature peut bien être cette mystérieuse attraction qui la pousse vers nous, qu'elle ne connaît pas; quel fluide inconnu l'avertit de notre sympathie pour elle,

Digitized by Google

nous qui lui lançons des pierres? Quand notre connaissance de l'âme des bêtes sera suffisamment approfondie, nous débrouillerons tout cela, sois-en sûr.

En attendant, nous voici à Valtournanche, dans l'auberge la plus originalement primitive que l'on puisse imaginer. Nous l'avons choisie ainsi tout exprès.

Tu connais mon aversion pour les grands hôtels, ces espèces d'agences d'exploitation, où vous n'êtes qu'un numéro d'autant plus haut coté, que le chiffre en est plus bas; où vos compagnons de table sont, comme les menus des repas, partout les mêmes. On sait d'avance ce qu'on mangera et ce qu'on dira. Cuisine et conversation y sont stéréotypées. C'est inimaginable combien les commensaux de ces *Kurhaus* sont insignifiants et nuls; rarement on y fait une rencontre quelque peu intéressante.

Ici, par contre, nous avons goûté aux mets du pays et discuté longuement avec un petit médecin italien sur des sujets philosophiques énormes. L'immortalité de l'âme, nos origines, tout y a passé, nécessairement.

Ecoute plutôt sa solution du grand problème.

Il tâche de me persuader, avec force gestes à l'appui, que nous avons existé de toute éternité, sous une forme ou l'autre. Les grandes intelligences que nous rencontrons parfois, doivent résulter, ou d'une grande intelligence préexistante, ou d'une somme d'intelligences moindres fusionnées. A notre mort, plus notre être moral aura été élevé, plus nous fournirons de réserves d'intellectualité, tout comme notre corps qui donne d'autant plus d'engrais qu'il a été plus gras. Quant aux échanges d'énergie qui pourraient se faire d'une planète à l'autre, il les admet difficilement, le vide étant un milieu défavorable à pareil trafic.

Nous vivrions donc sur notre propre fonds.

Et moi, de lui répondre qu'il est oiseux de vouloir s'acharner à la solution d'un problème insoluble, que nous tâtonnons dans une nuit d'énigmes impénétrables et solennelles où la raison se perd, où tout est doute, hésitation et mys-

Digitized by Google

tère. Mystère du passé, mystère de l'avenir et surtout mystère du présent. Si réellement les choses se passent comme d'aucuns le désirent, si un être supérieur nous a créés, le mystère n'en subsiste pas moins et le problème n'est, en somme, que déplacé. Ce Dieu qui s'est créé lui-même, où a-t-il puisé sa force créatrice, et, une fois en présence de cette divinité, face à face avec elle, comprendrons-nous mieux son origine, ses fins et son utilité? Cela sera-t-il d'une justice absolue et quelque infime créature ne pourra-t-elle secrètement se sentir spoliée de n'être pas l'égal de cette divinité? Cette différence de condition n'aura-t-elle plus rien de commun, plus aucun rapport avec l'inégalité inique de notre pauvre humanité...? Mais je te fais grâce du reste!

Pour le moment, j'entends mon contradicteur évoquer, en compagnie d'un juriste de Berlin, les esprits frappeurs et essayer de faire tourner une table, en y parvenant naturellement.

Mes gaillards sont au lit depuis longtemps, je vais en faire autant. A demain, *care mio!*

Fiery d'Ayas, 25 juillet.

Je viens de nouveau, pour un instant, causer avec toi, ce qui n'est pas facile en vérité. L'on fête ce soir Saint-Jacques, patron de la localité la plus proche d'ici, et le chahut est infernal dans le sous-sol, où guides et servantes tournoient, avec une conviction tout italienne, sous la bourrasque sonore d'un orchestrion. L'effet est d'autant plus étrange, que nous sommes ici dans un pays perdu : deux auberges, l'une à côté de l'autre, sans clientèle, isolées, en plein bois. En temps ordinaire, une cascade, dont les eaux dégringolent tout près, sous nos fenêtres, doit seule troubler le silence d'alentour; elle ne fait en ce moment qu'une faible concurrence à la tempête musicale d'en bas.

Mais n'anticipons pas.

Nous avons quitté ce matin la montagne truquée et

Digitized by Google

sommes entrés dans une contrée vierge, où la Société pour l'embellissement des sites n'a pas encore eu l'occasion de consommer ses déprédations. Après un dernier salut à cet infortuné Cervin, sérieusement menacé de funiculairite aiguë, nous avons pris le chemin du col des Cimes Blanches, le « gros » juché sur un mulet.

Qui ne connaît cette impression délicieuse d'un début d'excursion, quand on part, en quête d'aventures, dans la fraîcheur des rosées. On s'est représenté à l'avance le caractère des paysages que l'on va parcourir et la réalité répond rarement à l'imagination; c'est quelquefois moins bien, souvent mieux, mais presque toujours autre chose.

Nous montons tout de suite, très raide et trop vite, à la remorque d'un muletier pressé. Il voudrait rentrer le même jour à Valtournanche et nous fait galoper d'une façon éhontée; aussi je regimbe et il bougonne; mais tant pis pour lui; du reste, après avoir constaté qu'il ne parviendra pas à nous mécaniser, il se radoucit et, dans la suite, devient même paternel pour les enfants.

Le temps est d'un beau inquiétant. Un ciel par trop resplendissant pour l'heure de la journée. De petits nuages blancs courent sur son azur avec vélocité.

Nous arrivons à une chapelle crépie à la chaux, élevée sur un mamelon herbeux, où nous soufflons un moment. A nos pieds, le miroir abrité d'un lac reflète le passage rapide de ces nuages, et dans le lointain, les Alpes Grées ressemblent à une découpure de carton bleu. Les roches du côté du col où nous devons passer, accrochent déjà, de-ci de-là, des écharpes de *Nebel* menaçantes. Ce sera la pluie pour sûr, malgré la rencontre, à l'Alpe du Désert, d'un troupeau de trois cents moutons, oui, trois cents, nous les avons comptés, qui broutent débonnairement entre des touffes de rhododendrons sauvages et devraient nous porter bonheur; le bonheur dans la montagne, c'est le beau temps, et celui-ci devient problématique.

Des nuées lourdes et sales s'amoncellent dans les couloirs rocheux qui nous environnent. Plus nous nous éle-

Digitized by Google

vons, plus la région devient chaotique : nuages, rochers, champs de glace se confondent en un tout qui fait songer au premier stade cosmique de notre planète, alors que nous n'étions que gaz et buées. Par endroits la condensation paraît s'être faite, et des blocs de minerai surgissent ; ceux-ci n'ont pas encore donné lieu aux réactions d'une chimie devant engendrer la cellule organique ; car pas un insecte, pas un brin d'herbe, rien.

Notre mulet patauge courageusement dans ce chaos, sans se préoccuper de ses origines, et enfonce par moment dans la neige jusqu'au poitrail, au grand ennui du conducteur, qui se voit obligé à faire des détours pour éviter les endroits critiques et n'a pas l'air de se soucier, lui non plus, des problèmes biologiques.

Maintenant c'est l'orage et les coups de foudre et la fuite sur l'autre versant jusqu'à la *Sennerhütte* de l'Alpe de Varda, où toute notre petite caravane court chercher un abri.

Le mulet est mis à l'étable et, sur notre dos, nos vêtements trempés fument autour d'un brasier de roses des Alpes séchées, pareils à des objets sortant d'une lessive bouillante, comme s'il n'y avait pas encore assez de vapeur dans la fromagerie.

Au travers de carreaux minuscules, on entrevoit la neige qui tombe sur les hauteurs voisines, tandis que le petit Giuseppe se barbouille la frimousse d'une écuelle de bouillie que sa mère vient de lui « allonger » et s'en fourre un peu partout, jusque dans les oreilles.

Un dernier éclair, et nous repartons dans la bouse de vache et l'averse qui nous trempe de plus en plus, et nous rend piteux pour notre arrivée à l'auberge ; aussi ne demandons-nous plus qu'à brûler la distance, à la grande joie du muletier qui décidément pourra rentrer ce soir chez lui.

A 2 heures de l'après-midi, nous faisons, à l'Hôtel Bellevue, de Fiery, notre entrée que je ne qualifierai pas de triomphale, quoiqu'elle se fasse au son de la musique, la

Digitized by Google

manivelle moulant déjà, dans le souterrain, ses mélodies populacières, et pendant que nos imperméables et nos souliers, bourrés de paille, sèchent à la cuisine, nous nous fourrons tous ensemble dans le même lit pour nous réchauffer.

J'éprouve alors la sensation d'être très loin, au bout du monde, d'avoir autour de moi une barrière infranchissable qui me sépare de mon point d'attache. Personne n'a mon adresse, j'ai donc la certitude qu'aucun importun ne viendra me relancer et j'en ressens une grande satisfaction, satisfaction qui se traduit par une partie de ce que mes fils ont appelé depuis longtemps le jeu des extravagances et que j'engage avec un brio qui les étonne et les émoustille. Cela consiste à se lancer les oreillers à la tête, à sauter à pieds joints sur le sommier, à exécuter des cumulets sur les matelas jetés à terre, le tout agrémenté de cabrioles et de voltiges d'autant plus bruyantes que nous sommes certains de l'immunité, le bruit que nous faisons étant couvert par la bacchanale que mène l'orchestre des bas-fonds.

Réchauffés et séchés, nous redescendons dans la salle à manger, où Pierre s'amuse en ce moment à dessiner des têtes de chien, dont l'une, par hasard, ressemble étonnamment à ton ami l'avocat Moreau. Mais ne va pas le lui raconter au moins!

Sur ce, adieu, et jusqu'à demain.

Gressoney-la-Trinité, 26 juillet.

As-tu jamais entrepris une excursion de tout un jour dans la montagne, avec une jeune fille comme guide?

Eh bien! mon cher X..., voilà ce qui vient de nous arriver aujourd'hui même.

Elle a vingt ans, est jolie, s'appelle Secondine, étant venue la seconde des filles, et son père, propriétaire des deux hôtels, chasse la marmotte au printemps. C'est une maîtresse-femme, qui retournera ce soir toute seule par les chemins déserts que nous venons de parcourir et qui me

Digitized by Google

répond, quand je lui demande si elle ne craint aucune mauvaise rencontre : « Oh! les gens sont braves par ici, ce n'est pas comme dans la plaine! »

A la voir si vaillante, je me sens mortifié d'avoir fait quelques difficultés à accepter ses bons offices. Au premier abord, je l'avoue, il m'était plutôt pénible de voir le bagage porté par une femme. Je n'étais pas non plus tout à fait édifié sur ses aptitudes d'alpiniste, en cas de mécompte. Elle faisait songer à « la laitière et le pot au lait ». Le cotillon court était assez indiqué dans l'occurrence, mais les souliers plats donnaient plutôt à réfléchir.

En l'absence de guide mâle, son père nous aurait bien accompagnés, mais il est retenu d'urgence; nous n'avons donc pas le choix; du reste, il prend l'entière responsabilité sur lui, sa fille vaut largement un homme, affirme-t-il. Va donc pour Secondine!

Il est divertissant de la voir grimper devant nous, les sacs de voyage des enfants sur le dos, un cabas en osier renfermant les victuailles à une main, un bâton ferré à l'autre. La brave fille connaît la montagne comme sa poche; elle l'a trop souvent admirée, je pense, pour encore s'extasier beaucoup; elle réserve son enthousiasme pour un légume qui végète dans un petit potager à Orsia, dernière étape de notre journée. — « Ah! monsieur, voyez donc, la belle salade! » s'écrie-t-elle de toute son âme de ménagère. Elle est bien malingre la belle salade, nous n'en voudrions pas pour notre table; mais le moyen de n'en pas faire l'éloge!

A la descente du col de Betta-Forca où se voient, au-dessus du Val d'Ayas, le Grand-Paradis et la Grivola, nous apercevons au loin, près d'une chapelle blanche, un groupe de femmes en costume national : jupe rouge-sang, corsage à bretelles, manches bouffantes, fichu sur la tête. De plus près, quoique nous soyons en semaine, elles paraissent endimanchées, avec des croix et des bijoux au cou et l'air reposé. Secondine nous explique que c'est la fête à Sainte-Anne, patronne de la chapelle, et que le curé de Grossoney y est venu dire la messe, tôt, ce matin.

Digitized by Google

Une espèce de pitre, en habits de carnaval, debout sur une chaise posée dans la prairie, entouré de ces femmes, débite un monologue burlesque et, la bouteille en main, boit à la santé de la chère Sainte, à l'esclaffement général.

C'est de la joie saine, au moins!

Ah! que ces honnêtes paysans font bien de vivre tout bonnement leur vie de nature. Ce n'est pas eux qui connaîtront les luttes et les angoisses de celui qui perd la foi!

Confiants, ils s'en vont avant l'aube à la chapelle, où leur prière montera comme un encens mystique vers cette mère-grand du Christ qui leur sera favorable, n'en doutons pas. Et maintenant je me sens pris d'une affection respectueuse pour ce petit autel élevé là, en pleine solitude, à l'ombre du Lyskamm et du Mont Rose et qui procure tant de réconfort. Je voudrais être pâtre pour pouvoir en toute humilité venir m'y prosterner.

Un peu de mélancolie à l'âme, après avoir jeté un dernier coup d'œil en arrière sur cette scène folâtre, je suis Secondine qui dévale, pareille à une pouliche, le raidillon en zigzag qui mène à Gressoney-la-Trinité.

Un paradis terrestre, ce Gressoney-la-Trinité. Le vert des Alpes, d'un vert plus frais, le blanc des champs de neige, plus rose au coucher du soleil, les montagnes lointaines, plus aériennes que partout ailleurs.

Tu cherches un lieu de villégiature dans un coint fort perdu et peu banal, le voilà trouvé, je pense; demande plutôt à ton filleul enthousiasmé, qui vient de faire l'acquisition d'un collier pour sa chèvre : une histoire qui va t'intéresser.

Notre « gros », depuis la rencontre de la chevrette de Valtournanche, n'avait plus qu'une pensée : devenir propriétaire d'un de ces tours de cou en bois, pour en parer sa Blanchette.

Cet après-midi, dans la vallée, nous dénichons une paysanne tricotant dans un pré clos, tout en gardant une vache et une chèvre qui porte, oh! émotion, l'objet tant convoité. Aussitôt commence, en galimatias franco-italien, un inter-

Digitized by Google

rogatoire ayant pour unique résultat un rire niais et quelques exclamations inintelligibles de la part de la vachère. Il n'y a rien à en tirer de plus, et pour remonter Alexis, très déçu, je lui affirme, un peu à la légère peut-être, que le patron de l'auberge où nous sommes descendus pourra sûrement nous procurer un de ces fameux colliers. Et nous voilà rentrés précipitamment à l'hôtel, pour en avoir le cœur net.

— « Vous désirez un collier de chèvre, mon petit ami, j'ai votre affaire! Vous allez dîner, je mangerai un morceau à mon tour et puis nous irons ensemble à l'étable examiner la marchandise avant de conclure le marché. Content? »

Je crois bien qu'il est content notre « gros », avec ses yeux qui luisent. Il ne tient plus en place, expédie son dîner et va se poster dans le corridor pour agripper au passage le patron, dès qu'il sera libre. Celui-ci passe et repasse sans avoir l'air de remarquer la mine déconfite de son petit client et je dois intervenir pour faire cesser le supplice.

— « Oui, oui, j'arrive, le temps d'allumer une chandelle. »

Et dans le noir, nous le suivons à l'étable, où, sur le mur, une grande ombre mouvante de chèvre, produite par la lueur vacillante de la chandelle, s'allonge en de fantastiques proportions.

Alexis, les pieds dans le purin, de ses yeux dilatés, aussitôt a découvert son idéal, qu'il lui faut à tout prix. Le collier, poli d'usure, puant le bouc, est enlevé à la bête *stante pede* et emporté comme un trophée.

— « Content? » interroge encore le bon hôtelier.

En sortant de l'étable, nous tombons à l'improviste sur le petit médecin spirite de Valtournanche, qui, lui aussi, y va de son tour du Mont Rose et qui ne nous lâche pas avant d'avoir lu dans nos mains. Pierre dans la sienne a « l'étoile sur Jupiter »; je ne sais trop en quoi cela peut consister, mais c'est rare, à ce qu'affirme notre chiromancien, et très enviable, cette étoile menant à tout.

Espérons qu'elle ne le mènera pas trop loin.

Digitized by Google

Alagna-Sesia, 27 juillet.

Mais si, mais si, mon cher X..., j'ai toujours la même passion pour le paysage alpestre, et si je ne t'en ai pas fait jusqu'ici de longues et dithyrambiques descriptions, c'est que j'ignorais que tu en fusses friand à ce point; mais patience, je vais te servir et copieusement encore.

Notre journée a été délicieuse d'un bout à l'autre.

Nous sommes partis sans guide, à la pointe du jour, pour escalader le col d'Olen. Le village dort encore, nos pas résonnent plus clair dans la rue déserte. Un coq chante au loin.

Tu connais cet éclairage spécial avant le lever du soleil, lorsque tout le paysage semble être fait d'une porcelaine fragile, aux tons amortis, fine, transparente et très nette. L'air, d'une fraîcheur d'arpège, semble fragile aussi. Cette heure de la journée, charmante comme du givre et passagère comme lui, est celle que je préfère.

Nous marchons bientôt dans des prés sans fin, roses de graminées mûres. Cette verdure confine sans transition à des champs de neige d'un blanc mat, restés dans l'ombre, qui montent en pente douce sur les flancs du Lyskamm. La rosée, en s'évaporant au soleil du matin, met maintenant au ras des hautes herbes comme un semblant de voile, tandis qu'une alouette, ivre de chansons, a l'air de grimper toujours plus haut dans le ciel et donne le vertige.

La journée s'avance et les couleurs prennent plus d'éclat, nous traversons les dernières prairies où croît toute une flore aux nuances insoupçonnées; des rouges aveuglants, des bruns de braise incandescente, des bleus intenses, presque noirs, qui font mal aux yeux.

A l'Alpe de Gialet, la végétation devient trapue et se colle au sol. Bientôt elle disparaît complètement, nous entrons dans le règne des pierres. La nature y semble hostile : éboulis, pentes dangereuses, avalanches qui menacent, glace et verglas, tout invite à la prudence.

Digitized by Google

Le fait invraisemblable d'être sur une planète qui tournoie affolée dans le vide, se comprend mieux ici que dans la vallée verdoyante; l'idée de l'infini vous vient tout naturellement à l'esprit, on y est comme fatalement ramené; mais loin d'éprouver l'épouvante sidérale, dont souffre ce pauvre Pierre Loti, je m'y sens au contraire plus calme, plus serein, moins occupé des choses de la terre; je voudrais m'élever toujours plus haut, plus près de ces mondes innombrables qui, comme une semence d'or, sont jetés dans les champs de la nuit; l'énigme m'y apparaît plus pénétrable, moins effrayante surtout, et je me sens moi-même une partie de cet infini, de cette éternité.

Mais trève de philosophie, car nous voici presaïquement arrivés au col, où un hôtel solitaire, mais bien tenu, nous rappelle qu'il est temps de mettre du combustible dans notre machine humaine, comme on met de l'essence dans une automobile, si nous voulons continuer jusqu'à Alagna.

En attendant que l'on elette soit à point, nous ascensionnons encore la Corne du Chamois, *Corno del Camoscio*. C'est une espèce de promontoire pierreux qu'entoure un océan de vagues immobiles; au loin, le Mont Blanc semble un peu d'écume sur leur crête. Quelques nuages se sont formés, imprégnés de soleil, pareils à des vapeurs de phosphore; ils nous enveloppent par moment, sans toutefois intercepter complètement la vue des montagnes voisines, qui prennent alors des proportions démésurées, irréelles, derrière ce rideau lumineux.

Les fées doivent en rêve voir de semblables choses!

Dans un ordre d'idées moins lyriques, nous distinguons à nos pieds la *Capanna Margherita*, en d'autres termes, la station physiologique d'Alagna. Figure-toi un grand bâtiment monumental, encore en construction, presque un palais, qui étonne en ce désert. Il a été élevé par souscription. M. E. Solvay a généreusement fait don de 10,000 francs, pour y assurer deux places qu'occuperont des Belges de l'Université de Bruxelles. On y étudiera le mal des montagnes, question particulièrement intéressante

Digitized by Google

pour Alexis, qui en a souffert au début du voyage. J'ai dû lui expliquer que le professeur Mosso, de Turin, le directeur du futur laboratoire, est seul de son avis, lorsqu'il attribue ce mal à la diminution d'acide carbonique constaté dans l'air des hautes altitudes, tandis que tous les physiologistes admettent au contraire comme cause probable, le manque d'oxygène qui y règne. Les termes d'acapsie et d'anoxhémie, qui désignent si harmonieusement ces deux états respectifs, ne parviennent cependant pas encore à se loger dans sa jeune cervelle.

Toute cette science nous a creusé l'estomac, et notre première omelette est suivie d'une seconde, qui disparaît tout aussi prestement.

A la descente du col, une théorie de mulets qui montent des matériaux pour le laboratoire, nous croisent et manquent de nous jeter dans l'abîme, tellement ils encombrent de leur charge l'étroit sentier.

A l'Alpe Laglietto, nous découvrons un touriste, et l'événement est suffisamment rare pour qu'il me paraisse digne d'être signalé. Si nous exceptons le curé qui au col déjeunait à la même table que nous, c'est le seul voyageur aperçu pendant toute la journée. Ici la montagne est peu visitée, elle en reste d'autant plus sauvage.

Alagna, où nous venons d'arriver, est au contraire très fréquenté; c'est un joli village qui jusqu'ici a miraculeusement échappé aux atteintes de la Société pour l'embellissement des sites, quoiqu'on y joue au tennis et que la clientèle y paraisse très select.

Sur la Grand'place, à côté de l'église, un cadre indiquant les différentes couleurs qui marquent les chemins des excursions à faire. Pourquoi, hélas! le *Verschönerungsverein* ne se borne-t-il pas à de pareilles innovations!

Adieu, écris-nous à Saas-Fee, Hôtel du Dom.

(*A suivre.*) S. FREDERICQ.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Une mort.

La mort de M. Gevaert ne pouvait nous laisser indifférents. Sans être le deuil national que certains journaux, dont le style atteste qu'ils ont perdu l'usage de la langue, ont promulgué et commenté avec une médiocre abondance, on doit reconnaître qu'en perdant le directeur de notre Conservatoire Royal de Musique, nous avons beaucoup perdu. Ce n'est pas diminuer le caractère et le talent de ses collègues de la grande province que de dire que nul d'entre eux ne pouvait remplacer le célèbre compositeur et *Kapellmeister*.

M. Tinel le fera-t-il avec plus d'autorité qu'eux-mêmes n'en auraient eu? Il est provisoirement permis d'en douter. M. Tinel est un savant, un artiste et un professeur. Mais un Conservatoire est un vaisseau de guerre, où les mutineries sont toujours à craindre; la manœuvre en est lente et vétilleuse; le commandement doit y revêtir quelque chose de plus despotique qu'ailleurs, et d'un autre côté il y faut de certaines indulgences, de certains aveuglements volontaires, parfois de certaines injustices. M. Gevaert était passé grand'maître en tout cela; son autorité était devenue de l'autoritarisme; chaque parole, qui tombait de ses lèvres d'ancêtre, était un ukase; on ne discutait pas avec lui. On n'y songeait même point, tout le respect d'une réelle supériorité et d'une longue et heureuse expérience étouffait, chez les plus indépendants, la légitime envie de penser et agir, fût-ce en détail, par eux-mêmes.

Nous ne rappellerons pas la longue et glorieuse carrière de M. Gevaert. Parti de très bas, il a su par son travail et son inlassable énergie se faire accepter à Paris avant d'être le grand-maréchal de la musique chez nous. On l'a applaudi à l'Opéra-Comique, et ce serait une iniquité de nos directeurs de théâtres de ne plus nous rendre *Le capitaine Henriot* et *Quentin Durward*, si les formules du vieil opéra-comique n'étaient devenues intolérables aussi bien à nos chanteurs qu'à la masse du public. Moins connu, le musicologue nous fait pourtant grand honneur que le compositeur. Car si nous avons eu Grétry et Franck, et même Peter Benoît, nous n'avons pas eu de plus grand musicologue que le baron Gevaert. Le labeur gigantesque de Fétis ne fut qu'un labeur. Pour écrire sur le passé de la musique les travaux universellement admirés du défunt, il a fallu des doses de sagacité critique et même de divination dont toute la compétence bibliographique du monde ne peut tenir la place.

Digitized by Google

Les théâtres.

Nous avons un arriéré qui nous force à être brefs. Pourtant il n'est pas possible de l'être pour le Théâtre de la Monnaie, qui nous a donné une œuvre inédite de haut intérêt et des reprises toujours méritantes.

Parmi les reprises, celle de *Salomé* comptera comme la plus marquante. En somme, on connait peu l'œuvre de Strauss; elle n'avait, sauf chez les dilettanti, laissé que des souvenirs plutôt vagues. Un geste hideux, quelques mouvements de danse, et c'était tout. Une nouvelle distribution aiguisait aussi la curiosité. Celle-ci a été largement satisfaite. Mme Friché a déployé un réel talent dans la composition du personnage de cette séductrice, la plus odieusement belle avec Dalila de toute l'histoire biblique. Elle a, entre tant d'incarnations possibles, fait son choix avec netteté. L'héroïne de Gustave Moreau lui indifféra, si même elle ne l'a pas ignoré; mais elle se souvint de celle de Flaubert dont les « attitudes exprimaient des soupirs et toute la personne une telle langueur qu'on ne savait pas si elle pleurait un dieu ou se mourait dans une caresse ». Ce furent, grâce au concours voluptueux de Mlle Cerny, les trop courts instants d'une fête à la fois des yeux et des oreilles.

Les autres reprises pâlissent à côté de cette résurrection artistique. Pourtant, signalons la très gracieuse impression que Mlle de Tréville a faite dans *Roméo et Juliette* et aussi dans *Les pêcheurs de perles*. Plus de virtuosité que de poésie, sans doute. Dans *Paillasse*, M. Saldou confirma les espoirs qu'il avait fait naître dans *Werther*.

Et venons, enfin, à l'œuvre de Maeterlinck et de Dukas, *Ariane et Barbe-Bleue*. Elle a plu, mais beaucoup moins, je le crois, qu'elle n'eût dû plaire. Et ce n'est la faute de personne, ni du philosophe, qui a si joliment bouleversé cette vieille fable, ni du musicien qui en a renouvelé les puissances de sensibilité, ni des artistes qui ont atteint le maximum de réalisation, ni de l'orchestre qui, sauf quelques discordances des cuivres, fut parfait, ni enfin des décorateurs et costumiers dont l'œuvre fut un chef-d'œuvre.

Ni d'ailleurs, faut-il ajouter, du public non plus. Car ce bon public, dont j'ai tâché, dans les couloirs, avec une indiscrétion très voulue, de noter les impressions, ce bon public n'y a, en très grande majorité, vu que du feu. Si je reproduisais ici quelques-unes des cocasseries que j'ai entendues, je suis certain qu'on me taxerait d'exagération. Une fois que les dames bien habillées et les messieurs sanglés dans leur redingote se mettent à dire des bêtises, ils n'y vont pas par quatre chemins. Mais je répète qu'il n'y a pas à leur en vouloir. C'est la faute de tout le monde et ce n'est celle de personne. Une légende comme celle de Barbe-bleue, interprétée symboliquement, dans la manière familière au divin auteur de *La vie des abeilles* et, par surcroît, traitée musicalement par M. Dukas, c'est tout juste le régal assuré de quelques douzaines de gens de goût et surtout des artistes. C'est aussi l'innocente joie des illettrés. Je suis bien sûr qu'aux

Digitized by Google

petites places, on s'amusait extrêmement. On s'y amusait sans malice, comme à entendre une belle histoire. Notre jouissance, à nous plus ou moins qualifiés pour aimer ces œuvres rares et osées, notre jouissance est évidemment plus complexe; mais entre ces extrêmes sympathiques, il n'y a pas de milieu. J'avouerai que mon plaisir a été complet, infini, sans mélange aucun, et j'éprouve, à le dire, une satisfaction d'autant plus vive que *Pelléas* m'a toujours laissé quelques doutes et quelques regrets. Au risque de passer pour un iconoclaste ou pour un naïf ou pour un farceur, je tiens à déclarer qu'aucune soirée de théâtre ne me fut meilleure que celle où pour la première fois j'entendis *Ariane*. Le dramatisme intense d'une action, qui précisément est vide de tous les incidents ordinaires des œuvres dramatiques, m'a paru décuplé par la science discrète, sûre, constante, ingénieuse, suggestive, du compositeur qui a osé être plus novateur peut-être que tous ses devanciers, sans pour cela cesser d'être classique. Car M. Gilson l'a excellemment dit dans *Le Soir*, M. Dukas est un classique à sa façon, de même que nos symbolistes sont plus près de Racine que de Victor Hugo.

Pourquoi j'ai goûté si parfaitement le nouveau drame lyrique, c'est ce que vous me dispenserez de vous dire plus en détail. On sort d'ailleurs d'une telle exécution avec des impressions bien plutôt qu'avec des données précises. On est pris ou on ne l'est pas, et bien que cela paraisse trouver son application à propos de n'importe quelle œuvre d'art, je maintiens que c'est cent fois plus vrai dans le cas présent que lorsqu'il s'agit des drames lyriques dans la formule Massenet, voire même d'un ouvrage telle que *Louise*, dont je ne méconnais point, d'ailleurs, la robuste originalité.

M^me^ Friché, que je louais tantôt, ne pourrait ici qu'être diminuée par des compliments. Elle a été grand artiste dans un rôle qui est toute la pièce, qui est vocalement terrible, mais dont la plastique est plus redoutable encore. M^lle^ Lucey, sauf qu'elle gesticule trop, l'a honorablement secondée et M. Artus n'a pas fait sourire, ce qui n'est pas un mince titre à notre estime. La mise en scène est irréprochable.

Si notre scène d'opéra avait une révélation à nous faire, on ne peut en dire autant de nos scènes de comédie moderne. Depuis *La femme nue*, qui fut un grand succès et plus d'interprétation encore que de pièce, le Parc, malgré de très bons ensembles, n'a rien donné qui passât l'ordinaire. *Rabagas* est aux pièces de 1908 ce que le *Domino noir* est à *Monna Vanna*. C'est une collection systématisée de procédés qui ne sont plus ceux du temps présent, de mots qui sont désuets, de types qui sortent tout à fait de notre objectif visuel. Nous avons nos Rabagas, c'est entendu; mais ils opèrent différemment, et ce n'est plus un prince qui les apprivoise, mais bien un Parlement. Toutefois, avouons que le régime parlementaire nous a valu tant de comédies où défilent les amateurs de maroquin (depuis le *Député Leveau* jusqu'à *Roi*) qu'il ne peut déplaire de revivre un passé déjà lointain, celui du bon plaisir monarchique, tempéré par le bon plaisir populaire. M. Gorby, qui a de la variété et de la finesse dans le comique, s'est surpassé cette fois, et MM. Chautard et Carpentier n'ont pas eu moins

Digitized by Google

de mérite et de succès. Mlle Osborn, qui avait été distinguée dans le zézaiement britannique de Miss Watson (dans le *Monde où l'on s'ennuie*, repris avec Judic, délicieuse sous les bandeaux argentés) a été insinuante et séductrice dans le zézaiement de Miss Blountl; c'est au point qu'on craindrait de lui entendre parler le pur français, si — m'assure-t-on — elle n'avait fait ses preuves et gagné ses galons au cours de la matinée littéraire consacrée à François Coppée.

Je voudrais parler de cette matinée; mais hélas je n'ai pu y assister. Celle qu'on consacra à Emile Verhaeren, tout à fait hors cadre d'ailleurs, a été une manifestation d'art très juvénile plutôt qu'une véritable représentation. Et à la juger de cet angle très spécial on serait mal venu à critiquer ce qu'elle offrait de languissant et d'improvisé. Elle nous inspire en tout cas plus de sympathie que la fête officielle, où l'on bureaucratisa les choses de l'art et où l'on parut croire que des discours officiels pouvaient remplacer tout ce qui nous manque encore pour que nous possédions la gerbe pleine d'une floraison littéraire nationale. Nous n'avons, en effet, ni théâtre, ni critique, mais nous avons maintenant M. Rouvez.

Mais revenons au Parc, qui nous a donné *Qui perd gagne*. Je n'y ai point vu Mlle Réjane et je le regrette peu. La gaîté des grand'mères m'enchante lorsqu'elle a la décence et la discrétion que commande leur âge.

J'ai dit qu'il y avait encore à y signaler des matinées Tor Hedberg et Coppée qui furent intéressantes. La pièce de l'auteur scandinave, intitulée *Johan Ulfstjerna*, a pu être rendue les soirs, et on l'a écoutée avec respect. Elle est à cent lieues de nos usages et de nos conventions littéraires; mais elle est vivante et vibrante, et une certaine dose de gouaillerie amusante s'y mêle à un tragique qui est contenu, mais profond et habilement prolongé. La pièce a une atmosphère, et c'est déjà un gros mérite; Mme Angèle Renard, MM. Carpentier et Scott l'ont excellemment jouée.

Aux Galeries, je n'ai pu voir la pièce qui tient l'affiche; mais j'ai sur *Patachon* des renseignements très précis. La pièce est amusante, c'est un vaudeville qui a des allures de comédie sans en avoir la prétention. Les oppositions de caractères y sont poussées jusqu'au bouffon, et il en résulte que la discrétion des artistes décide de la qualité de l'œuvre aux yeux du public. Ceux des Galeries ont joué avec tact et légèreté. Sans renfort parisien ils ont montré ce dont ils étaient capables. Mlle Delmar, MM. Laurent, Gildès et surtout Noblet ont, sans secours étranger, sauvé l'honneur de la maison.

Et voici qu'avec l'Alcazar il faut clôre la série des théâtres où la barbe d'un collaborateur d'une grave revue peut s'étaler sans trop d'inquiétude. Car vous remarquerez que jamais je ne fis ici la moindre allusion au Vaudeville, à la Scala et autres lieux de plaisir sans-façonniers que mes lecteurs me permettent, je l'espère, de fréquenter pour mon petit compte, mais ne toléreraient pas que je signalasse à leur bienveillance.

Eh bien, de l'Alcazar, je n'ai, en somme, que peu à vous dire. On y a

Digitized by Google

beaucoup tâtonné cet hiver, ce qui est bien fâcheux après l'éclat de la saison dernière où nous n'oublierons jamais les représentations de Bady, la visite de Mimi Aguja, etc. Mais nous avons eu *l'Aînée* avec Mlle Radcliff, et ce fut une jolie compensation de certains soirs en grisaille. Mlle Radcliff a gardé ses belles qualités d'antan; mais elle a gagné en expérience et en sobriété; M. Maurel joua très adroitement le personnage du jeune pasteur, et je ne puis vraiment omettre non plus M. Cueille qui fut bénisseur et béat à souhait.

Je n'insisterai pas sur les troupes italiennes et viennoises, qui, avec un succès inégal, vinrent apporter un élément de variété imprévu au théâtre de la rue d'Arenberg; mais je m'en voudrais de ne pas au moins mentionner la reprise du *Secret de Polichinelle*, qui y a été l'objet de bien des soins et l'occasion d'un réel succès pour les principaux artistes du lieu.

Et on me pardonnera — une fois n'est pas coutume — de signaler la délicieuse soirée que je passai au théâtre Molière où les exigences du lieu imposent à une direction intelligente de ressasser trop souvent des vieilleries lyriques qui eurent leur fleur d'élégante nouveauté sous Napoléon III. Je veux parler de ces opérettes dont la formule et les sujets sont d'une inguérissable niaiserie. Au contraire, *l'Étoile*, de Chabrier, est presque un chef-d'œuvre, ayant l'originalité du dessin musical, la verve du dialogue et toutes les qualités d'une bouffonnerie de bonne tradition. Car il ne faut pas mépriser la farce qui nous donna Molière et six siècles de saine gaité. L'œuvre de Chabrier fut jouée et montée excellemment au théâtre Molière.

J. DE W.

* * *

Les livres.

Le spiritisme dans ses rapports avec la folie, par le Dr MARCEL VIOLLET, médecin des asiles (Bibliothèque de psychologie expérimentale et de métapsychie, Bloud & Cie, Paris). — Le lecteur désireux de trouver dans cet opuscule la condamnation du spiritisme au nom de la science n'y trouve guère qu'un exposé des formes que prend l'aliénation mentale, chez les prédisposés et les dégénérés que le hasard a introduit dans les milieux spirites. Comme savant et surtout comme croyant catholique, le Dr Viollet ne tranche pas la question de la réalité des phénomènes spirites : « Les sceptiques nient en bloc, les savants s'efforcent d'appliquer au spiritisme les méthodes scientifiques. » L'élément nouveau qu'apporte le spiritisme dans les formes diverses de la folie permet un nouveau classement de celles-ci, mais c'est surtout en matière de maladies mentales que les démarcations sont difficiles à établir. Contrairement à l'intention de l'auteur, de la lecture des nombreux cas qu'ils présentent se dégage l'impression que les spirites appartiennent réellement à l'une ou l'autre catégorie des dégénérés qu'il décrit, depuis le faible d'esprit dont les évocations sont d'une médiocrité et d'une absurdité évidentes, jusqu'au délirant non halluciné qui, parfois, « servi par une intelligence fort vive et intacte sur tous les

Digitized by Google

« points qui ne constituent pas le délire, fait de ces malades des raisonnants. Grâce à sa mémoire toujours en éveil, à sa dialectique très exercée, le sujet peut défendre sa conviction erronée avec des apparences de raison que n'a pas l'halluciné. Il accumule preuve sur preuve, il a pour chaque objection une réponse toute prête et dans la discussion, il cite des dates, pose des dilemmes, s'empare du fait le plus insignifiant et sait l'adapter adroitement aux besoins de sa cause. »

* * *

Les préjugés sur la folie, par la princesse LUBOMIRSKA, avec préface du Dr JULES VOISIN, médecin en chef de la Salpétrière (même collection). — L'origine surnaturelle de la folie, son incurabilité, sa contagiosité, l'incorrection de l'attitude des fous et les dangers qu'ils font courir à leur entourage, autant de préjugés que la princesse Lubomirska s'efforce de dissiper au jour des connaissances psychologiques modernes. Dans le calme de l'asile, les fous sont presque normaux, à part les moments de crises, voilà ce qui résulte de la lecture de cet ouvrage sans prétention dogmatique et à la portée du grand public.

* * *

La pathologie de l'attention, par MM. N. VASCHIDE et RAYMOND NEUNIER (même collection). — Livre exclusivement destiné aux neurologistes. Les auteurs fournissent non pas le fruit de méditations, mais les résultats d'expériences en quantité considérable. Un tableau résume les données provenant d'un grand nombre d'opérateurs et établit qu'un affaiblissement de la faculté d'attention accompagne tous les états d'infériorité intellectuelle.

* * *

L'audition morbide, par le Dr A. MARIE, médecin en chef de l'Asile de Villejuif (même collection). — A part une courte étude de l'hypoacousie ou audition morbide par déficit, l'ouvrage du Dr A. Marie se rapporte presque entièrement à l'examen des divers cas d'hypéracousie comprenant tous les cas d'associations de sensations signalés également dans l'ouvrage de M. Henry Laures sur les synesthésies. A retenir l'avis du clinicien sur le développement exagéré que semble manifester l'ouïe chez certains malades. Cette acuité spéciale ne gît pas à proprement parler dans l'organe de l'audition, mais bien dans le retentissement exagéré que la sensation apporte dans les centres nerveux. En effet l'ouïe du malade semble plutôt avoir perdu de finesse dans ces cas. Sans prétendre que les associations sensorielles soient un signe certain de dégénérescence, le Dr Marie signale cependant que des personnages célèbres qui en étaient atteints devinrent aliénés. Dans un cas bien déterminé, on a pu constater qu'il existait une anastomose des filets nerveux des deux centres voisins de l'audition et de

Digitized by Google

la vision. Le fonctionnement normal des associations d'idées peut amener accidentellement et de façon plus lointaine les mêmes phénomènes chez les sujets sains, qui diront, par exemple, que certaines voix sont aigres.

* * *

Les synesthésies, par HENRY LAURES (même collection). — Les arts tendent à se compénétrer au point que l'on dit souvent d'une peinture qu'elle est *musicale* ou d'une musique qu'elle est *colorée*. Cependant, il n'y a là que le simple résultat d'associations d'idées. C'est par l'association consciente mais plus souvent inconsciente des sensations que semble devoir s'expliquer le phénomène de l'audition colorée. Le fait que la couleur, attribuée à un même son, varie d'un sujet à l'autre, montre bien que le phénomène est tout subjectif. L'auteur étudie d'autres associations sensorielles, telles que celles de la couleur avec le goût ou la température. Cette étude, qui présente plutôt un caractère épisodique, pourrait, en l'absence d'un traité précis, servir de guide à ceux que préoccupe ce genre d'aberration.

* * *

LÉANDRE VAILLAT, *Études d'art*, Paris, Fischbacher, in-12. — Ces études sont, en partie, connues de nos lecteurs, qui n'ont pu oublier les pages remarquables de M. Vaillat sur « Deux Miniaturistes autrichiens » et la pénétrante étude où il a montré les affinités confinant au plagiat, qu'il avait relevées entre Taine et Stendhal. Les autres études sont plus exclusivement encore d'un accent archéologique, et soit qu'il résume avec conscience les découvertes des Américanistes ou qu'il décrive l'Hôtel-Dieu de Beaune, ou qu'il nous entretienne de peintres de la veille ou du jour, M. Vaillat sait toujours nous captiver par l'élégance de sa forme et aussi par la finesse très personnelle et l'opportunité calculée de ses appréciations. On lira donc avec plaisir ce petit livre bien imprimé, qui touche à tant de sujets et éveille tant d'idées.

* * *

Signalons le tome second des *Souvenirs d'un sexagénaire* d'ARNAULT, réédités par M. Dietrich chez les frères Garnier, à Paris. Ce tome embrasse la période la plus tourmentée de la révélation, les années 1793-97, et c'est merveille de voir avec quelle tranquille bonhomie Arnault nous parle de ces heures terribles, dont il semblerait qu'on ait, à le lire, singulièrement poussé au tragique le cours plutôt normal. Il y a bien de-çi de-là quelques pages d'un témoin oculaire sur les terroristes, les émigrés, etc. Mais, nous dit Arnault, « grâce à l'exiguité de mon train et au peu de bruit que je faisais », je ne fus pas inquiété, et sa pitié, toute sincère qu'elle soit pour les autres victimes, ne parvient pas à altérer son aimable humeur. Ces *Souvenirs* abondent d'ailleurs en anecdotes agréables, en détails personnels sur les artistes, la musique du temps.

* * *

Digitized by Google

M. GRAMMONT, *Petit traité de versification française*, Paris, Colin, in-18. — Ce petit volume est excellent et, dans sa concision, capable de nous instruire. A part la traduction du livre de M. A. Tobler, livre savant, mais un peu indigeste, nous n'avions plus sur le vers français que des ouvrages vieillis ou des parties de traités généraux, d'un format incommode ou d'un accès difficile.

M. Grammont a fait ce tour de force d'être personnel et synthétique, de ne rien omettre d'essentiel et de s'exprimer sans pédantisme scolaire, dans un ton qui invite à l'attention et même quelquefois à la discussion, avec finesse et largeur d'idées. Il est bien sûr qu'il n'a pu tout dire en 130 petites pages, et notamment je regrette qu'il se soit désintéressé du vers de la chanson populaire, dont l'origine, l'histoire et la structure offrent d'intérêt; je regrette aussi qu'en parlant du vers libre, il ait systématiquement ignoré tout l'effort poétique de ces vingt ans, et que sauf quelques mots désapprobateurs dans sa Conclusion, il ait clos avec le Parnasse sa revue des novateurs littéraires. C'est d'autant plus surprenant qu'il a consacré tout un chapitre aux « effets obtenus par les sons », et qu'il a semé sur ce sujet si délicat les pensées fines et ingénieuses. Chez lui, en effet, les conseils se mêlent sans cesse aux constatations historiques, qui remplacent avantageusement les préceptes, sèchement formulés, des vieux traités. J'allais oublier de signaler la large part qu'il fait au moyen âge, sans tomber jamais dans l'obscurité du détail technique. M. W.

* * *

Trois troupiers, de RUDYARD KIPLING, que publie la librairie Stock (un volume in-18) dans une excellente traduction de M. Albert Savine, est une des œuvres du conteur britannique les plus populaires de l'autre côté de la Manche. Mulvaney, Orthéris, Learoyd — les trois troupiers — sont en effet des types inoubliables par leur gaieté, leur humour et la vie intense dont les a doués leur créateur. Le décor de *Trois troupiers* est encore celui des Indes, mais le milieu est différent de celui que peignait l'œuvre précédente : *Simples contes des collines*. C'est une note nouvelle, inconnue en France, de l'œuvre de Rudyard Kipling. On la retrouvera avec plaisir dans un volume faisant suite au premier et intitulé *Autres troupiers*. Les lecteurs y verront reparaître avec plaisir les héros de *Trois troupiers* et ils liront avec émerveillement la nouvelle finale, intitulée *Judson-by-Jove*.

* * *

La librairie Collin possède une intéressante collection de monographies consacrées à l'étude historico-géographique des pays étrangers. Certains volumes, débordent même ce cadre et font une place à l'étude des institutions politiques, de la vie économique, etc. Il est, dans cette collection, des œuvres comme celles de MM. Siegfried sur le Canada et Métin sur l'Inde contemporaine, dont on ne peut trop favorablement apprécier le mérite. Ce qu'elles ont d'un peu sévère et même parfois d'un peu rebutant

Digitized by Google

pour la masse des lecteurs n'est que la conséquence forcée d'une systématisation, portant sur une abondance rare de matériaux amassés au cours d'une longue enquête faite sur place.

Parmi les livres nouveaux de cette importante série signalons *La Suisse au XX^e siècle*, de M. Clerget, et *la Hongrie au XX^e siècle*, de M. Gonnard. Ce sont des études économiques, où la touche du spécialiste apparaît dès les premières pages. La méthode des deux auteurs est peu différente. Après une introduction sur la race, le régime politique, etc., on est très tôt conduit à l'examen des conditions matérielles de la vie, impôts, institutions financières, travail agricole et industriel, commerce, avec cette seule différence que la Hongrie étant surtout une terre agricole, c'est l'étude des méthodes de culture, de pâture, de mise en valeur des produtis naturels du sol qui préoccupe surtout M. Gonnard, tandis que mû par d'autres préoccupations M. Clergel a fait la part plus large aux descriptions d'ordre géographique, ethnique, linguistique, à la situation particulière de la Suisse qui en fait un entrepôt d'idées mondial, la terre des congrès, des complots, voire des régicides.

Dans cette même collection, M. Louis Aubert a publié sous ce titre : *Américains et Japonais* un travail extrêmement curieux sur l'émigration des Jaunes, les conditions de vie auxquelles ils s'astreignent à Hawaï, aux États-Unis, au Canada, etc., leur degré d'acclimatation et d'assimilation, les hostilités auxquelles ils se heurtent. Sans omettre non plus les questions de haute politique, M. Aubert ne leur a pas sacrifié l'étude minutieuse d'une vie transplantée en dépit de toutes les résistances officielles et de bien des répugnances fondées sur la différence de race, de langue, de mœurs, de religion, etc.

Un quatrième livre, se rattachant à des préoccupations analogues, mais écrit tout autrement est celui de M. Eugène Aubin (M. Descos en diplomatie). Il est intitulé *La Perse d'aujourd'hui* et résume l'expérience d'un homme qui vécut à Ispahan et parcourut une grande partie des terres iraniennes, précisément à l'époque ou se produisaient là-bas les premiers phénomènes révolutionnaires. En traversant les provinces nord-ouest de la Perse, en descendant de Téhéran à Ispahan et à Bagdad, puis à Chiraz, M. F. Aubin a pu suivre les manifestations révolutionnaires, qui, toutes issues d'une même cause, diffèrent d'aspect selon les villes. Les principaux fonctionnaires, les chefs du mouvement des réformes lui ont fourni des indications intéressantes, qui lui ont permis, tout en étudiant le pays dans les conditions permanentes de son existence, d'observer utilement la transformation présente de l'Orient moyen.

* * *

Dans un livre paru chez Ollendorff, livre plus empoignant qu'un roman, M. Maurice Strauss nous raconte *l'Histoire des Reines Brunehaut et Frédégonde*, qui fut jadis un drame passionné et d'où naquit la France

Digitized by Google

chrétienne. L'auteur nous semble avoir fait de cette époque si curieuse une reconstitution originale et sincère.

* * *

Dans la bataille, de M. Stephen Pichon (Paris, Méricant éd.), est appelé à un très grand retentissement, tant par la personnalité de son auteur que par l'intérêt puissant des sujets d'actualité qui sont traités dans cet important ouvrage. Les pages consacrées à la séparation des Églises de l'État, à la diplomatie de l'Église sous la troisième République, à la question d'Alsace-Lorraine, à celle du Maroc, à la dignité nationale, aux affaires de Chine et à la formation de l'Italie, pour ne citer que les principales, passionnent forcément l'opinion.

Dans la Bataille est orné de neuf hors-texte (dont le célèbre portrait du ministre par J.-F. Raffaëlli) et complété par des notes documentaires et un très curieux essai biographique de M. Georges Normandy.

* * *

Un émigré à Sainte-Hélène : le marquis de Montchenu ; un aventurier à Sainte-Hélène : le colonel comte Pioutkowski ; les lettres des souverains à Napoléon ; les cuisiniers de Napoléon à Sainte-Hélène, les aventures de la comtesse de Rohan Miniac de Jersey, ce sont les étonnants chapitres de la deuxième série d'*Autour de Sainte-Hélène*, le nouveau volume de M. Frédéric Masson ; nous avons déjà signalé la première série, parue également chez l'éditeur Ollendorff.

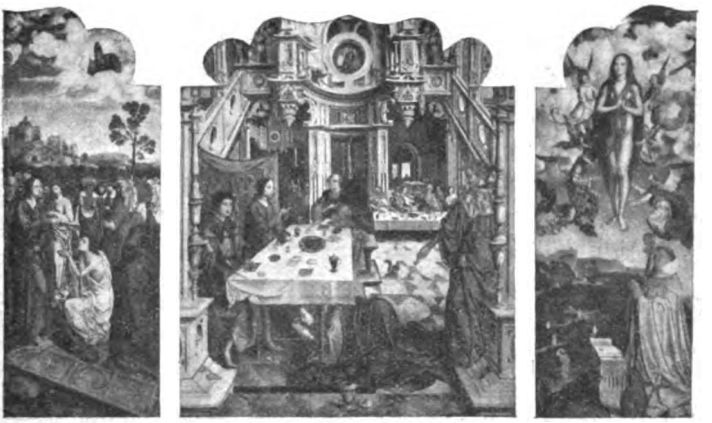
* * *

Le nouveau roman de Pierre Sales, *Le Haut du Pavé*, est un nouvel échantillon de la manière réaliste, emportée et amusante à la fois de cet écrivain, nullement artiste, mais aimé des foules comme un nouvel Alexandre Dumas.

* * *

Que sera la société future? La solution de ce problème dépend, en grande partie, de la direction imprimée aux générations qui naissent à la vie intellectuelle. Or, voici un livre de M. Robert de Traz (Paris, Plon, éd.) qui nous fournit de précieuses indications sur les *formations* des jeunes gens de ce temps-ci, sur leurs pensées familières, leurs préférences intimes, l'orientation habituelle de leur mentalité et l'évolution qu'elle subit. Dans ces scènes, intitulées *Au temps de la Jeunesse* ; dans ces aveux et ces dialogues où l'âme moderne se met à nu, on devine ce que peuvent devenir des hommes livrés à la seule loi de l'instinct. Ce livre hardi, sous sa forme piquante et imagée, est fait pour inspirer de solides réflexions et il abonde en enseignements pratiques qui ressortent naturellement de la marche logique des faits.

Digitized by Google



La Légende de Marie-Madeleine (Musée de Bruxelles, nº 560).

CORNEILLE VAN CONINXLOO

ET

LE TRIPTYQUE DE L'ABBÉ DE TUEGELE

AU MUSÉE DE BRUXELLES

Le musée de Bruxelles conserve sous le nom de Jean Gossart, inscrit depuis près d'un siècle sur le cadre du tableau, un très beau triptyque consacré à la légende de Marie-Madeleine et représentant quatre épisodes de la vie de la sainte. Cette œuvre importante qui décorait jadis le réfectoire de l'abbaye des Prémontrés de Diligem, fut commandée, en 1537-1538, par l'abbé dom Jean de Tuegele qui y est portraituré, et exécutée, selon toute probabilité, par Corneille Schernier, dit van Coninxloo, peintre bruxellois.

Digitized by Google

I

Le panneau central représente la *Madeleine aux pieds du Christ*, dans la maison du pharisien Simon.

La scène se passe dans un vaste hall, de la plus riche architecture. Un escalier, dont le pilier est décoré de deux anges de bronze sonnant de la trompe et d'un médaillon en bronze, représentant *Moïse tenant les tables de la loi*, développe, à droite et à gauche, sa double volée. La construction est gothique, avec un mélange assez confus de renaissance : la disposition des éléments d'architecture, les pendentifs avec choux frisés, les terminaisons des redents sous les volées de l'escalier, la verrière que l'on aperçoit au fond et le beau pavement sont de la dernière période ogivale; à la renaissance appartiennent la base des pilastres du premier plan, la balustrade de l'escalier avec ses compartiments et ses pénétrations et les formes rondes, espèce d'oculus, de la partie centrale.

A un écran de bois est appendu un riche accessoire : une horloge gothique en cuivre travaillé, à volets de bois peints et décorés de philastères, ouverts et montrant un cadran, le tout ne laissant rien à désirer, tant sous le rapport de l'élégance et de l'originalité de la forme, que sous celui du fini de l'exécution. Les dentelures légères de son dôme ajouré laissent entrevoir un timbre, que surmonte un amour assis tenant un marteau, en façon de jaquemart. Ces horloges de grand luxe étaient très recherchées, dans la première moitié du XVI^e^ siècle. L'empire les avait mises à la mode et Charles-Quint les collectionna. Les spécimens en sont devenus rares. Pour cette époque, nous ne nous souvenons pas en avoir vu, dans aucun musée, de plus belle que celle qui est si scrupuleusement reproduite dans le triptyque de la Marie-Madeleine.

A la gauche du spectateur, sur une estrade de marbre rouge, se développe, en perspective, une table recouverte d'une nappe de fin linge damassé à bordure bleue et jaune. Elle est dressée et garnie d'accessoires variés : carreaux, verres à vin, couteaux, fourchettes, pains et, au centre, un plat d'étain avec un quartier d'agneau rôti.

Digitized by Google

Le Christ est assis à la table, en robe gris ardoise, contrastant par la simplicité de sa mise avec la richesse opulente du costume des deux convives assis à ses côtés : Simon, en robe rouge à pèlerine de fourrure, et en bottes de chamois, et un autre pharisien, en simarre de brocart, tenant contre sa poitrine un chaperon de velours pourpre. Derrière le Christ est tendu un tapis d'étoffe bleue à grands ramages, encadré d'une broderie d'or enrichie de pierres précieuses et de perles fines.

Le Christ lève la main et parle, tandis que, prosternée sous la table, la Madeleine tient dans ses mains le pied du Seigneur. Elle est habillée d'une robe grise doublée de petit-gris et d'un manteau bleu ourlé d'or.

A la droite de la composition sont deux personnages; l'un, en manteau vert à large pèlerine de fourrure fauve, étend le bras vers la pécheresse avec un geste de mépris. Derrière lui, et ne laissant voir que sa tête à chevelure et à barbe abondantes, se dissimule un homme encore jeune, qui pourrait bien être l'artiste.

Dans le fond de la salle est dressée une seconde table, où sont assis cinq apôtres. Aux derniers plans, par delà le pilastre, sous les arcades et les volées de l'escalier, sont groupés huit personnages secondaires, serviteurs de la maison, tandis qu'au milieu du hall, sur les dalles, un écureuil enchaîné mange une pomme.

Le volet de gauche représente la *Résurrection de Lazare.*

La scène a pour fond une plaine située au bas d'une colline entourée de bois et couronnée par les constructions d'une ville dominée par un château fort. Suivi de six de ses disciples, le Christ étend le bras vers Lazare qui, enveloppé d'un suaire, les mains jointes, sort de son tombeau, près de l'ouverture duquel gît une pierre sépulcrale. A droite, les deux sœurs du ressuscité; Marthe est en robe de laine rouge, Marie en robe de brocart, manteau bleu et la tête enserrée dans un de ces casques de fantaisie, si fort à la mode dans les peintures de l'époque et qui évoqueraient le souvenir des coiffures de la Pallas antique, n'étaient les perles et les pierreries répandues à profusion parmi les ciselures et les bas-reliefs.

Au second plan, se voit le grand-prêtre, en costume d'apparat

Digitized by Google

et la taille serrée dans sa ceinture officielle à grelots, et d'autres personnages témoignent, par leurs attitudes et leurs gestes, du saisissement dans lequel les plonge le miraculeux spectacle auquel ils assistent.

Le volet de droite représente *Marie-Madeleine élevée dans les airs par les anges.*

Le Dr Waagen décrit le sujet comme étant l'*Assomption de la Vierge.* C'est inexact. Ce n'est pas davantage l'*Assomption de sainte Marie-Madeleine portée au ciel par des anges,* comme le suppose M. Ed. Fétis (1). L'épisode est emprunté à la *Légende dorée du bienheureux Jacques de Voragine* (2) :

« Sainte Marie-Madeleine, dit-il, désireuse de contempler les choses célestes, se retira dans une grotte de la montagne, que lui avait préparée la main des anges, et pendant trente ans elle y resta à l'insu de tous. Il n'y avait là ni cours d'eau, ni herbes, ni arbre; ce qui signifiait que Jésus voulait nourrir la sainte des seuls mets célestes, sans lui accorder aucun des plaisirs célestes. Mais tous les jours les anges l'élevaient dans les airs où, pendant une heure, elle entendait leur musique; après quoi, rassasiée de ce repas délicieux, elle redescendait dans sa grotte, sans avoir le moindre besoin d'aliments corporels.

« Or, certain prêtre, voulant mener une vie solitaire, s'était ménagé une cellule à douze stades de la grotte de Madeleine. Et, un jour, le Seigneur lui ouvrit les yeux, de telle sorte qu'il vit les anges entrer dans la grotte, prendre la sainte, la soulever dans les airs et la ramener à terre une heure après. »

C'est ce dernier épisode qui est représenté. Au fond se développe un paysage montagneux et boisé. Le long d'une route qui monte en serpentant, on distingue sept chapelles, qui conduisent à un calvaire. Au premier plan, dans le haut du volet, se silhouette, dans une nuée, l'élégante figure de Madeleine. Vue de face, les mains jointes, le corps nu, elle est pudiquement enveloppée, jusqu'aux genoux, dans sa longue chevelure blonde. Six anges, couverts de vêtements sacerdotaux, aux ailes déployées,

(1) *Catalogue du Musée de Bruxelles*, 1889, p. 130.
(2) Édition de Wyzewa. Paris, 1902, p. 343.

Digitized by Google

l'élèvent, avec grâce, dans les airs, tandis qu'à ses pieds, dans la prairie, un prêtre, les yeux levés, contemple le miraculeux spectacle.

Au premier plan, dans le bas du volet, se voit le portrait du donateur du triptyque : un abbé mitré, en soutane blanche et petit camail, agenouillé, les mains jointes devant un prie-Dieu, ayant sa crosse entre les bras et sa mitre, posée à ses pieds. Mitre et crosse constituent des bijoux d'orfèvrerie. Sur le prie-Dieu se trouve un manuscrit enluminé, sur une page duquel on lit : « MARI... MADELEINA ORA PRO NOBIS AM... » Le tapis rose qui recouvre le prie-Dieu porte un blason *palé d'argent et d'azur de six pièces, à la crosse d'or posée en bande brochant sur le tout*, avec la devise « CUM MODERAMINE ».

Le revers des volets, montre, en grisailles malheureusement ruinées, l'*Apparition de Jésus à Madeleine*, dans un cadre d'architecture.

II

Ainsi que le rapportent les anciens inventaires et que l'enregistre déjà le catalogue du Musée, dans son édition de 1819 (p. 63), le triptyque provient de l'abbaye de Diligem, près de Bruxelles, au village de Jette. En 1095, l'évêque de Cambrai avait consacré, en cet endroit, un prieuré, dont les religieux adoptèrent, en 1140, la règle de Saint-Norbert. L'époque de splendeur de l'abbaye fut le XVI^e^ siècle, pendant lequel quelques-uns des prélats qui la dirigèrent, acquirent une grande influence. En 1794, lors de l'occupation française, le couvent, abandonné par les moines, fut mis en vente ; sa collection d'œuvres d'art qui le décoraient, confisquées et envoyées au dépôt de Bruxelles.

Sanderus nous a laissé une description de l'abbaye, publiée vers 1659. Il y inventorie, pièce par pièce, ses richesses artistiques et signale que Marie-Madeleine y était l'objet d'une vénération spéciale, la maison conservant dans son trésor plusieurs reliques provenant de la sainte. Arrivé au réfectoire, il dit :

« Dans le réfectoire du couvent, grande et illustre construction, on voit une peinture incomparable qui représente la *Conversion*

Digitized by Google

de Marie-Madeleine, la *Résurrection de Lazare* et l'*Élévation au ciel de Marie-Madeleine*, et cette peinture est d'une élégance telle que chacun s'accorde à dire qu'il en est peu de comparable en élégance, en Belgique (1). »

C'est, sans le moindre doute, notre triptyque; Sanderus, en célébrant son élégance, le caractérise en un mot. Malheureusement, il néglige de nous renseigner sur le nom de l'auteur de la peinture et de mentionner le nom du prélat qui offrit au monastère de Diligem ce don princier, et dont le portrait figure sur le volet du tableau avec un blason et la devise : CUM MODERAMINE. Il y a un demi-siècle qu'on recherche son nom.

III

Quel est ce prélat?

La soutane blanche à petit camail dont il est revêtu, nous apprend que c'est un chanoine de l'ordre des Prémontrés, dont Diligem, comme l'avons dit, adopta la règle. Sa crosse et sa mitre, placées à côté de lui, nous disent, en outre, qu'il était abbé mitré de l'ordre. La peinture provenant de Diligem, la supposition la plus vraisemblable est que le donateur est un abbé de ce monastère. Or, comme les abbés de Diligem n'obtinrent le droit de porter la mitre que par une bulle de Clément VII, datée du 3 octobre 1532, le personnage représenté doit être recherché parmi les prélats qui gouvernèrent l'abbaye, à partir de cette date.

Dès lors, il semblait, au premier abord, que rien ne devait être plus simple que de déterminer le nom donateur, grâce à sa devise et à son blason peints sur le triptyque. Malheureusement, les archives et les œuvres d'art de Diligem, ruiné par les Français, ont été dispersées, et ce qu'il en reste, se réduit à peu de chose. Aux Archives du Royaume, le fonds de Diligem est de la plus extrême pauvreté : pas une charte, pas un sceau, ni de l'abbaye, ni de ses abbés. La seule pièce du XVI^e^ siècle, est un

(1) *Coenobiographia Sacra abbatiæ Jettensis vulgo Diligem.* f° 6, 2^e^ colonne.

Digitized by Google

manuscrit contenant un état des biens et revenus, que le monastère possédait, en 1561 (1).

Au surplus, c'était peine inutile, semblait-il, de diriger les recherches vers Diligem, puisque M. Edouard Fétis, conservateur de la Bibliothèque royale, déclarait formellement, dans son *Catalogue du Musée de Bruxelles*, que les armoiries du triptyque *ne sont celles d'aucun des abbés de Dieligem* (2). Nous dirigeâmes donc, nos premières recherches vers les prélats des autres maisons de l'ordre, aux environs de Bruxelles et de Louvain.

Au XVI^e^ siècle, l'ordre des Chanoines réguliers de Prémontré, fondé en 1121, par saint Norbert, possédait 25 abbayes aux Pays-Bas : 9 dans le Brabant, 6 en Zélande et en Frise, 4 en Flandre, 3 en Hainaut, 3 dans les pays de Namur et de Liége.

Voici une liste des abbés mitrés qui dirigèrent les abbayes brabançonnes de Tongerloo, Heilissen, Averboden, Grimberghe et Parc, pendant la première moitié du XVI^e^ siècle, époque où fut peint le tryptique :

Averboden :	Gérard Van der Schaeft	1501 † 1541
Tongerloo :	Pierre Mans de Westerhoven . . .	1501 † 1508
	Antoine T'sgrooten	1508 † 1548
	Arnould Streyens	1548 † 1560
Parc :	Arnold Wyten.	1494 † 1515
	Ambroise van Engelen	1515 † 1543
	Louis van den Berghe	1543 † 1558
Grimberghe :	Pierre Van Wayenberghe	1507 † 1524
	François de Bhoul	1524 † 1540
Heilissen :	Guillaume Melendinus.	1507 † 1524
	René Panisgreve.	1544 † ?

Grâce à de précieux et obligeants concours, nous avons pu nous procurer les armoiries de chacun de ces onze prélats; aucune d'entre elles ne porte *six pals d'argent et d'azur à la crosse d'or en bande brochant sur le tout.*

(1) *Inventaire des archives des abbayes*, n° 94.

(2) Edition de 1889, p. 131.

Digitized by Google

Le donateur du triptyque de Diligem n'est donc un abbé, ni d'Averboden, ni de Tongerloo, ni de Parc, ni de Grimberghe, ni d'Heilissen. Les recherches des spécialistes auxquels en même temps nous nous étions adressés, demeurèrent également stériles et nous désespérions vraiment de trouver une solution à ce problème, d'apparence si simple, lorsque M. Eugène Bacha, conservateur-adjoint à la Bibliothèque royale, nous remit un document, qui, s'il ne nous apportait pas encore la clef de l'énigme, permettait, néanmoins, de formuler une hypothèse, qui n'allait pas tarder à faire apparaître la vérité.

IV

Ce document qui ramenait nos recherches vers Diligem, est un volume appartenant à la section des manuscrits de la Bibliothèque royale intitulé : *État de Brabant de clergé* (n° 19457[a]). Il renferme une histoire manuscrite anonyme de l'abbaye et une liste des « *Abbés qui ont successivement Présidé à Laditte Maison et Église de Dilegem.* » (f° 248).

Pendant le XVI[e] siècle, Diligem a eu cinq abbés mitrés qui sont :

A. *dom Corneille Vander Goes*, chanoine de l'abbaye de Middelbourg, élu abbé, en 1512, et qui quitta Diligem, en 1536, pour retourner en Zélande. Il fut remplacé l'année suivante par son coadjuteur,

B. *dom Jean de Tuegele* qui ne fut en fonction que pendant un an environ : élu en 1537, il mourut, en 1538, et fut remplacé par

C. *dom Jean van der Putten*, de Termonde, qui mourut prématurément, le 27 mai 1540, et fut remplacé par

D. *dom Arnold Mathieu*, chanoine de l'abbaye, qui demeura à la tête de la maison jusqu'au 9 janvier 1572, année de sa mort. Il fut remplacé par

E. *dom Liévin van Cauwenberghe*, qui fut abbé de 1572 à 1603.

Indications précieuses : le manuscrit porte en marge, les blasons d'un certain nombre d'abbés, notamment, ceux de dom van

Digitized by Google

der Goes et de dom van Cauwenberghe; mais ni l'un ni l'autre n'est le blason peint sur le triptyque. Quant à ceux de dom de Tuegele, élu en 1537, de dom Van der Putten, élu en 1538, et de dom Mathieu, élu en 1540, l'auteur omet de les représenter et, en dépit de multiples recherches, nous n'avons pu parvenir à les découvrir.

Cette constatation négative avait cependant son importance, en ce sens qu'elle permettait de déclarer inexact le renseignement, qui, pendant trente-quatre ans, avait égaré les recherches, à savoir que le blason du triptyque n'était celui d'aucun des prélats de Diligem, puisque, parmi les abbés mitrés ayant administré la maison pendant la première moitié du XVI^e^ siècle, il y en avait trois dont les armoiries sont inconnues et que, dès lors, le blason avec la devise : *Cum moderamine* pourrait s'appliquer à l'un d'eux.

Cherchons donc dans cette voie.

Si dom Vander Putten n'a joué qu'un rôle effacé, il n'en est pas de même de son prédécesseur, dom de Tuegele, ni de son successeur, dom Mahieu.

Jean de Tuegele, chanoine de Diligem, fut le trente-sixième abbé du monastère et son deuxième abbé mitré. Avant son élévation à la prélature, il avait été curé du village de Wolverthem, près Grimberghe, et intendant des biens du seigneur de Mérode. En 1531, il devint le coadjuteur de l'abbé Corneille van der Goes, qu'il remplaça six ans plus tard. Le manuscrit dit qu'il fit d'artistiques réparations à l'abbaye. Il mourut en 1538.

Arnould Mahieu, également chanoine de l'abbaye, était un esprit distingué, qui fut chapelain de l'oratoire de Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas, et député du clergé aux États de Brabant. Il se fit édifier de son vivant un mausolée que les iconoclastes brisèrent.

Nous en étions à ce point de nos recherches, lorsque le R. P. Van den Gheyn, conservateur de la section des manuscrits, à la Bibliothèque royale et qui, depuis longtemps, s'intéressait à nos recherches, nous fournit enfin la clef du problème.

Lui ayant fait part de notre conclusion, savoir que le donateur

Digitized by Google

était un abbé de Diligem et, selon toutes les probabilités, l'abbé Jean de Tuegele, il fut frappé aussitôt de l'analogie de ce nom flamand avec la devise : *Cum moderamine*, traduction latine des mots flamands : *Met teugel*. Il nous en fit part. Aucun doute n'était plus possible. Ayant au moment de son élévation à la prélature à choisir une devise, le nouvel abbé n'avait rien trouvé de mieux que d'en former une à l'aide de son propre nom de famille, qui, au surplus, se prêtait à la chose : *met teugel*, en flamand ; *avec frein*, en français ; *cum moderamine*, en latin.

On peut citer bien d'autres exemples de noms de famille utilisés dans la rédaction des devises, surtout des devises épiscopales. Le dernier coadjuteur défunt de l'archevêque de Malines, Mgr van der Stappen, avait, lui aussi, introduit son nom dans sa devise « *Dirige gressus meos* » (Dirige mes pas), jouant sur le mot « *Stappen* », qui, en français, signifie *pas* et en latin *gressus*. Ainsi fit dom de Tuegele. En somme, ce nom que l'on recherche depuis si longtemps, est inscrit en latin sur le tableau même, à côté du portrait : Moderamine = Tuegele. Toujours l'œuf de Colomb !

Notre hypothèse ainsi vérifiée, non sans élégance, grâce à la savante et amicale intervention de MM. Van den Gheyn et Bacha, la date de la peinture était, du même coup, fixée, puisque le donateur élu abbé, en 1537, mourut, en 1538. Il n'est pas douteux que le triptyque fut commandé par lui, au lendemain de sa nomination, pour la décoration du réfectoire de Diligem, où Sanderus le vit et l'admira, en 1659.

V

Dans la plus ancienne édition du catalogue du musée, celle de 1803 (An XI), l'œuvre est donnée à Roger van der Weyden (n° 93, p. 42). Ce nom disparaît pour faire place à celui de Gossart, dans l'édition de 1809. Dans celle de 1819, le triptyque passe aux « Anonymes », pour revenir, dans l'édition de 1832, à « Gossart de Mabuge » (n° 227, p. 50), attribution qui ne varie plus dans les éditions suivantes, de 1836 à 1861, et est maintenue et confirmée dans les six éditions du Catalogue Fétis, de 1863 à 1889.

Digitized by Google

Cependant, les érudits allemands, notamment MM. Wichmann et Woltmann (1), formulaient des réserves, et d'autres noms étaient mis en avant, parmi lesquels Lancelot Blondeel de Bruges, et l'inévitable « Henricus Blesius » d'Anvers. Dans notre *Catalogue du Musée de Bruxelles*, nous nous rangeâmes à l'avis des historiens allemands, et, en attendant que le nom véritable du peintre fût découvert, nous cataloguâmes le tableau sous une étiquette provisoire : *Le maître de la légende de Marie-Madeleine* (2).

Des découvertes faites, depuis lors, établissant que Gossart mourut en 1533-1534 (3), rendent impossible l'attribution à ce maître d'une peinture exécutée en 1537-1538. Au surplus, il est généralement reconnu aujourd'hui que le triptyque du musée de Bruxelles n'a guère d'analogie avec le *Saint-Luc* du musée de Prague, — œuvre authentique et signée de Gossart et dont on l'a si longtemps rapproché, — pas plus sous le rapport du style de l'architecture et des figures, que sous celui du coloris et de la facture. Gossart écarté, nous avons naturellement été amené à rechercher quel est l'artiste, vraisemblablement bruxellois, qui, en 1537-1538, peignit ce triptyque, pour Diligem.

Nous croyons que le peintre est un oublié des historiens et des catalographes, Corneille van Coninxloo. Pendant très longtemps, on n'a su de lui qu'une seule chose, c'est qu'il était l'auteur d'une petite peinture, signée et datée 1526, représentant la *Parenté de la Vierge*, au musée de Bruxelles (4). De sa biographie on ignorait tout. Nous sommes, aujourd'hui, un peu plus avancés.

VI

Tout est à faire pour cette ancienne famille d'artistes brabançons, qui produisit, aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, des peintres, des sculpteurs, des architectes, des orfèvres et des verriers. A Bru-

(1) *Geschichte der Malerei*, 1882, t. III, pp. 518 et 523.

(2) Première édition, 1900, n° 560, p. 194.

(3) A.-J. Wauters, *La date du décès de Jean Gossart*. Quatre documents inédits. (*Indépendance belge*, supplément littéraire du 19 octobre 1902.)

(4) Voir le *Catalogue du Musée de Bruxelles*, par Ed. Fétis, 1889, p. 117.

Digitized by Google

xelles, les archives nous révèlent successivement : un Pierre, peintre, cité de 1479 à 1513; deux Jean, peintres, de 1484 à 1546; un Georges, verrier; un Nicolas, verrier; deux Corneille, peintres, de 1498 à 1558; un Gaspar, peintre, de 1503 à 1514; un Lucas, peintre, en 1534; un Barthélemy, peintre, en 1541; un André, architecte, en 1594.

Pour le moment, nous n'avons à nous occuper que de Corneille, dont le nom se rencontre de 1498 à 1558, avec cette particularité qu'une pièce datée de 1527, signale un Corneille, peintre, décédé. Il y eut donc, à Bruxelles, deux van Coninxloo ayant porté le prénom de Corneille, peut-être le père et le fils, de leur nom de famille « Schernier », mais plus connus, suivant la mode du temps, sous celui de leur lieu d'origine, probablement le hameau de Coninxloo, près de Vilvorde. La plupart des inscriptions qui les concernent sont relatives à des travaux de décoration entrepris au palais de Bruxelles, à l'hôtel de ville, à l'église Sainte-Gudule, à l'abbaye de Forest, à l'hôpital Saint-Pierre.

Dans le registre de la confrérie bruxelloise *Le Lys*, acquis il y a trois ans, par les Archives communales de Bruxelles, on trouve, sous la date de 1498, les noms d'un grand nombre de membres artistes, notamment ceux de Nicolas Rombouts, peintre-verrier de Charles-Quint; Jean van Romme, peintre de Marguerite d'Autriche; Louis van Bodeghem, architecte de la ville; Pasquier Borreman, le sculpteur, et trois « Schernier *alias* van Coninxloo » : Georges, Jean et Corneille. Ce dernier y figure avec sa femme Marguerite (sans nom de famille).

En 1500-1501, il s'emploie à des travaux de dorure à la flèche de l'hôtel de ville que l'architecte Henri van Pède vient de restaurer. En 1507, il peint des armoiries pour les funérailles de Philippe le Beau, à Sainte-Gudule (1). En 1511-1512, il lui est payé une somme de quatre livres quinze sous de gros, pour avoir peint les volets d'un rétable sculpté représentant des scènes de l'*Histoire de Sainte-Anne*, à l'abbaye des bénédictines de Forest. Ces différents travaux concernent-ils Corneille le Vieux ou Corneille le Jeune? Probablement Corneille le Vieux. Mais les

(1) Gachard, *Analectes historiques*, t. V, p. 48.

Digitized by Google

travaux suivants, tous postérieurs à 1527, concernent évidemment Corneille le Jeune, dont la naissance peut approximativement être fixée aux dernières années du XVe siècle.

En 1529-1530, le sculpteur Pasquier Borreman est chargé par l'hôpital Saint-Pierre aux malades, de l'exécution d'un tabernacle : c'est Corneille qui le décore. Des années qui suivent date le commencement, à Sainte-Gudule, des travaux de construction de la chapelle du Saint Sacrement des Miracles. Corneille y prend une part active, en même temps qu'une foule d'artistes bruxellois, parmi les plus renommés de l'époque, notamment les architectes Van Pède, de Visscher, Pierre van Wyenhoven, les sculpteurs Pierre Keldermans et Corneille Floris, les peintres Bernard van Orley et Michel Coxie, le verrier Jean Haeck, etc. La première pierre en fut posée, le 18 février 1534, au nom de Marie de Hongrie, par Philippe de Lannoy, seigneur de Molembaix. Sur cette pierre, Corneille avait peint les armes de la gouvernante (1). Les matériaux nécessaires à la construction furent tirés des carrières de Lacken, propriété de l'abbaye de Diligem qui, à ce moment, avait à sa tête l'abbé van der Goes, ayant pour coadjuteur Jean de Tuegele. C'est Corneille van Coninxloo qui fut chargé de la décoration de la voûte et des murailles, ainsi que de dorer les sept élégants tabernacles sculptés par Henri van Pède et qu'on y peut encore admirer. La bénédiction épiscopale fut donnée au monument, le 23 avril 1542.

En 1537, la fabrique de Sainte-Gudule ayant reçu du facteur Jean Crinon, de Mons, un nouvel orgue, Coninxloo y fit des peintures. Deux ans plus tard, toujours dans la même église, l'artiste livre des cartons pour sculptures architecturales. A ce moment, Bernard van Orley place dans la chapelle du Saint-Sacrement, le premier des vitraux qui lui ont été commandés, celui qui représente le roi de France, François Ier, et la reine Éléonore, sœur de Charles-Quint.

Puis les mentions se succèdent, montrant van Coninxloo travaillant sans cesse pour Sainte-Gudule : en 1541, il peint les statues des saintes Reynolde et Pharaïlde; en 1541-1542, il

(1) Wauters et Henne, *Histoire de la ville de Bruxelles*, t. III, p. 262.

Digitized by Google

dessine le modèle de l'épitaphe du monument funèbre à élever, dans la chapelle du Saint-Sacrement, au seigneur de Mérode, dont le chanoine de Tuegele avait été l'intendant; en 1543, il peint la statue de Saint-Thomas. En cette même année et jusqu'en 1546, il est proviseur de la confrérie de Saint-Eloi; en 1548, il peint la statue de Saint-Jean l'Évangéliste et, en 1549, celle de Saint-Pierre; en 1549 encore et jusqu'en 1552, il est de nouveau parmi les proviseurs de Saint-Eloi; enfin, en 1557, il fait des travaux de restauration à un tableau de la Chapelle et, en 1559, il dessine deux cartons, d'après les patrons envoyés par l'architecte anversois Corneille Floris, chargé par la fabrique de l'église, de la construction d'un nouveau maître-autel. C'est la dernière mention des comptes où nous ayons relevé le nom de « *Cornélis Schernier, schilder* » (1).

Toutes ces inscriptions sont, assurément, des plus précieuses pour la biographie d'un artiste dont, il y a quelques années, on ne connaissait que le nom. Mais, quel que soit leur intérêt, les travaux qu'elles rappellent ne constituent pas des titres suffisants pour établir que Corneille van Coninxloo fut réellement un peintre, dans le sens artistique du mot. Nous savons, heureusement pour sa mémoire, qu'il ne s'est pas borné à faire des travaux de décoration, qu'à l'exemple de certains de ses devanciers, il poursuivit simultanément l'exécution d'ouvrages d'art, ainsi que le démontre un tableau du musée de Bruxelles, authentiqué par une signature suivie d'une date.

Ce tableau représente la *Parenté de la Vierge*. Joachim et Anne sont assis sur un banc de pierre, devant un édicule en pierre finement sculpté, décoré de statues et d'ornements de bronze. Joachim porte un riche costume de fantaisie : pardessus de velours noir et de brocart, garni de perles fines, manteau rouge, turban orné sur le devant d'un bijou de prix. Un collier d'or et de pierreries orne sa poitrine et sa taille est entourée de la ceinture garnie de grelots des grands prêtres juifs. A sa gauche, Anne est assise, en robe bleue et en manteau ardoise dans la bordure duquel on lit, en lettres d'or : *Cornilis. v. conixlo. scernir. 1526.*

(1) La majeure partie de ces extraits de compte sont empruntés aux notes manuscrites de notre regretté ami Alexandre Pinchart.

Digitized by Google

VII

Après avoir restitué à l'auteur de la *Parenté de la Vierge*, le triptyque de la *Madeleine*, nous lui avons attribué encore quelques autres tableaux, dont plusieurs sont renommés, sous les noms de Gossart, de Gérard David ou de Van Orley. Le plus important est la *Vocation de Saint-Mathieu*, au château de Windsor; le plus célèbre, la *Vierge à l'Enfant* entre sainte Catherine, sainte Dorothée et des angelets faisant de la musique, petit rétable portatif connu sous le nom de « triptype Malvagna », au musée de Palerme. Dans les deux ouvrages, l'architecture joue un rôle aussi important que dans les tableaux du musée de Bruxelles. Elle n'en joue pas un moindre, dans une *Annonciation*, au musée de Stuttgard, et dans deux *Vierges*, appartenant à des collections privées, à Paris (1) et au château de Gnadental (2).

Nous croyons retrouver encore son pinceau dans un portrait d'abbé prémontré recommandé par Saint-Ambroise, à la National Gallery; *Joachim et Anne*, au musée de Sigmaringen; *Jésus quittant les saintes Femmes*, au musée de Berlin, une délicieuee petite *Vierge entourée d'anges musiciens*, au musée de Lyon. Enfin, à ces quatre œuvres, il conviendrait peut-être d'ajouter une *Descente de Croix*, à l'Ermitage, entrée au musée russe sous le nom de Lucas de Leyde; le Dr Waagen en fit hommage à van Orley; le Dr Friedländer y voit plutôt un Gossart. Ces trois noms font honneur au maître méconnu, auquel nous proposons de la restituer.

A.-J. Wauters.

(1) Cf. un article de M. de Mély, dans l'*Art ancien et moderne*, numéro du 10 octobre 1908, p. 274.

(2) Exposition rétrospective de Düsseldorf, 1904, nº 156.

Digitized by Google

POURQUOI DEVIENT-ON VIEUX ?

Au temps d'Aristote — lequel trouvait tout simple que le serpent manquât de pattes puisque pour aller d'un endroit à l'autre il n'avait pas besoin de marcher — voici comment on eût compris et motivé la prétendue nécessité de la vieillesse :

Le monde habitable n'offrant qu'une surface limitée, les ressources de la terre n'étant point, par là même, inépuisables, les générations humaines devaient, pour y trouver place, ou s'exterminer entre elles ou succéder les unes aux autres. Ayant à choisir entre ces deux partis, la clémente nature s'est arrêtée au second. Chaque génération doit en conséquence disparaître afin de laisser le champ libre à la suivante, et c'est le ciseau des Parques qui maintient l'équilibre. Seulement, rien ne dit que les maladies et les accidents suffiraient à eux seuls pour exécuter cette funèbre besogne. Aussi, toujours prévoyante, l'*Alma parens* a créé la vieillesse, cette grande pourvoyeuse de la mort.

Depuis longtemps la science, par malheur pour elles, a répudié ce genre d'explications basées sur l'idée préconçue de la *finalité*. Mais si nous en percevons l'absolue vanité, nous ne parvenons pas toujours à leur en substituer de beaucoup plus parfaites, par la raison qu'aujourd'hui comme alors les causes premières nous échappent. J'emploie ici le mot *causes*, faute d'un autre vocable : car la notion de cause et d'effet, d'action et de réaction, déjà battue en brèche par Spinoza, est, il faut bien le dire, un legs désastreux de la métaphysique

Digitized by Google

ancienne dont la science dut naguère adopter le langage, — lourd et encombrant boulet qu'elle fut longtemps forcée de traîner après elle et qui actuellement encore appesantit sa marche.

Plus modeste que les philosophes de la vieille et de la nouvelle école, le vrai savant se contente d'observer attentivement les phénomènes, d'en spécifier les conditions, d'en suivre de près les phases, de noter enfin leur concomitance ou leur succession. C'est dans cet esprit qu'il convient de procéder à la recherche des origines de la vieillesse, problème délicat et complexe, bien des fois agité mais encore incomplètement résolu.

I

Il nous faut remonter jusqu'à la fin de l'avant-dernier siècle pour découvrir un essai d'explication qui ne fût pas purement spéculatif. En l'an v, un médecin milanais nommé Valli émit l'opinion — alors absolument neuve — que la décrépitude sénile était due à l'accumulation dans nos tissus de composés chimiques développés lentement au sein de l'organisme : audace qui lui valut l'unanime réprobation des Esculapes de son temps. Révisée ou plutôt mise au point, cette thèse est cependant une de celles qui, à l'heure présente, jouissent encore d'un grand crédit.

Le rôle des poisons dans l'évolution de nos maladies s'est en effet singulièrement étendu. Jadis, on ne considérait comme tels que les agents toxiques introduits accidentellement du dehors. Le nombre s'en est accru depuis de la multitude infinie des *toxines*, ces produits microbiens formant la partie active des venins et des virus, produits subtils, quasi-insaisissables, plus redoutables mille fois que les mystérieuses mixtures des Locuste et des Borgia.

Et comme si cela ne suffisait point pour mettre en péril notre malheureux organisme, celui-ci ne s'avise-t-il pas, même à l'état de parfaite santé, de déverser dans le sang des matières nocives fabriquées par lui-même ?

Digitized by Google

Les combustions intenses, les échanges de toute sorte constituant l'essence même de la vie, ne vont pas sans laisser à l'intérieur du corps, en guise de résidu, de *caput mortuum*, des substances inassimilables, nuisibles au jeu de nos organes et dont l'élimination n'est jamais que partielle. Comme les déchets d'une ville drainés par l'égout, les matières en question sont d'abord reprises par le sang, d'où peu à peu, à travers la paroi perméable des vaisseaux, elles se répandent dans le corps tout entier, s'accumulant surtout dans les centres nerveux, le foie, les muscles, les reins et entravant à la longue leur fonctionnement. Nous sommes, sous ce rapport, moins bien partagés que les végétaux. Ainsi que nous, beaucoup d'entre eux confectionnent des poisons dont plusieurs manifestent vis-à-vis de notre espèce une extrême toxicité; mais l'organisme de ces plantes vénéneuses s'en accommode comme le cobra de son venin : il n'en éprouve jamais l'ombre d'un préjudice.

Toujours est-il que la formation de ces dépôts peut entraîner comme conséquence un ralentissement spontané de l'activité vitale analogue à celui qui s'observe chez l'homme en train de vieillir. Certains faits inconnus au temps où elle fut émise par Valli militent en faveur de sa théorie, entre autres la possibilité de provoquer un sénilisme local par l'administration de tel ou tel poison. Le phosphore, par exemple, occasionne la dégénérescence des reins; l'alcool celle du foie; et tout récemment on vient de constater qu'un produit organique extrait des capsules surrénales — produit portant le joli nom d'*adrénaline* — détermine rapidement une sclérose vasculaire.

II

Convenons pourtant qu'il existe une très sensible différence, au double point de vue de leur aspect et de leur marche, entre un empoisonnement chronique et la délitescence sénile. Une correction importante, basée sur une

Digitized by Google

étude plus approfondie du processus, était donc nécessaire pour rendre plausible cette interprétation.

En place d'attribuer aux déchets dont j'ai parlé tantôt un pouvoir purement intoxicateur, on a pensé qu'il importait de prendre plutôt en considération leurs qualités *physiques*. La plupart de ces principes, sinon tous, se distinguent de ceux qui servent à l'entretien des organes par leur insolubilité relative. Si la nature était une personnalité consciente, capable de délibération, on devrait bien reconnaître que dans le cas présent elle a fait preuve d'une insigne maladresse; car du moment où ces résidus sont inutiles — plus qu'inutiles, nuisibles — elle eût dû les gratifier d'une excessive solubilité, de manière à rendre leur évacuation plus facile et plus prompte.

Quoi qu'il en soit, ce contresens physiologique aura pour résultat immédiat et nécessaire de favoriser la précipitation dans le sein même des tissus d'une sorte de boue solide. Qu'à cela l'on ajoute la tendance qu'offrent ces composés à s'éloigner du type chimique de la matière vivante pour affecter celui du monde inorganique, et l'on se rendra compte de la minéralisation graduelle — l'ossification des médecins d'autrefois — qui, chez le vieillard, succède à la sclérose des vaisseaux.

Que l'hypothèse chimique ainsi amendée soit faite pour séduire, qu'elle ait même un grand fond de vérité, cela ne paraît point douteux. Il est permis cependant de ne la partager que sous d'expresses réserves. La théorie supposée exacte, on devrait s'attendre à voir toute l'ossature du corps subir dans la période sénile une véritable surcalcification. Or, si l'on se reporte aux changements anatomiques apportés au squelette par les progrès de l'âge, on verra au contraire figurer parmi eux une extraordinaire fragilité des os, occasionnée par une demi-dissolution de leur charpente calcaire.

Remarquons aussi que pour les tissus mous les dépôts en question ne se font pas d'emblée. Toujours un laps assez long s'écoule avant que les artères manifestent une pétri-

Digitized by Google

fication bien nette. Leur membrane s'est déjà durcie et rétractée, la *sclérose*, pour l'appeler par son nom, a depuis longtemps envahi leurs parois quand la minéralisation commence.

III

Et c'est précisément ce dernier fait — la précession de la sclérose — qui a servi de point de départ à une théorie plus récente dont je vais exposer brièvement les principales données. On y fait de l'*artériosclérose* une sorte de postulat d'où se déduit ensuite tout le reste.

En rétrécissant la lumière des vaisseaux chargés de transporter le sang jusqu'aux extrémités du corps, la sclérose amenuise l'afflux sanguin; la partie irriguée par l'artère ne reçoit plus sa ration habituelle : et comme le sang représente le principal marché où se font les échanges, ceux-ci se ralentissent d'autant. Bientôt ils tombent en dessous de la normale et cet amoindrissement de la vitalité se traduit alors par la *dégénérescence* et l'*atrophie* — qui sont précisément les signes indicateurs de la vieillesse. Des expériences répétées ont péremptoirement démontré cette influence néfaste. Placez sur une artère un nœud suffisamment serré pour empêcher le passage du sang, comme le ferait une sclérose avancée, et la région desservie par cette artère va choir en dégénérescence, à moins que le sang n'y revienne en se servant d'une voie détournée.

Comparons maintenant à cette délitescence artificielle et quasi-instantanée la lente désagrégation qu'amène spontanément la sclérose sénile.

Grâce au génie de l'immortel Bichat, on sait que les organismes supérieurs se décomposent virtuellement en deux systèmes distincts. Le premier, variable pour chaque espèce d'organes, est formé de cellules hautement différenciées : cellules du cerveau, du foie, des glandes lymphatiques, de la moelle des os. L'autre, beaucoup plus banal et à peu près le même partout, se trouve représenté

Digitized by Google

par un lacis fibreux englobant et cimentant ces cellules : quelque chose comme un colis qui contiendrait, emballés dans du foin, des objets précieux. La comparaison peut être poussée plus loin. De même que les marchandises déposées dans la caisse ont une valeur infiniment supérieure à celle de la bourre servant à les protéger, de même les cellules *spécifiques* des organes représentent l'élite de l'agrégat humain, tandis que le feutrage qui les enclot remplit un office relativement banal.

De même aussi les cellules se distinguent du tissu de soutien par leur excessive fragilité. Qu'un choc morbide vienne à ébranler un de nos organes, et vous savez maintenant ce qu'il en adviendra. Les cellules seront les premières à en pâtir; elles ne tarderont pas à s'atrophier; leur activité s'éteindra et la fonction assumée par elles en sera compromise; tandis que la masse intercellulaire, beaucoup moins vulnérable, s'empressera de combler le vide résultant de leur disparition. Ce n'est pas tout. N'ayant plus à partager avec elles les principes nutritifs apportés par le sang, cette dernière substance, à l'instar d'une mauvaise herbe foisonnant après la récolte, ne tardera pas à prendre un développement exagéré, à subir une véritable hypertrophie qui s'étendra même aux tissus de revêtement; témoin les ongles qui s'épaississent et s'indurent, témoin aussi l'épiderme du visage que couvrent souvent chez le vieillard des excroissances cornées.

Mais cela, direz-vous, ne réalise encore qu'imparfaitement le type de la sclérose sénile. Nous n'y voyons pas figurer cette condensation du tissu de remplissage qui en est le caractère dominant et semble incompatible avec l'hypertrophie. Elle existe pourtant — souvent même à un très haut degré — dans l'artériosclérose. Et la raison s'en trouve dans une propriété extrêmement remarquable, spéciale aux tissus indifférents, dont vous avez occasionnellement observé les effets sans en deviner la cause. A qui n'est il pas arrivé, un jour de malchance, de s'entailler imprudemment la peau? Sous l'action d'un pansement approprié

Digitized by Google

la réunion s'opère, l'espace linéaire séparant les bords de la plaie se comble et le siège de la coupure n'est plus indiqué que par une saillie rosée, recouverte d'épiderme. Attendez quelques semaines, et par suite de la raréfaction des vaisseaux cette teinte rose passera au blanc nacré, en même temps qu'une sorte de contraction interne remplacera par un léger sillon le bourrelet initial. Un meilleur exemple encore est celui de ces affreuses cicatrices que laissent après elles les brûlures profondes et dont l'invincible rétractilité nécessite souvent après coup de cruelles opérations.

Eh bien, cette tendance des brides cicatricielles à revenir peu à peu sur elles-mêmes n'existe pas seulement pour les tissus de nouvelle formation. On la rencontre également dans les tissus normaux, tout au moins ceux qui forment la trame de nos organes : et c'est elle qui, se greffant sur l'hypertrophie du début, parachève la sclérotisation sénile.

Rien n'empêcherait même de prétendre que cette métamorphose spontanée du tissu de soutien est capable d'amener à elle seule une lente décrépitude.

De vrai, elle se produit à travers toute la vie et dans tous nos organes. Comparez, par exemple, la structure et l'aspect du cordon ombilical — dernier vestige de l'état fœtal — avec ceux que présentent les tissus cimentaires de l'enfant et de l'adulte, et vous vous rendrez compte du chemin parcouru depuis avant la naissance jusqu'au seuil de la vieillesse. Et si, le microscope en main, vous en suiviez les étapes, vous verriez la masse gélatineuse et quasi-transparente dont se composent les premiers rudiments du fœtus et dont le cordon nous offre un fidèle spécimen perdre graduellement sa translucidité, en même temps qu'elle affecte une consistance plus grande ainsi qu'une texture manifestement fibreuse. Vous assisteriez, en un mot, à une sclérotisation physiologique de ces tissus.

Envisagée à ce point de vue, la vieillesse ne serait plus un événement accidentel, mais une phase très tardive du

Digitized by Google

développement normal. Cette hypothèse admise, l'*involution* sénile apparaîtrait comme une continuation pure et simple — mais trop longtemps prolongée — de l'*évolution* fœtale.

IV

Dois-je aussi parler d'une conception plus accessible à l'esprit du profane, formant pour ainsi dire le contrepied de la précédente ? Au lieu d'attribuer la vieillesse à une prédominance constante d'un des tissus composant l'organisme, d'aucuns l'ont fait dériver au contraire d'une *insuffisante réparation*. Et voici les arguments à l'aide desquels ils ont tenté de justifier leur thèse.

Ainsi que l'a vu et montré l'illustre Schwann, mon maître et mon collègue, l'édifice animal est fondamentalement et primitivement constitué de *cellules*, c'est-à-dire de corpuscules très mous, ponctués de fines granulations, d'une transparence presque complète, renfermant d'habitude à leur centre — comme un fruit son noyau — un globule plus petit, siège de leur activité plastique.

Si vous avez le désir de connaître *de visu* ces fameuses cellules, rien de plus facile que d'en recueillir quelques échantillons. Râclez légèrement avec le tranchant d'un canif la surface intérieure des joues et des lèvres, étalez ce produit obtenu sur une lame de verre et placez celle-ci sous la lentille d'un microscope quelconque. Vous y découvrirez sans peine un plus ou moins grand nombre de ces éléments cellulaires, isolés ou groupés, dont le type modifié se rencontre dans toutes les autres parties du corps. Le cerveau, le foie, les reins, les muscles, les glandes lymphatiques et autres, les cartilages, les os, les cheveux, les dents, l'édifice humain, pour tout dire, n'est qu'un vaste assemblage de cellules à configuration variée, enchassées à la façon des cubes d'une mosaïque dans un tissu banal — d'origine également cellulaire — qui leur sert de soutien. Le sang lui-même en charrie des myriades.

Digitized by Google

De ces cellules nous perdons à chaque minute d'énormes quantités. Les unes, celles qu'abandonnent la peau et les muqueuses, sont entraînées mécaniquement; les autres, logées dans la profondeur des organes, deviennent après un long service la proie d'éléments carnivores, les *phagocytes*, qui parcourent notre corps sans cesse et en tous sens et sur lesquels j'aurai à revenir tantôt.

A supposer que cette déperdition ne soit point compensée par des apports nouveaux, l'atrophie s'emparerait infailliblement de nos organes au point de rendre impossible la prolongation de l'existence. Force nous est donc de fabriquer à jet continu des éléments neufs pour remplacer les vieux.

Biologiste avant la lettre, le poète des *Métamorphoses*, des *Amours* et des *Tristes*, exprimait déjà dans ses vers l'idée de ce perpétuel renouvellement :

Nostra quoque ipsorum, semper requieque sine ullâ
Corpora vertuntur; nec quod fuimusve sumusve
Cràs erimus...

Chez l'embryon, le fœtus, l'enfant, l'énergie proliférative qu'ils ont en eux contrebalance et au delà l'usure de leurs organes. La preuve en est dans leur continuelle croissance. Mais cette période une fois passée, le gain ne fait plus qu'amortir le déficit; et plus tard encore, quand l'âge mûr approchera de son terme, le moment viendra où, ses réserves épuisées, notre plasticisme originel ne suffira plus à sa tâche. Alors surgira l'*atrophie* laquelle, cette fois encore, portera presque exclusivement sur les éléments nobles, l'inépuisable vitalité du tissu de soutien le préservant de ses atteintes. Remarquez qu'ici le rôle de l'artériosclérose se trouve réduit à néant.

La doctrine qui vient d'être sommairement exposée est celle qu'a faite sienne un naturaliste allemand, Weismann, dont le nom reviendra plus tard sous ma plume. La vieillesse, pour lui, serait la conséquence d'une stérilité acquise

Digitized by Google

qui forcément, après un délai plus ou moins long, met fin à la reproduction de nos cellules.

Est-il bien vrai seulement que leur fécondité diminue avec l'âge ? Pour les cellules cachées dans l'intérieur du corps la vérification du fait paraît à peu près impossible. Et pour ce qui regarde les éléments superficiels, on a pu s'assurer que chez plusieurs d'entre eux la puissance formatrice n'est nullement épuisée; sinon comment s'expliqueraient et l'apparition de cette toison hirsute dont se couvre sur le tard le menton des vieilles femmes, et la pousse anachronique de la barbe chez les Tartares et les Mandchoux, où celle-ci n'apparaît d'ordinaire que vers quarante ou cinquante ans. Les mensurations de Pohl ne permettent point d'ailleurs d'en douter : chez le vieillard, en effet, les cheveux des tempes continuent à croître à raison d'un bon centimètre par mois, c'est-à-dire ni plus ni moins lentement que chez les enfants et les adultes.

V

Plus récemment, une autre théorie a été proposée qui eut à l'époque un grand retentissement : celle du savant russe Metschnikoff, le collaborateur de Roux à l'Institut Pasteur.

Cette hypothèse introduit dans la question du sénilisme deux éléments nouveaux.

On y admet comme naguère l'ingérence de poisons issus de nos organes; mais au lieu d'un produit normal de leur activité, il s'agirait ici de véritables *toxines* dues à l'intrusion plus ou moins accidentelle de microbes particuliers. D'autre part, ce n'est plus dans l'ensemble de l'organisme qu'il faudrait chercher leur origine, mais dans l'*intestin* seul : moins encore, dans une portion limitée de l'intestin. Formées sur place, elles seraient reprises par les vaisseaux pour de là diffuser dans le reste du corps.

Le second point qui différencie cette théorie de toutes

Digitized by Google

les autres et en fait surtout l'originalité, concerne l'action des *phagocytes* — où, si vous préférez, des *macrophages* — dont le rôle biologique a été déjà brièvement indiqué. Cellules elles-mêmes, ainsi que le dit leur nom, elles font à d'autres cellules une guerre impitoyable et, comme les cannibales, dévorent leurs ennemis vaincus.

Il faut bien, tant leur importance est grande, vous résoudre à faire avec eux une connaissance plus complète. Sachez donc que dans le sang, mêlées aux globules rouges, circulent par milliers des cellules incolores : les *leucocytes* ou globules blancs. D'abord entraînés par le grand courant, quelques-uns d'entre eux — généralement les plus gros — ralentissent leur marche sans qu'on devine pourquoi, roulent lourdement contre la paroi intérieure du vaisseau, puis finalement s'y arrêtent. Un temps assez long s'écoule dans une immobilité apparente, après lequel ils émettent des filaments excessivement ductiles qui, s'insinuant à travers les interstices de la membrane, entraînent peu à peu au dehors le corps tout entier du globule. Cette barrière une fois franchie, le corpuscule se met à ramper lentement dans les intervalles des cellules et des fibres en s'éloignant de plus en plus du vaisseau. Alors va commencer sa véritable tâche. Sans changer de peau, il va changer de nom. De simple globule blanc il s'élèvera au grade de *phagocyte*, dont la fonction sera celle-ci :

Il existe constamment dans le corps de l'homme, fût-ce le plus jeune et le plus sain, des éléments qui, à un moment donné, tendent à perdre une partie de leur vitalité. Que le phagocyte rencontre sur sa route un de ces éléments, vite il accourt vers elle, l'entoure de ses tentacules, l'enveloppe de sa masse visqueuse et s'en nourrit comme une pieuvre de sa proie. Ce faisant il nous rend un signalé service puisqu'il nous débarrasse — sans que cela nous coûte rien — de ces détritus encombrants.

Or, parmi les innombrables éléments ayant servi à construire le corps humain, on n'en trouverait pas deux offrant une résistance exactement égale. Et le malheur est

Digitized by Google

que les éléments nobles, ceux, par exemple, qui forment la partie active des muscles, des reins, du foie, des nerfs, du cerveau, sont justement aussi ceux qui supportent le moins bien l'assaut des phagocytes dont ils deviennent fatalement les victimes. Suivant la comparaison de Metschnikoff, « il se produit dans la vieillesse de notre corps « quelque chose d'analogue à ce qui a lieu dans la vieil- « lesse de certains peuples, lorsque l'armée destinée à pro- « téger l'Etat contre les ennemis extérieurs se tourne « contre ses propres concitoyens. »

Mais bientôt la vie active du phagocyte va toucher à son terme. Son humeur vagabonde fera place à des goûts sédentaires; et, comme lassé de son existence nomade, il finit par s'immobiliser à son tour pour devenir partie intégrante du tissu de soutien, à l'accroissement duquel il se trouve ainsi contribuer. De cette façon il comble et au delà les vides créés par sa voracité, mais néanmoins sans réparer la perte occasionnée par elle : car le phagocyte, même fixé, ne remplace jamais, au point de vue *qualitatif*, les éléments qu'il a détruits.

Ici donc se rencontrent, en état successif, les deux facteurs essentiels de la sclérose : effritement des cellules spécifiques d'une part; de l'autre, tassement hypertrophique de la charpente fibreuse.

Toutefois, pour en arriver là, une condition s'impose : l'affaiblissement préalable des éléments en butte au cannibalisme des phagocytes; car une cellule en pleine efflorescence saura toujours ou presque toujours repousser leurs attaques. Et l'on ne voit guère que l'intoxication lente dont j'ai précédemment parlé qui puisse soit en déprimer l'activité, soit en altérer la structure.

Seulement, à cette double lésion Metschnikoff a cru devoir assigner une origine moins vague : l'action délétère des poisons normalement sécrétés dans notre *tube intestinal*. Songez que cet organe ne renferme pas moins, si l'on adopte les chiffres cités par Strassburger, de plusieurs quatrillions de microbes. Parmi eux il en est, je le veux

Digitized by Google

bien, qui n'ont jamais fait le moindre mal à personne; mais d'autres, en échange, possèdent une très grande virulence. De telle sorte que la vie ne serait pas possible si la paroi de l'intestin n'opposait à la plupart d'entre eux — à eux-mêmes ou à leurs poisons — une barrière insurmontable. Je dis la plupart, car il en est un certain nombre qui, malheureusement pour nous, conservent le dangereux pouvoir d'aller au loin exercer leurs ravages : tels le poison de la viande avariée et celui des champignons vénéneux; tels aussi les virus du choléra et du charbon.

VI

Quelque ingénieuse que soit cette interprétation, il faut bien avouer — son auteur lui-même en convient — qu'elle manque de preuves objectives. En fait, les arguments indirects qu'il invoque en faveur de sa thèse ne paraîtront point convaincants.

L'un d'eux repose sur la caducité tardive des oiseaux et l'habituelle bénignité, l'invisibilité même de ses signes, alors que la température élevée de leur sang et la fatigue du vol devraient, semble-t-il, en hâter l'apparition et en accentuer les symptômes. D'après Metschnikoff, ce fait paradoxal aurait précisément sa raison d'être dans la remarquable indigence de leur flore intestinale et l'absence quasi-complète du gros intestin, lequel, on le sait, constitue le principal habitat des microbes. D'autres vertébrés, le crocodile et la tortue, partagent avec les oiseaux le privilège d'une exceptionnelle longévité : or, chez eux aussi le gros intestin se trouve également réduit à un très court tractus.

Il y a certes dans ce double rapprochement quelque chose de spécieux, mais qui oserait affirmer qu'il n'y a pas là une pure coïncidence?

Autre point sujet à caution. Suivant Metschnikoff, le cerveau serait un des organes le plus exposés aux dangers de la phagocytose. On verrait en effet dans le cerveau

Digitized by Google

sénile des phagocytes se grouper autour des cellules nerveuses, les cerner de toutes parts, puis les entamer et les détruire. Ce qui expliquerait très rationnellement la précocité et la constance des troubles cérébraux dans la période sénile. Mais tous les neurologistes n'admettent point l'intervention des phagocytes dans l'altération des cellules nerveuses du vieillard. Qui plus est, on est en droit de douter que sa déficience mentale soit réellement la conséquence de cette lésion. L'historien Mommsen, ainsi que je l'ai dit ailleurs, conserva jusqu'à la fin de sa vie sa haute intelligence, et cependant l'étude toute récente qu'en a faite Hansemann a démontré que les cellules de son cerveau étaient fortement atrophiées.

VII

Sans qu'il soit besoin d'en chercher une meilleure preuve, la multiplicité de ces théories témoigne à elle seule de leur insuffisance. Et la raison de cette dernière, on pourrait, je pense, la trouver dans un défaut de la méthode, défaut très grave, commun à toutes celles qui reposent inconsciemment ou non sur le principe désuet de l'anthropocentrisme.

Pourquoi prendre, en effet, pour objectif unique le sénilisme *humain?* Pourquoi s'adresser obstinément à l'homme, quand la vieillesse n'épargne ni les animaux inférieurs ni les plantes? Je doute que dans leurs derniers jours un papillon, une sauterelle, un lombric, un ténia souffrent d'une vraie sclérose : il est clair cependant qu'ils vieillissent et qu'ils meurent. La sclérose — que l'on a presque toujours en vue dans l'étude de la vieillesse — n'en est donc pas une condition *sine qua non*. Il existe certainement chez tous les êtres animés, sans aucune exception, une condition plus générale, un *quid ignotum* que les savants ne pourront découvrir qu'en descendant les derniers degrés de l'échelle, c'est-à-dire en portant leurs

Digitized by Google

investigations sur des organismes infiniment simples. Jusqu'alors on vaguera dans le champ des hypothèses.

Parmi celles-ci, la plus vraisemblable me paraît être celle qui fait intervenir, dans ce quelque chose d'inconnu, les variations quantitatives ou qualitatives d'une sorte de *ferment* doué de propriétés physico-chimiques tout à fait extraordinaires, dont l'épuisement tantôt lent, tantôt rapide, survenant sous l'action indirecte du milieu, amènerait d'abord l'infécondité de la cellule, puis son insénescence et sa mort.

Peut-être la nature de cette substance restera-t-elle toujours un mystère. « Au delà d'un certain point », a dit Bacon, « la nature devient sourde à nos questions et refuse d'y répondre. » Cependant, à l'heure présente, on connaît déjà des composés chimiques capables de remplacer — passagèrement et partiellement — le produit énigmatique dont je viens de parler.

Un naturaliste américain, Calkins, opérant sur la *Paramécie caudée*, un de ces infusoires microscopiques que l'on rencontre en abondance dans les eaux stagnantes et malpropres, a suivi avec une patience digne de tous les éloges les phases de sa multiplication. Ce genre d'animalcule, on le sait, se reproduit d'une façon très simple : chaque corpuscule se divise en deux; puis chaque descendant subit à son tour la même bipartition, en sorte que leur nombre croît en progression géométrique. En isolant un de ces infusoires, puis, tour à tour, un de ses descendants, Calkins a constaté pour l'une de ces cultures que cette reproduction ininterrompue ne cessa qu'à la 570e génération. Une autre avait atteint la 565e division qu'elle n'était pas encore épuisée. Avant lui, Maupas avait observé le même phénomène; mais au bout d'un temps beaucoup plus court, ses infusoires devenaient moins vivants, ils s'apetissaient de plus en plus; les derniers nés cessaient de se reproduire et finissaient par succomber, comme le font souvent les enfants maraîtiques nés de parents trop vieux. A quoi tenait cette différence? De quel artifice avait usé le

Digitized by Google

savant américain pour éterniser ou peu s'en faut l'existence et la fécondité de ses infusoires? Il s'était contenté tout simplement de modifier la nourriture de ses animalcules, d'ajouter au liquide du bouillon de bœuf et des phosphates, dès qu'il s'apercevait que ses grouillants élèves manifestaient des signes d'insénescence. Il a même pu obtenir jusqu'à cinq fois l'alternance des périodes de rajeunissement et de déclin.

Cette découverte de Calkins ne fait-elle point penser à une équivalence biogénique plus ou moins parfaite entre les nutriments chimiques offerts à ses infusoires et les particules subtiles formées en eux-mêmes et par eux-mêmes, desquelles dépendent non pas seulement la persistance de leur fécondité, mais aussi le maintien de leur existence? Et pourquoi, dès lors, ne pas admettre avec lui que l'insénescence a pour origine la perte graduelle d'une substance indispensable à la vie?

Au point de vue qui nous occupe, ces curieuses expériences offrent encore un autre intérêt.

Qu'à l'instant où les divisions s'alanguissent, où commencent à dépérir les derniers rejetons, une rencontre se produise qui amène la fusion en un seul, ou, pour employer l'expression technique, la *conjugaison* de deux animalcules : et l'être unique résultant de cette fusion récupère aussitôt une fécondité prête à s'éteindre et devient à son tour la souche d'une nouvelle série de générations.

Comment expliquer ce rajeunissement si ce n'est pas par la reconstitution instantanée d'une substance rénovatrice qu'aurait épuisée de trop nombreuses scissions? Il en serait d'elle comme de l'héritage d'un millionnaire qui finirait par se dissiper en passant par de multiples générations d'oisifs ou de prodigues, si des unions contractées de temps en temps entre membres de la même famille ne venaient, en réunissant à nouveau plusieurs parts, relever juste à temps la fortune ancestrale.

De nouvelles expériences, plus remarquables encore, dues à Loeb, à Delage et à d'autres, autorisent la même

Digitized by Google

induction : car ils ont vu, sous l'influence du seul contact de certains corps chimiques — gaz ou substances salines — se transformer en larves des ovules qui n'avaient jamais été fécondés!

VIII

Appliquer à l'homme, sans plus ample informé, la dernière des théories que je viens d'esquisser, serait peut-être imprudent. Son organisation s'écarte vraiment trop de celle d'une mousse ou d'un infusoire pour que l'analogie se poursuive jusqu'au bout. Il n'en reste pas moins qu'à chacun de ces êtres est réservé le même destin, bien qu'il ne s'accomplisse point partout sur le même mode. Chez le végétal le plus infime comme chez l'animal le plus parfait, la vie se trouve soumise à des lois identiques : tous se reproduisent, vieillissent et meurent. Mais n'oublions pas que cette prétendue constance ne repose, en fin de compte, que sur une observation très longtemps prolongée. Partout on enseigne que la terre met vingt-quatre heures à tourner autour de son axe. Rien ne paraît plus positif, et nous ne pouvons guère nous imaginer qu'il en fut jadis autrement et qu'il n'en sera plus de même demain. Et cependant pas une journée ne passe sans que varie sa durée. Il y a quelque dix mille siècles, la rotation diurne de la terre ne demandait que vingt-trois heures; dans plusieurs millions d'années il lui faudra, pour accomplir cette révolution, vingt-cinq heures et même plus.

De ce que nous voyons autour de nous, de ce que nos pères et nos arrière-grands-pères ont vu dans leur temps naître et s'éteindre de longues suites de générations, on ne saurait péremptoirement conclure qu'il en sera éternellement ainsi. On peut donc se demander si dans un très lointain futur la science ne réussira point, soit par l'étude des êtres inférieurs, soit par une autre voie, à percer le mystère dont s'enveloppe actuellement l'évolution du sénilisme : mieux encore, à découvrir un moyen d'en retarder indéfiniment l'apparition.

Digitized by Google

Il serait irrationnel d'accepter sans murmure et sans lutte, avec la résignation des stoïciens, un mal qui virtuellement n'est point inévitable. Montaigne ne pensait pas en homme de l'art quand il écrivait ces lignes : « Nous « sommes faits pour vieillir, pour affaiblir, pour être ma- « lades, en dépit de toute médecine... Voyez un vieillard « qui demande à Dieu qu'il lui maintienne sa santé entière « et vigoureuse, c'est-à-dire qu'il le remette en jeunesse, « n'est-ce pas folie?... D'essayer à regimber contre la « nécessité naturelle, c'est représenter la folie de Ctési- « phon qui entreprit de faire le coup de pied avec sa « mule. »

Loin d'approuver ce fatalisme stérile, il convient de s'insurger — chaque fois que l'occasion s'en présente — contre les décrets sacro-saints de la soi-disant nature. Du moment où l'idée prévaudra de considérer la vieillesse non comme un phénomène physiologique indissolublement lié à la vie, mais comme un simple accident morbide — ainsi que le prétendait Hütter dès 1733 et que le professent aujourd'hui bon nombre de biologistes — le sénilisme ne sera qu'une maladie de plus à guérir : et nous en guérissons tant que nos anciens tenaient pour absolument incurables!

(*A suivre.*) C. VANLAIR.

Digitized by Google

LA MORT DE PETER WAYDELIN

Peter Waydelin, l'auteur de ces peintures mystérieuses et brutales, qui mourut l'an dernier à l'âge de 24 ans, passa une semaine avec moi à Bognor, cherchant à améliorer sa santé alors que quelque espoir était encore permis à ce sujet. Il avait avec moi de longues conversations intimes tandis que nous flânions, étendus sur le sable de Selsey ou de Felpham, le long de cette côte ravissante. Pour lui, s'il fallait l'en croire, tout cela signifiait très peu de chose : il détestait la nature, il l'affirmait sans cesse; mais à Bognor la nature en use avec ses éléments à la manière de l'art, en sorte que sans doute il manquait de sincérité en restant insensible à cette couleur, à ces harmonies de sable, d'eau et de ciel qui changeaient perpétuellement devant lui. Une de nos conversations que je me rappelle le mieux, parce qu'il semblait y mettre plus de lui-même que dans les autres, se tint un après-midi de juin, comme nous étions étendus sur le sable à peu près à mi-chemin vers Selsey, au delà du dernier de ces fatigants brise-lames. Je me rappelle toute cette scène : je l'écoutais, je l'entendais me définir sincèrement ses propres idées sur l'art, et dans le même temps je devinais dans le tableau autour de nous une réfutation magnifique et silencieuse de quelques-unes de ces idées, tandis que la nature s'exprimait paisiblement devant nous et par degrés se transformait en un monde nouveau, lumineux, épanoui dans l'atmosphère. Il ne semblait pas voir le coucher du soleil; de temps à autre il ramassait un caillou et presque avec colère le lançait violemment dans l'eau. Nous parlions de l'art. Il commença à m'expliquer sa manière de comprendre

Digitized by Google

l'art et ce qu'il voulait faire. Je me rappelle presque les paroles mêmes qu'il employa, parfois si sérieuses, parfois si pétulantes et si enfantines. Je m'intéressais à ses idées, et l'homme m'intéressait aussi ; si jeune et si expérimenté, si mûr déjà et si enthousiaste sous son cynisme. Il était pour moi une énigme dont je n'avais pas la clef. Avec lui, je ne pouvais aller au delà d'un certain point, tout franc et communicatif qu'il me semblât. Sur lui-même pas un mot : il ne parlait que de ses idées. Je savais vaguement qu'il avait été à Paris, et je supposais qu'il y avait vécu quelque temps. Je l'avais rencontré à Londres, dans la rue, tout à fait par hasard, et il m'avait paru si malade que je lui avais demandé sur le champ de venir avec moi à Bognor où j'allais. Il accepta volontiers et se trouva à la gare avec sa malle le jour suivant. Je ne questionne jamais les gens sur leurs affaires privées, et ses conversations étaient toutes sur la peinture, la sienne principalement et sur des idées générales. Comme il parlait, j'essayais de mettre d'accord l'homme et ses paroles. Qu'y avait-il chez cet homme, si parfaitement policé, qui le portait instinctivement, dès qu'il prenait une brosse ou un crayon, vers les choses grossières qu'il peignait comme s'il les haïssait, quoiqu'il les peignit toujours? Était-ce une théorie ou un esclavage? Et pour interpréter avec une si fidèle cruauté ce qui dans la vie était bas et factice, était-il descendu au niveau de ce qu'il peignait? Je ne pouvais le dire. Évidemment il n'était pas l'homme de ses peintures, évidemment aussi il n'était pas l'absolu contraire. Je sentais dans son œuvre et également chez lui, quoique d'une manière différente, une sincérité foncière; après cela venait une vague affectation, peut-être simplement la pose hardie de la jeunesse. Ce m'était un problème que je voulais résoudre, et j'écoutai très attentivement tout ce qu'il me dit cet après-midi où il fut plus communicatif que de coutume, et combien plus !

« Naturellement tout art, disait-il, est une manière de voir les choses, et j'ai la mienne. Je n'y suis pas arrivé d'emblée. Comme tout autre, j'ai commencé par trop voir. Graduellement, j'ai renoncé à voir les choses dans leurs nuances et subdivisions, je les ai vues par masses, chacune séparément. Il faut plus de

Digitized by Google

choix que vous ne pensez et plus d'habileté technique aussi, pour mettre une couleur simple à côté d'une autre bien tranchée, comme un gros morceau de viande crue ou une motte de terre solide. L'art du peintre, vous l'observerez, consiste à voir d'une manière nouvelle, synthétique, qui s'affranchit de tout, excepté des traits essentiels, à voir par masses. Savez-vous comment un enfant dessine une maison? Eh bien, c'est comme l'homme ordinaire croit la voir même à distance. Vous devez exercer votre œil à ne pas voir. Whistler ne voit que de fines nuances qu'il unit dans une peinture presque immatérielle, comme Verlaine écrit des chants presque littéralement « sans paroles ». Vous pouvez voir, si vous voulez, d'une façon toute différente : en ne faisant figurer que les solides contours, sans représenter ce qui se trouve entre eux. Pour moi, c'est le meilleur moyen de synthétiser, c'est le plus concis. On s'affranchit ainsi de cette manière molle, visqueuse, qui écrase la peinture en gâteaux et en puddings, et de cette matière filandreuse qui les étend comme des rubans de toutes sortes. C'est une façon de voir carré et de peindre comme avec des coups.

« Je me demande, continua-t-il après un temps, à combien s'élève le nombre des gens qui croient que je fais des peintures laides, comme ils les appellent, parce que je suis incapable d'en faire de jolies? Peut-être même vous aussi n'avez-vous jamais vu de mes premières œuvres : madones pour cartes de Noël et anges pour vitraux. Il y a là les choses les plus gentilles qu'on puisse imaginer, infiniment populaires, et j'en ai retiré quelque argent. Je les sors et les montre aux gens qui se plaignent de ce que je n'ai pas le sens de la beauté et qui me demandent toujours avec pitié pourquoi je n'ai pas continué à produire de ces sucreries.

« Je prétends que je n'ai jamais fait quoi que ce soit qui manque de beauté, parce que je n'ai jamais fait une œuvre dépourvue de vie; et la vie est la source, la sève du beau. Je prétends qu'il n'est aucun de ces masques grimaçants, aucune de ces figures horriblement pâles ou horriblement colorées, fardées de blanc ou de rouge, lançant par profession des œillades à travers l'abîme de la rampe ou à travers une table de café, qui ne vivent, je dis qui ne vivent jusqu'au fond des yeux et presque jusqu'à

Digitized by Google

l'âme même ! Et si la beauté n'est pas l'esprit visible de toute cette chair infâme, lorsque je l'ai sabrée, comme je le fais, sur ma toile, de toute ma haine et de toute mon admiration pour sa sotte énergie, j'avoue que je suis incapable de deviner où diable s'est réfugiée la beauté. »

Il me regardait presque avec indignation, comme s'il me prenait pour un de ses critiques. Je ne dis rien et il continua :

« Je n'ai rien fait, croyez-moi, sans être sûr que je faisais une chose belle. On ne le voit pas, paraît-il. Comment le verraient-ils, lorsque nous faisons de notre mieux pour les élever dans l'esthétique d'un Raphaël comme dans les murs d'une prison, lorsque nous les envoyons voir l'Apollon du Belvédère, au lieu de les envoyer vers les marbres d'Egine ? Nos académies excluent les neuf dixièmes de la beauté et nous emprisonnent en ce pauvre dixième qui reste, sans que nous ayons les moyens de le fréquenter et de nous familiariser avec lui. D'après vous, pour l'homme ordinaire, en quelle petite parcelle du monde se reflète le beau ? Sachez-le ! on a besoin de savoir si la feuille la plus exquise du monde, celle par exemple que je viens de trouver dans un sentier, appartient à une bonne ou à une mauvaise herbe avant de se décider à en faire l'éloge parce qu'elle existe. Je hais la nature, parce que les fous se prosternent devant les couchers de soleil, comme s'il n'y avait pas dans cette fleur un dessin supérieur à tous les Turner du ciel. Vous le voyez, on doit citer Turner pour célébrer un coucher de soleil ! »

Il riait réellement sans malice, levant les mains vers le ciel avec une impertinence juvénile. Cependant, il garda le silence pendant un moment, après lequel il reprit sur un ton différent :

« Je me demande s'il est possible de peindre ce que l'on n'aime pas, de ne regarder ses modèles que comme des modèles, et de les connaître seulement pendant les heures où ils posent dans telle ou telle attitude. Je ne le crois pas. Beaucoup de nos mauvaises peintures viennent de gens respectables qui croient pouvoir salir leurs mains avec la couleur sans la faire entrer dans les parties les plus intimes de leur être. Savez-vous que vous êtes le seul homme du monde que je voie ou que j'aie vu depuis des années ? On m'appelle excentrique. Je ne suis que logique. On

Digitized by Google

ne peut pas peindre ce que je peins et vivre dans une villa de la banlieue. Vous viendrez me voir un jour. Voulez-vous prendre mon adresse? *3, Somervell Street, Islington*. Cela ne ressemble guère à un atelier. Cependant il y a un music-hall, *Collins*, tout près, c'est là que je passe une bonne partie de mon temps. J'ai vécu dans *Hampstead Road* quelque temps, à cause du *Bedford*, mais *Collins* convient mieux à mes modèles et à moi. »

Il s'interrompit net avec un sourire ambigu, jeta dans l'eau son dernier caillou, et se releva d'un bond comme pour mettre fin à la conversation. Quelque chose dans sa façon de parler me rendit vaguement inquiet, mais j'étais habitué à ses exagérations, à sa façon d'inventer couramment. Étais-je, après tout, un peu plus près de son secret, plus près du vrai Waydelin?

Waydelin revint à Londres et je retournai en Russie; après le terrible été que je passai sous les dômes vert et or de Moscou, je me rappellerai toujours ce pays comme le plus chaud où j'aie jamais été. A mon retour à Londres, je pensais à Waydelin; très souvent je faisais le projet d'aller chez lui, lorsqu'un soir de novembre je reçus une petite note de son écriture me priant de venir le trouver au plus tôt, car il était très malade et voulait me voir pour une affaire. Je partis immédiatement après le dîner et j'arrivai à Islington un peu après 9 heures. C'était une de ces rues grises, désespérantes, auxquelles un observateur russe a récemment attribué « le spleen » dont on croyait tous les Anglais atteints. Il y avait une rangée de maisons de chaque côté de la route, chaque maison était exactement semblable à l'autre, chacune avec ses trois degrés conduisant à la porte, sa fenêtre en saillie d'un côté, son lambeau de terre moisie avec quelques tiges poudreuses entre la dernière marche et la grille; à la plupart, la peinture des portes s'écaillait et la poignée de la sonnette à demi arrachée pendait du mur. Je sonnai au n° 3. Je dus attendre quelque temps, enfin la porte fut ouverte par une bonne à tout faire, au regard impudent, à la robe malpropre. Je demandai Waydelin. « Mrs. Waydelin », dites-vous, fit la jeune fille avec une œillade, puis elle appela par-dessus ma tête le conducteur d'une voiture qui venait de s'arrêter à la porte. « Attendez une minute, s'il vous plaît. » Se tournant ensuite

Digitized by Google

de mon côté : « M. Waydelin, dit-elle, je ne sais si vous pourrez le voir. » Je lui dis avec impatience que je venais à un rendez-vous, et elle tint la porte ouverte pour me faire entrer. Elle frappa à une porte au premier : « Entrez », dit une voix aiguë que je ne connaissais pas, et j'entrai.

C'était une chambre à coucher; une femme sans corsage se grimait devant un miroir et dans un coin, les couvertures remontées jusqu'au menton, un homme dans un lit. Ses joues étaient couvertes d'une barbe de trois jours et sillonnées de creux profonds; de grands yeux très largement ouverts étaient en observation sous une masse de cheveux non peignés, et comme le visage se tournait sur l'oreiller et me regardait sans le moindre changement d'expression, je reconnus Peter Waydelin. La femme me voyant dans le miroir fit un signe de tête pour saluer mon image ainsi reflétée et dit, en promenant un crayon noir sur ses cils : « Vous m'excuserez, n'est-ce pas? Je dois être au music-hall dans dix minutes. Ne faites pas de cérémonie, voilà Peter. Il sera content de vous voir, le pauvre chéri! » Elle parlait d'une voix commune et affectée, et je la trouvais affreuse avec ses cheveux blonds frisés avec soin, ses joues fardées et poudrées, ses lèvres reluisantes de pommade, ses gros yeux bleus sans expression et cernés de noir, la graisse de ses bras et de ses épaules, le luxe criard de son costume à moitié mis. Je m'avançai vers le lit et Waydelin leva les yeux vers moi avec un sourire étrange et lugubre.

« C'est gentil de votre part d'être venu, dit-il en me tendant une longue main amaigrie. Clara doit sortir et nous pouvons causer. Comment trouvez-vous la dernière chose que j'ai faite? »

Je relevai le dessin qui était posé sur le lit. C'était un portrait de la femme devant le miroir, exactement comme elle paraissait à ce moment, un de ses plus puissants dessins, plus cruel même que d'ordinaire dans son insistance sur la brutalité des choses : le contraste cruel entre les os et la graisse, la mâchoire vulgaire, les yeux effrontés, l'attitude insouciante et en même temps étudiée. Chaque ligne semblait tracée avec haine. Je regardai Mrs Waydelin. Elle avait achevé de s'habiller et elle venait vers le lit dire adieu à Peter : « L'horrible chose, dit-elle en inclinant

Digitized by Google

la tête vers le dessin, cela ne me ressemble pas du tout, n'est-ce pas? Je vous assure que personne ne l'aime au music-hall. Ils me disent que cela ne me flatte pas. J'espère que non ; en effet! » Je m'inclinai en murmurant quelques mots. « Au revoir, Peter » et, souriante, elle se penchait vers lui avec l'air d'une femme bonne et pressée. « Je reviendrai le plus tôt possible » et, avec un léger salut de mon côté, elle sortit.

Peter se souleva lentement dans le lit, montra du doigt un châle que j'enroulai autour de ses épaules et me regardant alors d'un air de défi, il me dit : « Vous rappelez-vous ma théorie qui était de vivre la vie de mes modèles. C'est une femme très gentille et un excellent modèle, et très appréciée chez *Collins*, mais il paraît que je ne suis pas doué pour la vie conjugale. »

Je ne savais guère que dire. Tandis que j'hésitais, il continua : « Ne croyez pas que j'ai des illusions, ou même que j'en ai eues. Je me suis marié avec cette femme parce que je ne pouvais m'empêcher de le faire, mais je savais très bien ce que je faisais. Avez-vous jamais été en Belgique? Il y a une boisson que l'on vous donne à boire, appelée Advocaat, que vous haïssez d'abord, mais dont vous ne pouvez bientôt plus vous passer. Elle est comme cet Advocaat.

— Vous êtes malade, Waydelin, dis-je, et vous parlez avec amertume. Je n'aime pas vous entendre parler ainsi de votre femme. »

Waydelin me regarda curieusement en me fixant : « Vous allez donc la défendre contre ma brutalité, dit-il. Je vous donnerai toutes les facilités. Saviez-vous que j'étais marié? »

Je secouai la tête.

« Voici trois ans que je suis marié, dit-il, et je ne vous l'ai jamais dit. Je sais que vous ne me preniez pas au mot lorsque je vous parlais de la vie que l'on doit mener pour peindre comme je le faisais, mais je ne vous en ai pas dit la moitié. J'ai vécu, si vous voulez parler ainsi, selon un système, non comme un étranger dans un pays qui n'est pas le sien, regardant par-dessus son Bœdeker, mais bien comme un indigène autant que possible et sans billet de retour dans la poche. Pourquoi la vie d'un artiste n'aurait-elle pas un caractère aussi accusé que ses dessins?

Digitized by Google

Est-il possible d'être autrement si l'on est sérieux ou dans la vie ou dans l'art? Et ce qu'il y a de singulier, comme vous le direz, c'est que je n'ai pas vécu de cette façon parce que je voulais le faire par rapport à mon art, mais pour une raison plus sérieuse que mon art, parce qu'un instinct plus profond et grossier m'entraînait vers ces gens-là, vers cette vie, sans que ma propre vie y fût pour quelque chose. Mon œuvre a été beaucoup plus sincère qu'on ne l'a soupçonné. Je me plaisais à voir les journaux me classer avec les décadents d'un moment et dire que je vivais probablement dans une villa suburbaine à la façade ornée de plantes grimpantes. Je n'ai jamais aimé que Londres, et à Londres que ce coin, ou Hampstead Road, ou les abords des Docks. Je n'ai jamais réellement fait choix des music-hall, ou des cabarets; ce sont eux qui m'ont choisi; j'en faisais mon cercle pour le simple plaisir d'y être; j'aimais le clinquant faux, barbare, enivrant, la violente animalité de ce spectacle avec ses mots, ses figures, ses gestes imbéciles, et même sa chaleur, comme une odeur concentrée de cohue humaine, sa musique excitante, son auditoire. J'y allais, comme j'allais au cabaret, comme je me promenais dans les rues la nuit, comme je faisais ma compagnie des vagabonds, parce qu'il y avait en moi un insatiable désir que je ne pouvais apaiser. Je mettais d'accord ma théorie avec mes actes, et c'est ainsi que je suis arrivé à peindre mes tableaux. »

A mesure qu'il parlait avec ardeur, amèrement, je le regardais comme si je le voyais pour la première fois. La chambre, la femme, le dessin brutal posé sur le lit et l'homme à la chevelure en désordre qui se mourait là, juste au moment où il avait appris ce que de telles espérances pouvaient lui enseigner, soudain tout se révélait à moi dans un accord total. Je ne pouvais dire si je jugeais l'homme héroïque ou fou; il y avait là, c'était clair pour moi, une sorte d'obscur martyre subi pour l'art, bien qu'il fût dû à la force des circonstances. Une grande pitié m'envahissait et c'est à peine si je pus dire : « Mais, mon cher ami, vous avez été très malheureux!

— Je n'ai jamais souhaité le bonheur, répondit Waydelin; je voulais vivre ma vie à moi et faire mon œuvre à moi; et si je meurs demain, ce qui est tout à fait possible, j'aurai fait les deux

Digitized by Google

choses : mon œuvre me satisfait, et à cause d'elle ma vie également.

— Êtes-vous très malade? demandai-je.

— Mort, relativement parlant, dit-il avec cette bonne grâce que la mort elle-même ne pouvait lui enlever. J'attends mon tour seulement, et d'après une règle de succession établie par le ciel, que j'avoue d'ailleurs ne pas comprendre. Vous avez été gentil de venir. Je voudrais m'entendre avec vous au sujet de ce qu'il y aura à faire de mon œuvre bientôt, lorsqu'on devra m'accepter. J'ai toujours dit que je n'avais qu'à mourir pour être apprécié. »

Je causai longtemps avec lui et je lui promis d'exécuter ses désirs. Tout l'argent de ses peintures devait aller à sa femme, mais, dit-il, elle ne saurait que faire de ses œuvres. Si on les lui laissait, elle ne saurait même pas en faire de l'argent. Il était absolument sûr qu'elles seraient achetées, il connaissait exactement la valeur de son œuvre et il savait comment et quand la peinture trouve le niveau qu'elle doit atteindre.

Je restai assis à côté de son lit pendant plus de deux heures. Il ne pouvait plus faire beaucoup de travail, dit-il, et il abominait être seul lorsqu'il ne travaillait pas. Mais c'était pour lui un amusement de causer, c'était pour lui une diversion. « Clara parle lorsqu'elle est là », dit-il avec un sourire étrange. Je promis de revenir le voir. « Venez bientôt, si vous voulez être sûr de me trouver. »

Je revins deux jours après, un peu plus tard dans la soirée, de manière à ne pas rencontrer Mrs. Waydelin, et il me sembla mieux. Il était rasé, ses cheveux étaient brossés et peignés, et il était assis dans son lit, avec le châle jeté négligemment sur les épaules.

« Voudriez-vous savoir, commença-t-il presque tout de suite, comment j'en suis venu à peindre ce que vous appelez ma manière finale? Un jour, au théâtre, je vis Sada Yacco. Elle m'enseigna l'art.

— Et que voulez-vous dire? répondis-je.

— Voyez, continua-t-il, on dit que dans l'art tout a été fait; mais non, il y a du moins une chose qui nous reste à faire.

Digitized by Google

Avez-vous jamais vu Sada Yacco? Pour moi, quand je la vis pour la première fois, je me dis : « J'ai découvert le secret de l'art japonais. » Jusque là je n'avais pu arriver à comprendre pourquoi les Japonais, qui peuvent imiter avec tant de perfection les choses naturelles, un oiseau, une fleur ou la pluie, ont voulu nous donner au lieu d'une figure de femme, cet ovale sans expression, où les yeux, le nez, la bouche semblent avoir été faits d'après un modèle inanimé. Lorsque je vis Sada Yacco, je compris que les peintres japonais avaient suivi la nature d'aussi près dans leurs figures de femmes que dans leurs oiseaux et leurs fleurs, mais qu'ils les avaient étudiées d'après les femmes des Maisons Vertes; je vis que les femmes qui sont fardées pour la scène et pour la vie factice des Maisons Vertes paraissent exactement comme ces images élégantes, mais peu naturelles, que nous donnent les peintres. Quel nouveau genre de réalité se découvrait à moi, comme si une fenêtre s'était soudain ouverte dans un mur. Là, me dis-je à moi-même, il y a quelque chose que les peintres d'Europe n'ont jamais fait; il me reste à l'exécuter. Je veux étudier la nature sous le fard qui, en somme, fait la femme plus femme; c'est l'enseigne de son métier, son étendard, comme celui de l'ennemi. Je veux atteindre la nature de cette chose artificielle, la peau qui est par-dessous et l'âme qui est sous la peau. Watteau et les peintres de cour nous ont donné le charme délicat, extérieur, de la mascarade, la femme lorsqu'elle joue à la femme au milieu des « lyres et des flûtes ». Degas, c'est évident, a réalisé un peu de ce que je veux faire, mais une partie seulement, et avec d'autres éléments dans sa manière de dessiner, la manière d'Ingres qu'il consacre à de nouveaux thèmes, exerçant sa technique sur des corps déformés dans des baignoires ou sur les muscles de la danseuse quand elle travaille à la barre. Ce que je veux, c'est saisir sur le vif toute la laideur, le grossier artifice, l'insidieux mécanisme d'un sexe qui se déguise lui-même pour arriver à ses propres fins : cette nature nouvelle que le vice et l'usage font sortir des courbes et des couleurs pures des choses naturelles.

« Eh bien! voilà ce que j'ai essayé de faire, et dans mes œuvres les meilleures, celles de mes deux ou trois dernières années,

Digitized by Google

voilà ce que j'ai fait. Je suis sûr d'avoir fait quelque chose de nouveau, et je pense que c'est la seule chose qui nous reste, à nous, peintres de l'Occident.

— Je commence à vous comprendre, lui dis-je, et je n'ai pas toujours été ainsi. Quand je vous admirais, ce sentiment me semblait souvent déraisonnable. Je commence à découvrir graduellement votre logique. Vous rappelez-vous nos causeries de Bognor et l'une d'elles en particulier, où vous me parliez de votre manière de voir les objets ?

— Oui, oui, dit-il, je me rappelle; mais il y avait une chose que je suis presque sûr de ne pas vous avoir dite, et elle est curieuse. Je ne la comprends pas moi-même. Savez-vous ce que c'est qu'être hanté par les couleurs? Pour moi il y a presque comme une tentation du diable dans la couleur verte. Je sais que c'est la couleur la plus commune de la nature, c'est une bonne couleur honnête, celle de l'herbe, des arbres, des feuilles, très souvent celle de la mer. Mais ce n'est pas ainsi que je la vois. Pour moi, c'est une teinte d'aniline qui empoisonne la nature. Je l'adore et je la hais. Je ne puis échapper à son obsession. Si je peins un groupe d'un café de Montmartre éclairé au gaz ou à la lumière électrique, je mets une ombre verte sur les figures et je suppose que l'ombre verte n'y est réellement pas. Néanmoins je la représente. Une nuance de vert s'introduit invariablement dans mes chairs; je vois quelque chose de vert dans les joues fardées de rouge, dans la chevelure teinte à l'aide du peroxyde d'hydrogène; le vert s'empare de la pauvre chair, de la malheureuse chair que je peins et la marque par anticipation de la coloration de la fosse. Je sais cela et je ne peux m'empêcher de le faire. Je ne peux vous expliquer comment il se fait qu'en même temps je vois une chose et je ne la vois pas. Mais il en est ainsi.

« Et cette couleur est devenue pour moi comme une obsession. Je voulais toujours garder mes yeux parfaitement clairs, de manière à pouvoir, à mon gré, disposer les objets suivant mon goût, mais, et ce fut pour moi une impression désagréable, je vis là une ressemblance horrible avec ce « la nature lui enlève la plume des mains et se met à écrire elle-même », comme quelqu'un l'a

Digitized by Google

dit un jour d'un poète. J'aimerais mieux tout écrire moi-même, d'autant plus que j'ai à traduire chemin faisant. »

Il interrompit tout à coup l'entretien, comme si une sensation d'épuisement l'avait saisi. Ses yeux qui avaient été brillants étaient devenus ternes, et il laissait sa tête pendre au point que son menton touchait sa poitrine.

« Je vous ai fatigué, lui dis-je, vous ne devez plus parler. Tâchez de dormir maintenant, je reviendrai un autre jour.

— Demain », dit-il en me regardant à moitié endormi.

Je promis. Lorsque je revins le lendemain, il était plus faible, mais il insista pour se mettre sur son séant et causer. Il parla de sa femme, sans affection et sans amertume; il parla de la mort avec si peu d'appréhension ou même de curiosité que je fus saisi. Son art était à ses yeux une chose beaucoup plus intéressante à étudier.

« Croyez-vous en Dieu, à la religion et à tout cela? dit-il. Pour vous dire la sincère vérité, je n'ai jamais été capable de m'intéresser à ces sujets abstraits ou à toute autre question du même genre: je m'accommode très bien de l'existence de ce monde; et pourvu qu'il continue à exister, je ne m'occupe pas du tout de savoir comment il est arrivé à l'existence et ce qui adviendra de lui quand j'aurai filé. Je m'imagine que l'on peut ressentir une sorte de respect pour quelque chose, pour un pouvoir inconnu et qui a certainement travaillé avec fruit. Oui, mais je ne peux éprouver ce sentiment. Je ne peux pas savoir ce que c'est que le respect. Si j'étais tout à fait en bonne santé, je voudrais être payen, et je choisirais Dionysos Zagreus, Bacchus qui a été dans l'Enfer, pour l'adorer à ma manière dans une espèce de religion de « l'orgie sur la montagne ». C'est ainsi qu'on a expliqué l'origine de la religion, à moins que ce ne soit l'origine des hymnes religieux. Je l'ai oublié. Mais, vous le voyez, avec ce corps de rebut, je n'ai jamais pu mettre à exécution de pareilles idées, réalisables cependant; je n'ai été qu'un athée sans emploi, prêt à se moquer des dieux qu'il ne comprend point.

« Je suis effrayé même dans l'art, continua-t-il, comme s'il laissait des choses sans importance pour le seul objet qui eût quelque intérêt. Je ne trouve pas facile de respecter quelqu'un,

Digitized by Google

du moins de la façon dont, selon moi, il voudrait l'être. Je n'ai jamais été beaucoup à la *National Gallery*, non pas que je ne trouve point les peintures vénitiennes ou florentines tout à fait splendides pour l'époque où elles furent faites, mais c'est que je n'ai jamais pu en retirer quelque profit pour moi qui vis à la veille du xx^e^ siècle. Vous ne vous attendrez pas à me voir, moi, bavarder du progrès. Mais tout de même, il n'est pas besoin de demander à Botticelli des principes pour la peinture moderne. Nous devons au contraire regarder des choses différentes, et nous voyons différemment. Un homme doit être de son temps; autrement, comment essayer de le refléter sur la toile? Il y a des peintres, à supposer qu'on puisse les appeler ainsi qui ne le font pas : Watts, Burne-Jones, Moreau, cette sorte de crabe ermite. Mais je parle de la peinture de la vie et de l'art d'animer la toile. C'est autre chose de faire des peintures pour les églises et pour le brocanteur. »

Il parlait avec ardeur, mais d'une voix de plus en plus fatiguée, et avec de longues pauses. J'allais essayer de le faire reposer lorsque la porte de la rue s'ouvrit bruyamment; j'entendis dans le vestibule la voix de Mrs. Waydelin mêlée à des voix d'hommes et de femmes, puis le bruit d'un piétinement dans l'escalier. Je regardai Waydelin avec appréhension. Il ne montra pas de surprise. On ouvrit la porte sur le palier; un moment après elle se referma, Mrs Waydelin entra dans la chambre, le visage rouge et transparent sous le fard ; elle s'approcha du lit en courant.

« J'ai amené quelques amis à souper, dit-elle, ils ne vous dérangeront pas, vous savez, et je ne pouvais guère éviter de le faire. »

Elle serait entrée dans des explications, mais Waydelin coupa court : « Je n'ai pas la moindre objection à faire, dit-il. Je vous demande seulement d'excuser mon absence auprès d'eux. En ce moment je ne reçois pas grand monde ».

Elle le regarda d'un air surpris, comme si elle se demandait ce qu'il voulait dire; puis elle m'invita à prendre part au souper. Je déclinai l'invitation. Alors elle vint à sa table à toilette, y prit un pot de vaseline, regarda ses cils dans le miroir, posa le flacon,

Digitized by Google

revint auprès du lit, dit à Peter Waydelin de se ranimer un peu, et sortit bruyamment de la chambre.

Je voyais que Waydelin était très fatigué et avait besoin de dormir. Je me levai pour partir. La cloison entre les deux pièces devait être très mince, car j'entendis le bruit du champagne qui saute, le rire perçant des femmes, les voix fortes des hommes et le bruit des chaises remuées sur le parquet. « Tout ce bruit m'est indifférent tant qu'ils ne chantent pas : de deux heures, ils ne commenceront pas, et je peux trouver un peu de sommeil. Bonsoir. Peut-être ne vous verrai-je plus.

— Puis-je revenir? dis-je.

— J'ai toujours plaisir à vous voir », fit-il en souriant, et là-dessus il retourna la tête sur l'oreiller et s'endormit dans cet état.

Je regardai la figure de l'homme couché là, le châle autour des épaules et les mains en dehors des couvertures. La mâchoire pendait, les joues étaient creusées par la fatigue, la sueur perlait autour de ses yeux. Cet affaissement, ce sommeil soudain m'alarmèrent. Je ne pouvais le laisser dans un tel état : personne autour de lui, excepté les soupeurs de la pièce voisine. Je m'assis dans un coin près du lit et j'attendis.

Comme j'étais là, occupé à écouter les voix gaies et bruyantes, je me demandai par suite de quelle fortuite ou extravagante impulsion Waydelin avait été amené à épouser cette femme, et si elle était réellement sans cœur, parce qu'elle était à boire le champagne avec ses amis de music-hall, tandis que son mari, un homme de génie dans son genre, était mourant dans la salle voisine. Je me forçais à admettre que probablement elle ne soupçonnait guère l'imminence de son veuvage, que Waydelin l'abuserait jusqu'à la fin sur ce point, et que la dernière qu'il eût désirée voir auprès de son lit eût été Mrs. Waydelin éplorée.

A mesure que le temps marchait, le souper devenait de plus en plus gai, mais Waydelin ne remuait pas et je restais tranquillement dans son coin. Ce fut environ deux heures après, selon ses prévisions, que la première note fut donnée sur le piano et qu'un homme se mit à chanter un air de music-hall d'une voix chaude et facile. A ce bruit un frisson fit tressaillir le

Digitized by Google

corps entier de Waydelin, et il se réveilla. D'une voix très faible il me demanda de l'eau. Je lui apportai un verre d'eau et le tins à ses lèvres. Il en but un peu, puis le repoussa et commença à grelotter de nouveau. « Voulez-vous que je fasse venir un médecin? » lui dis-je ; mais il me saisit la main et protesta qu'il n'en voulait voir aucun. Dans la salle à côté le piano résonna et toutes les voix s'unirent pour le refrain. Je distinguai la voix de Mrs. Waydelin Il sembla l'écouter et je glissai : « Laissez-moi l'appeler! » « Autant voudrait que la pauvre Clara s'amusât, fit-il, avec son mystérieux sourire. A quoi bon! je me sens bien près de mourir. Est-ce que cela vous gênera?... d'être là, veux-je dire. » Sa voix semblait s'affaiblir à mesure qu'il parlait, et ses yeux restaient fixes. Je le laissai et j'entrai hâtivement dans l'autre salle. Le chanteur s'arrêta brusquement, et la jeune fille qui était au piano tourna sur son tabouret. Je vis les restes du souper sur la table, les verres et les bouteilles vides, les chaises penchées en arrière, les cigares, la fumée du tabac, les figures enflammées, les bagues, les boucles postiches de cheveux. Alors Mrs. Waydelin vint vers moi, sortant du groupe, et avec un regard presque effrayé, me dit : « Qu'y a-t-il ? » « Renvoyez de suite tout ce monde, répondis-je à voix basse, et envoyez chercher un médecin. » Instantanément sa figure prit un air grave, elle fit un pas vers la sonnette et voulut l'agiter, puis elle se tourna et dit à l'un des hommes : « Allez chercher un docteur, Jim ! » et aux autres : « Vous vous en irez tous, sans bruit, n'est-ce pas! » puis elle m'accompagna dans la chambre à coucher.

Waydelin sur son lit grelottait et tremblait; il semblait se rendre compte et avait l'air très préoccupé de son état. Jamais il ne regarda la femme qui se jeta sur le plancher près du lit et se mit à l'appeler en lui baisant la main. Ses larmes coulaient le long de ses joues, creusant d'affreux sillons au milieu de la poudre sèche qui formait des grumeaux et une sorte de croûte. Ses cheveux trop jaunes commençaient à perdre leurs ondulations et vagabondaient en tire-bouchon autour de ses oreilles. Elle faisait entendre des sanglots étouffés et lui demandait de la regarder et de lui pardonner. Sur ce, il tourna son regard vers

Digitized by Google

elle, et, comme il la regardait, ses yeux semblèrent revivre. Il me fit signe de le soulever : je l'appuyai contre l'oreiller, et d'une voix très faible il me demanda du papier à dessin et un crayon : « Ne remuez pas! » dit-il à sa femme qui était à genoux, pétrifiée d'étonnement, immobile, la terreur et l'incompréhension dans les yeux. La pose, sa grotesque horreur, était plus belle que la plus belle de ses créations. Il fit quelques griffonnages sur le papier, essayant de fixer certaine pose, la meilleure de son modèle, mais il ne put longtemps guider le crayon, et le laissant tomber de ses mains avec un regard d'impuissance, presque de désespoir, s'enfonça dans le lit et ferma les yeux. Il ne les rouvrit plus. Le docteur vint et essaya de tous les moyens pour le ranimer, mais sans succès. Quelque chose en lui semblait de propos délibéré refuser de revenir à la vie. Il resta ainsi quelque temps, mourant peu à peu, les yeux tout à fait fermés ; ce ne fut qu'au moment où le docteur, mettant la main sur son cœur ne le sentit plus battre, que nous sûmes que Waydelin était mort.

ARTHUR SYMONS.

Trad. EDOUARD et LOUIS THOMAS.

Digitized by Google

ANDRÉ CHÉNIER ET LAMARTINE

POÈTES DE LA NATURE (1)

« Ce fut comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes... » C'est en ces termes d'un enthousiasme attendri que Théophile Gautier retraçait l'impression d'émerveillement produite, en 1220, par les premières *Méditations*. Nous chercherons à montrer ici que ce « souffle de fraîcheur » et de vie venait des larges espaces de la grande nature. Comment le poète a-t-il vu, senti, interprété les aspects du monde extérieur ? La réponse nous sera donnée par une étude attentive des deux recueils de *Méditations*, écrites, pour la plupart, entre 1815 et 1820 (2).

Mais, avant cette enquête même, un départ délicat est à faire. Il nous faut distinguer ce qui, dans ces deux recueils, est purement « lamartinien », de ce qui ne l'est qu'à demi, nous voulons dire : écarter tout d'abord ce qui porte dans ces vers l'empreinte reconnais-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de janvier 1909.

(2) Nous bornerons là notre enquête. Retracer complètement l'évolution du sentiment de la nature chez notre poète serait sortir des limites que nous nous sommes imposées. Aussi bien cette étude a été faite. Nous renvoyons à l'intéressant travail de M. J. Hansen : *Le sentiment de la nature dans la poésie de Lamartine* (Diekirch, 1901) et à la thèse de M. Zyromski : *Lamartine poète lyrique* (Paris, A. Colin, 1897). Nous tenons d'autant plus à mentionner ce dernier travail — le plus approfondi qui ait encore été consacré au poète — que nous en contesterons quelques points, et qu'il nous paraît, dans l'ensemble, caractériser plutôt l'auteur des *Harmonies* que celui des *Méditations*.

Digitized by Google

sable d'une inspiration étrangère. Sans doute, si on emprunte des thèmes de développement ou des procédés d'expression, on n'emprunte point des sentiments et des passions. Sans doute aussi, en s'inspirant d'autrui, le poète qui a une personnalité réelle ne fait que « reprendre son bien », et son choix même révèle son étroite parenté d'esprit avec ses modèles. Il n'en reste pas moins malaisé de discerner toujours la part de chacun dans cette intime fusion de deux pensées lyriques, et une critique prudente évitera de fonder un jugement sur des pièces où elle se trahit.

Parmi les sources littéraires nombreuses où il a plus ou moins puisé, deux seulement nous paraissent avoir fourni au poète des *Méditations* quelques-unes des formes de sa sensibilité contemplative. La première est Ossian. On sait l'influence des chants du barde sur la première génération romantique, et on n'ignore pas que les harpes de Morver avaient déjà bercé l'ennui nostalgique de René. Lamartine, à son tour, avait été séduit par la mélancolie et le vague de leurs sons. Très tôt, il avait lu avec passion les chants publiés par Macpherson, et, non content de les imiter gauchement dans ses vers d'adolescent, il s'était proposé de visiter « les fils d'Ossian et les pins antiques témoins de ses exploits et de ses chants ». (1) Il subsiste dans les *Méditations* plus d'une trace de ce culte de jeunesse. Le poète se souvient des clairs de lune mystérieux et des brouillards où flottent les ombres des héros gaéliques. Une des pièces du recueil de 1820 a même, d'un bout à l'autre, une teinte ossianique fort prononcée. Qu'on feuillette plutôt la traduction de Letourneur, puis qu'on relise les strophes du *Soir*, où est invoqué l' « astre nocturne » :

Mon cœur à ta clarté s'enflamme,
Je sens des transports inconnus,
Je songe à ceux qui ne sont plus :
Douce lumière, es-tu leur âme?

(1) Lettre à Aymon de Virieu, du 10 août 1810. — Cf. aussi une lettre au même datée de 1808 (*Correspondance*, t. I, p. 7 et 8).

Digitized by Google

Peut-être ces mânes heureux
Glissent aussi sur le bocage.
Enveloppé de leur image,
Je crois me sentir plus près d'eux !

Ah ! si c'est vous, ombres chéries,
Loin de la foule et loin du bruit,
Revenez ainsi chaque nuit
Vous mêler à mes rêveries (1).

Il est rare pourtant que Lamartine suive longtemps ce modèle. Aussi bien il ne lui offrait guère que les spectacles d'une nature uniformément désolée et sombre. « Ossian reconnaissait-il un jour, est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleur, et qui a laissé le plus de ses teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis (2). L'aveu est loyal; on aurait tort d'en abuser. Car ces « teintes » ossianiques ne sont guère conservées intactes que dans des traits descriptifs épars et qui, d'ordinaire, perdent par leur isolement le meilleur de leur force.

Un autre de ses poètes favoris, plus poète que peintre celui-là, allait suggérer au jeune écrivain une interprétation des beautés du paysage. Nous voulons parler de Pétrarque. L'amour est, dans le *Canzoniere*, le magicien subtil qui, selon les heures, noie dans une ombre mélancolique ou illumine de clartés joyeuses les mêmes aspects d'un paysage familier. Que Laure ait souri, et la nature s'égaie et sourit à son tour; les oiseaux chantent mieux,

(1) Cf... « Et toi, ô Agandecca, si tu es près de ces lieux, parmi les enfants de ta patrie, ou si tu es assise sur un nuage, au-dessus des mâts et des voiles de Loclin, viens me visiter dans mes songes. Belle qui me fus si chère, viens réjouir mon âme du doux aspect de ta beauté. » *Ossian*, trad. Letourneur, t. I, p. 69. — On trouvera d'autres rapprochements — dont beaucoup sont loin d'être probants — dans la dissertation de M. Th. vor Poplawsky : *L'influence d'Ossian sur l'œuvre de Lamartine.* Heidelberg, 1905.

(2) *Confidences*, livre VI.

Digitized by Google

les fleurs se dressent plus belles sur leurs tiges et plus doucement s'inclinent à l'horizon les collines où verdit le laurier symbolique. Mais la froideur de la « gentil donna » — ou son absence — dissipera le charme : tout le paysage se rembrunira, quand bien même il serait teint des vives couleurs de la « primavera candida e vermiglia ». Et le plus attirant des sites deviendra pour le poète un horrible désert :

> E cantar augeletti e fiorir piagge
> E di belle donne oneste atti soavi
> Sono un deserto, e fere aspre e selvagge (1).

Mais il n'est pas besoin d'avoir lu les plaintes mélodieuses de l'amant de Laure pour connaître ces accents. Ils ont passé dans des vers qui chantent dans toutes les mémoires :

> Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
> Vains objets dont pour moi le charme est envolé?
> Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
> Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Ainsi se retrouve dans l'*Isolement* cette interprétation amoureuse de la nature, en quoi l'on s'accorde à voir une des nouveautés les plus précieuses du pétrarquisme. Mais déjà il s'y mêle des éléments étrangers. Car, si l'amour a, dans le *Canzoniere*, toutes les ferveurs et jusqu'aux pratiques d'un culte dévotieux, je ne pense pas qu'on y retrouve l'équivalent des strophes finales de Lamartine, où une âme avide d'infini prend un essor soudain, d'un vol à la fois facile, harmonieux et puissant.

Quand le poète de 1820 se retrouvait ainsi dans Pétrarque, il avait déjà derrière lui toute une série d'œuvres où le sentiment de la nature avait une expression personnelle, sinon toujours originale. De 1815 à la fin de 1817, nous le voyons essayer ses forces dans des vers aimables, où il fait revivre, en l'élargissant et en l'épurant d'instinct, l'éro-

(1) *In morte di madonna Laura*. Sonetto XLII.

Digitized by Google

tisme enjoué de Parny. La nature, moins décrite qu'évoquée par des sensations, n'y joue aucun rôle et surtout n'y prend aucune signification profonde. Elle est le cadre, le décor de l'intrigue amoureuse, rien de plus. Témoin passif et complaisant, elle gardera dans les siècles le nom de l' « amante », une fois que le génie de l'amant l'aura immortalisée :

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur;
Vaucluse a retenu le nom chéri de Laure,
Et Ferrare, au siècle futur
Murmurera toujours celui d'Eléonore (1).

Ainsi le souvenir de trois célèbres amoureux-poètes semble flotter encore sur le golfe de Baïa :

Horace dans ce frais séjour,
Dans une retraite embellie
Par le plaisir et le génie
Fuyait les pompes de la cour;
Properce y visitait Cynthie
Et, sous les regards de Délie,
Tibulle y modulait les soupirs de l'amour (2).

S'il fallait conclure par quelque pensée générale ou philosophique, on s'attendrait, après cela, à des considérations sur la nature immuable devant les flots pressés des générations. Ce serait, à nos yeux, une conclusion obligée, et même banale. Mais elle n'est peut-être devenue telle que pour avoir été consacrée par soixante-quinze ans de littérature romantique ou influencée par le romantisme. Surtout, elle est trop à base de pessimisme chrétien pour se trouver en harmonie avec l'inspiration franchement païenne de ces élégies à l'antique, destinées, semble-t-il, à être chantées « sub rosa » dans un banquet de raffinés sceptiques. Le poète lit

(1) A Elvire. (*Premières méditations.*)
(2) Le golfe de Baïa. (*Ibid.*)

Digitized by Google

dans la nature une tout autre leçon. Il y voit bien le perpétuel écoulement des êtres :

Ainsi tout change, ainsi tout passe,
Ainsi nous-mêmes nous passerons
Hélas ! sans laisser plus de trace
Que cette barque où nous glissons
Sur cette mer où tout s'efface.

Mais la moralité, ce sera le *Carpe diem* d'Horace :

Aimons donc, aimons donc; de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !

s'écriera l'amante du *Lac*, et dans une *Elégie* antérieure, bien que parue plus tard, les conseils du poète sont aussi clairs :

Cueillons, cueillons la rose au matin de la vie !
. . . . . .
Hâtons-nous d'épuiser la coupe de la vie
Pendant qu'elle est entre nos mains (1).

Rédigeant longtemps après le commentaire de cette méditation, il déclarait comme négligemment : « C'est la philosophie voluptueuse et sensuelle d'Horace, d'Anacréon, d'Epicure; ce n'est pas la mienne. » Il eût mieux dit : ce n'est plus la mienne. Car il l'avait ou héritée ou adoptée, et elle imprègne toutes ses œuvres de la première manière.

Mais la mort de Julie survint qui, le ramenant au spiritualisme chrétien, devait teindre de couleurs plus pures sa vision du monde extérieur. Ses chants désespérés atteignirent à une beauté et à une hauteur de lyrisme qui faisaient encore défaut à la grâce superficielle de ses premières compositions. Il y eut dans ses vers plus de gravité à la fois, plus de sincérité et plus d'élan. On note d'analogues supériorités dans les sonnets écrits *In morte di Madonna Laura*. J'oserai dire que l'évolution fut mieux marquée

(1) *Élégie*. (*Nouvelles Méditations*.)

Digitized by Google

encore chez Lamartine que chez Pétrarque. C'est l'amour, et l'amour seul, qui change de teinte et jusqu'à un certain point de nature dans la seconde partie du *Canzoniere;* avec la mort de Julie commence pour le poète des *Méditations* une nouvelle vie morale. La religion a désormais la première place dans ses préoccupations, et c'est bien ce qui modifie complètement son sentiment de la nature. Toute raisonnante et peu encline au mysticisme, Mme de Staël avait pourtant éprouvé déjà que « la religion a une grande part dans la contemplation de l'univers (1) ». C'est vrai de Lamartine plus que de tout autre. L'univers visible est désormais entre Dieu et lui un truchement nécessaire. Il lui révèle un Etre suprême avec la plus écrasante des évidences. Le poète prête l'oreille aux mille voix de la création, et il découvre qu'elle chante le Créateur :

> Et toute la nature est un hymne à ta gloire ! (2).

Mais ce n'est pas assez dire encore, et Lamartine renchérit singulièrement sur cette idée, courante depuis Fénélon et Rousseau, de la révélation de Dieu par la nature. Qu'on y prenne garde en effet : ce qu'il retrouve dans le monde extérieur, ce n'est point la preuve de l'existence de Dieu, ce qui serait banal, mais c'est Dieu lui-même, en personne et sous des formes étrangement matérielles.

> C'est toi que je découvre au fond de la nature,

s'écrie-t-il, et voici sous quels traits :

> ... Quand l'aube agitant son voile dans les airs
> Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore
> Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
> Pour moi, c'est *ton regard* qui, du divin séjour,
> S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.

(1) *De l'Allemagne*, livre IV, chap. 9.
(2) La solitude. (*Nouvelles méditations.*)

Digitized by Google

Quand l'astre, à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens (1).

Et ailleurs il se demande, avec plus de hardiesse encore :

Mais... ton sublime auteur défend-il de le croire?
N'es-tu point, ô soleil, un rayon de sa gloire?
Quand tu vas mesurant l'immensité des cieux,
O soleil, n'es-tu point *un regard de ses yeux?* (2)

Mais il n'est pas donné à tous de retrouver ainsi dans la création les traits mêmes du Créateur. Ou plutôt le temps n'est plus où éclataient aux yeux du vulgaire ces rapports étroits qui relient Dieu et la Nature. Et ce temps-là, c'était celui de l'Eden, c'était l'aube souriante et fraîche de la vie, dont Lamartine évoque le souvenir avec l'émotion que Jean-Jacques apportait à ses panégyriques de l'âge d'or :

La nature, sortant des mains du Créateur,
Etalait en tous sens le nom de son auteur :
Ce nom, caché depuis sous la rouille des âges,
En traits plus éclatants brillait sur tes ouvrages (3).

Mais les siècles ont passé, et aujourd'hui l'homme admire le temple sans voir le Dieu, et l'ensemble complexe des apparences fugitives dissimule l'Eternel aux yeux de la foule grossière (4). Par bonheur, le poète est là. Seul — *mens divinior!* — le poète s'élève encore à ces intuitions supérieures. Tout autant que le solitaire, il est au nombre

(1) La prière. (*Premières méditations*)
(2) Hymne au soleil. (*Ibid.*)
(3) Dieu. (*Ibid.*)
(4) Cf. :

Nature, firmament, l'œil en vain vous contemple :
Hélas ! sans voir le Dieu, l'homme admire le temple ! (Dieu.)

et :

Vastes cieux qui *cachez* le Dieu qui vous a faits. (La foi.)

Digitized by Google

de ces âmes « qui ont l'oreille plus fine que les autres, qui entendent Dieu à travers ses œuvres » (1).

Ce monde qui te cache est transparent pour moi (2).

proclame-t-il, et il dit vrai. Source d'une noble fierté, cette révélation procure aussi au poète les consolations les plus douces à un cœur déçu et lassé. S'il lui est cher, ce vallon qu'évoque la célèbre méditation, c'est à coup sûr pour le calme et l'oubli que la nature y verse à pleins bords. Mais c'est aussi pour les voix murmurantes et suaves qui y parlent de l'au delà, et pour ce qu'elles affirment de l'éternelle présence d'un Consolateur divin.

Dieu, pour le concevoir a fait l'intelligence ;
Sous la nature enfin découvre son auteur ! (3)

Image de la divinité, le monde visible devient ainsi l'intermédiaire direct entre l'âme du poète et l'intelligence suprême. Mais, quand on a indiqué comment s'établissent les rapports entre le signe et l'être signifié, il faut encore continuer à en suivre le double fil dans une sphère plus obscure et préciser la direction et la puissance des liens qui unissent la nature à l'âme inspirée. Et c'est même ici l'essentiel à notre point de vue, puisqu'au-si bien il s'agit d'analyser un sentiment, c'est-à-dire dans un certain sens, une modification du moi sous des influences extérieures. Dans la manière même dont il reçoit l'impression et dont il la trahit, se révèle le plus pur de la personnalité, j'entends la partie la moins altérée de notre idiosyncrasie. Des écrivains, les uns reçoivent et accueillent avec une curiosité attentive l'incessant afflux des sensations, et s'il arrive à l'un d'eux de s'appeler Chateaubriand, il sait la phrase, la tournure, l'expression, le mot qui est l'exact équivalent

(1) La solitude. Commentaire. (*Nouvelles méditations.*)
(2) La prière. (*Premières méditations.*)
(3) Le vallon. (*Ibid.*)

Digitized by Google

littéraire de chacune d'elles, et par la force du génie et de la suggestion artistique, elles revivent par la suite dans des milliers d'imaginations. Par une magie plus étonnante encore, d'autres négligent l'impression précise et singulière; ils se refusent à sacrifier l'ensemble pour tenir comme entre leurs mains la partie détachée suivant des arêtes nettes. Le paysage n'est guère décrit par eux, et pourtant il se retrouve dans leur œuvre et l'aspect s'en impose aux sensibilités avec une intensité supérieure à celle d'une peinture brillante aux lignes brutalement nettes.

Il faut demander à Lamartine l'explication du prodige. Elle est tout entière dans la façon dont il est impressionné par les spectacles du dehors. Chez lui, le sentiment, qui naît de la sensation, s'oppose cependant à elle. Il avoue quelque part que « le sentiment n'est qu'un écho de la sensation (1) ». Mais écoutons-le éclaircir cette proposition qu'on jugerait à tort paradoxale : « Les choses extérieures, à peine aperçues, laissaient une vive et profonde empreinte en moi; et, quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient dans ce qu'on nomme l'imagination, c'est-à-dire la mémoire qui revoit et qui repeint en nous. Mais, de plus, ces images ainsi revues et repeintes se transformaient promptement en sentiments. Mon âme animait ces images, mon cœur se mêlait à ces impressions. J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. J'étais une glace vivante qu'aucune poussière de ce monde n'avait encore ternie, et qui réverbérait l'œuvre de Dieu! (2) »

Heureuse faculté d'une imagination haute et pure! Elle affine la matière brute de la sensation et n'en conserve que l'impression réfléchie en elle. Dans le paysage même, les contours précis s'abolissent, tandis que le sentiment gagne en intensité à la fois et en profondeur, précisément parce que dégagé avec plus d'aisance de la cangue de matière qui l'enserrait. La nature apparaît ainsi dans les vers du

(1) A El... Commentaire. (*Nouvelles méditations.*)
(2) Préface des *Méditations.*

Digitized by Google

poète comme en un tableau transparent et lumineux; les détails s'y estompent à peine en ombres indécises et frêles — moins des ombres que des reflets — mais l'impression éprouvée, qu'elle soit joie douce ou mélancolie pensive, s'en dégage avec cette force mystérieuse d'irradiation des sentiments plutôt suggérés qu'exprimés. Par un de ces instincts qui révèlent le grand poète, Lamartine a horreur d'une forme trop nette et presque grossière dans sa précision. Ses sentiments sont trop fins et nuancés pour être rendus par des mots d'une banale évidence; lui-même est trop artiste pour se résoudre à ce faire. L'art, en effet, et on l'a fort bien dit, « vise à imprimer en nous des sentiments plutôt qu'à les exprimer; il nous les suggère et se passe volontiers de l'imitation de la nature quand il trouve des moyens plus efficaces (1) ». Ainsi de Lamartine. Il y a un choix de termes généraux et décolorés à souhait, et son inspiration suffit à gonfler d'une vie ardente et à nimber d'un éclat irréel ces mots inexpressifs qui, sous d'autres plumes, eussent paru flasques et vides. Faut-il dire combien pareille poésie est spiritualiste dans son essence ? Ce qu'elle rejette, ce sont précisément toutes les contingences. D'un vol facile, elle s'élève au-dessus d'elles à des réalités d'un ordre supérieur, et à travers les choses, c'est la vie de l'âme elle-même qu'elle chante.

Que va-t-il passer du paysage dans l'œuvre d'une pareille inspiration ? Il est vraisemblable que le poète répugnera aux longs détails et aux descriptions minutieuses. Mais encore lui faut-il bien consentir à admettre une certaine part d'objectivité. Quand bien même on ne chercherait dans le monde extérieur que des occasions d'épancher les réserves d'une sensibilité affinée et riche, un minimum de « réalisme » est nécessaire, auquel on ne peut se dérober qu'au risque de devenir obscur et même inintelligible (2). Que

(1) H. Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*. Paris, Alcan, 1889, p. 12.

(2) C'est à quoi aboutiront souvent, par excès de pur subjectivisme, les symbolistes de 1890, dont Lamartine est l'ancêtre très authentique.

Digitized by Google

donner au moi, qu'accorder à la nature ? Problème singulièrement complexe! Mais le génie se joue des difficultés sur quoi pâlissent les esthéticiens, et Lamartine trouve d'instinct la solution dans le symbolisme. Chaque détail pittoresque se charge, dans ses vers, d'une signification morale; en restant réel, il apparaît pourtant comme la traduction tangible d'une pensée, d'un sentiment, d'une impression. Relisons les strophes du *Vallon*, un des plus purs modèles du lyrisme lamartinien. Non seulement le paysage s'y trouve réduit à quelques grandes lignes, mais chaque trait de ce dessin sommaire revêt encore une valeur symbolique. Ces ruisseaux dont les eaux murmurantes vont se perdre non loin de leur source, ne sont-il pas l'image même de la vie ?

> La source de mes jours comme eux s'est écoulée,
> Elle a passé sans bruit, sans nom et sans retour.

Si un rempart de verdure rétrécit l'horizon, n'est-ce pas par une délicate harmonie avec les aspirations d'une âme lassée et qui cherche le calme d'une retraite solitaire ?

> J'ai trop vu, trop senti, trop aimé dans ma vie;
> Je viens chercher vivant le calme du Léthé.

Et le même parallélisme continue jusqu'au bout, unissant sans cesse l'impression morale à quelque aspect des choses :

> Tes jours, sombres et courts comme des jours d'automne,
> Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux.

Mais ce ne sont là que des traits descriptifs; où est le tableau ? Nous relisons la pièce, nous nous imprégnons du sens profond de chaque vers... Peine inutile!... Il ne surgit pas même aux yeux les lignes banales d'un décor conventionnel. C'est que chaque détail a sa valeur propre, sa signification particulière et indépendante de l'ensemble pittoresque. Plusieurs paysages réels ont été fondus dans un seul, et à chacun d'eux le poète a pris ce qui s'harmo-

Digitized by Google

nisait avec son état d'âme. En résulte-t-il un manque d'unité ? On pourrait le croire puisqu'on ne réussit point à évoquer d'après ces vers l'image précise d'un coin de nature. Mais l'unité est ici une unité d'impression, j'oserai dire : une unité psychique. Chaque détail pittoresque exprime quelque sentiment ou quelque tendance de l'âme du poète. C'est là le centre vers où convergent tous les traits descriptifs. Ainsi s'explique que l'on ne réussisse point d'ordinaire à préciser avec une exactitude satisfaisante le décor où Lamartine promène ses vagues tristesses. Parfois, il est vrai, on peut, à force de bonne volonté, « identifier » le paysage entrevu dans la brume de la pensée lyrique. Mais encore que de mécomptes ! Dans le site qu'évoque l'*Isolement*, on a voulu retrouver certain lieu précis du Mâconnais. Peut-être en est-il ainsi, mais il faut avouer que certains détails adventices faussent déjà singulièrement la ressemblance, quand ce ne serait que ce « lac aux eaux dormantes » dont on chercherait vainement la trace dans la plaine qui s'étend du Craz à la rive de la Saône (1).

Tel est le « morcellement » du paysage dans une seule *Méditation*. Mais, si les détails ont tant de peine à s'agencer dans un même cadre pour produire l'un ou l'autre aspect du réel, ne serait-ce point que le poète aurait décrit l'irréel, et que ses vers refléteraient l'image d'un « paysage intérieur » lentement élaboré en lui ? On l'a dit et même on a essayé de nous en peindre les perspectives flottantes et les horizons fuyants (2). Nous craignons qu'on n'y ait pas réussi, et qu'on n'y puisse réussir. Sans doute, le monde matériel étant chose bornée, le nombre des motifs descriptifs l'est aussi. Sans doute encore, c'est un fait que le poète réduit d'instinct les images à un petit nombre de symboles, devenus comme les supports de sa pensée poétique. Donc on peut conclure à la possibilité de reproduire le tableau projeté par la nature sur l'écran étrangement sensible de cette

(1) V. Reyssié, *La jeunesse de Lamartine*, chap. VIII.
(2) V. Zyromski, ouv. cité.

Digitized by Google

manière de chambre noire qu'est l'imagination d'un poète. Tout cela paraît même fort logiquement déduit. Mais tout ce raisonnement est fondé sur cette convention que partout dans son œuvre le poète donne au même détail matériel identiquement la même valeur, qu'il ne recourt point à la même image autrement évoquée pour rendre sensibles des impressions différentes, encore que de même ordre; qu'au gré de ses caprices, l'inspiration ne teint pas les réalités de nuances délicatement variées; que le poète enfin, cette « chose légère, ailée et sacrée » dont parle Platon, reste immobile et comme figé dans la même attitude sous tous les souffles du sentiment et de la passion. On le sent : c'est le contraire qui est le vrai. Or, voyez les conséquences! Ou bien le critique ignorera de parti pris ces différenciations subtiles, et sa traduction du paysage intérieur sera un croquis rudimentaire, où quelques motifs se profileront en traits durs : il y manquera l'ambiance imperceptible et subtile, les jeux quasi insaisissables des ombres, tout a qui donne enfin au site évoqué sa vérité et sa vie profonde. Ou bien il sera soucieux d'exprimer toutes les nuances et de noter fidèlement pour chaque image ses rayonnements, ses ondoiements, toutes ses mouvantes métamorphoses : le paysage prendra une complexité infinie et une imprécision déroutante, et l'essai d'exégèse tournera à l'explication *per obscurius*. Ce dernier cas est bien, pensons-nous, celui de M. Zyromski, et on a pu dire que son commentaire « enveloppe la poésie comme une buée lumineuse (1) ».

N'essayons donc point de ramener à une unité trop étroite, et par là même factice, les images que Lamartine évoque en ses vers. On risquerait d'abord de les dépouiller de ce qu'elles ont de délicat et de rare, de ce qui en fait l'indéfinissable beauté. Puis ce serait peut-être accorder à la matière des formes imaginatives une importance que le poète ne leur a point concédée. Il a écrit :

La voix de l'univers, c'est mon intelligence (2).

(1) Expression de M. G Lanson dans la *Revue universitaire* de 1897.
(2) La prière. (*Premières méditations.*)

Digitized by Google

Et sans doute il s'est trompé, mais d'un mot seulement : c'est moins son intelligence qui anime le spectacle des choses, que tout ce qu'il y a en lui de sentiments et d'aspirations. Combien il a raison de déclarer qu'il

Prête pour l'adorer *son* âme à la nature ! (1)

C'est dire d'un mot toute la subjectivité de son interprétation du monde matériel. Les images en restent indissolublement associées à ses joies et à ses tristesses, et c'est d'elles qu'elles prennent leur teinte propre. Mais aussi, par un juste retour, le paysage garde le sentiment plus pur et comme exempt de tout mélange ; il le précise à la fois et le fixe, et le poète parle avec émotion de souvenirs lointains :

Qu'un site nous conserve et qu'il nous rend plus doux (2).

C'est ainsi que sensation et sentiment se prêtent un mutuel appui. Aussi bien Lamartine ne leur fait-il pas parts égales et il serait vain de nier que le second prend chez lui une importance refusée à la première. C'est que le sentiment est bien davantage le « moi », et que le poète individualiste jusqu'aux moelles, n'apprécie la sensation que comme expression de sa personnalité. Mais, d'autre part, cette personnalité, il l'élargit, l'étend en tous sens, comme par une tendance innée. D'autres humanités d'élite se confineront orgueilleusement dans l'exceptionnel ; lui tend sans cesse au général, et, par delà le général, à l'infini :

Mon âme est à l'étroit dans sa vaste prison :
Il lui faut un séjour qui n'ait pas d'horizon (3).

Par là encore le sentiment de la nature se fond, chez Lamartine, dans le sentiment religieux. Il aime et reproduit souvent cette image de l'âme qui, d'un vol facile et

(1) La prière. (*Premières méditations.*)
(2) Milly ou la terre natale. (*Harmonies.*)
(3) Dieu. (*Premières méditations.*)

Digitized by Google

rapide, s'élève aux hauteurs de l'infini. Cet essor est bien celui de son inspiration :

> Chaque coup de son aile, en l'élevant aux cieux,
> Elargit l'horizon qui s'étend sous ses yeux (1).

Voilà sans doute le secret de la lumineuse clarté dont brillent ces chants intérieurs. Et c'est ce qui explique aussi le miracle de cette âme de poète communiant avec le monde des formes et des couleurs, sans se dissoudre jamais en lui, mais en restant, sans une défaillance, la Psyché immatérielle et radieuse (2).

* * *

Quelques notes sincères et nouvelles, quelques pressentiments d'une poésie de la nature, perdus, il est vrai, dans la grisaille d'une expression correctement banale; puis une voix d'outre-tombe évoquant en de rapides tableaux les splendeurs des pays de lumière entrevus par un païen voluptueux et artiste, c'est bien toute l'histoire du sentiment poétique de la nature au XIX^e^ siècle avant Lamartine. C'est

(1) La solitude. (*Nouvelles méditations*)

(2) C'est ce que distinguait fort nettement déjà un critique de 1830, alors cependant que les Aristarques de revues, toujours si injustes pour Lamartine, s'attardaient encore à de vaines chicanes de mots. « Partout, notait Patin, vous trouverez chez M. de Lamartine cette même confusion de la nature et du monde invisible, se servant l'un à l'autre d'explication ou d'emblème. Aussi, chez lui, la pensée prend toujours un corps, une figure, et la matière, à son tour, une âme et une voix... Il ne décrit pas pour décrire, mais pour produire au dehors, et sous des traits palpables, l'émotion, l'idée dont il est plein. Nul poète n'a répandu dans ses tableaux plus de traits empruntés aux beautés naturelles, n'a broyé sur sa palette de plus riantes, de plus éclatantes couleurs; mais nul aussi n'en a composé un plus grand nombre d'ingénieuses similitudes, de symboles frappants. » (*Revue encyclopédique*, t. XLVII, 1830, p. 128; article repris dans les *Mélanges de littérature ancienne et moderne*. Paris, Hachette, 1840, p. 149.)

Digitized by Google

dire à la fois l'importance évolutive et l'originalité du mince recueil des *Méditations*. Par lui s'annonçait une nouvelle poésie de la nature, spiritualisée par le symbolisme, et le monde extérieur allait retrouver des charmes inconnus à se dessiner, baigné de clartés fluides, dans les lignes harmonieuses d'un paysage élyséen.

GUSTAVE CHARLIER.

Digitized by Google

LETTRES DE LA MONTAGNE [1]

Fobello, 28 juillet.

D'Alagna à Varallo, trente-sept kilomètres dans la poussière blanche d'un macadam sans ombre, sous un soleil de feu! Heureusement nous dévalons et la bique va bon train.

Les enfants s'amusent à compter les lézards, qui semblent se réveiller à l'approche de notre guimbarde et courent affairés sur les garde-fous de la route.

Le nombre de trois cent cinquante lézards est enfin atteint, et ce total en dit assez sur la longueur et la chaleur de l'étape; mais le *Sacro Monte* est là pour nous dédommager.

C'est une révélation, ce *Sacro Monte :* toute une ville d'églises et de chapelles, bâtie sur une colline abrupte qui domine l'autre ville, la ville laïque.

Sous l'ombre fraîche d'une voûte de châtaigniers, monte un raboteux pavé, qui de l'église de la Madonna delle Grazie mène aux portes du Mont Sacré.

Tu aurais dû nous voir, tous les trois, gravir cette pente, mordant dans des pêches achetées en bas et lançant les noyaux, pressés entre les doigts, à la figure des petits mendiants qui nous harcèlent avec obstination, quoique nous les ayons déjà régalés de nos fruits.

C'est dimanche; aussi des paysannes, en costume bizarre et des enfants venus de loin, font le pèlerinage avec nous.

Quand on a franchi l'entrée monumentale, percée dans

(1) Suite, voir *Revue de Belgique* du 15 janvier 1909.

Digitized by Google

le mur blanc enserrant la ville sainte, on se trouve transporté dans un monde de petits temples à colonnettes, au milieu d'un grand jardin de béguine. Des allées étroites, aux bordures basses de buis vert, entre des rangées de tuyas taillés en boule, symétriquement allignés, conduisent à ces petits temples qui abritent des scènes de l'Histoire sainte et de la vie du Christ, pour la plupart exécutées vers la fin du XVI^e^ siècle.

Dès les premiers pas, on tombe sur le Paradis terrestre où le péché originel est en train de se perpétrer.

Adam et Eve, un peu déshabillés, en plein jardin zoologique, font baisser les yeux et presser le pas aux vieilles bigotes, tandis que les animaux de toutes espèces y retiennent les enfants. L'adoration des mages provoque une admiration bruyante parmi ce petit monde et le massacre des innocents lui donne la chair de poule. Il y a, dans cette seule scène, au moins cinquante personnages, grandeur naturelle, en terre cuite polychrome; et c'est ainsi le même luxe de figurants dans les quarante-six épisodes représentés.

Quand on pénètre plus avant dans ce dédale d'oratoires et de chapelles, il s'en dégage une sensation religieuse grandissante. On assiste, tout remué malgré soi, aux péripéties tragiques de la voie douloureuse. Le Christ portant sa croix, moite de sueur, de plus en plus lamentable à mesure que le Calvaire approche, tombe à genoux sous les coups d'un immonde goitreux édenté et roux. Il est célèbre ce goitreux : *Il guido*. Sa photographie carte-postale se vend partout. Son goitre verdâtre, parcouru d'un réseau de grosses veines gonflées et violettes est sur le point de crever! Les femmes du peuple, qui nous bousculent pour mieux le voir, les traits angoissés, le visage collé aux barreaux, respirent haletantes l'odeur de cave qui s'exhale de ces sanctuaires et, en expiation, jettent des gros sous sur les dalles, aux pieds de leur Sauveur.

Jésus est maintenant plus pitoyable encore : maigri, rapetissé, les cheveux, devenus plus rares, plaqués aux

Digitized by Google

tempes, poisseux de sang. Il se traîne agonisant et les pèlerins agonisent avec lui.

Au crucifiement, le pathétique est à son comble; j'ai vu couler des larmes sur plus d'une joue!

A votre insu, cette atmosphère d'exaltation et de foi vous gagne. Des besoins de croire, endormis dans un coin intime du cœur, se réveillent. Si ces pauvres d'esprit étaient dans le vrai cependant? Si les bons allaient être récompensés? Et l'on se cramponne à cette espérance, et l'on raisonne pour se convaincre.

La vie future n'est pas, en somme, un phénomène si étrange et si compliqué pour devoir paraître si invraisemblable. Notre âme future, si elle se réalise, ne sera pas, en fin de compte, une manifestation spirituelle plus extraordinaire que notre âme actuelle. Peut-on imaginer chose plus incroyable que le milieu dans lequel nous évoluons en ce moment même et les organes qui nous permettent d'apprécier ce milieu, ne sont-ils pas, eux aussi, invraisemblables? Alors pourquoi l'étrangeté que nous constatons ici ne pourrait-elle se continuer là-bas? La vie de maintenant, si nous ne la connaissions pas, ne nous paraîtrait certes pas moins singulière que celle que nous soupçonnons devoir venir après. Non, non, tout est miracle, et le miracle de notre vie future n'est pas plus inadmissible que celui de notre vie présente! Et réconforté un moment, on suit la foule des croyants vers la fontaine de la résurrection.

Ah! que tout cela est rassurant et beau et comme on voudrait que ce fût vrai!

Mais hélas! l'ivresse passée, le doute renaît et on se retrouve comme auparavant, seul, dans le vide!

Ce pèlerinage, si émotionnant, apparaît bientôt comme une vulgaire entreprise commerciale, comme une exploitation même. On revoit certains de ces parquets dallés, construits exprès en pente, pour faire rouler dans une rigole l'argent offert, que le soir, à la fermeture des portes, un sacristain roublard viendra ratisser.

C'est le désenchantement!

Digitized by Google

Mais tout cela t'intéresse-t-il ? Peut-être non ! Tant pis, c'est écrit; je suis trop fatigué pour recommencer ma lettre et même pour la finir. A demain le restant de la journée.

Macugnaga, 29 juillet.

Nous sommes arrivés hier à Fobello dans l'obscurité, à tâtons, après quatre lieues de grand'route pour nous dégourdir les jambes et un bain dans les eaux courantes et froides du Val Mastalone, pour abaisser notre température.

Il fait charmant là-bas : les montagnes pas très hautes, mais toutes vertes; les jeunes filles pas très grandes, mais fort jolies; l'auberge pas très « chic », mais bon marché. Les femmes y portent sous leurs courtes jupes des pièces de pantalon attachées aux genoux; on dirait des vivandières. Les servantes de l'hôtel nous ont servis dans cet accoutrement qui n'a rien de l'Opéra-Comique; on sent bien que cela a toujours été ainsi. Nous en avons rencontré toute la matinée de ces pantalons ambulants par la campagne; ils font l'étonnement joyeux de Pierre et d'Alexis.

En partant pour le col de Baranca, nous remarquons dans le jardinet d'une villa un grand mannequin en étoupe mobile le long d'un fil de fer; il se balance dans les airs et protège les poules contre l'aigle de la vallée, à ce que nous dit le guide.

Le soleil vient regarder par-dessus le grand mur qu'est la montagne, et aussitôt l'entonnoir sauvage où nous cheminons devient beaucoup trop chaud. Trois noyers solitaires, formant bouquet, étendent leur ombre bienfaisante sur cette aridité et invitent au repos. Nous nous allongeons sous la verdure mouvante de leurs grosses branches qu'un léger *fœhn* remue, et je m'assoupis un moment. Ou plutôt non, ce n'est pas de l'assoupissement; c'est un état spécial de demi-veille, car je perçois encore fort bien les bruits qui se font autour de moi : le froissement des ailes d'une libellule qui passe, le grésillement d'un insecte dans la mousse, et voilà qu'un phénomène

Digitized by Google

inattendu se produit. Est-ce la chaleur ou la faim qui me travaille ?

Je revois tout à coup des choses oubliées depuis très, très longtemps : un jouet de mon enfance, un berceau de poupée fait d'une citrouille. Je réentends une phrase perdue dans le passé, qui ne m'a pas frappé au moment où elle a été prononcée et dont je comprends maintenant le sens caché. Je retrouve tout une romance, *L'Anneau d'argent de Chaminade*, que je n'ai jamais chantée cependant, ouïe une fois par hasard dans un concert quelconque. Blottie dans un coin de mon cerveau, elle sort à ce moment précis, je ne sais pourquoi, comme pour se donner du mouvement. Et je voudrais à présent que d'autres souvenirs, sombrés dans la nuit de l'oubli, en émergent, que cet état se prolonge encore, et précisément à cause de ce désir même, le charme est rompu. Je me réveille tout à fait, mais la phrase et l'air me restent et m'obséderont longtemps encore.

Nous longeons bientôt une eau jeune et bruyante, qui gambade entre de vieux cailloux obèses; elle nous mène au lac marécageux du col et à son auberge.

C'est une espèce de *Sennerhütte*, aménagée en restaurant. Une grande pièce en bois blanc. Aux murs d'effroyables chromos représentant le roi et la reine d'Italie, comme on en trouve d'ailleurs partout ici. Deux longues tables courent le long des murs, avec des verres à eau posés au milieu, où trempent des bouquets de gentianes et d'edelweiss, serrés en petites bottes. Au-dessus de la porte d'entrée, une tête de chamois et un baromètre hors d'usage.

Nous nous y régalons de fromage et de pain confectionnés sur les lieux et buvons du vin du vignoble d'en bas. Le guide en boit même trop, à la descente il se trompe de direction et doit être remis sur le bon chemin par des faneuses au travail. Est-ce assez humiliant!

A Ponte Grande, dans l'hôtel où nous descendons un moment, mon attention est attirée sur un tas de vieilles photographies de paysages, déteintes, jetées là sur une table. J'en prends une machinalement et la regarde, machi-

Digitized by Google

nalement aussi. « Tiens ce paysage n'a rien d'italien, me dis-je, on jurerait nos Flandres. » Je la retourne et au revers je lis, écrit à la main : *Tronchiennes*. L'hôtelier ne peut m'expliquer comment cette photographie se trouve dans sa maison.

Etrange hasard! Une force occulte n'a-t-elle pas dirigé ma main vers la photographie de ce faubourg de notre ville natale ?

Mais nous voici à Macugnaga, logés au même hôtel Belvédère, où j'ai passé la nuit, il y a bon temps de cela, dans la même petite chambre à coucher, avec le même trépied qui nous tient lieu de lavabo, et l'arrosoir d'aiguière. Nous avons dîné dans la même salle à manger-annexe, de l'autre côté de la rue, je t'écris du même petit salon; je reconnais jusqu'à l'encrier en zinc artistique sur le guéridon, à six années de distance! Et cela me rend terriblement mélancolique. Serait-ce parce que je suis plus vieux d'autant, que la fuite du temps m'apparaît en cette circonstance plus inévitable, ou bien parce que les objets qui m'entourent n'ayant pas changé du tout, j'ai changé moi un peu et que mon esprit n'est plus dans les dispositions d'autrefois ? Serait-ce une espèce de dépaysement inédit : la nostalgie, non d'un lieu, mais d'une mentalité perdue ? *Chi lo sa!*

Adieu, j'attends une lettre de toi à Saas-Fee.

Saas-Fee, 30 juillet.

Quand on refait dans la montagne un chemin parcouru autrefois (1), ce n'est pas tant les aspects du paysage qui vous arrêtent, mais bien les souvenirs qui s'y rattachent.

Nous venons de passer le col du Monte Moro et pendant tout le trajet je n'ai pu m'empêcher de faire des comparaisons.

Au col, le long Anglais qui venait à un rendez-vous, en bras de chemise, à 2,862 mètres d'altitude, est remplacé

(1) Voyage en Suisse (*Revue de Belgique*).

Digitized by Google

cette fois-ci par une vieille dame hollandaise accompagnée de deux jeunes femmes qui font le thé, lunchent à quelques pas de nous et envoient leur guide en ambassade nous demander le sel qu'elles ont négligé d'emporter.

Plus loin, près du lac Mattmark, au sommet du *Blaue Stein*, on a fiché un solide pieu en fer d'où pend une longue corde, à la disposition des amateurs de grimpades. Notre porteur d'alors à qui un Américain, friand d'émotions violentes, offrit cinquante francs pour l'escalader et qui ne put gagner l'argent, serait battu aujourd'hui par Pierre qui atteint le dessus de l'énorme bloc vert, en quelques enjambées.

Plus loin encore, le hameau d'Almagell, moins bien éclairé au soleil couchant, me désillusionne et le projet caressé depuis longtemps d'y construire un chalet pour y finir mes jours, ne me tente plus autant.

Mon Dieu, que l'homme est donc versatile!

L'arrivée à Saas-Fee aussi n'est plus la même. Les gorges de la Feekin, qui de tout temps avaient été accessibles au public, sont clôturées à présent et tarifées.

Un petit orchestre joue devant un semblant de Bodega.

Voilà un village entré dans le mouvement; encore un petit effort de la Société pour l'embellissement des sites et tout sera pour le mieux.

Au moment de nous asseoir à la table d'hôte, une grande surprise nous est réservée; mes compagnons de voyage (1) de l'année passée : l'ingénieur et ses deux filles sont installés à côté des places qui nous ont été réservées. Ils sont arrivés ici à l'improviste. Tu vois le tableau! Et pour comble de veine, la famille Philippe, d'Anvers, est là au grand complet : père, mère, les deux fils, dont Albert, encore un compagnon du Tyrol, et la jeune fille. Ç'a été une fête toute la soirée!

Demain nous partons loger, la jeunesse et moi, à la cabane des Mischabel, pour faire l'Ulrichshorn le lende-

(1) Quinze jours dans le Tyrol *(Revue de Belgique)*.

Digitized by Google

main. Pénible, mais sans grande difficulté, d'après Bædeker. C'est une perspective délicieusement émotionnante pour mes garçons, qui n'ont pas encore assez goûté de la corde et du piolet.

Je m'interromps pour lire ta bonne et longue lettre qu'on m'apporte à l'instant. Mille fois merci. Quelle joie, si ton projet de venir nous rejoindre pouvait se réaliser!

Non, mon cher, le pauvre peintre Sibo n'emporte pas un seul pinceau en voyage, il se paye des vraies vacances. Figure-toi que depuis mon départ je n'ai pas ouvert un journal; j'ignore absolument ce qui se passe dans le monde civilisé et je mets une espèce de coquetterie à n'en rien vouloir entendre. C'est un retour à l'état primitif, et c'est délicieux! Essaye et tu verras.

Cabane des Mischabel, 31 juillet.

Je t'écris de la cabane des Mischabel, en pleine sauvagerie.

Nous avons eu ce soir un coucher de soleil rarissime. Les montagnes à contre-jour, roses et violettes, semblaient des découpures de transparent japonais, vibrant au loin, tandis que le reste flambait dans une mer d'or aveuglante. Puis, insensiblement, le ciel à l'horizon a tourné au vert pâle, les montagnes ont doucement sombré dans une pénombre diaphane, les glaciers plus proches ont pris la matité du talc et au-dessus de nos têtes les premières étoiles indécises se sont mises à tremblotter dans un firmament profond, couleur d'ardoise.

Nous étions tous réunis devant la cabane, roulés dans nos couvertures de lit, attendant l'heure obscure pour donner notre signal, auquel ceux qui sont restés en bas doivent répondre.

On est convenu d'allumer un premier feu de bengale à 8 heures et demie, et la fille cadette de l'ingénieur, celle qu'on a surnommée « Poule », est chargée de donner la minute. Très émotionnée, le chronomètre dans une main

Digitized by Google

tremblante, elle le fixe avec tous les yeux qu'elle a. Les autres, la boîte d'allumettes toute prête, courbés en rond autour des pièces d'artifice, attendent fiévreux le mot d'ordre. Enfin un « Allumez! » vibrant retentit dans le silence. Alors on n'entend plus que le frottement précipité des allumettes sur les boîtes; mais, soit qu'on s'y prenne mal, soit que le vent éteigne avec obstination, cela ne veut pas marcher et Poule, trépignant d'impatience, invective toute la bande. — « Mais maladroits, dépêchez-vous donc, papa doit mourir d'inquiétude là-bas. » — « C'est bon, c'est bon, on fait ce qu'on peut, tiens, allume toi-même », et recevant la boîte des mains d'Albert, pareille à un lutin, elle fait aussitôt flamber tout rouge le plus nourri des feux de bengale.

Un « Hourra! » formidable éclate et l'on peut voir se projeter sur la façade rutilante de la cabane des ombres de spectres dansant une ronde échevelée, tels des Indiens en liesse, sacrifiant au Grand Esprit.

L'immense clarté couleur de sang tout d'un coup s'affaisse et nous laisse dans la nuit. De cou tendu en avant, de nos yeux écarquillés nous cherchons l'endroit où nous supposons devoir apparaître le signal des autres.

Un tout petit point, à peine perceptible, mais rouge tout de même, vacille un moment dans le noir, là, tout en bas. C'est la réponse! Et cette infime lueur nous dit un tas de choses affectueuses : le plaisir de nous savoir arrivés à bon port, l'espoir qu'aucun accident ne surviendra, le souhait du beau temps, le bonheur de nous retrouver tous demain, sains et saufs.

A présent, nous allumons un feu vert, auquel répond un feu vert; puis un feu violet, et toujours la gentille réponse d'apparaître dans la nuit; c'est toute une conversation sympathique, une sorte de télégraphie sans fil.

Voilà notre dernier feu qui s'éteint, auquel on ne répond plus, les munitions sont épuisées et nous rentrons souper dans la cabane.

La sœur de « Poule », Henriette, la vaillante alpiniste,

Digitized by Google

improvisée cuisinière, nous compose un potage aux tubes Maggi; mais sans grande expérience des proportions, elle en prépare vingt litres, un grand chaudron émaillé plein jusqu'aux bords, que le guide a toute la peine du monde à poser au milieu de la table à l'hilarité générale.

Elle est délicieuse, cette soupe; nous avons les moyens, oh! oui, d'en offrir à deux touristes reconnaissants qui viennent d'arriver dans l'obscurité. Elle servira encore demain.

Il s'agit maintenant d'aller dormir, car le réveil se fera tôt, et pendant que je t'écris, j'entends la joyeuse bande, étendue sur deux plans inclinés, femmes à droite, hommes à gauche, enroulés dans leur couverture, s'essayer à des plaisanteries macabres. « Poule » prétend que leur petit dortoir fait songer à la morgue où l'on expose les noyés; et, en effet, alignés ainsi côte à côte, ils me rappellent les victimes de Troppmann, dont on vendait les photographies autrefois.

Saas-Fee, 1er août.

Cette nuit, un ouragan a secoué la cabane comme on secoue un prunier pour en faire tomber les derniers fruits récalcitrants, mais il n'a été que de courte durée.

A 2 heures du matin, on vient nous réveiller.

La petite Philippe, un peu travaillée par le mal des montagnes (nous sommes à 3,300 mètres d'altitude), hésite à partir, et la brave « Poule » s'offre pour lui tenir compagnie jusqu'à notre retour.

Nous les laissons donc toutes deux, sous la protection du surveillant de la cabane, vêtu d'une jaquette rouge, baptisé par nous roi des Troll, en souvenir du *Peer Gynt*, d'Ibsen, et nous voilà en route dans l'obscurité étoilée, à la corde, lanterne en tête. La neige est dure et craque sous nos pas. Deux petites lumières circulent sur un glacier de l'autre côté de la vallée, et Albert *jodele* dans le froid, à pleins poumons, mais sa voix tombe dans le vide, sans échos. Les montagnes qui nous

Digitized by Google

entourent paraissent découpées à l'emporte-pièce; elles sont mornes et lunaires. Plus nous montons, plus se fait la clarté et bientôt le panorama, qui grandit, prend cet aspect de faïence qu'ont toutes choses de la montagne immédiatement avant qu'il fasse grand jour.

Nous arrivons enfin à une crête neigeuse, en lame de couteau, d'un vertigineux de corniche, sur laquelle nous avançons en acrobates prudents, le visage cinglé par une aigre bise. Elle monte en trajectoire dans le bleu suave du ciel et nous mène au but, au sommet de l'Ulrichshorn, en plein océan!

Alors s'éveille en nous quelque chose de divin, une volupté d'intelligence, une étincelle de compréhension.

Non, il est impossible que cette vue qui nous transporte en ce moment, que cet art raffiné avec lequel sont disposés ces différents sommets, que ce soleil qui monte vers le zénith et allume ces lointains de glace, ne soient qu'un tout inerte et inconscient, obéissant à des lois de hasard. Il n'est point possible que cela tourne ainsi dans le vide inutilement en pure perte. Ce serait par trop atroce!

De retour à la cabane, nous y retrouvons Poule et son amie entièrement remise; elles ont réchauffé le potage d'hier et invité une caravane, fraîchement arrivée, à faire baisser un peu le niveau du chaudron.

L'on se remet donc à avaler force assiettées de ce bon potage aux pois, sans parvenir à diminuer de beaucoup le contenu de la soupière, cependant que « Poule », dans la crainte de passer pour novice, détaille aux convives les multiples ascensions entreprises par elle et particulièrement la *Tabaretta Wand*, de célèbre mémoire!

Avant de quitter la cabane, il est de règle de laver la vaisselle et de remettre toute la batterie de cuisine en ordre; un pourboire au roi des Troll nous dispense de cette besogne quelque peu fastidieuse et au moment de partir je l'aperçois qui retourne le chaudron encore à moitié plein et salit le névé de ce reste embarrassant.

[1] Dans les prairies de Saas-Fee, les parents nous attendent

Digitized by Google

sous les « vieillards », des mélèzes millénaires ainsi surnommés. Dans la lunette d'approche, ils ont pu nous suivre et nous ont vu descendre en glissant sur les champs de neige; ils nous ovationnent.

Nous sommes le 1er août, et au village c'est la fête de l'indépendance helvétique. L'hôtel est paré de guirlandes de verdure; il y a banquet à la table d'hôte, où l'on fait une collecte pour les inondés de Viège.

Le soir, tableaux vivants en plein air, dans le cimetière, à la lueur douce de lanternes vénitiennes : le *Serment des trois Suisses* et l'*Helvétie moderne*, représentée par les jeunes filles d'un pensionnat de Lausanne en villégiature ici, figurant les vingt-deux cantons.

Un curé et un pasteur protestant viennent prendre successivement la parole à la porte de l'église pour dire quelques phrases patriotiques. A-t-on idée de pareille tolérance en Belgique! Voilà des mœurs qui ne s'y introduiront pas de si tôt.

Demain nous achevons notre tour du Mont Rose, en passant le col de l'Alphubel, pour retourner à Zermatt, notre point de départ.

Nos compagnons d'un jour restent encore ici quelque temps.

Zermatt, 2 août.

C'est la dernière lettre que je t'écris, nous t'aurons rejoint aussi vite que celle que je pourrais encore t'envoyer. Quelle surprise et quel plaisir de continuer notre voyage ensemble! Mais prépare tes jambes, car nous sommes terriblement entraînés, surtout après la journée d'aujourd'hui où nous avons supporté, sans trop d'avaries, les péripéties d'une aventure qui aurait pu tourner au tragique.

Partis cette nuit, toujours avec lanterne, par un temps couvert, nous étions parvenus à l'*Alphubeljoch*, tant bien que mal. *Nebel*, averses, grêle et bourrasques de neige,

Digitized by Google

alternant pour varier les ennuis. Un vent à décorner les chamois soufflait entre les séracs, pourchassant sur le glacier de Fee des tourbillons de grésil qui se formaient comme se forment les tourbillons de sable dans les dunes par gros temps.

Et voilà que, pour ouvrir la série des déboires, un coup de vent plus fort emporte le chapeau de Pierre, qui, heureusement retenu par la corde, est empêché de commettre l'imprudence de courir après. Et nous pouvons voir ce couvre-chef, dont l'indispensabilité nous paraît augmenter à mesure qu'il s'éloigne, rouler sur ses bords, rouler et bondir, descendre une pente, puis remonter. Un moment il a l'air de revenir sur nous, puis disparaît pour réapparaître au loin, de plus en plus petit. Ce n'est bientôt plus qu'un point noir qui fait un dernier bond pour disparaître définitivement dans l'abîme.

Le pauvre Pierre, échevelé, assiste à la fin de ce drame, les traits tendus, les lèvres pincées. Il ne lui reste plus qu'à se protéger la tête de son mouchoir noué aux quatre coins, en forme de calotte.

Au col, nous avons toute la peine du monde à nous maintenir dans la position verticale. Nos mains sont gelées à nos bâtons, nos oreilles bleues comme nos lunettes et nous redescendons l'autre versant le plus vite possible, sans avoir rien vu.

La tempête augmente de minute en minute; on ne distingue plus rien à deux mètres de distance. Des trombes de neige montent en spirales tournoyantes et nous coupent la respiration.

Le guide, que j'interroge sur notre situation, me répond, sans laisser deviner la moindre émotion : *Es ist nicht ohne Gefahr*. Cette réponse inattendue me paraît si grave, que je me demande s'il ne se paye pas ma tête. Mais non, c'est sérieux, les éléments complètement déchaînés se chargent de m'en convaincre tout à fait, en me couchant sur le glacier et, par prudence, nous sommes obligés d'arrêter notre marche en avant.

Digitized by Google

Le guide nous abandonne un instant pour aller chercher un abri.

Ces quelques minutes, où nous restons seuls, me paraissent plusieurs éternités. Nous nous tenons tous les trois par les mains pour mieux résister à cette démence du ciel.

Le guide revient enfin et nous mène dans l'excavation naturelle d'un immense sérac. On n'y est vraiment pas trop mal, par comparaison.

Devant nous, un rideau de petits flocons de neige éperdus, poussés dans toutes les directions. Derrière et sur les côtés, des parois d'une belle glace verdâtre, transparente et ondulée comme des miroirs de rigolade, dans lesquels Pierre se dévisage et ressemble, coiffé de son mouchoir dont les nœuds forment quatre petites cornes, à une chèvre de foire, à double tête.

Nous restons là longtemps, très longtemps, perdus dans la tourmente, oubliés de tous, attendant un sort meilleur. Jamais de ma vie je n'ai ressenti une impression d'abandon aussi complet; c'est une âpre sensation, presque une jouissance.

A présent, des coups de foudre viennent s'ajouter au mugissement de la tempête. Les enfants trouvent que c'est drôle, cette union de la neige et du tonnerre.

Pour le guide, cette électricité est de bonne augure, et en effet une accalmie relative se produit bientôt.

Nous sortons de notre grotte, très étonnés de nous trouver encore une fois dans le fracas.

Il s'agit à présent de profiter de ce répit, et nous dévalons, tout en enfonçant par places jusqu'à la ceinture dans la neige fraîchement accumulée.

Arrivés au bord du *Wandgletscher*, le guide croit pouvoir nous enlever la corde et, plus libres de nos mouvements, nous accélérons le pas.

Le guide ouvre la marche, Pierre le suit, Alexis suit Pierre et moi je forme l'arrière-garde.

Je nous crois sauvés, lorsque sur une pente fort raide que nous traversons en biais, un faux pas de Pierre le fait

Digitized by Google

choir. Il commence à glisser, mais un mouvement vigoureux imprimé à son alpenstock, le retient heureusement. Le « gros » qui a suivi, attéré, cette scène rapide, en éprouve un tel saisissement, que ses jambes se mettent à flageoler sous lui et je me vois obligé de lui donner le bras pour pouvoir continuer. Il avance avec peine et soudain, ses pieds ne voulant plus le porter, il s'affaisse lourdement et m'entraîne dans sa chute!

J'essaye d'abord d'enfoncer mon piolet dans la neige pour arrêter notre glissade, la couche est trop mince, il ne trouve pas de prise et notre chute s'accélère terriblement!

Où allons-nous?

Une zone de brouillard dans laquelle nous venons d'entrer, empêche de voir au loin, et tout à coup, là, au fond, au bas de la pente, une large nappe d'eau à moitié gelée. D'où vient-elle, celle-là!

Alexis sait nager! me dis-je.

La vitesse de notre chute devient vertigineuse, nous devons faire au moins du cinquante à l'heure!

Ça y est! L'Alpe homicide, un article dans tous les journaux du pays!

Les cris de désespoir de Pierre, déjà lointains!

Pas une pensée de regret!

Puis le plongeon dans l'eau glacée, Alexis entre moi et la rive!

Nous touchons aussitôt fond, et cette chance qui nous laisse le haut du corps à sec, nous fait rire tous les deux.

Cette dégringolade n'a pas pris le temps qu'il faut pour la narrer. Tout un monde en quelques secondes! Comme la durée des rêves les plus compliqués, paraît-il.

Nous levons la tête, pour voir où nous sommes. Le guide se tient tout près de nous, au bord de l'eau!

Comment a-t-il pu faire pour être déjà là? Et nous *jodelons* joyeusement, afin de rassurer Pierre.

Ah! la bonne chose tout de même que de se sentir vivre encore!

Ce bain froid a calmé le « gros », qui remonte la pente ragaillardi.

Digitized by Google

Encore un bon coup de collier et nous arrivons à du gazon détrempé, mais bienvenu, dans la vallée de Melligen.

Une chapelle blanche et solitaire est là, largement ouverte et j'y entre, poussé par un besoin irréfléchi de remercier quelqu'un, je ne sais trop qui, par exemple; la Providence peut-être, le hasard, la fatalité qui nous a épargnés, enfin remercier quelqu'un.

Et dans ce petit temple perdu, j'ai tout d'un coup, dans un éclair de lucidité, la compréhension de l'incompréhensible, mon infime existence me semble résumer toutes les existences, mes joies sont la synthèse de toutes les joies perdues ou à conquérir, mes souffrances sont celles de mes ancêtres et de ma descendance, les luttes du genre humain pour arriver au degré de perfectionnement atteint, sont en moi, en raccourci, je suis comme une feuille de l'arbre qui serait l'éternité. En ce moment précis, la sensation de l'infini est si intense en moi que ma pensée en éprouve une sorte de vertige angoissant; il me semble alors que si cette sensation pouvait perdurer quelques instants encore, j'arriverais à solutionner le tragique problème. Oh! chétive illusion d'un moment!

A Täsch, nous prenons le chemin de fer, qui me paraît, dans l'état où nous sommes, plus utile et moins méprisable qu'en temps ordinaire.

Et voilà notre tour du Mont Rose joué!

Je le compare à un feu d'artifice dont les pièces principales seraient les cols et le bouquet l'*Alphubeljoch*. Oui, le bouquet, car ce sont toujours les souffrances endurées, les dangers courus, les choses les plus terribles de la montagne qui laissent les meilleurs souvenirs. Et maintenant, au plaisir de te revoir bientôt et de courir ensemble les aventures.

S. Fredericq.

Digitized by Google

LES LIVRES PHILOSOPHIQUES

Les conditions du bonheur, par PAUL SOURIAU.
(Armand Collin, Paris.)

Nous voyons — et l'observation ne demande aucune acuité d'esprit — les hommes se plaire fort peu dans des attitudes de bonté, de charité, de modestie, de justice et de vertu. Et quand il arrive qu'ils y prennent quelque goût, ils leur donnent, à la bonté, à la charité et à la justice, une telle exagération, une telle frénésie, qu'ils transforment leurs caractères, au point de les rendre aussi destructives que les vices eux-mêmes! Analysez les conditions réelles des meilleures félicités : vous remarquerez qu'elles correspondent toujours à des états *extrêmes* de l'organisme, de l'intelligence ou de la sensibilité, et que ce mot *extrême* contient presque toute la psychologie du bonheur. Jamais un équilibre intérieur, quel qu'il soit, ne procure le sentiment intense de la vie. Il plonge, au contraire, dans une totale inconscience, dépourvue de toute tonalité et de tout charme. Un tel équilibre est si vide et si intolérable que nous allons jusqu'à lui préférer les douleurs physiques et les employer comme moyens de réaction : les pratiques des ascètes, des flagellants, des suppliciés volontaires, ne sont, en quelque sorte, que les systématisations de pratiques quotidiennes, auxquelles nous consentons d'habitude sans réflexion, par simple réaction automatique de l'individualité, en les ignorant.

Si l'homme, en cédant à ses propensions à réaliser les conditions de ce renforcement du sentiment vital, contredit constamment les lois de l'équilibre, de la conservation individuelle et

Digitized by Google

sociale, c'est donc que l'opposition est dans la logique même des choses. Bonheur et morale restent inconciliables dans leurs principes. Dans l'existence, ils peuvent, par une alternance prudente, se compenser; mais ils n'en restent pas moins choses distinctes. Le philosophe est dans l'obligation d'accepter cette distinction. Il doit faire un choix. Incline-t-il vers l'hédonisme? La vertu ne vaudra qu'en tant que calcul, en tant qu'habileté, en tant que stratagème égoïste. Est-il moraliste? Il avouera que le but social seul importe et fera bon marché de toutes les allégresses personnelles! En principe, s'entend!

A cette distinction, M. Paul Souriau, imitant en cela la grande majorité des métaphysiciens, ne veut pas consentir. Il frémit à la pensée de devoir reconnaître qu'il y a dans le monde des conflits permanents et inéluctables. Il n'est pas d'exemple, dans l'histoire, d'une morale qui n'ait été autoritaire et oppressive, qui n'ait cherché à conquérir la force et le pouvoir, qui n'ait obéi à sa nature en se constituant en « gouvernement ». Eh bien! pour les moralistes de son école, ce qui a été de tous les temps et perdure aujourd'hui est un phénomène accidentel! La logique voudrait, à les entendre, que se concilient harmonieusement les règles du bien général et les nécessités du bien individuel : ainsi, la logique serait « ce qui ne se réalise point »! — Les *Conditions du bonheur* est un livre écrit dans cet esprit. Il s'applique à nous donner la formule de félicités saines, sociables, altruistes, morales, et à discréditer les autres, les félicités de l'immodération et de la passion. Il vante — fort éloquemment, d'ailleurs — les « joies du foyer », les « douceurs du sacrifice », les « charmes de la bonne conscience » et surtout l'excellence de la médiocrité. Car M. Souriau, définissant le vrai bonheur un état d'équilibre et de médiocrité, est amené à condamner, sans indulgence, tous les raffinements, aussi bien ceux de l'intelligence que ceux des sens! Ce qui est une bien jolie contradiction chez un « intellectuel »!

Pour justifier de telles conclusions, l'auteur des *Conditions du bonheur* nous assure qu'elles ont un caractère nettement scientifique. Il a « substitué, dit-il, des notions précises sur la nature de nos émotions et les lois de notre sensibilité à cette vague

Digitized by Google

expérience du cœur humain dont les moralistes ont dû longtemps se contenter »! J'avoue préférer *l'expérience vague* des Montaigne, des Pascal et des La Bruyère à la sienne, laquelle n'est d'ailleurs scientifique que de prétention. Car enfin, la science a pour objet la réalité même, et dans la réalité, qui voudrait, s'il avait à se prononcer sans respect humain, avec une totale et cynique franchise, des « bonheurs » célébrés par M. Souriau? En s'imaginant ainsi « résoudre de graves problèmes du temps présent », notre moraliste est donc victime des illusions de tous les moralistes d'académie : ces problèmes ne se posent que dans son esprit. Ils sont « de la littérature » philosophique. Dans la vie réelle, nous n'en découvrirons jamais aucun de cette nature. Là, il n'y a point de problèmes, il y a des conflits; il n'y a point de solutions par voie de dialectique : il y a des victoires... ou des résignations!

* * *

Le Pragmatisme, par Marcel Hébert. (Librairie critique Émile Nourry, Paris.)

M. Marcel Hébert, dont nous avons analysé récemment, ici même, une étude des plus intéressantes du sentiment religieux : *Le Divin*, a condensé dans un petit volume une présentation et une critique des diverses formes, anglo-américaines, françaises et italiennes, des théories « pragmatiques ». Il y discute, avec une préférence intellectualiste fort marquée, la pensée des Pierce, William James, Schiller, Blondel, Leroy, Poincaré, et certains aspects du Bergsonisme, tant à la mode aujourd'hui. On sait que l'idée commune aux théories « pragmatiques » est de considérer la science tout entière, y compris la morale, comme relative totalement aux nécessités de l'action, ou plutôt — car le mot action est fort équivoque — aux nécessités vitales : utilité matérielle, utilité de sensibilité, utilité d'intellectualité, utilité esthétique. M. Marcel Hébert leur reproche d'aboutir logiquement à l'agnosticisme et au scepticisme, et maintient que la « science n'a pas seulement une valeur d'usage, mais conserve une certaine valeur de connaissance ».

Digitized by Google

Toutefois, il n'est pas loin d'avouer que, à la rigueur, cette connaissance pure pourrait aussi se réduire à des éléments « pragmatiques » particuliers. Serait-ce donc la seule peur du scepticisme qui suspendrait l'adhésion de l'auteur!

* * *

Les Savants et la Philosophie, par Gaston Rageot. (Alcan, Paris, Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Il est une compréhension de la métaphysique que les professeurs de philosophie réfutent volontiers par un haussement d'épaules. Et s'ils se disputent fort sur d'autres sujets, sur celui-ci ils s'accordent de touchante façon. Il est vrai de dire que cette compréhension-là les diminuerait fortement dans l'estime — d'ailleurs assez platonique — où le monde les tient, et que ce serait une sorte de suicide, de leur part, de l'accepter. J'entends parler ici de la conception de la métaphysique en tant que simple expression esthétique. Selon cette conception, l'invérifiabilité même des affirmations de la philosophie introduirait toujours en elle un élément individuel, un élément de sentiment, de passion, de poésie, et parfois de tragique. La nature du philosophe se trahirait toujours dans sa philosophie, et lui imprimerait son caractère original. Il n'y aurait « point de philosophie, mais seulement des philosophes ». Et de même que l'artiste reconnu génial est celui qui a l'intuition la plus profonde de la sensibilité de son époque, le philosophe génial serait celui qui incarnerait le plus intensement la mentalité de son siècle, par une semblable divination. Or, la plupart des écrivains philosophiques n'ayant guère à se prévaloir d'autre chose que d'une érudition acquise au commerce d'autres écrivains philosophiques, et étant rarement préoccupés de donner de l'intérêt et du caractère à leur personnalité, on comprend qu'ils soient virulents contempteurs d'une telle « philosophie de la philosophie ». Songez donc au nombre de prétentions qu'ils devraient abandonner!

Cette compréhension, en apparence paradoxale, ne sera-t-elle point celle-là même que la critique imposera, demain peut-être,

Digitized by Google

comme la seule qui soit légitime? Jamais on n'a demandé, avec plus d'insistance qu'aujourd'hui, aux philosophies de fournir quelque justification de l'autorité scientifique qu'elles s'arrogent. Et comme elles ne se pressent guère de satisfaire des curiosités qu'elles jugent fort indiscrètes, on les a mises, brutalement, en suspicion. Récemment, un article du *Mercure de France*, dû à la plume experte de M. Jules de Gaultier, s'intitulait : « Une philosophie est-elle encore possible? » Et voici que M. Gaston Rageot se pose la même question dans un livre né d'hier, *Les Savants et la Philosophie*, et conclut négativement, sans la moindre affectation de paradoxe!

M. Gaston Rageot — et cela seul importait — s'est appliqué à la critique des méthodes et des systèmes contemporains qui comptent parmi les plus typiques. Il a analysé successivement l'évolutionnisme de Spencer, le néocriticisme de Poincaré, les théories psycho-physiologiques de T. Ribot, l'intuitionisme bergsonien, en des pages admirablement compréhensives et d'une totale clarté d'exposition. Et avec une logique inexorable, il a mis à nu les vices secrets de ces systèmes et de ces méthodes; il a montré combien étaient fragiles leurs bases; il a accusé les contradictions qu'ils taisaient prudemment; il a insisté sur leur caractère d'instabilité. Sans doute, des doctrines anciennes aux doctrines récentes, il constate un progrès certain de l'esprit spéculatif. Mais ce progrès étant par nature indéfini, puisque chaque découverte scientifique est une occasion de vues métaphysiques nouvelles, cette obligation même de progresser à laquelle la philosophie est condamnée témoigne contre elle. Sa forme dernière, le Bergsonisme, n'a donc pas, plus que les formes antérieures, de chance de se fixer définitivement. « Car de même que Kant sur la nature de la science, Herbert Spencer sur l'évolution, les nouveaux mathématiciens sur la valeur des mathématiques, est-ce que M. Bergson, à son tour, ne s'est pas illusionné sur la psychologie, au moins sur notre psychologie d'aujourd'hui? Quelles sont, au juste, les limites et les certitudes de cette science récente, sous sa forme précise, la psycho-physiologie? Combien aussi est confuse et difficile la connaissance, l'*intuition* du véritable *moi*, sur laquelle repose-

Digitized by Google

rait tout l'édifice d'une métaphysique de la conscience! Peut-on même dire à l'heure actuelle que nous ayons une notion positive de la conscience? Nous en sommes toujours là-dessus à des vues de l'esprit que nous prenons pour des faits. Et c'est pourquoi ces faits ne seront plus demain ce qu'ils étaient hier : sable mouvant, et qui s'écroule sous la charge d'un système! »

Ainsi, conclut M. Gaston Rageot, « il ne semble pas que personne ait encore dégagé une doctrine philosophique satisfaisante des sciences d'aujourd'hui; même il ne me paraît pas que personne le puisse faire. Et la raison en est aussi simple que la notion même de la philosophie. Science universelle, dit-on. Comment donc la construire, avant que nous ayons acquis par avance la connaissance de l'univers? N'est-il pas évident que toute entreprise philosophique, pour un esprit positif, sera prématurée tant que la science ne sera pas achevée? » Et quand donc la science sera-t-elle achevée?

* * *

La Nature et la Vie sociale, par Léon Dumas. (Mayolez, Bruxelles.)

Le livre de M. Léon Dumas constitue une étude de l'énergie sous ses multiples formes : physiques, organiques, intellectuelles, morales, sociales. C'est en quelque sorte une encyclopédie de l'énergétique. L'auteur y manifeste une érudition considérable : il n'est aucun domaine de la science de la nature et de l'homme qu'il n'ait exploré avec succès. Seules, peut-être, ses conclusions de moraliste et de sociologue prêteraient le flanc à quelques critiques : l'optimisme social est fort généreux, sans doute, mais n'est-il pas un peu simpliste? L. W.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

Le Théâtre Royal de la Monnaie nous a donné, en janvier, une reprise vraiment agréable, celle du *Roi l'a dit*, de Léo Delibes. Mais comme cela ne suffisait ni à l'activité de ses directeurs, ni peut-être à l'appétit exigeant du public, il a monté avec luxe la *Monna Vanna* de M. Février. Je dis de M. Février, puisque M. Maeterlinck ne « veut rien savoir » pour parler l'argot de nos bons Bruxellois, et que le procès qu'il a fait à son collaborateur n'est pas qu'un procès ordinaire, mais atteste de graves dissidences entre eux. Ces dissidences sont peut-être plus graves encore que M. Maeterlinck ne le dit. Ceux qui ont entendu l'opéra ont même le droit de croire qu'il y a de réelles incompatibilités entre le poète et le compositeur. Celui-ci, quand il ne souligne pas d'un rythme plutôt négligent les imaginations du premier, semble avoir pris le parti de les travestir. Du moins, en de certains moments, il nous cause la désagréable sensation d'un divorce qui est bien antérieur au procès. Autant M. Dukas a mis du sien, et du plus ingénieux, dans l'accompagnement qu'il a écrit pour le poème d'*Ariane*, aussi peu M. Février semble s'être époumonné pour tracer des arabesques musicales autour du dessin clair et précis, en quoi se concrétise la pensée de l'écrivain.

Mais il y a l'interprétation et la mise en scène de l'œuvre qu'on ne doit pas négliger. Elles sont dignes, en vérité, de notre première scène lyrique. Mme Pacary a fait preuve d'un don bien rare de transformation, en s'adaptant à cette figure de vaillance et de noblesse, mais aussi de rêve symbolique, si différente des héroïnes qu'elle incarne le plus souvent. Rachel et Vanna, mais ce sont deux mondes, deux arts et pas seulement deux époques et deux nations et deux races ! M. Verdier, sans avoir le même don d'ubiquité, est très estimable en son emploi, et le talent de M. Bourbon fait que le faible époux de Monna Vanna n'est pas ridicule, s'il est éminemment odieux. Les décors sont admirables.

Le Roi l'a dit est un bijou musical qu'on a le tort de trop négliger pour des vieilleries ou des nouveautés suspectes. Je m'en suis amusé comme La

Digitized by Google

Fontaine aurait goûté *Peau d'Ane* si on le lui avait conté. Musique qui n'a aucun des défauts du pastiche, bien qu'elle évoque tout net Mozart, livret spirituel et d'une fantaisie un peu libre, mais soutenue avec une belle intrépidité. L'interprétation m'a paru alourdir, dans son ensemble, cette œuvre gracieuse et légère, sans que je m'estime fondé à incriminer personne. Je dois plutôt reconnaître que Mme Dupré, un peu marquée pour jouer Javotte, et M. Dua ont eu d'excellents moments, notamment dans leurs duos d'amoureux boudeurs, puis réconciliés; que M. Declércy a la rondeur et la familiarité sans pointe vulgaire du Marquis de Moncontour; que M. Caisso est drôle sans pitrerie. Bref, il faut aller voir cela.

Les théâtres de comédie ont, à l'exception du Parc, joué des bouffonneries, qui échappent à ma juridiction. Je ne suis pas suffisamment marollien pour écouter d'un front serein les revues dont s'amusent mes concitoyens, et il ne suffit pas qu'il y ait un lit sur la scène pour que ma rate se désopile. On est fait comme on peut et non comme on veut.

En somme, la *Patronne* est le meilleur morceau que la critique ait eu à mettre sous la dent en janvier. L'intrigue n'est pas neuve, et nous ne comptons plus, depuis Rousseau et Mme de Warens, ces petites jeunes gens, tôt déniaisés, qui se font aimer de leur protectrice. Le plus bel échantillon de cette série antipathique d'arrivistes, c'est incontestablement Julien Sorel dans *Le Rouge et le Noir*. Robert Barganier descend en droite ligne de Julien, et sauf qu'il est secrétaire et non précepteur, il ne le renouvelle pas plus qu'il ne faut. Sensible, passionné ou envieux comme lui, et comme lui joli garçon, il pourrait bien comme lui aller jusqu'au crime, si Mme Sandral, plus intelligente et plus maîtresse de soi que Mme de Rênal, ne réussissait à imposer silence à son cœur, et ne le sauvait sans se perdre. Car le dernier acte n'est que cela, et après la chute de Robert dans les abîmes, nous, le bon public, nous restons défiants devant la promesse de sa rédemption. Est-ce qu'une cure agreste suffira à restituer à ce joli polisson les vertus dont il a fait si bon marché pour se procurer quelque argent? C'est bien douteux.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre a deux actes très agréables, qui en ont assuré le succès. Ce sont les premiers, constituant une exposition un peu laborieuse, mais où l'esprit, l'observation superficielle, mais drôle, une sorte de cynisme gai et bon enfant qui se tolère, soutiennent l'intérêt. La pièce fut d'ailleurs bien jouée au Parc, surtout par Mme Caron qui eut le ton d'accent maternel, à la Warens, que demande le personnage principal sans cesser d'être jeune et élégante à souhait; par un jeune artiste, M. X..., qui a montré beaucoup de vaillance dans le personnage difficile du sous-Julien Sorel. Mme Terka Lyon dessina un élégant croquis de snobinette et MM. Chautard, Charpentier et Richard complétèrent l'ensemble avec une remarquable correction.

Je reviendrai sur *L'Oiseau blessé*, joué à l'heure même où je rédige ces notes. C'est du Capus de la meilleure veine et MMmes Colonna Romano et

Digitized by Google

Osborne y furent très agréables. Enfin, le Parc, avec une conférence de M. Wilmotte, nous a révélé un Giacosa poudrederizé, non pas l'homme qui a fait accepter en Italie les formules nouvelles du théâtre français actuel. Et on peut le regretter, car *Les droits de l'âme*, par exemple, auraient permis d'apprécier plus favorablement cet auteur versatile et amoureux du succès, il est vrai, mais osé, averti de bien des secrets de l'âme humaine et probe en son écriture, comme aucun de ses confrères ne le fut là-bas.

J. DE W.

* * *

Les revues.

Il n'est pas d'usage ici de signaler l'apparition ni la disparition des revues. Pourtant saluons la naissance heureuse de deux périodiques, qui ont vu le jour à Paris L'un est *La Nouvelle revue française*, dont le programme nous a paru bien vague, si l'article de tête est un programme, mais qui renferme d'excellents morceaux, notamment la première partie d'une œuvre d'André Gide, *La porte étroite*, plus l'agréable fatras de chroniques et d'informations qu'il est de bon ton d'annexer à toute revue. L'autre périodique se présente avec des allures plus somptueuses, tant par le luxe de son aspect que par la multiplicité et la notoriété de ses collaborateurs. Une très belle impression et des illustrations choisies invitent le lecteur au revenez-y. En tête de la partie critique on lit que *Akademos* essaiera de « maintenir en français, les traditions de la pureté latine et « les... innovations de la simplicité grecque ». Nous voilà avertis.

A Budapest, depuis bientôt un an, paraît un autre périodique qu'il nous est très agréable de signaler ici. *La Revue de Hongrie* est mieux qu'une publication mensuelle; c'est l'affirmation d'un réveil français dans un pays, dont la culture fut jadis toute latine, et que le germanisme a entamé, avec la vigueur d'attaque et l'âpreté du coup de dent qu'on lui connaît. Or, il s'est trouvé un homme, modeste, actif et osé, qui s'appelle le vicomte de Fontenay, lettré et diplomate, ce qui heureusement ne s'exclut pas et cet homme, envoyé par la France dans le royaume de Saint-Étienne, a compris toute l'importance de sa tâche et toute l'étendue de l'œuvre qu'il y avait à faire là-bas, si l'on voulait, sans porter atteinte au nationalisme sourcilleux des Hongrois, les convertir au culte plus encore qu'à la culture de la langue et de la littérature française. Et par sa grâce si prévenante, par son intelligence si vive, par son initiative si prompte, il a multiplié les adhésions, il a trouvé les capitaux et les sympathies qu'exigeait une revue, dont il a fait l'organe d'une grande société littéraire, où l'aristocratie du pays s'est inscrite avec enthousiasme. La revue fait connaître au public français le passé historique, la vie sociale, la littérature et l'art de la Hongrie, tandis que la société groupe tous ceux qui aiment la France, sa civilisation, les écrivains et les artistes, et qu'on y écoute avec ferveur des conférenciers venus de Paris et même de

Digitized by Google

Bruxelles. Mais pas d'exclusivisme à la *Revue*; car les écrivains français sont invités à cette seconde tribune avec autant de bienveillance qu'à la première; MM. Anatole France, Richepin, Léon Bourgeois, de l'Académie française, Fréderic Passy, Siegfried, J. Ernest-Charles, G. Lecomte, Edmond Pilon, etc., ont reçu l'accueil le plus hospitalier à la *Revue de Hongrie*, que nous recommandons chaleureusement à nos lecteurs, d'autant plus chaleureusement que le rédacteur en chef est M. Huszár, qui a écrit deux livres importants sur l'histoire du théâtre français. En lisant sa revue, ils ne se dépayseront pas plus qu'il ne faut.

* * *

Les livres.

H. Taine. *Pages choisies*. Paris, Hachette, in-12. Encore un choix, mais il en est peu d'aussi justifiés et qui méritent autant d'applaudissements. Taine, comme Renan, est entré dans la gloire, c'est un classique, et nos fils ne le connaissent déjà plus que par les conversations de leurs aînés. C'est l'instant de le leur révéler avec une discrétion savante, parce qu'il est déjà besoin d'une initiation pour qu'ils le comprennent, et d'un dosage tout scolaire, car ils n'ont plus le temps de le lire, comme nous avons fait, tout entier.

Dans l'œuvre du grand critique-historien, la sélection était aisée. Il a beaucoup pensé et observé, mais, par sa rigueur synthétique, il a, en somme, lancé relativement peu d'idées générales dans la circulation; il s'est répété volontairement, il a sur ses thèmes favoris exécuté des variations prestigieuses et indéfinies. Et d'autre part, ses livres de voyage, et même les autres, abondent en belles pages descriptives qui s'isolent facilement, qui tiennent debout comme des cartons de peintres, appuyés à un mur.

On retrouvera ici quelques-unes de ces pages, que le tact clairvoyant de M. Victor Giraud, biographe du maître, ne pouvait négliger; on ne trouvera pas toutes celles qu'on aurait désiré y voir, car chacun a ses prédilections secrètes, et aussi ses mobiles particuliers. J'eusse préféré des extraits rangés systématiquement, non pas des découpures successives de chacun des ouvrages de l'écrivain. Celui-ci perd plutôt qu'il ne gagne à cette disposition, qui fut évidemment dictée par des raisons de respect envers sa mémoire; l'avant-propos nous le dit, on a cru que « l'ordre chronologique de la succession des œuvres » correspondait rigoureusement au développement de l'esprit de Taine. Mais alors il fallait renoncer à grouper, au début, les extraits de la correspondance qui se rapportent à des dates bien diverses, et il eût été nécessaire de se préoccuper exclusivement de la date de composition, non de celle de la publication de maints morceaux. La note de la page VIII ne montre-t-elle pas que dans *Thomas Graindorge* on a l'écho fidèle de la pensée ironique et de l'ardente foi intellectuelle du Taine de 23 ans, ce qui nous reporte exactement à 1851 ! Or,

Digitized by Google

Thomas Graindorge fut commencé en 1861 et publié en 1867. Enfin il est piquant de noter qu'en 1881 Taine ne s'y reconnaissait plus, ni lui ni surtout son temps. Cela fait quatre dates qui ont leur importance pour sérier ce volume admirable et comment décider entre elles, entre les trois premières au moins !

Bien entendu, ce sont là des objections peu graves, et j'aurais mauvaise grâce à en exagérer la portée, surtout lorsque je constate que dans la sériation des essais de critique, dont les trois recueils, en vertu du système adopté, ont été isolés l'un de l'autre, M. Giraud a su se départir du groupement ordinaire et s'est efforcé à une reconstitution rigoureusement chronologique; il a fait mieux, en exhumant pour notre joie des fragments qui manquent dans la plupart des éditions.

J'ajoute que ses notices et notes sont substantielles, consciencieuses et concises, que si parfois elles ont un caractère tendancieux, elles ne choquent jamais par des allusions ou des discussions qui marqueraient un parti pris; c'est assez pour que je recommande son livre aux professeurs dans la conviction qu'ils y trouveront tout ce qu'ils iront y chercher; Taine reste, en effet, un des maîtres de bien penser, qui peuvent exercer la plus rapide, la plus directe et la plus utile influence sur les jeunes cerveaux. M. W.

* * *

G. Van Zype, *Vermeer de Delft* (collection des Grands Artistes des Pays-Bas), Bruxelles, Van Oest et Cie in-8°. — On connaît la manière de M. Van Zype, consciencieux, laborieux, toujours fidèle à une sorte de dessein prémédité que s'est tracé l'écrivain. Celui-ci, sans négliger la forme, va droit au fait, très épris du concret des notions précises, des chiffres, des documents. Et ce sont là plusieurs des qualités qui font le bon critique d'art. Sa monographie de Vermeer est très intéressante, d'abord parce qu'elle résume avec probité tout ce que l'on sait de ce grand artiste du XVII^e^ siècle hollandais, ensuite parce qu'elle est écrite avec une sympathie vibrante, écrite dans un style ferme et simple. Pour M. Van Zype, Vermeer « est le premier peintre qui pense en regardant autour de lui, de même « qu'entre Rembrandt peignant ce qu'on ne voit pas, et les autres peignant « exclusivement et intégralement ce que l'on voit, il est seul à grandir, à « transfigurer les réalités visibles en leur gardant leur vraisemblance ».

Je n'ose jurer que cette caractéristique sera acceptée par tout le monde, ni qu'elle soit la meilleure; mais, en tout cas, elle est le résultat d'une contemplation prolongée des œuvres de Vermeer, comme aussi de la connaissance de tout ce qu'on a écrit sur lui. Même à propos du *Jeune homme* du Musée de Bruxelles, et surtout d'une vue de Delft que possède M. Van Gelder, M. Van Zype ne dédaigne pas de mettre son grain de sel; et il le fait, ma foi, avec dextérité. L'illustration de ce volume est abondante et variée, d'une exécution remarquable.

Digitized by Google

Chez les mêmes éditeurs signalons l'*Essai sur la dialectique du dessin*, de Jean de Bosschere. C'est un joli livre, qui n'est peut-être pas le manuel scolaire, méthodique et fastidieux, s'adressant à la masse des apprentis-dessinateurs, mais qui intéressera les futurs artistes, tant par les suggestions qu'y sème l'auteur que par une très belle et très abondante illustration.

* * *

Trois volumes ont été consacrés au règne de Louis XIV dans la grande *Histoire de France* qu'édite la maison Hachette et que dirige M. Lavisse. Dans les deux premiers volumes est exposée la brillante période pendant laquelle la monarchie devient absolue et achève d'organiser l'ancien régime. C'est aussi le temps des victoires et des conquêtes, des succès au moins apparents de la politique religieuse, des grands écrivains et des grands artistes, des fêtes éclatantes de Versailles. Le troisième volume, qui paraît aujourd'hui, contient la période de 1685 à 1715. MM. de Saint-Léger et Sagnac, professeurs à l'Université de Lille, y ont exposé, le premier, l'histoire de la politique et des guerres et le second, l'histoire économique et sociale; M. Rébelliau, bibliothécaire de l'Institut et chargé de cours à l'Université de Paris, l'histoire des Affaires religieuses et du mouvement des idées; M. Lavisse, qui nous avait donné à lui seul les deux premiers volumes, étudie la vie intime du Roi, de sa famille et de la Cour. C'est la période dramatique du règne; la guerre presque continuelle contre presque toute l'Europe, et, après tant de victoires, les plus cruels revers; l'épuisement du royaume, l'exploitation financière à outrance par les plus mauvais moyens; la banqueroute de toute la politique religieuse; la fin du « Grand Goût » dans les Lettres et les Arts, et l'éveil de l'esprit critique; le règne de Mme de Maintenon, les grands deuils de famille alternant avec les grands revers, la cour désolée; la constance du Roi malgré tant de malheurs et sa tranquillité devant la mort. On reviendra prochainement sur ces trois volumes et on leur consacrera l'attention qu'ils méritent.

* * *

Voici deux nouveaux volumes dus au zèle et à la curiosité érudite de M. Léon Séché. Cet homme infatigable vient à peine de nous révéler quelques aspects inconnus d'Alfred de Musset, et de republier une *Correspondance* du poète, et déjà il entame une nouvelle entreprise, plus vaste que les précédentes et de plus longue haleine. Il veut nous donner une galerie des muses romantiques.

Son début est habile et heureux. Il a bien fait d'exhumer (le vilain vocable!) l'auteur des *Enchantements de Prudence*. Livre trop oublié que celui-là, qui enchanta quelques-uns, mais aussi exaspéra d'autres. C'était en 1872, et, en nous révélant les péchés d'arrière-saison de Chateaubriand, Mme de Méritens mit toute la coterie catholique — car la critique catho-

Digitized by Google

lique ne fut jamais que cela — dans une sainte colère, dont les échos se trouvent chez Barbey d'Aurevilly et de Pontmartin. Au contraire, George Sand, toujours indulgente pour la liberté de l'amour, fit un article très élogieux dans *Le Temps*. M. Séché rappelle ces circonstances avec une sorte de bonhomie qui ne va pas sans finesse railleuse. Puis il trace de Mme de Méritens un portrait minutieux, nous montre le commerce où elle vécut avec tout un groupe d'hommes vraiment supérieurs, dont les plus illustres furent incontestablement Chateaubriand, Sainte-Beuve et Béranger.

Mais l'intérêt de sa biographie (ceci soit dit sans le désobliger) est dépassé par la valeur d'inédit et la valeur intrinsèque des lettres que Mme de Méritens écrivit à Sainte-Beuve, de 1841 à 1848. Ces lettres nous en apprennent long sur l'auteur des *Enchantements de Prudence*; car, en somme, c'est une figure de plus à ranger dans la galerie romantique, un buste plutôt qu'une statue en pied; en outre, elles ne sont point indifférentes pour la compréhension du caractère de Sainte-Beuve, dont il semble que Mme de Méritens ait exploré les replis les plus secrets, ou du moins observé certaines faiblesses secrètes qui lui ont valu des juges trop sévères, et surtout trop sommaires : « Je vous vois désormais flottant, écrivait-il en 1841, ne sachant où vous fixer, une femme de parti pourra seule vous ranger. » Hélas, cette femme, elle ne l'était point, connaissant trop pour cela l'envers des hommes et des choses, Mme d'Agoult ne le fut pas non plus, quoique la jalousie de son amie serait de nature à nous persuader — ce qui est assez nouveau — qu'elle prît à un certain moment trop d'ascendant sur l'écrivain. Quant à Mme de Méritens elle-même, elle nous apparaît une passionnée plutôt qu'une sentimentale, une curieuse d'amour, de la génération de Mme de Merteuil, sinon de sa famille, proclamant bien haut son mépris pour la femme qui n'aurait connu qu'un amour (lettre XXVI, écrivant bravement ceci : « Quelle légèreté de se marier ! Il faut au moins deux ans d'intimité avant cela », et une heure après avoir congédié son « brûlant fiancé », envoyant cet aveu à Sainte-Beuve : « Je l'épouserai peut-être... Dieu m'a destinée *à vous autres* avec une volonté divine, mais cruelle. » Avec cela, savante, pédante même, lorsqu'elle déclare au critique qu'elle a été séduite le jour où, rue de la Paix, il lui a parlé de Moïse « et fait entendre une très belle conversation »; mais fine, spirituelle aussi, écrivant avec une aisance originale et une fantaisie dont on ne se lasse point.

M. W.

* * *

L'étude de M. Estaunié, *La Vie secrète* (Paris, Perrin), a trouvé un accueil inégalement bienveillant dans la presse. Elle est sévère et même parfois décourageante, et le roman — puisque c'en est un et que nous n'avons pas d'autre mot pour désigner des œuvres si diverses — est de ceux qu'on doit lire à pose et dans la plénitude de l'attention. Mais n'allez pas

Digitized by Google

conclure de là qu'il ne faut pas le lire. En un temps où (pour ne rien dire de tant de drôleries plus ou moins heureusement inventées) trop d'auteurs de fictions estiment qu'il suffit de l'agrément de l'écriture pour conquérir le diplôme et porter le titre de romancier, M. Estaunié nous déconcerte par des qualités vraiment supérieures, par une notion de son art qui est presque injurieuse pour beaucoup de ses confrères. Ce balzacien croit donc encore qu'il faut tracer des caractères, les étudier, en les construisant, dans leur mécanisme si complexe d'être humain et civilisé, qu'en leur donnant une manie, une passion, on n'est pas dispensé de les montrer dans la vie ondoyante, détaillée, déprimante du quotidien. Rare et délicieux souci ! Et je n'en demande pas plus à M. Estaunié, qui a fait ce beau livre, *L'Empreinte*, plein de pensées et d'observations à large portée, pour le mettre dans le bon coin de ma bibliothèque. Certes, il n'est pas toujours pour me divertir; mais n'ai-je pas nos humoristes qui tiennent excellemment l'emploi ?

* * *

Et puisque je signale un livre capable de procurer un vif, mais austère plaisir, je m'en voudrais de ne pas citer aussi, et tout de suite après, *Les Frelons*, de M. Antonin Lavergne (Paris, Ollendorff). Car c'est une étude que ce roman, et une étude où il y a des portions excellentes. L'affubulation en est confuse, gâtée par des gaucheries, dont la pire est un dénouement anodin. Mais certains caractères sont dessinés avec un soin minutieux, ils le sont en lenteur, à l'aide de touches successives, qui parfois empâtent un peu le portrait, tant l'artiste redouble d'application et semble craindre de n'en avoir jamais assez dit. Sa figure principale est, sans doute, idéalisée; mais plus d'un trait y est d'empoignante vérité. Et il y a, en effet, deux manières d'idéaliser; celle des dramaturges, qui est en raccourci, en expression synthétique; celle du narrateur, qui est comme l'or sur la miniature patiemment coloriée. Des pages descriptives m'ont agréablement surpris, moi qui en étais resté à la manière un peu fruste et « scolaire » de *Jean Coste*, un beau et sain livre pourtant. M. W.

* * *

L'Eclosion, de Roger Lalli (Paris, Rouveyre) ne nous a pas enthousiasmé. S'il est écrit sans préoccupation étrangère à l'art, il a des puérilités et des mièvreries qui en diminuent l'intérêt, malgré qu'un tel sujet, traité en fresque et avec le persévérant effort d'un thème suivi serait digne de toute considération; si d'autres préoccupations ont inspiré l'auteur, ce qu'à Dieu ne plaise, alors il ne nous appartient plus de le juger, et nous le livrons à M. J. Ernest-Charles...

* * *

Dans la « Collection Diamant » que publie la Société belge de librairie, ont paru déjà quatre biographies de catholiques plus ou moins éminents.

Digitized by Google

La série, dite littéraire, confond morts et vivants. Léon de Monge l'ouvre maussadement; mais derrière lui s'avance, en se dandinant, Georges Ramaekers, poète verhaerien d'imagination catholique. Puis on a exhumé Benoît Quinet, en quoi on a bien fait, car c'était un talent estimable et plus ou moins représentatif d'une littérature que sépare de celle de 1880, quoiqu'on prétende, un simple fossé, large de quelques pieds. Sans doute Benoît Quinet a l'originalité laborieuse et l'imitation poussée jusqu'à la piété. Mais que dire de nos sous-Coppée et de nos sous-Baudelaire? Qu'ils montrent évidemment plus de dextérité formelle et possèdent une meilleure plastique. Mais si ce serait injustice de leur refuser ces qualités manuelles, c'en serait malheureusement une autre que de leur attribuer la personnalité de l'imagination et de la sensibilité qui fait le véritable artiste.

M. Paulin Renault me semble avoir cédé à un fâcheux — et trop usuel — emballement en parlant du « génie » de Benoît Quinet. Dire que celui-ci « dressa sa mâle physionomie au-dessus des médiocrités pédantes », c'est accumuler des mots creux. Le fait est que Potvin a eu d'excellentes réussites comme poète et que Quinet fut plus inégal que lui, qu'on aurait tort de mépriser en bloc Mathieu, Weustenraad et d'autres encore, que la critique d'alors valait bien la nôtre, qu'étant moins sottement nationalistes, nous n'étions peut-être pas tant plus sots. En somme, une anthologie Quinet s'impose dans la collection où figurent déjà Van Hasselt et Pirmez, et cela malgré une certaine dégradation quand on passe de ceux-ci à celui-là. Et j'estime que le tour de Potvin pourra aussi justement venir...

Le n° 4 de cette série est une étude — la plus volumineuse — de M. Dufour sur *Le chanoine Louis Guillaume*. J'ai lu quelques écrits de ce brave homme et je suis loin d'ignorer les services qu'il a rendus à une excellente cause, celle des classiques chrétiens, ni qu'il emboîta utilement le pas à Mgr Gaume et à d'autres pédagogues courageux; mais ce n'est pas une raison pour le ranger ici, ni surtout pour le hausser à ces proportions. Les mânes de Léon de Monge ont dû avoir tressaillement de dégoût; on lui concède quarante-six pages et le double au bon chanoine; c'est se moquer du lecteur (1). W.

* * *

Sous ce titre : *Il teatro neo-idealistico*, M. Bruno Villanova d'Ardenghi a publié un livre très gros, très touffu (15, Remo Sandrone, à Milan), mais aussi très riche en idées, dont certaines sont paradoxales et d'autres

(1) Il y a beaucoup d'imprévu dans cette biographie, et encore plus d'amusant. On y énumère les bénédictions et approbations de tant de prélats que savoura le doyen de Beauraing; on nous y apprend que M. Kurth, il y a quelque trente ans, « se préparait .. une célébrité mondiale »; que M. Waltzing complimenta l'excellent chanoine, ce qui est littérairement gros de conséquences, etc., etc. Il manque évidemment à cette collection méritante un Mentor.

Digitized by Google

en conformité avec une aspiration qui est celle de beaucoup d'esprits en ce moment. Le réveil idéaliste n'est, en effet, pas niable. Il s'avère aussi bien dans la vie sociale que dans les arts et les lettres. Des pièces comme celles de M. Schuré, un théâtre comme celui de M. d'Annunzio, surtout comme celui de Maurice Maeterlinck, nous révèlent le travail obscur qui s'accomplit dans bien des consciences, la soif du mystère, le dégoût des affirmations positives et des jouissances non moins positives et bornées. M. Villanova a groupé quelques écrivains, qu'il juge caractéristiques de cette orientation ou d'une orientation peu différente. Toutefois on est surpris d'y voir, parmi les Français, figurer l'un à côté de l'autre de Curel et Schuré, car je ne sais rien de plus dissemblable que la mentalité de ces deux écrivains. Sans doute il y a chez tous les deux une préoccupation de l'au-delà, qui est absente du théâtre *rosse*, ou simplement du théâtre de divertissement et d'observation agréablement superficielle à la Capus. Mais l'aristocratisme de l'auteur de *La Part du lion* n'a rien de commun avec celui de l'auteur de *La gardienne*, et j'aurais voulu que Maeterlinck occupât ici la place de l'écrivain joué chez Antoine. Parmi les Italiens, Butti et Bracco, qu'analyse M. Villanova, sont surtout idéalistes dans le sens étymologique du mot. Ce sont des dramaturges qui pensent. En somme, l'essai, abstraction faite de cette dominante contestable, est intéressant, instructif et vivement écrit. R.

* * *

Il est tard pour signaler un livre paru il y a deux ans ; mais ce livre est une thèse doctorale, dont la valeur durable la met à l'abri de ces fâcheuses surprises qui échoient à un écrit de circonstance. *La légende de Don Juan* par M. G. Gendarme de Bévotte est la première partie d'une vaste étude sur le héros de contes, de poèmes et de drames, qui porte ce nom espagnol. J'ajoute le détail du nom, car s'il était omis, il y aurait lieu, en effet, de chercher une querelle de méthode à M. de Bévolte. On pourrait lui objecter que ce n'est pas écrire toute l'histoire de Don Juan que d'omettre la jolie série des séductions du XVIII^e^ siècle, à commencer par Lovelace et à continuer par ces héros français, qui vont du *Comte de...* dont les *Confessions* sont dues à Duclos, aux Lauzun et aux Valmont : « ... on y parcourt, dit des *Confessions* Sainte-Beuve dans ses *Causeries* « *du lundi* (t. IX, p. 172) une liste des bonnes fortunes, à travers lesquelles « l'auteur a la prétention de peindre une collection de caractères de femmes, la femme de qualité, l'Anglaise, l'Espagnole, la coquette, la dévote, « la caillette, la marchande, la financière ». Pensez aux *mille e tre*, et vous jugerez si l'analogie est suffisante.

Elle n'est pas d'ailleurs la seule qu'on puisse invoquer, mais il valait la peine de la signaler, sans qu'on entende par là diminuer le mérite de ce volumineux ouvrage, où notamment le *Don Juan* de Molière est étudié à

Digitized by Google

la loupe (près de 100 pages in-8°) et qui a exigé de nombreuses ratures et de plus nombreuses recherches.

*
* *

L'expansion française préoccupe de plus en plus vivement les esprits, et maintenant que la France a son empire africain, chacun, dans sa sphère, cherche à dégager des observations particulières qu'il a faites, sur place ou même dans son cabinet, les conclusions générales. Pendant que M. Ferrand étudie le malgache et d'autres linguistes les idiomes nègres du Soudan, que M. Bertrand poursuit des études si colorées sur la vie du Nord-Africain vue à travers d'habiles fictions, les politiques, les économistes, les statisticiens et les géographes se mettent également à l'œuvre et parachèvent la conquête matérielle par une conquête morale.

C'est M. Jules Delafosse qui, soucieux de voir la France maintenir son rang de grande puissance, explique quels sont les devoirs de sa politique extérieure. Le livre qu'il publie sous ce titre significatif : *La France au dehors* (Paris, Plon) formule sa pensée sur toutes les graves questions qui préoccupent à juste titre le patriotisme français, éveillant tour à tour d'amers regrets et de généreuses espérances. Nous apprenons par là comment doit, selon lui, s'établir le partage des responsabilités dans l'abandon de l'influence de son pays en Égypte et en Orient; ce qu'il convient d'attendre de la politique d'expansion coloniale inaugurée par Jules Ferry, sous couleur de compensation, avec l'agrément de l'Allemagne; ce que l'on pourrait bien avoir perdu à la rupture avec le Saint-Siège; où mène l'humanitarisme de La Haye; ce que vaut le système d'alliances et d'ententes destiné à faire contrepoids à la Triplice. Enfin, la question brûlante du Maroc est examinée à fond dans ses origines et ses conséquences les plus lointaines, et de cet examen même de l'alerte qui nous a révélé la permanence d'une haine héréditaire, sort une leçon heureuse et réconfortante. Il y a là un ensemble saisissant des principales phases de l'action française au dehors.

Sans doute les points de vue de M. Delafosse ne sont point les nôtres, mais c'est justice de proclamer que la forte conviction du député français impose à l'attention ce qu'il dit, même quand il le dit avec véhémence et non sans parti. Dans un livre d'accent peu différent, quoique plus tempéré d'allures, *La France à Madagascar* (Paris, Perrin, in 8°), M Pierre Suau a écrit, selon ses propres termes, l'histoire politique et religieuse d'une colonisation. Ce livre n'inaugure pas une série... Car Madagascar ne cesse pas d'intéresser le public. L'année dernière encore, divers ouvrages très remarquables en rajeunissaient l'étude. Mais ces ouvrages, ou bien n'en font pas l'histoire méthodique, ou n'en traitent qu'un chapitre, et, généralement s'abstiennent de parler des missions. Dans celui-ci, à l'exposé des événements politiques établis d'après des sources souvent inédites, on a voulu joindre l'histoire de la mission catholique contemporaine.

Digitized by Google

Préparée sur place par la plus consciencieuse enquête, cette histoire paraît écrite avec un désir d'éviter les parti pris. Elle plaide moins qu'elle ne raconte. C'est un ouvrage à consulter, à titre comparatif, par nos Congophiles belges.

Et voici enfin que sous ce titre : l'*Afrique du Nord* (Paris, Arm. Colin, in-18), M. Henri Lorin, professeur de géographie coloniale à l'Université de Bordeaux, publie le premier travail méthodique d'ensemble sur la colonisation française du rivage méditerranéen. C'est moins un livre de science qu'un manuel, d'ailleurs agréable et substantiel. L'auteur était préparé à cette tâche par un séjour prolongé et par de nombreux voyages dans l'Afrique du Nord ; avant d'être professeur à Bordeaux, il enseigna au lycée Carnot de Tunis ; son point de vue peut donc être aussi bien d'un « Africain » que d'un Français de la métropole ; et de là l'autorité particulière de ses observations et de ses conclusions.

Le livre est divisé en quatre parties : *esquisse géographique générale*, accompagnée d'un sommaire historique ; *géographie régionale*, embrassant la description de toutes les parties de l'ancienne Mauritanie romaine ; *géographie économique*, où sont méthodiquement exposés les progrès de la colonisation ; *géographie politique*, où l'étude des régimes administratifs se complète par celle du peuple néo-latin en formation dans l'Algérie-Tunisie, et des conditions du Maroc contemporain.

L'ouvrage est illustré de croquis et de gravures ; il est complété par des notes bibliographiques, un index et l'explication des termes arabes communs dans la nomenclature géographique.

* * *

Chez Plon, à Paris, trois romans à signaler :

La romance de Joconde, par Mathilde Alanic, *Monsieur Gendron va au peuple*, par René Thiry, *L'été de Guillemette*, par H. Ardel. Le premier nous touche d'assez près, car une partie du roman se déroule dans un vieux manoir des Ardennes belges. C'est, à travers une idylle contrariée, l'étude d'une immolation d'âme, très émouvante. Au contraire, le roman de M. Thiry révèle plutôt un art déjà exercé de manier l'ironie. Son héros, M. Gendron, est un illuminé du socialisme sur le tard ; il veut appliquer ses théories dans une usine dont on lui confie l'administration. Il emmène avec lui un jeune homme qui se dit chef de l'école symboliste et n'a fait jusqu'à ce jour que de publier sous des formats étranges des vers déliquescents ; mais s'il a laissé perdre sa jeunesse en efforts stériles, ce jeune homme n'en est pas moins gardé contre les chances de déchéance par un fond de jugement sain et surtout par une aptitude singulière à ne faire que des gestes sobres et justes. Il part donc avec M. Gendron et par son adresse il pare aux conséquences fâcheuses des élans de socialisme intempestif dont M. Gendron, abuse, et qui risquent de ruiner l'usine et de trou-

Digitized by Google

bler le pays. Finalement, après des aventures qui font rentrer à Paris M. Gendron assagi, le jeune chef de l'école symboliste sauve l'usine et épouse la fille de l'usinier défunt.

Le roman de M. H. Ardel est très agréable. Il a voulu cette fois analyser l'âme féminine des temps nouveaux. C'est, en vérité, un type très représentatif que Guillemette Seyntis, petite Eve bien moderne, candidement curieuse de tout, compliquée un tantinet, sincère au fond et vibrante, honnête parce que clairvoyante. Son sort d'héritière opulente, à la merci des hasards de la spéculation paternelle, se décide en un été ; et le « comment » il se décide nous est conté en une suite de scènes, tour à tour spirituellement gaies, humoristiques ou émouvantes, toujours vraies comme la vie même, évoquées par un observateur attentif et pénétrant.

* * *

Marcel Poëte, *L'Enfance de Paris*, Paris, Colin, in-18. Ce volume doit son origine à des conférences faites en 1906-1907 par l'auteur, qui est conservateur de la Bibliothèque de la ville de Paris. Nous avons déjà signalé un agréable petit livre de M. Poëte sur les Primitifs français. Cette fois, il nous narre les vicissitudes historiques, par lesquelles a passé la grande ville, depuis le temps où c'était une « espèce de bourg de la peuplade gauloise des Parisiens, « sise dans île de la Seine et reliée par des ponts aux deux rives ». En face du bourg gaulois, Rome élève une ville qui, d'abord couchée au pied de la Montagne Sainte-Geneviève, s'étage peu à peu sur son flanc. Puis Paris est ruiné de fond en comble par les barbares ; il se relève, se fortifie, devient « ville militaire », donne ensuite l'hospitalité à une communauté chrétienne, est instituée en 508 la capitale de Clovis et ne cesse ensuite d'ascensionner vers de hautes destinées. Les églises s'y multiplient ; l'évêque y siège à côté du roi ; les moyens de communication y deviennent nécessairement plus nombreux ; aux voies fluviales s'ajoutent de bonnes routes pour le trafic. L'abbaye de Saint-Denis en fait un grand centre de piétés. D'autre part, sous les Capétiens, c'est déjà une ville considérable. Elle possède un vaste faubourg qui, dès le XIIe siècle, est fortifié, entre le Châtelet et Saint-Gervais ; elle s'annexe le bourg de Saint-Germain des Prés ; le Grand-Pont et le Petit-Pont deviennent des emporiums considérables. L'enceinte de Philippe-Auguste englobera toute cela. C'est la date à laquelle s'arrête l'exposé de M. M. Poëte. Un dernier chapitre de son livre est consacré à la vie intellectuelle (il aurait pu être plus complet et plus détaillé). Attendons et espérons la suite.

* * *

Dans ses *Saggi Critici* (Città di Castella, Lapi), M. P. Micheli étudie agréablement le roman historique, Guerrazzi, Pascoli, Marradi, des poètes en dialecte de Livourne, le théâtre vénitien et la refonte du Roland amou-

Digitized by Google

reux qu'a laissée Berni. C'est plutôt du bon journalisme que de la critique originale ou documentée ; mais ça vaut d'être lu.

* * *

Annonçons la publication en librairie (chez Plon) de la pièce tirée par MM. P. Bourget et A. Cury du roman du premier de ces écrivains. Le roman est trop connu pour qu'on y revienne ici. La pièce a été applaudie à Paris et va l'être à Bruxelles. M. Bourget l'a fait précéder d'un avertissement, plein des idées qui maintenant lui sont chères. Elles aussi sont trop notoires pour qu'on les résume ici.

* * *

La librairie Ollendorff n'est pas seulement le centre incontesté de la production romancière ayant pour thème ordinaire la vie d'aujourd'hui, ses grandeurs, ses folies et ses originalités. Elle publie aussi des romans historiques très agréables, quand ils sont écrits par des fins lettrés, comme M. Léo Claretie. C'est un type superbe de bravoure et de belle humeur, oublié par l'histoire que le comte d'Harcourt, Henry de Lorraine, dit *Cadet la Perle* à cause de la perle qu'il portait à l'oreille gauche. Des exploits admirables, des amours intenses et contrariées, des aventures pathétiques ou folles, une reconstitution amusante de Paris sous Louis XIII, ses palais, ses taudis, ses cabarets, la vie au camp et à l'escadre, les victoires éclatantes et les galanteries de nos troupiers, voilà quelques traits du roman de M. Leo Claretie, résurrection d'une époque singulièrement pittoresque et vivante de belle humeur, d'héroïsme, de noble folie et de toutes les qualités qui sont le fond même de la race française. M. Marcel Dhamps, par une coïncidence vraiment mémorable, a emprunté son thème à la même époque et à la même société aristocratique: *Le Roman du Grand Condé*, qu'il publie également chez Ollendorff, est une histoire d'amour, de cape et d'épée très mouvementée, très leste, très habilement dialoguée. On connaît, au surplus, la virtuosité particulière de l'auteur du *Rival du Roi*, de *Sur les Marches du Trône*, des *Mémoires d'une petite fiancée*, bref de ces écrits mêlant la fiction à l'histoire, et qui prouvent que la postérité des Maquet, des Féval et des Capendu n'est pas éteinte en France.

* * *

Autour de Sainte-Hélène, les épisodes majeurs de la captivité, les personnages qui y jouent un rôle, les comparses qui la traversent, comme pour y porter la note comique, c'est ce que M. Frédéric Masson a étudié, d'après des documents la plupart inédits, en deux volumes dont le premier contenant le *Cas du général Gourgaud* avec le dossier complet de cette affaire et le *Cas du chirurgien Antommarchi*, paraît à la librairie Ollendorff.

* * *

Digitized by Google

Mgr DE MOUCHERON, *Le Clergé à l'Académie* (Paris, Perrin, 8°). Ce n'est pas le premier prélat qui consacre un livre à l'Académie, et pour ne pas remonter jusqu'à l'abbé d'Olivet, dont on connaît la longue et laborieuse compilation, il est permis de citer les études de M. l'abbé Favre sur *Chapelain et les deux premières Académies*. M. de Moucheron a eu des ambitions moindres, n'ayant voulu écrire ni une histoire de la célèbre compagnie, ni une monographie serrée et documentaire. Son sous-titre « silhouettes et portraits » est déjà suffisamment annonciateur; son récit, de forme anecdotique et de ton aisé et courant, s'adresse au grand public; dire qu'il n'a pas de préjugés serait quasi lui faire injure; mais ce serait lui faire injure aussi que de contester qu'il a du tact et de la modération.

* * *

Chez Stock, M. EDOUARD JALOUX, dont on connaît les solides volumes d'observation bourgeoise et les romans élégants, a étudié un des conflits moraux les plus graves et les plus importants de notre époque de transition. C'est intitulé : *Le Démon de la Vie*, œuvre âpre et sensuelle, d'une lecture passionnante et qui cependant force à penser. On y suivra avec intérêt le calvaire de l'amoureuse et sincère Mlle de Clausel, que se disputent des morales différentes et qui est finalement écrasée par des volontés plus fortes qu'elle. Un autre roman publié par le même éditeur est dû à M. Reepmaker, déjà favorablement connu du public amateur de fictions. *Une âme de femme* est, sous certains rapports, un roman passionnel du plus haut intérêt; c'est aussi, avec les développements qu'elle comporte, la définition de l'idéal artistique, considéré sous son triple aspect : plastique, littéraire et musical. L'auteur recherche, puis examine, l'influence des actions d'un artiste sur les œuvres qui sortent de ses mains ou, pour mieux dire, de son cerveau. Un tableau, un livre, une symphonie ne peuvent avoir qu'un succès de mauvais aloi si leur auteur ne s'est pas astreint à une pureté égale dans ses mœurs comme dans sa pensée. — Ainsi, le peintre Mugon a brisé sa gloire et son existence même en abandonnant Laure, sa femme — l'héroïne du roman — pour épouser une jeune fille d'une rare beauté, mais de peu d'esprit. Il regrette tardivement l'irréparable faute qui le mène au tombeau.

* * *

L'ouvrage que M. A. Dufourcq a naguère publié sous le titre de *L'Avenir du Christianisme* a obtenu un si prompt succès qu'une nouvelle édition est devenue nécessaire. C'est le premier volume de cette édition que nous présentons aujourd'hui au public. Le cadre de l'ouvrage s'est considérablement agrandi, puisque la matière du précédent volume in-8° sera répartie en quatre volumes in-12. Le premier tome qui vient de paraître étudie *l'époque orientale du Passé chrétien* (Paris, Bloud).

Digitized by Google

L'auteur a entendu faire une œuvre *rigoureusement objective* et critique : les idées qu'il expose lui ont été inspirées par l'étude impartiale des faits. Comme il n'a pu lui-même, pour construire une aussi vaste synthèse, lire tous ses textes, il s'est astreint à n'utiliser que les travaux de première main, ceux de Maspéro, du R. P. Lagrange, de Chantepie de la Saussaye de Wirsowa et du *Dictionary of the Bible* de Hastings ; un hébraïsant éminent a bien voulu revoir tout ce qui touche à l'histoire d'Israël. Une bibliographie très abondante permet le recours immédiat, soit aux documents, soit aux travaux autorisés. Cet ouvrage ne peut manquer d'attirer l'attention de tous ceux qui savent que l'histoire des religions est le terrain sur lequel semblent devoir se livrer les plus rudes et les plus prochains combats entre orthodoxes et modernistes.

* * *

Les Autres, c'est le titre que M. Charles Dulait a donné à quelques pages d'une jolie prose très quintessenciée, très littéraire et, pour tout dire, très française. Ces lettres, qui sont plutôt d'agréables échanges sentimentaux, rappellent fort la liberté du ton et des mœurs du XVIII[e] siècle. Y ajouter le léger et voluptueux piment d'une intrigue lesbienne, ce n'est y ajouter guère. En lisant la plaquette de M. Dulait on se souvient involontairement des *Lettres persanes* et du *Temple de Gnide*.

Digitized by Google

NOS CONTEURS ET NOS ROMANCIERS [1]

(FRAGMENT)

... Un système historique respectable nous pousse à vouloir montrer toujours vivace à travers les siècles, en dépit des dominations étrangères, la nationalité belge. C'est un peu exagéré; mais ceci est certain : quelque chose de spécial, quelque chose d'opiniâtre et d'invincible, a, de tout temps, préoccupé nos compatriotes, et c'est l'orgueil de leur indigénat, la passion de le conserver et de le défendre. La force de cette vertu apparaît dans la persistance de nos deux idiomes nationaux résistant aux siècles et aux vainqueurs pour nous apporter, dans leur forme flamande ou wallonne, des légendes et des contes restés aussi significatifs de nos mœurs et de notre caractère qu'ils eussent pu l'être aux temps où Jules César imposait la loi romaine à la Gaule-Belgique.

Pourtant, cette loi de l'envahisseur romain, nous l'avons souf-

(1) Il a été fait beaucoup de bruit autour d'une des conférences organisées par la société belge des *Amis de la Littérature*. On connaît le programme nationaliste de cette société. Elle avait invité Mlle Marguerite Van de Wiele, dont le talent n'est plus à louer, à parler devant un public officiel de nos conteurs et de nos romanciers. Mlle Van de Wiele s'est exprimée avec l'indépendance de caractère, qui convient à tout artiste digne de ce nom; elle a dit ce que nous devions littérairement à la France, ce dont quelques-uns lui ont fait le plus sot des griefs. Une légende est en train de se former sur cette partie de l'exposé de la conférencière; c'est pour ramener les choses à leur simple vérité qu'il nous est agréable de publier les quelques pages incriminées. On verra si elles ont rien de subversif! (N. D. L. RÉD.)

Digitized by Google

ferte; nous en avons supporté d'autres et d'autres, non moins étrangères, jusqu'au jour où la Révolution de 1830 créait notre indépendance et nous restituait notre autonomie. La lutte pour les obtenir avait duré dix-huit cents ans

Après cela, après tant et tant de jougs subis et d'influences lourdement imposées, un peuple serait bien excusable d'avoir perdu toute originalité intellectuelle et morale. Ce n'est pas le cas des Belges, mais, enfin, il serait assez difficile de déterminer ce qu'est, au juste, le génie de notre race, cette race étant, elle-même, fort composite.

Or, voici le prodige et la merveille : au cours de ces dix-huit siècles de servitude, notre sentiment du Beau avait réussi à s'exprimer avec splendeur; nous avions formulé notre goût esthétique particulier. Mais ce goût, Mesdames et Messieurs, ce goût se déclarait nettement pour les arts plastiques, les arts de la pensée ne venant qu'en second ordre dans les préférences de nos pères. La Belgique, qui peut revendiquer l'école de peinture la plus éblouissante du monde et qui possède une histoire artistique fastueuse, n'a pas, à proprement parler, de passé littéraire.

Toutefois, notre ambition est grande; — nous sommes bien les fils altiers de ces bourgeois invités à la Cour de Philippe le Bel et incapables de tolérer un manque d'égard, fût-il venu d'un roi! — Trois ans après la Révolution belge, un diplomate, qui fut un excellent historien, J.-B. Nothomb, écrivait ceci :

« Une nation qui a conscience d'elle-même est, à la fois, une puissance intellectuelle et politique. La Belgique politique s'est reconstituée; la Belgique intellectuelle doit renaître (1). »

Il y eut alors, dans notre patrie, un bel élan d'enthousiasme en faveur non seulement des arts plastiques, mais, aussi, des lettres. Malheureusement, on ne provoque pas un mouvement littéraire comme on pourrait, à la rigueur, fomenter un mouvement politique : notre pays, dans les premières années qui le virent indépendant, eut des orateurs, des philosophes, des historiens, des critiques, des poètes; il eut également des conteurs et des romanciers. Ces talents, parmi lesquels il y en eut de

(1) *La Révolution belge* (*Essais historique et politique*). Bruxelles, 1833.

Digitized by Google

remarquables, ne sauraient, à eux seuls, composer ce que l'on serait autorisé à nommer *une école*.

Malgré la noble exhortation de J.-B. Nothomb, il n'y eut point de véritable Renaissance des lettres en Belgique immédiatement après la Révolution, mais, bien, quelques tentatives heureuses dont les résultats n'allaient apporter rien de transcendant ni de tout à fait nouveau au domaine fécond de l'esprit humain.

Dire de la littérature française de Belgique qu'elle a ses ancêtres en France, ce n'est ni nous offenser ni nous méconnaître : c'est affirmer une simple vérité. Dès les temps lointains, nous avons participé des deux grandes civilisations voisines : la romaine et la germanique. Celle-ci a continué d'impressionner l'est et le nord de notre pays; l'autre partie de ce pays devait garder des souvenirs latins et c'est le parler de l'île de France qui, tout naturellement, servit à l'expression de ses premières idées littéraires. Aussitôt que la langue française elle-même fut fixée, les écrivains de France devinrent nos maîtres. Ils le furent durant de longs siècles et la Révolution de 1830 ne put rien sur cette indéniable tendance des esprits qui faisait la Belgique française, comme la Suisse française, vassale de la France pour tout ce qui appartenait aux arts de la Pensée.

Classiques au XVIII^e^ siècle et jusqu'au commencement du XIX^e^, nous avons été romantiques, nous avons été parnassiens, nous avons été réalistes, impressionnistes, symbolistes, psychologues, naturistes, à mesure que nos voisins du sud étaient tout cela. Nous subissions ces habitudes d'imitation sans nous en préoccuper et en les jugeant, d'ailleurs, toutes naturelles puisque les divers « mouvements » qui nous les infligeaient se produisaient en France, avaient pour chefs incontestés des Français et que la langue de ces derniers était celle dont nous nous servions. Cela ne devait pas empêcher la production en Belgique d'œuvres excellentes...

Mesdames et Messieurs, il faut que j'ouvre ici une parenthèse : je vous en demande pardon. Ma digression sera courte, la voici : je suis de ceux qui pensent qu'on a un peu trop dit aux Belges, fussent-ils peintres, statuaires, musiciens ou écrivains, qu'ils possédaient par destination le don de la couleur, qu'ils étaient

Digitized by Google

peintres en naissant, et, même avant de naître. Cela pourrait bien les avoir rendu un peu trop insoucieux de tout ce qui, en dehors de l'éclat, concourt à faire les œuvres fortes et durables. Même en peinture, l'éclat ne saurait suppléer à la forme, et la couleur est une chose dont il est parfaitement possible de se passer en prose comme en poésie. Les classiques immortels de la littérature française suffiraient à nous le démontrer.

On ne peut pas plus peindre avec la plume qu'on ne saurait écrire en se servant de pinceaux. Au surplus, trois mots prononcés ou écrits n'en diront-ils pas toujours davantage sur les questions abstraites qu'aucun tableau à prétention littéraire, et, la moindre aquarelle ne fera-t-elle pas mieux pour l'illustration « coloriste » d'un livre que la description la plus coloriste?

Assurément, nul n'échappe aux influences ambiantes à la domination de l'atavisme du milieu, du moment; les écrivains belges dont le début remonte à l'époque où l'école naturaliste était en plein succès n'ont pas dû faire violence à leur tempérament personnel, il ne leur a fallu aucun effort pour adopter les préceptes de cette école : c'est spontanément qu'ils ont pris possession de la terre, qu'ils ont choisi, comme sujet d'étude, la vie matérielle, insoucieux qu'ils étaient de l'autre et parce que le grand passé de notre école de peinture, infiniment positive et coloriste, pesait sur eux.

Cette particularité, due à une transposition, en littérature, des procédés du peintre, cette particularité, qui est, au point de vue français, une erreur et une faiblesse, nos compatriotes ont réussi à en faire, nous le verrons, le meilleur de leur originalité et, une qualité, presque.

MARGUERITE VAN DE WIELE.

(Conférence donnée le 17 décembre 1908, à l'hôtel de ville de Bruxelles, sous les auspices de l'autorité communale et de la *Société des Amis de la Littérature*.)

Digitized by Google

TÉNÈBRES D'ORIENT

On ne voyage pas, en ce moment dans la péninsule balkanique sans être amené à faire de graves réflexions. Partout on y est accueilli par les mêmes mots, qui semblent douloureusement prophétiques : la guerre éclatera en avril. Et chacun, suivant l'orientation de ses intérêts politiques, plus ou moins sagement déduits, vous parle, avec une sorte de sérénité, du sang turc ou bulgare ou serbe ou austro-hongrois, qu'on versera au printemps pour des fins qui restent d'ailleurs problématiques. Singulière logique des hommes, qui la veille étaient liés de fraternité ou solidaires des mêmes mobiles de culture ou de trafic et qui, le lendemain, restitués à la sauvagerie primitive, ne rêvent que carnage et désolation!

Au surplus, ces hommes lorsqu'on les interroge là-bas, sur les rives du Danube, de la Save ou de la Maritza, nous apparaissent nettement dissemblables des Occidentaux que nous sommes. Ils ont gardé, des temps héroïques de leurs rois conquérants et des heures douloureuses de leur commun servage, des instincts qui sont morts en nous, sans qu'on puisse affirmer que nous avons, en somme, gagné gros à cette transformation de notre être. Car un déchet de force vitale et de jeune énergie, n'est-il pas la pénible rançon des gains mentaux qu'on est convenu de reconnaître dans les dispositions plus accommodantes de nos natures? Peu enclins aux effusions violentes, nous le sommes aussi peu aux résolutions promptes où il faut l'emportement du premier jet et le mépris de la vie.

Mais il n'y a pas que cette différence de mentalité entre l'Euro-

Digitized by Google

péen de l'Est et nous. Il y a aussi une différence de nature qui n'a pas besoin d'être expliquée. Les climats extrêmes forment des êtres plus capables d'aller aux paroxysmes que nous ne le sommes. La violence des sentiments est, chez eux, le prix d'une certaine faiblesse que les circonstances historiques ont tristement favorisée; le soleil et les froids rigoureux les ont alternativement assujettis à des habitudes de mollesse, de résignation et de torpide immobilisme. Le fatalisme du vainqueur ottoman a déteint sur eux, leur foi chrétienne n'est pas la nôtre. Et ce n'est pas seulement le rite grec avec ses complications et ses divagations, la paresse et l'ignorance du clergé orthodoxe que je signale ici, mais c'est aussi, c'est surtout une conception religieuse, qui, faite de mépris de la vie et d'asservissement, n'a pas été assurément étrangère au régime politique dont se sont contentés les Slaves pendant de longs siècles, après que Byzance en avait déjà goûté les amers fruits.

De tout cela et de notre individualisme plus accentué il y a bien des oppositions à déduire, et aussi bien des conclusions. L'autre jour, un sot de journaliste, correspondant d'une feuille berlinoise, annonçait, comme la révélation d'un grand événement, le panlatinisme en gestation, et il voulait bien me faire une place très flatteuse au premier plan de cette manifestation, pareille à une tragédie (1). Hélas, que ne disait-il vrai! Non que je rêve, grand Dieu, une coalition d'éléments aussi hérétogènes que ceux, dont la fusion a créé une race et une culture sans rivales au monde. Leur composition même n'est-elle pas exclusive de ces emportements collectifs, de ces entêtements communs, tantôt affirmés, tantôt mornes et muets, qui sont un fort sentiment de race? Mais il est vraiment à regretter que tous les fils d'une même civilisation, qui est la civilisation française, aient perdu une certaine conscience, leur permettant, dans l'exaltation comme dans la froide défensive de manifester un peu de ce fanatisme, dont la lueur brille dans les yeux d'un Germain — Flamand ou Allemand — et aussi dans ceux d'un Slave.

(1) *National Zeitung* du 13 mars, correspondance d'Anvers. Il y a là à peu près autant d'erreurs que de mots.

Digitized by Google

Les Slaves, que j'ai vus dans un récent voyage à travers l'Est de l'Europe, m'ont étrangement impressionné par cette sentimalité commune qui n'est pas observable chez nous, à Liége, à Genève ni surtout en terre française. Une douceur rêveuse et traîtresse, une apathie capable d'ébranlements soudains et terribles, une foi qui n'est ni la religion, ni le culte du beau ou du vrai, mais qui gît dans le sang et parle par le sang, voilà ce qui donne au panslavisme une force, dont la victoire est simplement subordonnée à des circonstances, à des concurrences d'appétits, à la venue d'un homme, qui sera pour ces grands barbares, barbouillés de civilisation, ce qu'est un Mahdi pour les barbares du désert.

Au surplus un correspondant du *Journal des Débats* a, en septembre dernier, donc bien avant la naissance des complications au milieu desquelles se débat la politique des chancelleries, expliqué en termes très clairs et dans des formes très documentées les origines lointaines et les causes profondes du panslavisme, sa force d'expansion et, si j'ose dire, ses effectifs. On me pardonnera de lui passer ici la plume :

... Ce « panslavisme » n'est autre chose qu'un sentiment de patriotisme élargi, s'étendant par-dessus les frontières, aux races sœurs de la nôtre, et persécutées depuis mille ans. Il n'a rien de menaçant pour l'existence des pays voisins, de l'Autriche, par exemple. Nos slavophiles ne songent qu'à panser les plaies de ces peuples frères ; à réclamer pour eux, non des privilèges, mais le droit commun, qui leur est partout refusé.

Et c'est dans cet esprit qu'aux cours des Universités, dans les journaux dans les romans, dans les livres d'histoire, nos néo-slavophiles cherchent à ramener l'attention sur eux. A l'heure où se réveillent partout avec tant de violence (sauf en France peut-être), les idées nationales, je ne crois pas inutile de rappeler aux Français quels sont ces « clients » obscurs du slavisme, qui nous intéressent tant ici, et qui mériteraient un meilleur sort.

Ils sont peu nombreux en Allemagne (où ils dominèrent jadis), mais où la germanisation à outrance les écrase, surtout depuis quarante années. Que sont devenus les malheureux Slovènes de Poméranie ? Le professeur Lorentz a publié une curieuse grammaire de leur langue qui meurt. On ne les retrouve plus que dans vingt-trois villages, autour de Gard et de Schmolz. Mais ils ont conservé encore de touchants usages, notamment celui de mettre dans le cercueil de leurs parents décédés un Evangile en langue slovène. Chez eux, comme dans certains districts du Mecklembourg, autrefois slave, on trouve encore cette habitude d'employer, au lieu de :

Digitized by Google

« *Dass dich der Teufel holt!* » (que le Diable t'emporte!) cette locution significative : « *Das dich der Deutscher holt!* » (que l'Allemand t'emporte!)

Plus heureux sont les Serbes Lusaciens de Saxe et de Prusse (environ 160,000 individus). Ils ont créé à Bautzen (Boudichine) la « Maison de la patrie serbe ». Ils ont encore leur territoire (60,000 milles carrés), leur idiome et leur costume, qui n'ont rien de commun avec ceux des Allemands.

Citons encore les Kachoupes (200,000 personnes), les Mazours, et un certain nombre de Vieux-Croyants russes, émigrés au temps des persécutions religieuses Mais l'élément le plus robuste et le plus résistant à la germanisation est encore celui des Polonais. C'est ainsi que la province de Prusse orientale renferme, en chiffres ronds, 1,600,000 Allemands ou Juifs et 300,000 Polonais ou Mazours. Inutile de dire que toutes les écoles de la contrée sont allemandes, tous les théâtres allemands, ainsi que tous les journaux, sauf une pauvre gazette tri-hebdomadaire, la *Gazeta Olztynska*. Plus nombreux sont les Polonais et les Kachoubes dans la Prusse occidentale (560,000 contre 1 million d'Allemands). Ici encore, les écoles, les journaux, les livres, les théâtres sont allemands. Il faut dire que l'émigration enlève chaque année à la province plus de 15,000 habitants.

Toutefois, dans le grand-duché de Posen, la majorité reste incontestablement slave (près de 1,200,000 Polonais contre 730,000 Allemands). Aussi est-ce là que la prussification se poursuit avec plus de violence. Toutes les écoles, sans exception, sont allemandes. L'étude du polonais, même dans les familles, est sévèrement interdite. Les lettres portant une adresse en polonais sont confisquées par la poste. A trois ou quatre reprises différentes, le gouvernement a alloué 100,000 marks pour exproprier les Polonais au profit des colons allemands. Enfin les scandales de Vresca (Vreschen) ont révélé à l'Europe que les enfants, coupables d'avoir parlé le polonais, la langue de leurs pères, sont battus, assommés, ont les cheveux arrachés par les instituteurs, chargés de propager la « culture » allemande. Une société toute puissante préside ici à la destruction de la race polonaise. Elle répond au nom harmonieux de *Ansiedelungskommission*. N'oublions pas une société encore plus euphonique et qui dirige, de Berlin, toute l'opération. C'est la célèbre *Zentralstelle zur Beschaffung deutscher Ansiedler Feldarbeiter und Dienstboten für Ostmarken*. Elle est soutenue, depuis 1902, par l'*Alldeutscher-Darlehenverband*, appuyée par seize journaux et dix-neuf théâtres allemands.

La Silésie prussienne comprend 1,300,000 Slaves (Polonais pour la plupart), écrasés par une majorité de 3,400,000 Allemands. La minorité slave se défend énergiquement autour de Ratibor et dans la Haute-Silésie. Mais, si les paysans y sont Slaves, les Allemands y ont accaparé tous les grands domaines. La langue polonaise est proscrite partout, même à

Digitized by Google

l'église, où le prêtre doit prêcher en allemand à des gens qui ne comprennent que le polonais. D'ailleurs, la ligue protestante et pangermanique, le *Gustaf-Adolf-Verein*, y combat rudement le catholicisme. Ici du moins, neuf journaux polonais luttent encore contre les douze feuilles allemandes. Détail touchant et rare! Ces journaux polonais allouent un secours de 150 marks aux familles de leurs abonnés décédés.

Un peu moins maltraités sont les Slaves d'Autriche, dont nous parlerons brièvement, car ils sont un peu mieux connus. La Bohême d'aujourd'hui renferme 4 millions de Tchèques, contre 2,350,000 Allemands. Les Tchèques sont en majorité dans 8,250 communes; les Allemands, dans 2,140. Et pourtant l'allemand est la langue officielle! Les luthériens, ardemment pangermanistes, prêchent la « rupture avec Rome » et le rattachement à l'empire d'Allemagne. Les Allemands ont pour eux les journaux, les théâtres, la plupart des écoles, 10 sociétés de germanisation et surtout l'appui du pouvoir!

En Moravie, même spectacle, si ce n'est que la germanisation y est encore plus intense. Les Tchèques-Moraves y possèdent pourtant la majorité (1,790,000 contre 675,000 Allemands) Les Allemands l'emportent numériquement dans les villes : à Berno (Biünn), à Iglova, à Olmütz, à Znaym. Mais la campagne est presque partout slave. Il est vrai que la germanisation s'exerce au moyen de 30 journaux, 5 théâtres, 4 associations allemandes et d'innombrables écoles où l'on accorde (détail curieux) des prix aux parents tchèques qui voudront envoyer leurs enfants aux classes germaniques! Et pourtant le sentiment national s'est tellement réveillé dans le pays depuis quelques années que certaines petites villes, considérées comme à peu près germanisées, ont reconquis une municipalité tchèque.

En Silésie autrichienne, c'est encore la race slave qui, numériquement, domine, puisqu'elle comprend 150,000 Tchèques et 222,000 Polonais contre 300 000 Allemands. Mais là encore, comme dans toutes les provinces précitées, le journal, le théâtre et l'école sont presque partout aux mains des Allemands.

La situation de la Galicie et de la Bukowine est beaucoup plus curieuse. Ici encore, ici surtout, la grande masse est Slave, mais par malheur, divisée contre elle-même. Pour mieux écraser les Ruthènes (qui forment l'élément le plus réfractaire), le gouvernement de Vienne s'est rattaché les Polonais. Il avait déjà pour lui, naturellement, les Allemands et les Juifs. Or, en Galicie, les israélites sont 815,000; les Allemands, 212,000; les Ruthènes, 3,100,000; les Polonais, 4 millions. En Bukowine, les israélites sont 100,000; les Allemands, 160,000; les Polonais, 27,000; les Ruthènes, 300,000. N'oubliez pas que les israélites d'Autriche-Hongrie et de Pologne parlent un dialecte allemand. — Ici Tcernovicz et Lemberg (autrement dit Léopol ou Lwof) sont les deux centres de la germanisation. C'est ainsi que l'on trouve, dans la modeste ville de Tcernovicz, une Université allemande et cinq journaux allemands.

Digitized by Google

Parmi les Slaves du Sud (Iougo-Slaves) appartenant à la couronne d'Autriche-Hongrie, nous trouvons : en Styrie, 410,000 Slovènes, dominés par 900,000 Allemands. Les Slovènes sont presque tous groupés dans la région agricole (Basse-Styrie), dont les villes slaves (Maribor, Zélié, Ptoui) ont pris des noms allemands (Marburg, Zilli, Pettau). Ici encore, livres, journaux, bibliothèques, sont purement germaniques. En Carinthie, les Slovènes ne sont plus que 91,000 contre 270,000 Allemands. De même ici, bibliothèques, journaux, écoles, théâtres (à Klagenfurth et à Villach) sont aux mains des Allemands. La Carniole, toutefois, se défend mieux. Les Slovènes y sont au nombre de 400,000 : les Allemands, de 28,000 seulement. Ce qui n'empêche pas qu'à Loubljana les Allemands possèdent 2 lycées et 24 écoles, tandis que les pauvres Slovènes n'ont qu'un médiocre collège à la disposition de leurs enfants.

Vous savez avec quelle énergie les Allemands réclament Trieste (qui n'a pourtant jamais appartenu au Saint-Empire). Hé bien, la province du littoral ne comprend pourtant que 20,000 Allemands contre 760,000 Slaves ou Italiens! C'est bien autre chose encore en Dalmatie, où l'on ne trouve guère plus de 2,000 Allemands contre 570,000 Serbo-Croates!

Dans la Hongrie proprement dite, les Slaves, bien que « magyarisés » à outrance, constituent une minorité respectable, puisqu'ils sont au nombre de plus de 3 millions, contre 2 millions d'Allemands et 8,500,000 de Hongrois[1]. Mais la Croatie et la Slavonie nous offrent, en revanche, 2 millions 200,000 Slaves, contre 140,000 Allemands. Purement Slaves sont la Bosnie et l'Herzégovine, puisqu'on n'y rencontre que 5,000 Allemands contre 1,170,000 Serbes ou Croates.

Nous ne parlerons pas de la Roumanie, pays latin, où l'on trouve déjà toutefois 50,000 Allemands (sans compter les juifs). Mais la Serbie, heureusement indépendante, renferme 70,000 Allemands, dispersés parmi 2,500,000 de Slaves. La Bulgarie compte 40,000 israélites allemands, parmi 2,850,000 Slaves. La Turquie d'Europe, enfin, bien que fortement ébréchée, présente toujours 2,500,000 Slaves (Macédoine), contre 3 millions 500,000 Turcs, Albanais, Grecs, Arméniens ou juifs.

* * *

Si nous quittons les rives du Danube pour celles du Bosphore, d'autres complications nous attendent, qui s'y préparent depuis

(1) Voici les chiffres de M. Gonnard (*La Hongrie au XX^e^ siècle*, p. 45); ils sont extraits de l'*Annuaire statistique* de 1905 : Magyars, 8,588,834; Allemands, 1,980,423; Slovaques et autres Slaves, 3,037,754; Roumains, 2,748,726. Il reste 329,827 habitants non classés.

Digitized by Google

près d'un siècle. M. Victor Bérard en a raconté l'histoire dans toute une série de livres véhéments et informés, dont les deux derniers, *Le Sultan et l'Islam* et *La Révolution turque* se lisent comme de beaux romans exotiques. M. René Henry a, dans deux volumes sur le « Drang » germain vers l'Est, montré plus d'équanimité et pesé le pour et le contre. Ce n'est pas sa faute, si les événements de juillet 1908 ont quelque peu bousculé ses opinions optimistes (1).

En effet, quand M. René Henry, rentré de voyage, publia ses notes laborieuses, la situation était bien différente là-bas de ce qu'elle est aujourd'hui. On aurait mauvaise grâce à lui reprocher de n'avoir pas été habile prophète, et, en louant la modération autrichienne, de n'avoir pas prévu le coup de force qui annexa la Bosnie et l'Herzégovine au mépris des conventions, pas plus qu'il n'avait annoncé l'avénement des Jeune-Turque ni tenu compte de l'entente cordiale.

De fait, la carte diplomatique s'est trouvée remaniée du tout au tout depuis quelques mois; au lieu de se trouver devant une triplice redoutable, la France a maintenant deux alliés, dont l'un a repris quelque vigueur et a prouvé, à Belgrade et à Sofia, l'activité de sa diplomatie, tandis que l'autre a ruiné l'influence allemande à Stamboul. Sans l'or anglais, jamais Ahmed-Riza et ses amis n'auraient triomphé de la camarilla vieux-turque, dont l'or allemand entretenait le courage et les espoirs. D'autre part, le boycottage de Salonique a prouvé, mieux que le refroidissement des rapports avec Berlin, de quel côté se dirigeaient les sympathies foncières des populations ottomanes, et l'accord austro-turc, s'il ralentit cette guerre de trafic et la prive du *visa* officiel, ne réussira pas à éteindre le dernier brandon. En dépit des résistances de M. Constans dont on ne se gène pas à Constantinople pour critiquer, dans la colonie française, le peu d'enthousiasme pour le mouvement libéral (2), il est trop certain

(1) *Questions d'Autriche-Hongrie et questions d'Orient*, Paris, Plon, in-12.

(2) « Parce qu'un soir de novembre 1892, M. Clémenceau s'est mis dans la griffe de M. Constans, il faut que... M. Constans, le meilleur

Digitized by Google

maintenant que la gallophilie des dirigeants n'aura à redouter, dans l'avenir, d'autres restrictions que celles qu'un sentiment ultra-nationaliste pourrait leur conseiller dans un but politique.

De fait, ce sentiment existe à Stamboul, et il est très marqué. Déjà, dans l'affaire de Crète, on expérimenta combien était chatouilleux le patriotisme des Jeune-Turque; des membres de la presse française d'Orient, qui savaient à quoi s'en tenir sur le libéralisme de ces agitateurs à l'égard des étrangers, m'avaient, au cours d'un récent voyage, marqué leur scepticisme avec une exubérance imagée; ils n'avaient pas tort, semble-t-il, si j'en crois l'information suivante, publiée le 31 janvier par le journal *Stamboul :*

Le nouveau projet de loi sur la presse a été soumis au Conseil d'État; mais aucune décision définitive n'a encore été prise à ce sujet. Cependant, la presse unanimement s'élève contre certaines dispositions de ce projet qui équivaudraient à une suppression de cette liberté tant réclamée, obtenue si difficilement et qui menace de s'évanouir comme un beau rêve C'est ainsi qu'on exigerait de tout directeur de journal le dépôt préalable d'une caution de 500 livres. C'est sur ce dépôt que seraient prélevées les amendes imposées pour les infractions commises. Or, comme les prescriptions de la loi sont véritablement draconiennes, ni les journaux ni les journalistes ne pourront résister à un pareil régime. Si une pareille loi était définitivement adoptée, nous devrions alors chanter :

C'était pas la peine assurément
De changer de gouvernement.

Car les rigueurs de l'ancienne censure étaient encore préférables. On va tenter de la rétablir avec cette aggravation qu'elle ne sera plus une mesure générale, mais une arme de combat pour le gouvernement, ce gouvernement que nous appelons si sottement du beau nom de libéral. Le libéralisme du gouvernement! Quel paradoxe inepte!

exploitant du régime hamidien, reste l'ambassadeur de M. Clémenceau, l'un des fondateurs de *Pro Armenia.* » Victor BÉRARD, *La révolution turque*, p. 321. Cela se répétait tout haut devant moi à l'*Union française,* à Constantinople, et l'on m'expliquait ainsi qu'un groupe de bons Français eussent été amenés à fonder la *Turquie,* pour défendre des intérêts que paraissait négliger M. Régis Delbeuf, l'intelligent directeur du *Stamboul*, concitoyen et ami de M. Constans, ami aussi de M. Huguenin, directeur des chemins de fer allemands d'Anatolie. Voilà une triplice que n'aurait pas prévue, si elle était vraie, l'histoire contemporaine!

Digitized by Google

Le même journal analysait, dans son numéro du 14 mars, un projet de loi déposé par un député de Smyrne et dont voici les principales dispositions :

1° Désignation d'une commission chargée de revoir les statuts des sociétés étrangères établies en Turquie, en même temps de vérifier leur fonctionnement ;

2° Dans le cas où il ne serait pas possible de les modifier de façon à sauvegarder les droits ottomans, cette commission aurait à rechercher les moyens de tirer parti des dispositions favorables des puissances pour la suppression des *imtiazat* (privilèges, capitulations) ;

3° Adapter aux besoins et aux lois du pays le système et les tarifs de transport maritime ;

4° Assurer la protection de l'agriculture du pays, que ne protège pas suffisamment l'augmentation, à 15 p. c., portée des droits de douane ;

5° Mettre un terme à la circulation dans l'Empire des pièces de monnaie étrangères et régler le cours de celles du pays, de façon à ce qu'il soit uniforme dans toutes les provinces.

La prise en considération de cette motion nettement xénophile a été quelque peu orageuse ; mais un membre ayant fait observer qu'elle était « de nature à produire le meilleur résultat au point de vue de la situation générale », toute opposition cessa, et le projet fut renvoyé à la Commission du commerce et des travaux publics. Souhaitons qu'il n'en revienne que fortement amendé[1] !

Au surplus, il y a longtemps déjà que ces dispositions malveillantes des révolutionnaires turcs ont été notées et mises en bonne lumière. M. Bérard, dans un de ses plus beaux livres sur la société ottomane, rapporte les termes d'une lettre écrite, en août 1906,

(1) Il est plaisant de noter que la première école de commerce établie dans l'empire ottoman est l'œuvre... de la Mission laïque française, qui l'a annexée au lycée fondé par elle à Salonique. M. Vaxelaire, consul de Turquie à Bruxelles, constate dans un travail intéressant sur le *Rôle économique des consuls ottomans à l'étranger*, qu'elle a « déjà rendu d'im- « portants services et est appelée à en rendre de plus grands encore » (p. 42). Voilà un de ces empiétements que ne doivent regretter ni le prince Sabah-ed-din, ni le député de Smyrne Stepan Spartali !

Digitized by Google

par le prince Sabah-ed-din, l'un des chefs du mouvement, à sir Edward Grey :

« Il n'est pas impossible, y est il dit, que l'Orient ou une partie de l'Orient, poussée par la présomption, juste ou fausse, d'être en état de sujétion, puisse être amenée à sympathiser avec la doctrine panislamique, dans l'espoir d'y trouver les éléments d'une résistance dans toutes les contrées musulmanes, par laquelle l'unité constitutionnelle de la nation soit sauvée. Mais la politique panislamique n'est pas une explosion de fanatisme; c'est bien plus l'expression du mécontentement causé par les perpétuels empiétements des puissances européennes. »

Ces empiétements sont la réalité pure. Mais à qui en incombe la principale responsabilité? Je viens de lire une histoire de la Turquie (1), écrite par un patriote, visiblement soucieux d'atténuer les crimes, de pallier les fautes et de défendre les intérêts politiques et moraux de ses coreligionnaires; il ressort trop clairement de son exposé que ce sont les « entremangeries », comme eût dit Rabelais, auxquelles s'acharnent les factions politiques et religieuses, qui ont affaibli et déconsidéré le gouvernement turc devant l'Europe. L'impuissance du maître, trop longtemps esclave d'une féodalité de pachas provinciaux qui exploitent sans scrupule les populations marchandes et rurales, les rivalités entre sectes, la détresse financière, le relâchement administratif, l'indolence de la race, tout a favorisé les empiétements que déplorait, en 1906, le prince Sabah-ed-din; disons que tout les a rendus nécessaires, au point que l'action diplomatique d'un ambassadeur à Stamboul ressemble aussi peu à celle d'un ministre à Bruxelles, qu'un zaptieh ou même un bachi-bouzouk fait penser à un garde-civique de notre pacifique royaume.

* * *

J'ai parlé de l'indolence naturelle du Turc; elle n'est pas seulement attestée par la vie politique et religieuse de l'Empire ottoman jusqu'à nos jours; l'examen le plus sommaire de sa

(1) Youssouf Fehmi, *Histoire de la Turquie*, Perrin, éd. petit 8°, 1909.

Digitized by Google

situation économique, par quelque bout qu'on l'aborde, en fournit la constante et frappante démonstration.

La Belgique a des rapports commerciaux avec l'Empire ottoman, ou plutôt elle devrait en avoir. Les statistiques démontrent, en effet, que l'exportation de Turquie chez nous de certains articles parfaitement commerçables ou bien n'a pas lieu, ou bien ne donne que de minimes résultats. L'importation de seigles, qui donnait 1,285,325 kilogrammes en 1907 et 1,474,800 kilogrammes en 1906, paraît avoir cessé en 1908. Celle des peaux brutes, que faciliterait et justifierait la forte production ovine et caprine de l'Empire, celle des bitumes et asphaltes, dont il possède de riches gisements, sont tout simplement inexistantes ; celle du froment, du maïs et des orges sont en recul; le vin lui-même s'exporte moins (3,591 hectolitres en 1906, 3,134 en 1907, 2,403 en 1908), et, ce qui étonne davantage, le tabac (195,210 kilog. en 1906, 113,230 en 1907, 91,431 en 1908) (1).

Ainsi la veulerie ottomane ne sait même pas, à défaut d'une progression observée chez tous ses voisins et rivaux, maintenir les positions acquises.

* * *

Pour le touriste qui passe, la lorgnette ou le Kodak en bandoulière, les rives du Bosphore sont un séjour paradisiaque. Pour l'homme qui enquête, veut voir, fait causer les indigènes, contraint même le monde des chancelleries à quelques indiscrétions plus ou moins involontaires, la Turquie se révèle sous des aspects bien différents, et je crains que la révolution du 24 juillet n'y change pas la face des choses autant qu'il conviendrait pour rapprocher ce pays de notre civilisation occidentale.

Ce qu'il faudrait, en effet, changer tout d'abord, c'est l'homme, et quel est le magicien qui réalisera ce prodige?

L'homme est peut-être aussi bon de nature, sinon meilleur là-bas que chez nous, il est en tout lieu aimable et empressé à vous servir; il a des vertus de sobriété, de loyauté et de finesse naturelle; mais il est indolent, routinier, sale et abruti par le

(1) J'emprunte ces chiffres à l'étude de M. Vaxelaire.

Digitized by Google

fatalisme religieux, les traditions sociales et les pratiques administratives. Il n'y a qu'à échanger quelques mots avec un employé de chemin de fer ou de douane, un percepteur de tramway, de bateau ou de pont pour éprouver qu'on n'est plus en Europe.

Un fonctionnaire d'un rang déjà élevé, qui, depuis vingt ans, végète et moisit dans Stamboul, m'a fait à ce sujet de précieuses confidences Slave d'origine il parle le grec et le turc comme sa langue maternelle; il est avec ses administrés sur un pied de familiarité qui lui ouvre les portes les mieux cadenassées; nul n'en sait plus long que lui sur les mœurs intimes et la vie intérieure de l'habitant. Cette vie est un perpétuel mensonge si on la juge du dehors. Pauvreté, misère sordide, haine de l'étranger, surtout s'il est laborieux et progressif, voilà le résumé de longues et douloureuses observations d'un homme, qui a passé le meilleur de son existence parmi des gens, dont le chef est orné du fez. Avec cela, un contentement de soi qui passe l'imagination. Des journaux français s'impriment à Constantinople et sont contraints de peindre cette société décadente sous des aspects qui enchantent. J'ai lu consciencieusement une suite de numéros des quotidiens *Stamboul* et *La Turquie;* on croirait — et on aurait tort — ces feuilles à la solde de Yildiz-Kiosque; les déplacements du moindre effendi les occupent au moins autant que les surprises de la politique internationale; ne leur demandez aucune protestation énergique contre la surveillance policière qui continue à s'exercer, ni contre la saleté des rues, mal ou point pavées, ni contre les lampions qui tiennent lieu de réverbères, ni contre les ponts branlants où une voiture doit aller au pas pour ne pas écraser les mendiants ou briser ses ressorts (et quels ressorts!), ni contre l'exploitation de l'étranger qui prend les formes les plus ingénieuses et les plus imprévues, ni contre le pullulement de chiens de tout poil, sans provende ni asile, spectacle qui écœure et afflige à la fois! Non, la Turquie est le premier pays du monde et les Turcs sont les meilleurs et les plus parfaits des humains.

Au surplus, questionnez les économistes et les écrivains politiques indépendants; il vous en apprendront bien d'autres. Dans un livre récent que je citais tantôt et qui fait suite logique-

Digitized by Google

ment à ceux de M. Victor Bérard, si éloquents, si riches de documentation, M. René Henry nous parle de la situation actuelle de la Macédoine; il nous montre ce qu'est devenue son agriculture, jadis florissante :

« Un vali répondait au colonel Yankof, Bulgare-Macédonien,
« qui lui avait demandé pourquoi les Turcs ne consentaient pas
« à faire dans l'empire une place meilleure aux Jougo-Slaves :
« Parce que laborieux comme vous êtes, vous nous devanceriez,
« et l'empire ottoman s'écroulerait.

« Les Chrétiens, devenus conscients de leur dignité d'hommes
« et de leur nationalité, veulent être libres. Les Musulmans sont
« décidés à arrêter cette poussée d'en bas qui — puissante
« comme une force naturelle — commence à les épouvanter.
« Des Osmanlis regrettent de ne pas avoir eu, jadis, en s'instal-
« lant, assez de prévoyance pour faire maison nette — comme,
« au moyen âge, leurs amis prussiens dans les pays slaves, à
« l'est de l'Elbe (1).

« Ils se figurent que leur mansuétude passée — qu'ils peuvent
« tout au plus invoquer comme circonstance atténuante de leurs
« méfaits présents — leur donne sur les Chrétiens le droit absolu
« du vainqueur sur l'esclave antique (2). »

Voilà ce que les Turcs — les braves Turcs — ont fait d'une terre réputée jadis pour sa fécondité, ce qu'ils entendent qu'elle

(1) Voir BÉRARD, *En Macédoine*, p. 150.

(2) Le mal n'est pas sans remède s'il faut en croire M. Victor Bérard :
« Pays côtier de l'hinterland bulgare, la Macédoine réformée et mise en
« valeur sera la meilleure colonie de la principauté (*du royaume*). Plaine
« maritime au pied de la montagne slave, la Macédoine appelle la descente
« des « Auvergnats » ; on a vu quelquefois les gens des plaines conquérir
« les monts par la force; en paix, on voit toujours les gens des monts
« conquérir les plaines par le travail et l'endurance. La Bulgarie aurait
« tout à perdre d'un bouleversement soudain, qui partagerait la Macédoine
« entre plusieurs compétiteurs: elle a tout à espérer d'une lente et paci-
« fique évolution, qui donnera le premier rang aux plus sobres, aux plus
« économes, aux plus tenaces : « Le Bulgare, dit le proverbe turc, chasse
« le lièvre en *araba* (grosse charrette de ferme à roues pleines) et finit par
« le forcer. » *La révolution turque*, p. 271-272.

Digitized by Google

reste le plus longtemps possible! N'y a-t-il pas là de quoi dérouter nos espoirs les plus modiques et décourager notre optimisme?

* * *

Bien des fois ces pensers et d'autres plus mélancoliques assaillirent mon esprit, lorsque je parcourais les rues bruyantes, étroites et sales de Constantinople. Je les roulais en moi, après avoir assisté à cette vaine et somptueuse parade du Selamlik, où la prévenance de notre ministre m'avait valu une place de premier rang.

Mais, échappé de tout ce faste et de cette atmosphère courtisanesque, je m'égarai au retour vers les quais, non loin de Dolma-Baglché, et je sentis peu à peu, devant ce merveilleux spectacle de nature, ma tristesse et mon dépit se fondre et s'éteindre... Là, tandis que je m'accoudais au garde-fou, penché vers le clapotis des flots, je suivais de l'œil des hommes de peine, attelés en longue grappe à un fort cable, au bout duquel, bien loin, dans les eaux sombres, ruisselait et frétillait la pêche miraculeuse du Bosphore. Ces hommes chantaient, et le lent rythme de leur chanson servait d'accompagnement au lent rythme de leur effort. Ils étaient vêtus de loques éclatantes, quelques-uns avaient la tête nue et rase, d'autres le haut et capricieux turban syrien; tous paraissaient joyeux et insouciants comme la vie de cette terre bénie.

Et voici qu'à ma gauche, par-dessus l'arcade dégagée d'une vieille demeure, aux tons ocres et roses, qui trempe ses soubassements dans la mer, arrivent quatre femmes, dont deux voilées à la mode d'hier; leurs yeux sont flétris et inquiets et leur démarche lente et gênée, tandis que leurs jeunes compagnes, l'une vêtue d'une sorte de manteau sombre, l'autre enveloppée dans un cache-poussière grisâtre, offrent d'agréables minois au regard, se donnent gaîment le bras et se balancent d'un mouvement plein de jeunesse et d'audace. Elles ont déjà deviné ma curiosité et surtout celle d'un compagnon plus jeune; elles ralentissent le pas, se retournent, se retournent encore... Mais déjà, pareilles à des *dueñas* andalouses, les deux femmes mûres

Digitized by Google

qui les escortent leur ont fait un signe impérieux, et nous les perdons de vue au détour du chemin. Il ne nous reste que la ressource d'observer là-bas, au débarcadère prochain, une grosse négresse affalée contre le bastingage, et qui, désœuvrée, fume béatement une cigarette, dont elle mâchonne, plutôt qu'elle ne la tient entre les lèvres, le bout ignoblement juteux...

Et je me dis que dans cette fuite de femmes voilées, dans cette quiétude paresseuse, dans cette lenteur amusée du labeur indigène, j'ai comme en raccourci le tableau de cette vie orientale, où notre fièvre va chercher des dérivatifs et des thèmes d'activité souvent périlleux et toujours décevants. Ah ! ténèbres d'Orient, pourquoi tenter de vous dissiper, pourquoi vouloir lever votre voile ?

M. WILMOTTE.

Digitized by Google

POURQUOI DEVIENT-ON VIEUX ?[1]

IX

Reprenons pour un instant l'hypothèse de Metschnikoff et demandons-nous si, dans le cas où elle viendrait à se vérifier, il ne serait pas possible de nous garer du sénilisme.

Pour atteindre ce but, deux voies s'ouvriraient devant nous. D'une part, détruire les microbes vénéneux habitant l'intestin, ou, ce qui revient à peu près au même, neutraliser sur place leur virus; de l'autre, maintenir l'intégrité de la muqueuse intestinale de telle sorte que ni de ces conditions — la plus efficace des deux — se réalisant ni microbe ni virus ne puissent prendre l'offensive. La seconde serait au moyen d'un régime judicieusement conçu et scrupuleusement observé : régime d'ailleurs variable pour chaque individu mais néanmoins basé sur le principe suivant : proportionner toujours la quantité et la qualité des aliments à la digestivité de l'estomac et de l'intestin. Les conseils du médecin — si tant est qu'on les sollicite et qu'on se donne la peine de les suivre — rendront certainement plus facile l'exécution d'un tel programme. Je suis convaincu toutefois qu'en s'observant d'assez près, pour peu qu'on s'y applique avec une certaine persévérance, un profane intelligent et d'esprit méthodique parviendra sans trop d'effort à dresser un répertoire d'*ingesta* en rapport

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de février 1909.

Digitized by Google

avec ses aptitudes digestives. Qu'il se pénètre entre autres de cette idée que l'on mange presque toujours trop. Qu'il se garde aussi d'un autre excès : l'abus du régime animal; car sans adopter la thèse végétarienne — trop exclusive et d'ailleurs physiologiquement fausse — on doit reconnaître que l'organisme humain n'est pas encore mûr pour l'alimentation purement carnée. Se conformant au vieil adage : *In medio virtus*, le mieux est d'adopter un régime mixte.

Inutile d'ajouter que la régularité des repas, une mastication lente, un repos d'une demi-heure au moins après chaque réfection, suivi d'une promenade au grand air, et, chose plus importante encore, une composition simple et pourtant appétissante des mets, compléteront efficacement les précédentes indications.

Comme en tout il faut s'y prendre à temps, on aura en outre pour devoir de surveiller l'alimentation de l'enfance, laquelle sera soumise — *mutatis mutandis* — aux règles présidant à celle de l'adulte.

Malheureusement, mille circonstances inséparables des hasards de la vie sont là pour empêcher qu'on ne suive ces conseils. Faut-il donc alors se résoudre à une stérile expectation ? Non sans doute. Il nous reste encore une ressource : traquer et détruire dans leur propre repaire les microbes infectieux qu'héberge l'intestin.

Or, l'agent capable de les exterminer, Metschnikoff se fait fort de l'avoir découvert. Il s'agit d'un bacille très spécial, relativement volumineux, possédant une double faculté : celle d'abord de parcourir d'un bout à l'autre tout le tube digestif sans en subir aucun dommage, ce qui lui permet d'arriver vivant jusqu'au gros intestin; puis la propriété plus avantageuse encore de fabriquer une grande quantité d'acide lactique dont la présence enraye les fermentations putrides et que, pour ce motif, on administre depuis des années déjà contre la diarrhée des enfants. Ce précieux bacille se rencontre en abondance dans le lait caillé tel que l'obtiennent les paysans bulgares, et l'on

Digitized by Google

connait aujourd'hui des procédés pratiques permettant de le cultiver sur une grande échelle.

Cette habile stratégie risquerait cependant de ne point aboutir si, en même temps qu'on envahit la place, on y laissait pénétrer de nouveaux renforts. C'est dire qu'il faut barrer la route aux microbes apportés par l'alimentation. Cela s'obtiendra en proscrivant les fruits et les légumes crus, lesquels sont exposés à des contaminations diverses, en n'usant que de l'eau bouillie à moins qu'on ne soit sûr de sa stérilité. Il conviendrait enfin de réduire au minimum la quantité de viande ingérée. On sait en effet — je l'ai dit déjà — qu'il existe dans la cavité intestinale deux espèces de flores microbiennes : l'une inoffensive, prédominante chez le nouveau-né; l'autre, virulente, qui se développe de plus en plus avec l'âge. Et cette différence, d'après H. Tissier, serait due à l'animalisation croissante du régime.

Dans l'éventualité d'un échec, un dernier recours s'offrirait à nous : la future découverte d'un de ces admirables serums qui savent tuer certains microbes ou neutraliser leur poison sans compromettre la vie de celui qui en souffre.

En attendant, on pourrait user d'un moyen radical, lequel aurait tout au moins l'avantage, s'il était mis en œuvre, de fournir à nos opérateurs une excellente occasion de s'exercer la main : je veux parler de l'ablation du gros intestin: Reliquat atavique, inadaptable, de notre ancestralité quadrupédique, cet organe n'a pour nous qu'une très faible utilité : encore payons-nous bien cher ses bons offices par les souffrances qu'il nous occasionne, par les dangers mortels, celui de l'appendicite entre autres, auxquels ses maladies nous exposent.

D'autre part — la chose est démontrée — une suppression quasi-complète de ce segment d'intestin n'entraîne guère plus d'inconvénients que l'extirpation d'un simple appendice. Et le temps viendra sans doute où cette dernière intervention figurera dans la pratique courante à

Digitized by Google

titre d'opération préventive. A l'exemple de cette doctoresse américaine qui prête à s'embarquer pour l'Europe, voulut, pour sa tranquillité, qu'on la délivrât de son appendice, des gens précautionneux — et ils n'auront pas tort — tiendront à se débarrasser à l'avance de ce perfide diverticule.

Il n'est pas très sûr, malheureusement, que la résection même totale du gros intestin aurait pour conséquence la disparition de ses microbes : certaines observations feraient croire qu'en pareil cas on court encore le risque de les voir s'établir, faute de mieux, dans une autre partie du tube intestinal.

Mais un autre facteur — toujours d'après Metschnikoff — revendiquerait une part assez considérable dans l'obsolescence sénile : ce sont les *phagocytes*, les cellules dévoratrices auxquelles est dévolue la tâche de consommer la ruine des éléments débiles. Leur destruction permettrait la survie d'une partie au moins de nos cellules. Mais on ne peut oublier les services qu'ils nous rendent — tellement inappréciables que la vie sans eux ne serait plus possible. Au surplus, s'en défaire n'aurait rien de facile : car leur nombre est immense, leur armée formidable. Rien que dans le liquide sanguin on n'en compte pas moins de 10,000 à 12,000 par millimètre cube; et comme le corps humain renferme au bas mot sept litres de sang, le chiffre total des globules en question s'élèverait, si je calcule bien, à 70 ou 80 milliards, chiffre que doublerait peut-être, si l'on pouvait en supputer le nombre, la multitude des globules en balade dans le restant du corps!

X

Tout cela, j'en conviens, sonne un peu comme une utopie. Parmi toutes ces indications, celles qu'il serait avantageux de suivre ne sont guère applicables et celles qui peuvent être obéies n'ont qu'une utilité problématique

Digitized by Google

ou restreinte. Si pénible qu'en soit l'aveu, il faut donc bien reconnaître que jusqu'ici la science ne nous apporte, pour prévenir l'invasion du sénilisme, qu'un secours bien précaire.

Mal armé contre lui, elle n'est cependant point tout à fait impuissante. A défaut de remèdes inventés dans les laboratoires, l'empirisme — la science des non-savants — n'a pas été sans fournir quelques enseignements pratiques.

Depuis Hippocrate — on le savait même avant lui — nul n'ignore les effets « toniques » exercés sur l'organisme par certains applicata. Sans en posséder la notion, l'antiquité pratiquait déjà la *physiothérapie*, autant et même plus qu'aujourd'hui. La vie à l'air libre, l'entraînement musculaire, malheureusement vicié par la vogue immodérée dont jouissait alors l'athlétisme, l'usage journalier des bains chauds et des affusions froides formaient les bases principales de l'hygiène des Romains et des Grecs. Et de fait, il est actuellement démontré que tout cela stimule bien effectivement l'activité de nos organes, notamment celle des centres nerveux, les préservant ainsi contre l'envahissement de l'apathie sénile.

Complétez ces réconfortantes pratiques par une distribution rationnelle du temps, par la régularité de la vie, par l'équilibration de la veille et du sommeil, du travail et du repos; ajoutez-y, ce qui importe encore davantage, une constante sobriété : et vous aurez fait tout ce que l'expérience et la raison prescrivent pour retarder l'heure du déclin.

Qui n'a ouï parler du fameux livre de Louis Cornaro, personnage qui naquit à Padoue en 1462 et mourut plus que centenaire ? Ce livre fut écrit alors que l'auteur touchait à ses nonante-six ans. Il y raconte qu'ayant au cours d'une orageuse jeunesse compromis sa santé par toutes sortes d'excès; il s'avisa un beau jour de réformer ses habitudes; et s'étant prescrit à lui-même un régime d'une extrême sévérité, il crut pouvoir attribuer à sa stricte observance non seulement un rétablissement inespéré mais aussi la faveur d'une très longue existence.

Digitized by Google

Si un exemple faisait loi, on trouverait là une preuve de l'excellence d'une alimentation peu riche et peu copieuse. Il ne conviendrait cependant pas à tous de s'astreindre à une telle privation. Mais sans aller jusqu'à l'ascétisme de ce bon Cornaro, on ne peut qu'approuver — plus ou moins — ses prescriptions en ce qui concerne le régime carné.

Non pas que prise en soi l'habitude de la viande soit contraire à l'hygiène : car, je le répète encore, elle constitue un aliment physiologique idéal. Perdus dans leurs pampas, les cow-boys de l'Argentine ne vivent-ils pas de pemmican durant des mois et des mois, toujours conservant une robuste santé? Les inconvénients n'apparaissent que si l'usage tourne à l'abus : lorsque, par exemple, une disproportion trop marquée s'établit entre l'absorption des viandes et l'élimination des produits de leur incomplète combustion. Une des causes les plus fréquentes de cette rupture d'équilibre est le défaut d'exercice au grand air. Toutefois, poussé à l'excès, le mouvement lui-même fournit de trop abondants résidus, ce qui impose aux appareils dépurateurs, sous peine de rétention, un travail excessif.

On vante trop aussi, à mon sens, les prétendus bienfaits d'une occupation intellectuelle au point de vue de la santé physique. Je veux bien qu'une application uniquement distractive, n'occasionnant nulle sensation pénible — telle la lecture d'un roman, d'un livre de voyages — n'ait rien qui puisse lui nuire. Mais quelle différence entre ce plaisir d'oisif et le lassant effort d'une production incessante ou hâtive : celle, par exemple, de l'écrivain, de l'artiste, de l'avocat, de l'ingénieur, du médecin! Jamais pareil travail ne se fait sans fatigue, et celle-ci se paye avec usure par une précoce détérioration de nos centres nerveux. Dans la joie du succès quand le succès lui vient, dans la satisfaction du devoir accompli l'intellectuel pourra trouver l'oubli de son labeur : le surmenage subi naguère n'en laissera pas moins chez lui une trace ineffaçable.

Il en sera de même dans la sphère émotive. Une impression morale intense — qu'elle soit joie ou chagrin — pro-

Digitized by Google

voque à l'instant même dans la circulation du cerveau une perturbation profonde qui, fréquemment répétée, affecte inévitablement la nutrition de ses cellules.

Pour celui qui veut demeurer longtemps jeune, l'idéal serait donc l'existence végétative d'un fakir ou d'un joghi. A tout le moins devrait-il éviter toute tension corporelle et s'astreindre à une immobilité psychique aussi complète que possible, se confiner en un mot dans une immuable insensibilité et dans un égoïsme absolu. Mais tenter une pareille expérience, ne serait-ce pas se condamner déjà à une vieillesse anticipée? Celui qui voudrait s'y soumettre, au cas où elle réussirait, deviendrait vieux sans jamais avoir été jeune.

D'ailleurs, par le fait, les agitations de la vie moderne la rendraient matériellement impossible. Et comme l'avenir nous réserve sans doute une existence de plus en plus surchauffée, je crains bien qu'au lieu de diminuer, les chances du sénilisme n'aillent toujours en croissant. Qu'on ne s'imagine point, en effet, que l'adaptation des individus aux circonstances nouvelles créées par le progrès s'effectue de soi-même et sans nul préjudice. Toujours l'homme civilisé retarde sur son siècle. Nos grands-parents n'étaient pas nés pour affronter la trépidation bruyante, le bruit assourdissant, la vertigineuse allure d'un train de chemin de fer. Nous-mêmes ne sommes nullement accoutumés aux performances trop récentes de l'auto, ainsi qu'à la vie outrancière dont elle n'est qu'un symptôme. Nos nerfs, quand un chauffeur maladroit ne les écrase pas avec le reste, en éprouvent un contre-coup fâcheux; c'est ainsi que chaque jour davantage la neurasthénie, l'importune neurasthénie, détraque nos cerveaux et nos moelles.

Sans doute, ceux qui viendront après nous réussiront à s'y faire. Mais ce résultat à peine acquis, il leur faudra bon gré mal gré traverser à leur tour, sans y avoir été suffisamment préparés, l'épreuve autrement périlleuse et autrement émouvante de la navigation aérienne. Jetant un regard en arrière, ils se diront alors qu'à côté de la leur notre exis-

Digitized by Google

tence s'est écoulée au milieu d'un calme plat, engourdie dans une béatitude nirvanienne!

Admettons cependant que par impossible une créature humaine soit soumise dès le berceau aux mesures préservatrices que je viens d'énumérer. Aurait-elle, même alors, la certitude d'un plein succès? Assurément non, car il lui faudrait toujours compter avec ses tares héréditaires dont nul de nous n'est exempt, légères ou graves, visibles ou latentes, d'échéance tantôt précoce et tantôt tardive. C'est à cause d'elles que tant d'êtres souffreteux, débiles, mal venus, n'ont pas même l'espoir de vieillir à leur heure. C'est aussi, par contre, à la faveur d'une heureuse sélection que se neutralisent ou s'éteignent ces dispositions néfastes : et là sans doute réside le secret de ces interminables jeunesses qui ont rendu célèbres les noms de Richelieu, du comte de Saint-Germain et de Ninon de Lenclos.

XI

Virtuellement éludable, la maladie qu'est la vieillesse, pratiquement, ne peut être indéfiniment évitée. Mais est-elle en outre incurable, et faut-il renoncer à toute chance d'en ralentir le cours? A cette question l'expérience a déjà répondu. Il existe une hygiène du vieillard — la *gérocomie* des anciens — capable d'enrayer dans une certaine mesure les progrès du sénilisme. Cette hygiène curative ressemble naturellement beaucoup à celle qui s'applique à prévenir la vieillesse, sans néanmoins se confondre avec elle.

Voici quelques-uns de ses préceptes, faciles à formuler, mais moins faciles à suivre, que j'emprunte à un praticien anglais, le docteur Weber, lequel en aurait fait l'essai sur sa propre personne avec un complet succès : chose qui me surprend un peu, le médecin étant peut-être de tous les mortels celui qui se trouve le plus souvent forcé, à son grand dam, d'enfreindre personnellement les règles de l'hygiène. Il faudrait s'efforcer de ménager ses forces; respirer

Digitized by Google

un air pur dans l'habitation et au dehors; se coucher tôt et se lever de bonne heure; entretenir l'activité de la peau par de fréquents lavages; se contenter d'une alimentation simple et plutôt végétale; manger peu et boire peu, surtout le soir; porter des vêtements chauds; enfin tenir le ventre libre ne fût-ce que pour garder l'esprit dispos, ainsi que le proclame l'aphorisme : *Magna pars libertatis est benè moratus venter.*

Ce programme est parfait et nul n'y contredira. Mais quand notre confrère renchérit sur l'hydrothérapie ordinaire du vieillard en lui prescrivant l'usage *quotidien* du bain et du tub, il sacrifie un peu trop, me semble-t-il, aux habitudes anglaises; et lorsqu'il limite à six ou sept heures la durée du sommeil, on s'aperçoit aussi qu'accoutumé — de par sa profession — à des nuits écourtées, l'auteur a fini par croire inutile un plus long repos.

Je ne puis davantage partager ses vues quant à la nécessité des grands mouvements respiratoires et même des ascensions. Mieux vaut laisser cela aux jeunes alpinistes et conseiller aux vieillards de courtes et lentes promenades, assez courtes et assez lentes pour ne surmener ni ses poumons ni son cœur.

Encore ces derniers exercices ne sont-ils point toujours salutaires aux vieilles personnes. Avec leurs échanges normalement limités, celles-ci — les femmes surtout — ne réclament que très peu de mouvement et très peu d'oxygène. J'en ai vu se maintenir en parfaite santé durant des années et des années sans quitter leur chambre un seul jour. Elles n'éprouvent ni le besoin ni même le désir de quitter la maison. Les religieuses attachées à des services hospitaliers vivent dans un sédentarisme perpétuel : et néammoins, j'en fournirais au besoin la preuve, beaucoup d'entre elles atteignent un âge très avancé. « Il ne faut pas, dit Guinon, déplacer les vieilles gens pas plus qu'il ne faut remuer les vieux vins. »

On pourrait toujours, au surplus, compenser ce défaut d'exercice par des massages généraux ou locaux propres à

Digitized by Google

activer le cours du sang, à assouplir des muscles raidis, à mobiliser des jointures ankylosées par un rhumatisme chronique.

Enfin, pour bien des cas, l'intervention du médecin opposera à l'avachissement sénile une entrave efficace en combattant les accidents morbides de toute espèce qui souvent le compliquent ou l'aggravent.

XII

A ces utiles mais banales prescriptions des études ultérieures viendront certainement apporter de précieux compléments. Maintenant déjà, sans atteindre au progrès que nous attendons d'elle, la médecine sait à peu près dans quel sens il lui faudra diriger ses recherches.

On se souvient du bruit fait dans le monde, vers 1889, par la découverte du célèbre physiologiste Brown-Séquard. S'appuyant sur de très nombreuses expériences, dont plusieurs pratiquées sur sa propre personne, il démontra que certaines glandes du corps ne se contentaient pas de sécréter des matières liquides — tels la salive et la bile — déversées ensuite directement et indirectement au dehors, mais qu'en outre elles fabriquaient sur place des substances chimiques très complexes — produits d'une *sécrétion interne* — qui au lieu de s'écouler loin d'elles sont reprises par les vaisseaux mêmes de la glande et se répandent ainsi dans le sang. Ces sécrétions internes remplissent un rôle considérable que nul ne soupçonnait naguère, les unes agissant d'une façon extraordinaire sur les centres nerveux, d'autres sur les vaisseaux, d'autres encore sur l'activité des échanges.

Personne ne conteste plus aujourd'hui la réalité du fait; et les sucs qu'on extrait à présent de toutes sortes d'organes tendent à prendre en physiologie et en médecine un rang de plus en plus important.

Une science nouvelle — l'*opothérapie* — est née de cette étude, qui consiste à combattre par l'administration de ces

Digitized by Google

produits l'insuffisance fonctionnelle des organes chargés de les fabriquer ou même à en compenser l'absence. Ce traitement tout moderne et basé sur des principes absolument scientifiques offre, chose singulière, une certaine analogie avec un très ancien préjugé répandu chez les peuplades sauvages où les jeunes guerriers se nourrissent du cœur, du foie, des reins d'un ennemi mort pour s'approprier leurs soi-disant vertus.

Au nombre des remèdes précieux qu'on lui doit et dont l'efficacité n'est plus à démontrer figurent les produits d'origine thyroïdienne, extraits d'une glande presque invisible que nous portons au cou, en dessous du larynx. Tantôt cette glande prend un développement excessif, formant alors ce qu'on appelle le *goitre*. Tantôt elle s'atrophie et sa disparition donne lieu à une maladie très spéciale, le *myxœdème*, contre lequel les préparations thyroïdiennes agissent d'une façon merveilleuse en opérant parfois une véritable *réjuvénation*.

J'ai encore présent à l'esprit le souvenir d'une patiente atteinte de cette affection dont la nature était demeurée longtemps méconnue et qui ne fut en conséquence soumise que tardivement à la médication thyroïdienne. Une couple de semaines s'était à peine écoulée que l'on constatait dans son état un changement manifeste; et quelques mois plus tard cette femme que j'avais connue faible, anervée, sans appétit, sans sommeil, avec la face bouffie, empâtée des anciens paralytiques, la taille informe, les jambes engorgées, la peau écailleuse et sèche, le crâne chauve, les dents nécrosées comme celles des vieillards très caducs, cette femme, dis-je, avait retrouvé en grande partie la délicatesse de ses traits, le velouté et la coloration normale de sa peau, une sveltesse depuis longtemps disparue, un entrain tout juvénile et, chose plus extraordinaire encore, une chevelure absalonienne dont l'abondance, le lustre, la teinte d'encre n'empruntaient rien — je m'en suis assuré — aux artifices du coiffeur.

Il est de fait qu'à mesure que nous avançons dans la vie

Digitized by Google

le corps thyroïde va toujours diminuant de volume ; il subit même parfois une atrophie presque complète, ainsi qu'en témoigne le creux qui se forme sur le devant du cou et que limitent à droite et à gauche, chez les vieillards un peu maigres, deux longs plis disgracieux.

XIII

Rendre plus lent le vol des heures serait déjà pour le vieillard une chance inespérée. La prétention de leur faire rebrousser chemin lui paraîtrait une folle gageure. Et cependant, de même qu'il n'existe aucune raison biologique nécessitant le sénilisme, rien non plus ne s'oppose — théoriquement — à sa rétrogradation.

En pleine période de caducité l'on observe en effet, dans certaines régions du corps, une tendance au retour vers l'état infantile. C'est ainsi que l'on voit apparaître, accolés aux lamelles minéralisées formant la charpente de l'os, des éléments gigantesques qui s'amusent à les ronger, comme un acide fait du marbre. Or, ces cellules géantes, ces *mangeuses d'os* sont douées d'une vitalité extrêmement intense, comparable à celle de la plus vivante, de la plus plastique des cellules embryonnaires.

Quelque chose d'analogue s'observe pour les fibres musculaires. Leur atrophie dépend, elle aussi, d'une prolifération active des cellules auxquelles elles servent de support.

Enfin, des observations toutes récentes dues à la collaboration d'un botaniste, d'un zoologiste et d'un anatomo-pathologiste — Farmor, Moore et Walker — ont révélé un fait étrange, paradoxal, propose à mettre en lumière la vitalité latente du vieillard. Voici comment, en le dépouillant de tout terme technique, on pourrait en faire l'exposé. Au dire de ces auteurs, les cellules constituant le noyau des tumeurs cancéreuses sont en tout point pareilles à celles qui, chez l'animal mûr pour la procréation, se sont spécialisées en vue de cette fonction par une *simplification* très particulière de leur structure et font déjà virtuellement partie du futur em-

Digitized by Google

bryon. Seules ces dernières possèdent le pouvoir d'engendrer un nouvel être en s'unissant à des cellules analogues mais inversement sexuées. Or, chacun le sait, les vieillards présentent à l'égard du cancer une désolante prédisposition. N'est-ce pas dès lors une chose digne de remarque que cette extraordinaire réversion qui fait surgir ainsi dans un organisme sénilisé, depuis longtemps inapte à toute fonction génératrice, des cellules dont la structure rappelle à s'y méprendre la disposition si caractéristique des éléments destinés à la reproduction

En plus de ces rajeunissements partiels, accidentels ou normaux, s'accomplissant dans l'intimité des tissus, on connaît certains états morbides où le corps tout entier — je parle de celui de l'adulte et non, hélas! de celui du vieillard — tend à reprendre anachroniquement un aspect infantile. La taille reste naturellement la même; mais les formes affectent l'apparence gracile, le galbe délicat qu'elles ont coutume de revêtir chez les adolescents : d'où le nom significatif d'*infantilisme réversif* sous lequel le docteur Gaudy a désigné cette singulière affection, d'ailleurs peu commune et qui paraît dépendre d'une lésion thyroïdienne.

Plus favorisées que nous, certaines espèces nous offrent, à l'état absolument normal, d'indéniables exemples de ces rajeunissements complets. Avant de devenir un animal parfait, entre l'enfance et l'âge adulte — si je puis m'exprimer ainsi en parlant d'un insecte — le papillon retourne en quelque sorte au stade embryonnaire. Si vivante, si active avant l'heure de la métamorphose, sa larve, celle-ci une fois achevée, se transforme en une masse absolument inerte, sous une enveloppe rigide. Crevez cette coque, pressez-la entre les doigts et vous en verrez sortir une pulpe molle, blanchâtre, homogène, où l'on ne retrouve ni les muscles, ni les vaisseaux, ni les nerfs de la larve au dépens de laquelle elle s'est formée. Et cependant de cette masse informe va sortir, un peu plus tard, un être débordant de mouvement et de vie, le plus brillant, le plus léger, le plus gracieux peut-être de la faune aérienne.

Digitized by Google

XIV

Jusqu'au jour où utilisant l'ensemble de ces données on aura découvert un moyen suffisamment pratique d'enrayer l'involution sénile, il faudra bien nous résigner à suivre le conseil de Montaigne : « nous plastrer et nous estançonner » autant que faire se peut.

Et c'est ici que vont intervenir les ressources esthétiques dont l'invention se perd dans la nuit des temps. Certes, je n'oserais affirmer que la femelle de l'anthropopithèque ait eu déjà, comme plus tard Jézabel, le souci de peindre et d'orner son visage. Mais en tout cas on aurait à remonter bien haut le cours des âges pour seulement entrevoir, dans un nébuleux passé, l'époque préhistorique où nos arrière-parents étalaient sans vergogne, visibles à tous les yeux, les déplaisants stigmates de la sénilité.

Toujours est-il que l'usage des fards, des pâtes, des parfums remonte à une très haute antiquité, et qu'à ces cosmétiques les élégantes d'aujourd'hui ont joint toute une série d'ingénieuses pratiques à l'aide desquelles elles parviennent à dissimuler plus ou moins — avec la complicité d'un demi-jour discret — les outrages des ans.

Ai-je besoin de les nommer ? Qui ne connaît la parure menteuse, mais non pas inutile, des dents artificielles, la flatteuse rigidité du corset, l'emprunt commode d'une chevelure factice, l'emploi très répandu — et parfois dangereux — des teintures capillaires auxquelles tant de têtes chenues doivent leur couleur et leur éclat : depuis le henné jusqu'aux préparations d'aniline, depuis les solutions oxygénées jusqu'aux rastiks des Orientaux.

Pourquoi aussi dédaignerait-on ces massages savants par lesquels le teint s'avive, les chairs croulantes s'affermissent, les rides — contre lesquelles on employait naguère la graisse de caïman — se font moins apparentes? Par le pétrissage des jointures et des muscles, ne rendent-

Digitized by Google

ils pas en outre aux mouvements des membres, tout au moins en partie, leur souplesse et leur grâce d'antan?

Mentionnerai-je enfin la conquête nouvellement réalisée par l'esthétisation chirurgicale : le remplacement instantané, sans effusion sanguine, sans reliquat cicatriciel, des tissus atrophiques par d'habiles infusions de paraffine solidifiable? A vrai dire, jusqu'ici cette méthode n'a guère eu d'autre emploi que de combler des vides occasionnés par des extirpations d'organes, à faire disparaître de grosses difformités du visage. Mais attendez seulement quelques années et vous la verrez étendre ses applications bien au delà de ses limites actuelles : vous la verrez servir à corriger l'angulation disgracieuse d'un appendice nasal trop aquilinisé par l'âge, à remplir les déplaisants sillons que creuse la fonte graisseuse sous la peau des vieillards, à restituer au besoin à certaines formes féminines victimes de l'atrophie sénile leur consistance et leur rotondité premières.

Nul doute que le désir de toujours plaire ne devienne par la suite l'occasion de découvertes plus utiles encore. Et ce sera chose curieuse, suivant la remarque du chimiste Schneller, « de voir ainsi la science, cette ouvrière si féconde du progrès et de la civilisation, qui n'envisage d'ordinaire que les grands et graves problèmes, se faire incidemment frivole et artificieuse, s'attaquer, impuissante à éloigner la vieillesse, à réparer « l'irréparable outrage des ans » et contribuer ainsi à entretenir un peu les illusions qui aident les hommes à vivre ».

XV

Le moment est venu de conclure. Et voici en quels termes peut se résumer l'exposé qui précède.

Dans l'état actuel des sciences exactes, nous ne possédons aucun moyen pratique et sûr d'éviter la vieillesse ni d'en ralentir très sensiblement les progrès. En dépit de ses

Digitized by Google

300,000 ans d'âge, l'homme cherche toujours la clé de cette énigme : il est encore trop jeune pour avoir appris le secret de ne jamais devenir vieux. Pendant une période dont la limite ne saurait être fixée, la vieillesse restera, selon le mot de Dastre, un singulier privilège attaché à la supériorité organique comme la rançon d'une savante complexité.

Trouvât-on son remède et fût-il à la portée de tous qu'elle n'en subsisterait pas moins. Car alors comme aujourd'hui l'on aurait à compter avec l'ignorance et, pis encore, l'apathie invincible des masses. L'homme est ainsi fait qu'il a fallu des siècles pour répandre dans le monde occidental l'usage de la vaccine qui, même à l'heure présente, rencontre encore des détracteurs.

Voyez la tuberculose, le typhus, la rage. Le mode de transmission de ces maladies est établi de façon certaine; on a pu suivre pas à pas les traces de leurs microbes lorsque ceux-ci quittent le sujet malade pour assaillir un organisme sain. Ceci étant, quoi de plus simple que de les arrêter au passage et de les détruire avant leur dispersion, juste au moment où ils vont entreprendre leurs pérégrinations néfastes? Eh bien, non! La tuberculose, pour ne parler que d'elle, poursuit imperturbablement sa marche envahissante. On sait pourtant bien ce qu'il faut faire pour en enrayer les progrès. On le ferait même sans grande peine. Mais l'invisibilité du danger, la fausse sécurité qu'elle inspire, surtout l'inertie qu'engendre l'habitude ont rendu et rendront longtemps encore stériles les efforts de l'hygiéniste et du médecin.

Jusque dans un lointain avenir l'homme devra donc supporter l'esclavage de la vieillesse et de la mort. D'ici là il n'aura guère qu'une consolation — à vrai dire platonique — celle de savoir qu'à moins d'une infécondité complète elles ne nous atteignent jamais tout entiers. L'essence de notre corps ne vieillit ni ne meurt. Au même titre que les êtres inférieurs nous gardons au plus profond de nous, comme un legs précieux, une substance potentiellement immortelle.

Digitized by Google

Quand un infusoire se divise, que les descendants issus de cette disjonction se conjuguent entre eux pour s'unifier d'abord et pour ensuite se diviser à nouveau, la vie se perpétue ainsi sans arrêt dans une alternance indéfinie. A moins que la chaleur, le froid, l'inanition, ou bien encore une intoxication fortuite n'interrompent cette germination continue, aucun de ces animalcules ne succombe; et dans le liquide où ils baignent ne se rencontre jamais un seul cadavre. Ainsi se confondent dans une éternisation commune et l'espèce et l'individu.

Mais toujours faut-il qu'une fusion sexuelle se répète de temps à autre pour restituer aux produits épuisés par leur longue et incessante prolifération une créativité nouvelle.

Remontons maintenant plus loin encore; jusqu'au début de la période éozoïque — il y aurait de cela cinquante à soixante millions d'années —, alors que des êtres ultramicroscopiques sans sexe et presque sans forme, ancêtres communs des animaux et des plantes, venaient d'apparaître à la surface de notre globe. En raison de leur extrême simplicité la reproduction a dû se faire chez eux uniquement par le procédé divisionnel, les rejetons restant identiques entre eux et en tout semblables à leurs parents. Ce fut l'époque où des êtres vivants ne connurent réellement ni la vieillesse ni la mort.

Plus tard, beaucoup plus tard seulement, s'établit parmi eux, sous l'action d'un changement de l'ambiance, une sexualité élémentaire, suffisante néanmoins pour substituer à la division simple la génération alternante des infusoires. La différenciation s'accusant ensuite davantage, le second de ces modes se généralisa aux dépens du premier.

Puis la conjugaison elle-même prit une forme nouvelle. A la fusion immédiate, intime, *totale* d'un couple d'animalcules — comparable à celle de deux gouttes de mercure entrées en collision — succéda l'union *partielle* d'individus sexuellement différenciés, union qui s'exécute soit dans l'intérieur de l'organisme, soit au dehors, par l'intermédiaire d'éléments toujours excessivement ténus nés eux-

Digitized by Google

mêmes de cellules spécifiques. Ne constituant qu'une portion infinitésimale de l'organisme générateur, n'y remplissant aucune autre fonction que celle dont je viens de parler, leur départ a pu désormais s'effectuer sans compromettre en rien la vie de cet organisme. Une disjonction s'est faite entre l'existence de l'individu et la pérennité de l'espèce : et ainsi s'est produite la plus grande peut-être de toutes les révolutions accomplies dans le domaine biologique. A dater de ce jour, l'individu, forcé jusque là de vivre éternellement, pouvait indifféremment vivre ou mourir, les semailles une fois faites.

Cela ne veut pas dire pourtant que de nos jours encore il ne se développe lentement, en des lieux inconnus, des particules vivantes, germées au fond des eaux, plus rudimentaires que le plus infime des microbes, dont la mission sera d'organiser, pendant que disparaîtra la nôtre, une nouvelle faune terrestre, d'un type tout à fait différent et mieux adaptable aux conditions futures du globe.

Quoi qu'il en soit, le fait paraît hors de doute qu'il existe en nous, suivant la conception de Weismann, deux substances bien distinctes : l'une dont se constitue le *soma* et destinée tôt ou tard à retourner au monde inorganique; l'autre, la *matière germinale*, virtuellement éternelle. Dépositaire de la vie, origine unique du futur embryon, celle-ci assume le soin d'entretenir l'espèce et sa durée égale exactement la sienne.

Nos fils, dit-on souvent, sont la chair de notre chair, le sang de notre sang! En s'exprimant ainsi l'on use d'un langage incorrect au point de vue biologique. Ils sont en effet, comme on vient de le voir, non pas une sorte d'emprunt fait à l'ensemble de l'organisme, mais le produit de molécules spéciales indestructibles, vivant pour ainsi dire d'une existence à part au sein de notre *soma* et que nous transmettons intactes à nos descendants et aux descendants de nos descendants. En passant du corps du parent dans le leur, elles ne font que changer d'habitat. De fait, on ne rajeunit point dans ses enfants; on revit moins encore en eux : on

Digitized by Google

continue simplement à y vivre. « La reproduction, a dit Ed. Van Beneden, n'est autre chose que la persistance de la vie. »

D'aucuns estimeront peut-être que cette façon de ne jamais mourir, cette sorte de survivance posthume — quelque indéfinie qu'elle soit — ne constitue pour la plupart des hommes qu'un maigre réconfort. A leurs yeux elle ne vaudra jamais la formelle assurance d'une bonne et solide longévité. Encore se plaindrait-on qu'elle nous coûte un peu cher, si chaque fois on devait la payer par une longue décrépitude. A moins cependant qu'un consolant altruisme ne nous suggère la généreuse pensée de faire servir notre grand âge à l'étude des moyens de guérir la vieillesse. « Si, écrit Metschnikoff, l'on supprimait les vieillards, comme le font encore aujourd'hui certains peuples sauvages, la vieillesse ne se serait jamais ni modifiée ni améliorée. » Cela est vrai. Mais voilà! chacun préférerait ne vieillir jamais. Et je doute que Metschnikoff lui-même, devenu vieux, trouve un très grand plaisir à offrir en sa propre personne un sujet de clinique gérontologique à ses jeunes successeurs.

XVI

En écrivant l'histoire de la vieillesse, j'ai dû mettre sous vos yeux de bien navrantes réalités; et sûrement, parmi ceux qui me lisent, plus d'un pensera que je l'ai dépeinte sous un aspect trop sombre. N'est-il pas très humain de préférer les charmes de l'illusion à la vérité nue? A ceux qui refusent d'entendre, à ceux qui ne veulent point voir je ne puis dire que ceci : Fermez le livre, oubliez ce qu'il contient; et pour chasser les tristes impressions causées par sa lecture, feuilletez la longue et plaisante série des ouvrages qui tous vous vanteront les avantages de la vieillesse : à commencer par l'Essai classique de Cicéron, l'opuscule de Gabriel Palaeotus publié à Venise en l'an 1590

Digitized by Google

et la dissertation d'Alberti imprimée à Hall vers 1741, pour continuer par le poème de Saint-Lambert daté de 1780, l'*Offrande au vieillard* du médecin Tenon, paru en 1810, pour terminer enfin par les quatre lettres sur la *Vieillesse des femmes*, éditées à la suite d'une traduction française du *De Senectute*, et signée seulement d'une initiale — Madame de M* — sans doute parce que l'auteur avait cessé d'être jeune et qu'elle ne désirait point qu'on le sût.

C. VANLAIR.

Digitized by Google

L'ARBRE DE LA LIBERTÉ

ROMAN HISTORIQUE

« L'Histoire n'est pas une science, c'est un art et on n'y arrive que par l'Imagination. »

ANATOLE FRANCE.
(*Le crime de Sylvestre Bonnard.*)

PREMIÈRE PARTIE.

I. — UN DÉCADI TROUBLÉ.

Ce décadi, 30 vendémiaire de l'an VII de la République, la fête de la Liberté devait être célébrée avec un éclat exceptionnel à Malines.

Il était neuf heures du matin. Du ciel nuageux descendait une clarté blafarde donnant une physionomie triste aux choses. Le cortège s'ébranla : en tête marchait le trompette de ville, il était vêtu de pourpre et sonnait du cor; cinq gendarmes le suivaient, immobiles et raides sur des chevaux noirs ; puis, la Grande Harmonie précédait sept escouades composées chacune de dix soldats avec bicorne et perruque à queue poudrée ; le commandant de place, citoyen Meurisse, suivait en grande tenue de parade ; il dandinait sa corpulence et sa haute stature au milieu de son état-major étincelant de chamarrures, de croix et de médailles ; ensuite arrivaient les fonctionnaires et les employés civils portant un large ruban tricolore en bandoulière ; des groupes de femmes, d'hommes et d'enfants du peuple agitant des rameaux de chêne et rythmant leurs pas sur la musique de la *Marseillaise* fermaient ce défilé disparate...

Digitized by Google

Les Malinois rangés aux bords des trottoirs regardaient avec une curiosité ironique.

La pseudo-cavalcade parvenait à la place d'Armes. Celle-ci présentait un aspect pittoresque : les pignons en escaliers des maisons corporatives avaient fait peau neuve, les mascarons étaient nettoyés et les enseignes repeintes en vermeil, vert clair ou jaune citron. L'Autel de la Patrie s'adossait aux bâtiments des Halles ; à l'autre extrémité de la place d'Armes se dressait le Trône royal et, au centre, l'Arbre de la Liberté, un superbe chêne vigoureux. Parmi son feuillage foisonnaient de menus drapeaux rouge, bleu, blanc; un petit vent déployait faiblement leurs plis roides, d'aspect maussade sous le ciel frileux d'octobre.

La cérémonie commença. Le citoyen Auger, représentant du Pouvoir exécutif, gravit les marches de l'Autel de la Patrie.

Il harangua la foule. Ses prunelles noires promenaient circulairement des regards de défi, tandis qu'il prônait les avantages du régime républicain, exhortait la population malinoise à s'y soumettre... Il avait des gestes brefs, énergiques et, dans son débit, des accents de trombone. De toutes parts des acclamations éclatèrent : Auger n'était pas aimé, mais on redoutait ses représailles. Ce mercenaire ne reculait devant aucune mesure de coercition.

Le ténor Camus entama la partie chantante de la fête. L'assistance écoutait surprise et charmée par cet organe harmonieux modulant *Les Cantiques à la Liberté* :

La victoire en chantant nous ouvre la barrière,
La liberté guide nos pas;
Et du Nord au Midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil
Le peuple souverain s'avance
Tyrans, descendez au cercueil!

La République nous appelle
Sachons vaincre ou sachons périr.
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle, un Français doit mourir!

Digitized by Google

Des applaudissements enthousiastes retentirent et Camus se retira, saluant de la tête et des mains, emphatique. Sa figure ronde, imberbe, tout épanouie de bonheur luisait comme une pleine lune.

Vint la cantatrice Gaveydra. C'était une belle femme aux abondants cheveux noirs lustrés, à la chair rose et fraîche. Habillée de satin couleur de mauve semé de paillettes, elle salua profondément, puis sa bouche eut un gracieux sourire montrant une double rangée de dents blanches. Minaudant, elle cherchait à faire excuser sa diction fautive, sa voix criarde, lamentable. Elle chanta :

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes,
Loin de nous, les lâches douleurs;
Nous devons triompher, quand vous prenez les armes,
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie,
Guerriers, elle n'est plus à vous;
Tous vos jours sont à la Patrie,
Elle est votre mère avant nous!

Cependant le public détourna son attention de la chanteuse pour suivre l'assaut du Trône royal : vingt gars robustes, revêtus de pourpoints écarlates, s'acharnaient à démolir avec des haches un trône fait de planches tendues de velours grenat. L'édicule ne formait plus qu'un tas de débris quand des clairons et des trompettes se mirent à sonner allègrement.

Le canon tonna et autour de l'Arbre de la Liberté tournoyèrent des couples échevelés. Un vacarme confus remplissait l'air. Sur les ruines du Trône royal on édifiait le Trône de la Terreur. Il était couvert d'un drap garance où des engins de torture, pêle-mêle, s'amassaient.

Les soldats écartant la foule, les têtes s'approchèrent dans un sentiment d'anxiété. Auger s'avança d'une allure solennelle. Une chasuble tricolore le drapait. Au bas du Trône de la Terreur le commissaire lui donna une torche allumée. D'un geste large, Auger mit le feu.

Des flammes dévorèrent le drap garance et les engins de torture.

Digitized by Google

De nouveau le canon tonna, les trompettes sonnèrent et des cris : « Vive la République! Vive Auger! » s'essorèrent avec de la fumée bleuâtre vers le ciel gris...

Auger, entouré de ses fonctionnaires, attendait devant l'autel de la Patrie. Tout à coup, le bruit cessa. Le dignitaire de la République prit l'effigie allégorique de la Liberté — une statuette de femme enveloppée d'un manteau tricolore — et comme un prêtre officiant, il la porta, vint la déposer sur un amoncellement de coquelicots, de bleuets, de marguerites artificielles, auprès des cendres du Trône de la Terreur. A ce moment, retentit à l'est de la place d'Armes, ce chant subversif :

Rats français
Roulez vos nattes.
Awouh ! Awouh !

Instantanément tous les regards se dirigèrent vers la fenêtre ouverte de l'hôtellerie d'où partait ce refrain, et la foule en remous brusques s'approcha d'un pignon rouge surmonté d'un ourson en pierre bleue sculpté dans une allure agressive.

Les soldats, sabre au clair, envahirent l'auberge : « A l'Ourson. » Ils n'y virent d'abord personne, mais en faisant leurs investigations par les fenêtres de derrière, ils aperçurent dans le jardin voisin un jeune homme qui leur cria narquoisement :

« Ne cherchez plus, braves soldats, tout le monde est sauf et moi aussi. Ah ! ah ! ah ! »

Ainsi ricanant, Jeanngue Cnop disparut à la grande colère des militaires.

Aussitôt ceux-ci se mirent à démolir des chaises et des tables, à boire immodérément. Fouillant les caves, ils découvrirent un homme et une femme accroupis, blêmes d'effroi, derrière un énorme tonneau de *Bornhem*.

« Allez, hop-là ! les scélérats, les chenapans, les traîtres !! »

Les soldats ivres maltraitèrent le *baes* et la *baezine* terrifiés.

« La patronne restera ici pour nous servir et vous conduirez le patron au commissariat ! » glapit un brigadier, le bicorne sur la nuque, la face congestionnée, les yeux hagards, humides d'alcool.

Digitized by Google

La femme se lamenta, accrochée à la camisole rouge de son mari. Les troupiers inflexibles la repoussèrent brutalement, l'houspillèrent...

Sous une grêle de horions, dans la rue, le patron Verbecht avançait.

Tout à coup, au détour de la ruelle des Ciseaux, une dizaine de gars parmi lesquels se trouvait Jeanngue Cnop assaillirent les soldats qui lâchèrent leur victime. Elle allait s'enfuir quand des coups de feu crépitèrent. Il y eut une panique. Les agresseurs déguerpirent. Le patron Verbecht aussitôt fut repris par ses bourreaux... Cinq minutes plus tard, un formidable coup de poing le terrassa sur les dalles bleues du commissariat. . . .

. . . . . .

« Écoutez! comme il gémit, le malheureux Verbecht! Quel passage à tabac! pourvu qu'il ne soit pas tué! s'écria Jeanngue Cnop et, imposant silence aux curieux vociférant, il parla avec énergie :

— Camarades, ne restons pas ici inactifs, près de ces portes fermées derrière lesquelles un des nôtres se meurt. Délivrons le patron Verbecht. Nous le pouvons.

— Mais comment ouvrir ces lourdes portes, lui objecta-t-on. Comment?

— Bien aisément, mes amis. Voici. »

Et Jeanngue Cnop se mit à expliquer comment faire sauter les vantaux de leurs gonds. Or, voilà que les portes furent ouvertes de l'intérieur.

« Ah, bah! » cria la foule avec surprise.

Le patron Verbecht se montra sur le seuil du commissariat.

Il avait les cheveux gris en désordre, la camisole rouge déchirée; il regarda avec hébétude la foule. Un rire stupide crispait son visage glabre.

« Eh bien, arrivez. » Alors, il plongea dans le flot humain et, couché sur les épaules, atteignit sain et sauf sa demeure. Une multitude joyeusement turbulente l'escorta.

Jeanngue Cnop ne l'accompagna pas. Recherchant la solitude, il déambulait par les ruelles désertes du Béguinage, s'efforçant

Digitized by Google

de pénétrer les raisons qui avaient déterminé ce subit revirement chez Auger.

« Ce soi-disant terrible est donc un timoré », conclut notre héros.

Et il s'illusionnait prodigieusement sur la réussite de sa conspiration, qui avait débuté si favorablement, ce décadi.

II. — Tribulations de conspirateurs.

Le feu d'artifice fini, les Malinois rentraient, contents de pouvoir se mettre au lit. Ils pensaient que les hostilités étaient terminées. Or, voilà qu'au bout de la rue Sainte-Catherine retentirent les grelots de la diligence.

« Eh bien! quoi? Déjà de retour d'Anvers? Ce n'est pas possible. Il y a eu quelque chose. Mais quoi? »

L'on se questionnait avec inquiétude. Yomme, le postillon, ne disait rien. Il restait engoncé dans son carrick azur, l'air sournois. La clarté de la lanterne accrochée à la toiture de son siège rouillait son visage. D'un geste d'automate, il faisait claquer un long fouet, tandis qu'il tirait sur les brides. Les deux chevaux trottant avançaient. Plusieurs personnes couraient derrière le véhicule jusqu'à l'*Hôtel Buda*, Sous la Tour.

Ici, l'attelage ralentit et au pas entra dans une cour inondée de ténèbres bleuissantes. Bientôt des bras invisibles y promenèrent des lanternes répandant des réverbérations jaunes. Le postillon dételа. Des curieux le questionnèrent. Il gardait un mutisme inexplicable. Cependant, des voyageurs diserts racontèrent qu'à Waelhem, l'aubergiste du *Faucon* leur avait conseillé de rebrousser chemin. Le peintre Vervloet, tout tremblant d'émotion, ajouta ces détails pittoresques :

« L'immense salle du *Faucon* était envahie par des gars gesticulant, criant, frappant les tables. Ils ressemblaient à des fantômes. Quand l'un d'eux avait harangué les camarades, les cris de : « A mort les Français! A mort les tyrans! » avaient été poussés. Par intervalles, un bref silence était tombé, permettant d'entendre au dehors le roulement des tambours et le tocsin

Digitized by Google

ricocher lugubrement en sauts brusques. Les révoltés étaient plus de deux cents quand... »

Tout à coup le narrateur interrompit son récit ; une patrouille de canonniers le chassa, lui et son auditoire, de la cour de l'*Hôtel de Buda* . . . . . .

. . . . . .

« Évacuez ! évacuez ! clama Auger instruit des causes du retour prématuré de la diligence. Évacuez ! Et que personne ne reste dans les rues ! »

Son visage exprimait une inquiétude profonde.

« Que personne ne reste dans les rues ! répéta-t-il, arpentant la salle du Conseil, autour des tables du banquet non desservies. »

Le commissaire de police et le juge de paix s'efforcèrent vainement de le calmer et de lui infuser leur optimisme de gens avinés. Auger restait aux abois. Après avoir médité longuement, il parla avec autorité :

« Le veilleur ira immédiatement à la galerie supérieure de la tour de Saint-Rombaut. Il sonnera l'alarme à la vue d'une approche suspecte. La garnison occupera les portes de la ville. Les gildes seront de planton le long des remparts. »

Des angoisses tremblèrent dans sa voix. Ayant ainsi ordonné, il s'isola en son cabinet, où les pires appréhensions l'assiégeaient.

. . . . . .

Il était minuit. Une bruine tombait, glaçant les ténèbres. Entre la Porte du Neckerspoel et la Porte des Vaches, à quelques pas de la guérite de celle-ci, deux sentinelles causaient :

« Les Français reconnaissent nos corporations quand il importe de défendre leurs biens. Néanmoins, sans l'intervention heureuse du chef-doyen, aucun homme ne serait venu chercher un fusil. »

Franz Tixon, doyen du *Vieil Arc*, parla de la sorte à Gust Bogar, frère de la gilde du *Petit Arc*, qui répondit d'un ton acrimonieux :

« Vous appelez cela une intervention heureuse, Tixon, et pourquoi ? Ne sommes-nous pas lâches d'être ici ? D'abord, les Français ont accaparé notre encaisse ; puis, ils nous ont enlevé nos

Digitized by Google

privilèges; d'autre part, nous devons risquer notre vie pour eux. Tenez, je voulais retourner quand, passant tantôt par les Bailles de Fer, j'aperçus sur la façade de notre *Maison*, à la place de Saint-Sébastien, un piquet coiffé d'un bonnet jacobin. Pouvons-nous essuyer sans révolte de telles avanies?

— Comment y mettre fin? reprit Tixon avec calme. Comment? Nos gildes sont dissoutes, nous n'avons plus la pratique des armes et il est parmi nous trop de pleutres.

— Bah! bah! qu'importe quelques brebis galeuses! Et quand à la pratique des armes, y a-t-il un meilleur instructeur que le besoin? Suivons l'exemple des paysans de Waelhem. Ne viennent-ils pas de délivrer Lierre et ne sont-ils pas intentionnés de chasser les Français de notre ville? Non, non! nous ne pouvons pas plus longtemps rester passifs.

— Votre jeune âge vous dispose à l'exaltation, répartit le doyen posément. Ensuite, d'un ton fatidique, il conclut :

— Cette jacquerie est un feu de paille qui sera vite éteint par les flots de sang.

— Les circonstances s'annoncent pourtant favorables, fit nerveusement Bogar. L'armée française vient d'être vaincue par les Autrichiens et les Anglais sont débarqués à Ostende. Nous trouverons aisément de l'appui.

— Tout cela certes est très engageant; néanmoins des efforts isolés resteront vains. Patientons encore un peu.

— Patienter! Patienter! bougonna Bogar, frappant la terre de la crosse de son fusil. »

A cet instant, ils ouïrent le trot d'un cheval.

« Encore le capitaine qui fait sa ronde! »

Sur-le-champ les sentinelles s'en furent à leur place respective.

« Qui vive? cria Tixon.

— La garde! répondit une voix rauque. »

Le capitaine fit halte. Penché sur la nuque de sa monture il chuchota quelques mots à Tixon, puis disparut au galop dans les ténèbres...

Quelques secondes plus tard, les deux sentinelles conversaient de nouveau.

Digitized by Google

Tixon dit :

« Le capitaine m'a enjoint de faire feu sur quiconque se présenterait de l'autre côté des remparts.

— Mais comment le verrez-vous? Pense-t-il que vous avez des yeux de hibou? plaisanta Bogar. »

Puis gravement :

« Et vous lui avez juré l'obéissance, doyen?

— Naturellement. C'est un chef. Nous lui devons l'obéissance.

— Ah, bah! Donc vous tuerez vos frères, doyen? Dans ces conditions, Bogar n'est plus des vôtres. Salut! Je cours vite *Au Bon Vivant* où les camarades délibèrent sous la présidence de Jeanngue Cnop. Adieu, doyen Tixon. Adieu! Attention à votre rhumatisme et aux rats d'eau, car ils pullulent ici. Adieu! »

Une silhouette disparut en courant dans la nuit froide.

Tixon restait interloqué, immobile, le fusil au pied.

Soudain, le bruit du clapotis de l'eau ‹ es ramparts l'envahit d'une épouvante inconnue. Il tressaillit et machinalement recommença de faire les cent pas du factionnaire. . . . . .

. . . . . .

Dans la salle du cabaret *Au Bon Vivant* se trouvaient une vingtaine de gars.

La pièce peu spacieuse était chichement éclairée par trois chandelles. Des reflets mordorés se jouaient entre les solives du plafond bas et sur les murs blanchis à la chaux s'agitaient des ombres fantastiques dans une gesticulation de bras fiévreux.

Jeanngue Cnop exposait ses projets de chef-conspirateur. Sa voix vibrait énergiquement. Les *Voengess* l'écoutaient, la bouche ronde, pleine d'admiration pour leur « général », ce gars sympathique aux épaules robustes, au cou muscleux, à la mine ouverte où deux yeux bleus pétillaient de vie ardente.

« Demain, proclama-t-il avec une superbe assurance, les sentinelles des portes de la ville seront rendues à l'inaction. Nous pourrons ainsi livrer passage aux paysans de Waelhem et de Duffel. A ces fins, demain soir, une dizaine de camarades provoqueront une rixe à l'auberge, *A la Campine*, rue d'Adeghem. Vous savez qu'un peloton de gendarmes y est hébergé; un autre groupe d'amis se mêlera à la rixe. Quand la maréchaussée se

Digitized by Google

verra débordée, elle sollicitera du renfort à la Garde des Portes de la ville. Ce sera le moment de descendre les Ponts et d'introduire nos alliés.

— Entendu! Entendu! D'accord. A demain! Vive notre général Jeanngue Cnop! crièrent les jeunes gens enthousiastes. »

Ils se disposaient à partir quand au dehors, on frappa les volets à plusieurs reprises.

« Silence! Quelqu'un! »

Il y eut un frémissement d'effroi; les yeux s'arrondirent, les visages devinrent blêmes, les poings se crispèrent.

Jeanngue Cnop rassura ses disciples.

« Ce grattement sur les volets est un signe de ralliement d'amis. C'est un des nôtres. Ouvrez hardiment. »

Par la porte de la rue entrebaillée un jeune homme entra furtivement.

« Eh bien! Bogar, quelle nouvelle?

— Amis, ne partez pas encore, chuchota-t-il, essoufflé. La patrouille fait sa ronde par ici. Écoutez. Elle s'amène. »

On entendit des pas pesants d'hommes qui s'approchaient.

« Amis, faites les morts, commanda la patronne du *Bon vivant*. Il y a du danger. »

Ce disant elle plaça l'éteignoir sur les flammèches des chandelles.

Une ombre épaisse inondait le cabaret. Chacun était aux écoutes.

Devant la porte, à la rue, s'échangeait ce dialogue :

« Faites ouvrir, Lansenberg.

— Ils sont couchés.

— C'est dommage, car le genièvre y vaut une boisson des dieux.

— Ils n'ont qu'à se lever, repartirent des voix irritées.

— Nous sommes trahis, murmura Jeanngue Cnop. Amis, soyons braves, point de défaillance et attendons de pied ferme. En garde...

— Silence! silence! ordonna *la Taupette*, — ainsi l'on surnommait la patronne du *Bon Vivant*, à cause de sa stature courte et dodue. Tenez-vous tranquilles et écoutez-moi. »

Digitized by Google

Puis après un instant de réflexion :

« Nous allons monter, Verschueren. Viens vite, mon homme, fit-elle nerveusement.

— Et vous nous abandonnez? questionna Jeanngue Cnop, inquiet.

— Minute, mon garçon. Vous allez être content de moi. Plus un mot. Faites les morts attentifs. »

La Taupette gravit l'escalier, entraînant son époux. Aussitôt dans sa chambre, elle s'emmitoufla d'un châle, ouvrit la fenêtre et se penchant sur la rue, demanda avec une brusquerie hagarde :

« Qu'est-ce qu'il y a?

— Oh! oh! *la Taupette,* ne vous effrayez pas, nous avons soif, grasseya Lansenberg en langue flamande. Donnez-nous à boire.

— Impossible, Lansenberg. C'est trop tard, je n'ouvre plus. Le tape-tout a sonné depuis bien longtemps.

— Il brûle, la bourgeoise. Vous serez bien obligée de fournir de l'eau, intervint un des compagnons de Lansenberg.

— Et où cela, soldat?

— Regardez à gauche. »

La *Taupette* se pencha davantage et au bout de la rue du Sac aperçut un pan du ciel coloré de carmin. Prise d'humeur elle s'exprima sèchement :

« C'est loin d'ici; il y a assez d'eau dans la Dyle.

Elle ferma la fenêtre.

— Elle en a du toupet, cette sacrée Malinoise; je veux pourtant qu'elle nous ouvre, moi! dit un des soldats sur un ton de colère.

Et, les lèvres appliquées au trou de la serrure, il se mit à crier :

« Au nom de la République, ouvrez, ouvrez! »

Un tonitruant juron ponctua la sommation.

« Allez, femme, ouvrez seulement, balbutia Verschueren, anxieusement affalé au bord du lit.

« Bah! bah! toi, tu as toujours peur. Ils cesseront vite leur tapage; qu'ils aillent boire au *Renard blanc*, c'est le repaire de canailles semblables.

Digitized by Google

— Écoutez quel vacarme ils font! Toute notre maison tremble, reprit l'homme de *la Taupette*. »

Il y eut un intervalle de silence. Dans tous les recoins de l'immeuble vibraient les échos des coups de crosses assénés sur les volets.

« Mais écoutez, femme. Bientôt toutes les têtes seront en grappes aux fenêtres du voisinage. Les maris déjà réveillés doivent nous maudire. »

La Taupette prit un air de profond recueillement, puis agitée :

« Enfin, puisqu'il le faut, à la guerre comme à la guerre. Tu te coucheras, Verschueren. J'arrangerai bien les choses moi seule. »

Elle rouvrit la fenêtre et simulant un ton de plaisanterie :

« Une minute, camarades. Le temps de mettre une jupe, et je viendrai vous donner à boire.

— Descendez seulement en chemise, s'empressa de railler Lansenberg. »

La patronne du *Bon Vivant* descendit. Avant de faire de la lumière elle ordonna aux *Voengess* de se cacher dans la cave. Incontinent Jeanngue Cnop suivi de ses camarades descendirent par le trou noir béant derrière le comptoir. Quand les conspirateurs y furent tous, *la Taupette* ferma la trappe, alluma une chandelle et ouvrit la porte de son « estaminet ».

« Il vous faut du temps pour passer une jupe! nargua Lansenberg se dirigeant vers le comptoir. »

L'argent liquide du genièvre pur grain scintilla à travers de petits verres cylindriques et les compagnons de Lansenberg s'en régalèrent, enchantés. Ils avaient déjà ingurgité une demi-douzaine de « borrels [1] » quand Lansenberg proposa de faire déguster la *Bornhem*.

« De la bière, pouah! Elle est bien trop froide, firent les soldats avec une moue.

— Vous avez raison, camarades, appuya *la Taupette*. D'ailleurs la bière et du *beste* ne s'épousent guère. Moi, je vous offre cette dernière tournée; remettez les sols dans votre poche, Lansen-

[1] « Borrel » signifie encore « petit verre ».

Digitized by Google

berg, et videz cette nouvelle « goutte ». Un homme comme vous la supportera bien. »

Afin de le dissuader irrévocablement elle accompagna cette flatterie d'un sourire. Lansenberg ne réclamait plus de bière. Toutefois il ne manifestait aucune velléité de partir.

« Décidément, ce « bougre » flaire quelque chose, songea la *baezine*. » Elle inspecta son client, sa trogne rase marquée de la petite vérole, ses cheveux roux, sa physionomie chafouine, ses petits yeux gris, ses lèvres minces toujours souriantes, ses allures cauteleuses, son extérieur antipathique.

« Eh bien, *Taupette!* appelez votre homme pour venir boire un *borrel*. C'est ma tournée.

— Bien merci, Lansenberg. Laissons dormir Verschueren. Il est par trop éreinté des corvées de ce décadi. Faites-moi le plaisir de partir avant que les curieux revenant de l'incendie n'envahissent ma maison.

— Vous avez raison, citoyenne, affirmèrent les soldats. »

Leurs yeux troubles marquaient une naissante ivresse.

« Allons, en avant, marche! »

Traînant les pieds, les clients importuns se retirèrent.

Au sortir, Lansenberg caressa le menton charnu de *la Taupette*. Celle-ci d'un ton aigre-doux riposta :

« Décidément, Lansenberg, depuis que vous êtes devenu Français, vous ne doutez plus de rien. »

Elle sentait un fond de colère contre cet entreprenant, mais craignant de trahir les compagnons elle réprima sa révolte et fut gentille. La porte du *Bon Vivant* verrouillée, la patronne parla gaiement :

« A vous maintenant, camarades. Je vais procéder à votre résurrection. Attention! »

Elle prit le candélabre du comptoir, le déposa auprès de la trappe et entr'ouvant celle-ci :

« Allons, patience, mes enfants, pas tous à la fois.

— Il est temps, *la Taupette*. Cinq minutes encore et nous allions casser la frimousse de l'ignoble Lansenberg, bougonna Jeanngue Cnop.

— Pas si vite à la besogne, Yantje, répliqua l'accorte cabare-

Digitized by Google

tière. Tout est bien qui finit bien. Mais, à présent, dépêchez-vous! Car le temps presse, il sera encore une fois bientôt matin. »

Les jeunes gens à la queue leu leu sortirent de la cave.

La *Taupette* inspecta le noir désert de la rue : Jeanngue Cnop et ses acolytes, en se glissant le long des façades, rentrèrent chez eux.

III. — La perplexité du chef-conspirateur.

Jeanngue Cnop était le fils aîné du propriétaire de l'auberge *Au Miroir*, une des plus anciennes de Malines. Elle se trouvait, marché aux Grains, à côté de la maison du *Viel Arc*. Une grosse pierre informe, d'un gris sale, supportée par deux chaînes rouillées lui servait d'enseigne. Cette pierre était un débris de la Poudrière de la Porte du Sablon qui fit explosion en 1546 et causa la mort de deux cents personnes...

Le père Cnop mourut subitement le troisième jour après la bataille de Fleurus. Ce fut un événement dans la petite ville. Les Malinois suivant leur manie ergoteuse expliquaient cette mort comme suit :

« A la vue des soldats prenant possession de son établissement, mangeant et buvant sans bourse délier, le père Cnop s'était fâché. Mais impuissant à corriger les spoliateurs, il avait dû rentrer sa colère : la bile s'était mêlée avec le sang et un dimanche à midi, le pauvre homme était tombé roide mort, derrière son comptoir. »

La veuve Cnop imputait également le décès prématuré de son époux aux déprédations de la soldatesque. M^me^ Cnop ne tarissait pas de détails quand elle voyait que ses récits historiques trouvaient créance. Elle avait assisté à l'entrée des Français en sa ville, le 16 novembre 1792, après la défaite de Jemmappes.

« L'armée ressemblait à une bande de chemineaux faméliques. Tous les hommes, les simples soldats et les officiers portaient des vêtements déguenillés. Plusieurs marchaient pieds nus ou se traînaient, la tête basse, accablés par des souffrances

Digitized by Google

sans nom. Les Malinois émus de cette misère s'empressèrent de panser les plaies, d'adoucir les agonies.

Peu de jours plus tard, ces pseudo-chemineaux se comportaient comme les pires usurpateurs. La défaite de Neerwinden les rendait de nouveau dociles autant que des moutons. La veuve Cnop avait vu l'arrivée des bateaux débarquant des blessés. Quels gémissements, quels cris de détresse, le long des quais de la Dyle! Les infortunés soldats. Et, les Malinois refoulant leurs ressentiments s'apitoyaient derechef.

Le 24 mars qui était un dimanche des Rameaux (notre interlocutrice historienne précisait cette circonstance), les Autrichiens investirent Malines, faisant impitoyablement la chasse à la garnison française. La ville acclamait les Autrichiens comme des libérateurs, et quand le 9 juin, vers midi, François II fit sa joyeuse entrée, le peuple transporté d'allégresse dételа la voiture royale et la traîna en poussant des clameurs de joie folle. La physionomie des choses changea de nouveau à la suite de la bataille de Fleurus. A leur tour, les Autrichiens furent chassés et les Français s'installèrent.

« L'Ere des misères sans nom sévissait » proférait la mère de Jeanngue Cnop d'un ton fatidique, et affectant une profonde sensibilité, elle dramatisait le trépas de son homme... »

. . . . . .

Depuis trois semaines, la veuve Cnop était alitée, souffrant d'une affection cardiaque. Pendant toute la soirée de ce décadi, elle s'était torturée d'appréhensions funestes. Elle redoutait un dénouement fatal du complot tramé par Jeanngue. Son amour maternel s'accusait de ne pas avoir empêché l'enfant d'entreprendre « ces folies ». Hélas! le fils au cœur noble voulait venger la mort de son père! Le connaissant clairvoyant et énergique, pouvait-elle lui défendre d'accomplir cette tâche? Les soldats imposteurs avaient par trop fait souffrir la famille Cnop. Les avanies endurées réclamaient vengeance.

— Laissez-moi faire, mère, vous verrez!

Et plein d'illusions il avait préparé la conspiration. Malgré son jeune âge — il n'avait que vingt ans — il exerçait un ascendant

Digitized by Google

irrésistible. Des hommes expérimentés lui obéissaient augurant la meilleure réussite de sa diplomatie.

Cependant son frère et Wivinne, une enfant adoptive, restaient pessimistes. Celle-ci, depuis quelques jours, communiquait ses angoisses à la mère, l'incitait à tenter l'impossible pour dissuader Jeanngue. Ce décadi, de noirs pressentiments l'occupaient. Elle ne pouvait pas dormir. La pauvre mère était harcelée par la vision de son fils mort, mutilé horriblemet.

Tout à coup, dans le sursaut du cauchemar, elle interpella son fils cadet qui veillait à son chevet.

« Nante, j'ai si peur. Comme Jeanngue tarde à rentrer. J'ai si peur. Donne-moi la main, mon garçon. »

Elle serra fébrilement les mains de son enfant assis au bord du lit.

Il y eut un silence gros de soucis. Nante le rompit le premier :

« Ne vous inquiétez pas, maman, tout est tranquille en ville. »

Le calme de sa voix sonna faux; il ne put dissimuler son trouble.

« Le voilà! s'écria-t-il soudain. Le voilà! »

En effet la porte de la rue grinça. Aussitôt Nante sortit de la chambre et se penchant sur la rampe de l'escalier :

« C'est toi, Jeanngue? fit-il.

— Oui, frérot, et quelle nouvelle avec mère? répondit une forte voix de baryton.

— Monte vite, Jeanngue, il est déjà deux heures. Nous nous inquiétons. »

... Jeanngue Cnop baisa le front de la malade, puis écouta, adossé au chevet.

« Mon fils, parla la mère d'un ton grave, je commence à croire que tu exposes inutilement ta vie. Tes entreprises, certes, sont très louables, cependant elles resteront sans résultat. Cesse ton rôle d'agitateur.

— Maman, c'est pour le salut de tous que je me sacrifie, répondit simplement Jeanngue Cnop. »

Alors enflant sa voix, la malade poursuivit :

« Oh, naïf, ne sais-tu pas que tous ces efforts isolés resteront vains? Attendons, patientons et résignons-nous. »

Digitized by Google

A ces paroles, le jeune homme eut un sursaut; il se leva, s'éloigna à reculons du lit et croisant les bras sur sa poitrine :

« Comment, maman, vous vous résignez à l'esclavage, s'exprima-t-il, les regards durs fixés sur la malade mi-soulevée.

— Ne t'emporte pas, mon garçon. J'estime que personne ne peut conjurer les méfaits de la Révolution. C'est une punition de Dieu!

— Une punition de Dieu? rétorqua Jeanngue avec une nuance de raillerie amère. Une punition de Dieu? Dieu veut que ses églises soient profanées? Mère, oh, mère, mais c'est une aberration. »

A quoi, la mère, avec calme :

« Non, Jeanngue. Dieu ne veut pas que ses églises soient profanées et il ne veut point qu'un fils abandonne sa mère malade!...

— Seulement la République l'ordonnera, interrompit Jeanngue nerveusement. Ou pensez-vous que les gendarmes nous laisseront à votre chevet? Non, mille fois non! Inflexibles, ils nous expédieront à des champs de bataille lointains. Or, c'est cela précisément que nous voulons empêcher; nous ne voulons pas servir de chair à canon! Non! Non! »

Ces non, non, vibraient avec un profond accent de décision. La malade poussant une plainte tomba sur l'oreiller et se mit à sangloter, le visage dans les mains...

Nante, adossé à la fenêtre, s'immobilisait, l'air hébété. Jeanngue demeurait affalé sur la table qui occupait le milieu de la chambre. La tête appuyée sur la main droite, il se comprimait les tempes d'un geste fébrile.

Ces admonestations maternelles l'emplirent d'un trouble chagrin. Il douta à présent de ses entreprises, du bon résultat de tous ses efforts.

« Si tout cela avait été inutile? soupira-t-il et il vit en imagination les horreurs d'une défaite... »

Entre-temps une jeune fille entra en scène. Marchant sur la pointe des pieds, personne ne l'aperçut.

Elle était enveloppée d'un peignoir bleu-pâle à rayures vertes. Ses cheveux blonds flottaient épars sur le dos; sa figure ronde marquait des angoisses, un trouble profond. Secouant la tête, elle

Digitized by Google

considérait Jeanngue accoudé à la table, la malade étendue sanglotante sur le lit, Nante d'une immobilité de statue, au chevet.

... Tout à coup, elle s'écria d'une voix perçante :

« Tante! Tante! »

S'élançant elle vint s'affaisser en travers du lit, mais aussitôt elle se mit debout, comme une folle se précipita sur Jeanngue et l'étreignant fit, éperdue :

« Mon bien-aimé, ne quitte pas celle qui t'aime, qui t'aime! »

Elle se pendit à son cou, tandis que ces paroles imploreuses sortirent du fond de sa gorge.

La malade soulevée sur sa couche regarda avec hébétude le couple enlacé. Nante gardant son immobilité de statue le fixa l'air absent.

Sous la brusquerie de cette étreinte Jeanngue Cnop demeura hagard, comme atteint d'anesthésie. Peu à peu son instinct prit le dessus et saisi d'une appétence voluptueuse il caressa les longs cheveux blonds de la jeune fille, en huma l'odeur troublante. Il songea, consterné :

« Comment, Wivinne, notre sœur adoptive, m'aime! Elle m'aime! »

Il prononça ces derniers mots à haute voix.

Alors Wivinne déliant brusquement ses bras cria presque agressive :

« Oui, Jeanngue, je t'aime... Et puis? »

Elle attendit, les yeux étincelants fixés sur lui. Il la regarda, muet, plein d'un trouble étrange :

« Eh bien! Tu ne me crois pas, non?... Il ne me croit pas. Oh! l'insensible, le sans-le-cœur, le misérable! »

Soudainement ricanante elle courut jusqu'au lit, prit les mains de la malade et les étreignit avec force.

« Tante! Tante! Il ne me croit pas, le misérable. Regardez le cœur de pierre. Mes sanglots aussi vont le laisser insensible. »

Brusquement elle suffoqua et exhalant une plainte elle tomba sur le lit, ses longs cheveux blonds répandus.

Jeanngue resta debout devant une commode, le dos tourné vers cette scène. Par intervalles, il se frappa le front, harcelé par une indécision énervante.

Digitized by Google

« J'ai donné ma parole, je ne puis pourtant pas être parjure; non, je ne puis pas être parjure, et ces phrases revinrent en refrain obsédant : Non, je ne puis pas être parjure, j'ai donné ma parole!

— Je m'en vais, parla-t-il tout à coup avec résolution. »

Il se dirigea vers la porte.

D'un bond, Wivinne fut devant lui, et adossée à la porte, elle clama, menaçante :

« Tu pars, misérable. Malédiction sur tes entreprises. Pars donc et abandonne ta mère, ton frère et moi à l'impitoyable soldatesque. Pars! »

Elle parut transfigurée. Le trouble de son âme contracta sa figure, la rendit hideuse, effrayante. Ses yeux violets jetèrent des lueurs phosphorescentes. Sous le léger tissu du peignoir sa poitrine battit avec des mouvements de grosse lame. Dans le saisissement Jeanngue considéra Wivinne; une tendresse soupçonneuse le pénétra, et il se dit, subitement inquiet :

« Si Wivinne allait devenir folle.

— Eh bien! Tu ne dis plus rien, reprit la jeune fille, tout à coup frémissante. »

Lui aussi tressaillit et envahi d'une pitié attendrie, il balbutia :

« Non, Wivinne, je ne vous quitterai pas. Calmez vous, ma chérie. »

Il lui serra les mains et cajoleur :

« Calmez-vous, ma chérie, calmez-vous. »

Il l'embrassa tendrement sur le front et la conduisit jusqu'au lit, d'où la malade les bénit, son pâle visage trempé de larmes. La jeune fille savourait une sérénité inconnue. Jeanngue Cnop, lui, restait sombre : sa vie venait d'entrer dans une nouvelle phase...

IV. — Une mutinerie de maraîchères.

Toute cette nuit, Jeanngue Cnop ne dormit pas. Son insomnie menait des réflexions confuses. Il éprouvait des sentiments inconnus qui l'inclinaient au renoncement de ses projets de révolte. Tourmenté par une pénible incertitude, il se leva à l'aube et sortit furtivement. Le temps était couvert, très maussade.

Digitized by Google

Jeanngue Cuop s'achemina morne, au hasard des rues silencieuses. La scène de cette nuit hantait sa mémoire. Il s'efforça de dissiper l'image obsédante de Wivinne. Cherchant des dérivatifs, il prit par les grandes artères de la ville. Au Grand-Pont il vit un attroupement. Des maraîchères entouraient le commissaire de police et le municipal Keerberg. Les marchandes gesticulaient refusant de quitter le Grand-Pont, de transférer leur étal au cimetière de Saint-Rombaut.

Aux officiels invoquant les décrets de la République, les vendeuses rétorquèrent :

« Depuis des siècles, le marché se tient ici. Nous y resterons. Ni même Napoléon ne nous fera déguerpir. »

Dans des poses agressives elles assirent leurs formes mastodonesques sur les bords des trottoirs, déposèrent devant elles des corbeilles remplies d'oranges et de citrons Comme à l'ordinaire elles se mirent à dégoiser leurs boniments. Des clients s'approchèrent, mais le commissaire les éloigna. Alors l'indignation des maraîchères se répandit en plates invectives.

« Allei! Allei! Commissaire, occupez-vous de votre femme, et toi, Keerberg, retourne à tes chaises. »

Ce dernier était un petit maigrelet d'aspect minable à côté du commissaire de stature haute. Les deux hommes se promenaient parmi les révoltées.

« Cette racaille! grommela le commissaire à voix basse, le visage dur, blême de colère. Que faire à deux contre cette meute de ribaudes? Reste ici, dit-il à Keerberg, je m'en vais chercher du renfort... »

Jannque Cnop se trouvait quai au Sel, et de là, observait cette mutinerie qui prit une tournure amusante. Une des femmes enleva le bicorne du municipal Keerberg. Elle le jeta en l'air. Des mains l'agrippèrent au vol, le jetèrent plus loin, d'autres le prirent, et ainsi ce jeu de balle improvisé se poursuivit.

Cependant les bras de Keerberg étaient levés désespérément vers son « couvre-chef ».

« Ici, mon *menneken*, ton *popo!* »

Une grosse commère le posa sur sa chevelure rousse; le bicorne tombé jusqu'à ses oreilles lui fit un masque bizarre.

Digitized by Google

Des rires fous fusèrent.

« Prends-le. Viens! Viens! mon bonhomme. »

Le petit homme se hissa sur la pointe des pieds, tendit les bras vers les cheveux roux, mais la drôlesse, sautant sur le côté, prit le bicorne, et d'un vigoureux tour de bras le lança au-dessus des têtes hilarantes. Effleurant les parapets du Grand-Pont, le chapeau tomba dans la Dyle...

La foule, penchée sur les garde-fous, saluait avec des clameurs joyeuses le bicorne dansant sur les vaguelettes jaunes de la rivière. Keerberg restait cloué sur place, la tête baissée, l'air morne.

« Pourquoi le commissaire m'a-t-il abandonné? » maugréait-il.

Il descendit le quai au Sel. Jeanngue Cnop lui cria :

« Sautez après, mon vieux!

— Jetez-le après, renchérirent des maraîchères. »

Keerberg regarda encore un moment les évolutions capricieuses de son chapeau, puis s'en fut piteusement à l'hôtel de ville...

Il s'empressa de raconter sa mésaventure au citoyen Auger. Celui-ci s'entretenait avec le général Béguinot.

« Pardon, excuses, mes nobles citoyens. Mais c'est trop grave. Le commissaire n'a rien pu faire, balbutia-t-il. »

Keerberg se mit à raconter d'abondance. L'odyssée du bicorne divertissait le généralissime. Il demanda des détails du physique de la maraîchère rousse.

Keerberg congédié, le général poursuivit ses instructions :

« Il nous faut agir sans tarder, Auger. La moindre hésitation peut engendrer des désastres irréparables. »

Il marchait, la main crispée sur son sabre, donnant des marques de préoccupations profondes. Ses éperons sonnaient clairement sur le parquet ciré de la salle. Une grosse moustache noire, aux pointes hérissées contre un visage couleur de brique, lui donnait un air cruel.

Tout à coup il s'arrêta et, croisant les bras sur sa poitrine, il dit d'une voix autoritaire :

« Voici mon plan, citoyen Auger.Je conduis mes hommes

Digitized by Google

à Waelhem. Ils y occuperont le pont. Une autre brigade se rendra à Duffel. Je serai de retour à Malines, ce soir. Nous tiendrons alors les portes fermées et ferons des visites domiciliaires pour cueillir des conscrits.

— Si je tenais déjà les portes fermées, dès ce matin, aucun conscrit ne pourrait s'échapper, proposa timidement Auger.

— C'est de la mauvaise stratégie, citoyen. Ne suscitez jamais de soupçons.

— Et si les brigands s'introduisaient en ville, pendant votre absence, que devrais-je faire? demanda Auger avec anxiété.

— Tant mieux! Tant mieux! s'écria le général. Tant mieux! Tant mieux! »

Il tourna sur les talons et s'en fut arpentant la salle d'un air nerveux. Il eut alors un moment de recueillement, puis dit en plaisantant :

« Nous les prendrons comme des souris dans une souricière. Ah ! Ah! C'est entendu, citoyen Auger!

— Oui, mon général. »

. . . . . .

Le général Beguinot descendit le perron de l'hôtel de ville, sauta en selle et au trot d'un fringant coursier, fit le tour de la Place d'Armes occupée par des militaires.

A ce moment, Janngue Cnop déboucha du Bruel. Il s'arrêta stupéfait de voir ce grouillement de soldats en petite tenue de guerre.

« Nous sommes trahis, pensa-t-il, tous nos plans tombent à l'eau comme le bicorne du municipal Keerberg. C'est fini. Adieu liberté et plans de révolte! »

Il lui vint une amertume profonde, adoucie aussitôt d'une vague aspiration de vie tranquille. L'image de Wivinne se réveilla. Brusquement un sentiment de remords l'envahit. Il se reprocha d'être sorti ce matin, sans avoir averti les siens. Le cœur gonflé de tendresse, il soupira :

« Quelles inquiétudes doivent harceler ma mère, mon frère et Wivinne, ma bien-aimée. »

Il fut surpris d'avoir prononcé ces mots.

« Ma bien-aimée », répéta-t-il à mi-voix.

Digitized by Google

Une douceur infinie embaumait son cœur. Le désir de retourner chez lui le tourmenta soudain. Il se dit :

« Allons d'abord jusqu'à l'*Ourson*, ensuite nous rentrerons consoler ces êtres chéris.

A cet instant, une femme l'apostropha :

« Eh bien, *Voengue*, tu as l'air inquiet. Sois sans crainte, ces soldats vont partir. Malines sera bientôt sans force armée. »

C'était Wanntje, une ancienne servante du *Miroir*.

« Oui, oui, mon garçon, Malines sera bientôt à nous », réitéra-t-elle.

Jeanngue voulut lui demander des détails, mais la femme partit, vive et alerte, parmi les soldats pour leur servir du genièvre. Le jeune homme suivait son va-et-vient hâtif, le balancement de son rouge bonnet phrygien sur des cheveux cuivre.

« Si ces soldats quittaient Malines, pensait Cnop, la ville serait sûrement à nous. »

Il lui vint alors l'illusion d'une victoire probable. Ses pensées belliqueuses de nouveau l'envahirent. Il décida de garder son rôle d'agitateur. A l'*Ourson*, des camarades confirmèrent les révélations de Wanntje.

« Certes, Jeanngue. La cantinière a dit la vérité. Vive la victoire! »

Exaltés, ils ébauchèrent des pas de danse. Cnop ne put pas communier avec leur allégresse. Il resta sombre, plein de songes amers. D'un ton de reproche railleur, ses camarades lui dirent :

« Jeanngue, vous avez une figure d'enterrement.

— Je rumine des stratégies », répondit-il, l'air grave.

Un étrange trouble continuait de le travailler, tandis qu'il regardait l'entremêlement bigarré des militaires à la Grand' Place. Du perron de l'hôtel de ville, le clairon sonna le « garde à vous! »; sur-le-champ, des compagnies de grenadiers s'alignèrent au pas de course; des cavaliers sautèrent en selle sur des chevaux trépignant, s'ébrouant, hennissant. Jeanngue Cnop remarqua les manœuvres désespérées de Wanntje, la cantinière captive parmi les chevaux. Elle essayait vainement de se dépê-

Digitized by Google

trer. Les soldats, pleins d'une joie mauvaise, firent caracoler leurs montures. La femme se lamenta. Les queues des chevaux fouettaient son visage, le froid du mors lui arracha des cris. Affolée, elle courut de droite à gauche, le panier au bras où les bouteilles vides, s'entre-heurtant, carillonnaient.

Un commandement bref retentit. Il y eut une immobilité de quelques secondes; puis un nouveau coup de clairon et les colonnes de chevaux partirent au trot.

La cantinière, enfin libre, regarda d'abord le vide autour d'elle, puis le régiment s'éloignant dans la direction de la chaussée d'Anvers. Il était huit heures du matin.

JEAN LAENEN.

(A suivre.)

Digitized by Google

LES POÈTES

F.-T. MARINETTI, *La Conquête des Étoiles*. — Paris, Sansot et Cie, 3e édition.

Je n'aime pas les réclames tapageuses, donc ne pourrait me plaire l'espèce d'impudeur naïve du poète F.-T. Marinetti qui, rééditant son poème épique en dix-neuf chants de la *Conquête des Étoiles*, y fait ajouter une soixantaine de pages — articles, lettres et cartes postales — d'éloges français, belges et italiens. Peu m'importe l'opinion de tel ou tel critique et je considérerais comme lamentablement médiocre le lecteur qui s'en laisserait influencer. Ce procédé, au reste, ne devrait appartenir qu'à ceux-là seulement qui en ont besoin — ah! je n'ignore pas, tout en le déplorant, qu'une lettre d'un grand écrivain enthousiaste, orgueilleusement communiquée, peut entraîner la faveur de la foule! — Mais, M. Marinetti, disposant déjà de *Poesia* où défendre sa gloire, a mieux encore, de plus sérieux et de plus puissant : son Art. Tout gonflé que soit celui-ci de littérature romantique et criarde, tout ampoulé et boursouflé qu'il apparaisse parfois, on ne peut lui dénier une excellence lyrique, une frénésie tumultueuse. Si ce vers libre de Marinetti semble uniquement naître du caprice de son auteur, et s'allonge, se rétrécit ou s'élargit assez bizarrement, peu ou prou soutenu par la sonorité des rimes ou par l'allitération des syllabes finales, malgré son chaos de mots, de mouvements et de bruits, il n'en a pas moins une vigoureuse éloquence, en continuelle vibration.

La Conquête des Étoiles révèle un poète auquel toute mièvrerie, toute douceur, toute grâce sont étrangères. C'est une suite de rumeurs, de tempêtes et de déchaînements. C'est d'une sauvagerie indescriptible, d'une audace inaccoutumée, et, à travers le vacarme des cacophonies, l'échevèlement des phrases et le désordre d'une pensée folle, une vision se détache de l'œuvre, vision d'épouvantement, d'horreur et de tragique : l'océan conquerrant, une à une, les étoiles.

Digitized by Google

Il y a moins de perfection en cette *Conquête des Étoiles* qu'en la *Ville Charnelle*. Il y a plus de tapage, et beaucoup moins de goût. Il y a plus d'orgueil, et moins de beauté, mais F.-T. Marinetti possè le incontestablement la force lyrique et le don de l'image.

* * *

J.-J. Van Dooren, *L'Eau frissonne...* — Roubaix, *Le Beffroi*.

Je me souviens d'avoir lu jadis les *Premiers vers* de J.-J. Van Dooren, et d'y avoir trouvé, au moins *un* beau poème. J'ai lu attentivement, curieusement, son nouveau recueil. J'y ai cueilli quelques très belles images :

La lune, bateau ivre en l'océan des nuits... —
Le crépuscule est comme un autel de la mort... —
Le soir profane est pur comme une âme chrétienne... —
Des baisers font un bruit clair au clavier des lèvres... —

éparpillées, çà et là, et répétées parfois comme un écho de souvenir en l'âme du poète. J'y épinglai quelques vers :

Le vent grave du soir émeut les vagues arbres... —
Ce soir, les souvenirs ont un parfum de roses... —
O Désir!... Et mes mains qui presseraient des seins... —

et j'en déplorai l'harmonie facile et comme empruntée aux plus enveloppants et caressants poètes d'hier.

Les poèmes de J.-J. Van Dooren ont bien le frisson délicat de l'eau et leur musique, mélancoliques airs de violes, trop servilement à la manière des exquises ariettes verlainiennes, ont ces douceurs déjà entendues, des plus élégiatiques petits poèmes rythmés. — L'auteur ne remue guère de pensées, ni dans son poème des *Légendes*, ni dans ses *Chercheurs d'Utopie*. Il musicalise toutes ses impressions, toutes ses sensations, et l'on dirait, à le lire, ouïr de lointaines mélodies sentimentales et amoureuses, comme si à travers la brume des soirs et l'ombre des automnales grisailles, on réentendait Mme de Noailles.

* * *

Madeleine Paul, *Enivrements*. — Paris, Sansot et Cie.

La volupté de vivre est tellement en elle, elle vibre si fortement sous sa profonde étreinte que son cœur tressaille et défaille pris d'un grand émoi : Madeleine Paul aime la vie, les matins, les soirs, les bois, les champs, la nature et les cieux. Elle désire, admire et sent toutes les palpitations, toutes les émotions instinctives et prime-sautières...

C'est bien une succession d'énivrements que ses poèmes évoquent. Ils

Digitized by Google

sont d'une jeunesse, d'une grâce, d'une pureté, d'une fluidité parfaites. Ils semblent être les frissons musicalisés d'une âme délicate de femme très sentimentale, très passionnée, mais d'un sentiment où nulle vulgarité ne s'exprime, d'une passion absolument généreuse, ardente et idéale.

Madeleine Paul a une compréhension orgueilleuse de l'amour, et l'amour, je l'ai dit, est la vraie poésie des femmes : elles ne seront grandes en Art que le jour suprême, où, dédaignant toute pudeur exagérée — hypocrisie, en somme! — elles oseront extérioriser leur âme avec leurs désirs, leurs joies et leurs souffrances. Et voici un poète féminin; il dit :

Instincts obscurs par qui zéphirs et papillons
Par les tièdes matins baisent le cœur des roses;
Laissons-nous pénétrer du céleste frisson...

Il avoue :

Mon cœur assoiffé d'amour et de joie,
Avide et chercheur de tous les frissons,
Mon cœur est pareil aux barques de soie
Que le vent léger caresse ou bien ploie,
Et qui, sur des mers de rêves s'en vont.

L'amour lui dicte d'admirables vers. Écoutez ceux-ci.

... Voici l'heure où l'on cause
A mi-voix, respectant le silence des choses,
Pour ne pas empêcher le jour de s'endormir.

Cette chute est tout bonnement délicieuse de mièvrerie délicate. Et je pourrais cueillir d'autres images :

Je baise la lumière aux clartés de ton front. —
Il n'y a que nous deux et que notre désir,
Et sur nos baisers joints, l'aile d'or du plaisir!... —

si, désireux cependant de citer cette strophe :

Il faut à notre joie, à notre amour, des roses,
Toutes les voluptés, des yeux, des sens, des mots;
Notre plaisir est fait de la douleur des choses
Et le rire souvent est né d'un pur sanglot.

de nommer ces beaux poèmes « *Le soir fait sur les flots...* » et « *Cimetière de village* », je ne croyais devoir émettre, en fin de compte, une légère restriction. Parfois, — en des sujets dont la banalité est trop générale, *Les Hirondelles vont partir; Jour de Pluie; Des Villes; Dinard*, etc... — Madeleine Paul disperse la grâce de sa poésie; c'est particulièrement regrettable car son livre en est un peu déparé; au reste, j'aurais à repro-

Digitized by Google

cher à ce recueil un manque complet d'unité : tout en ne chantant que des *Enivrements*, l'auteur les a trop multipliés, trop peu élagués, émondés...

* * *

LIONEL NASTORG, *Au seuil des Rêves*. — Paris, Ollendorff.

Lionel Nastorg a, pour ce recueil de vers « *Au seuil des Rêves* » dont les qualités de forme et la variété d'inspiration sont particulièrement remarquables, obtenu la première mention au concours Sully-Prudhomme, en 1908.

Lionel Nastorg est un sceptique, découragé. Il ne comprend le salut que dans la Foi revenue des premiers bégaiements religieux de l'enfance. Son observation philosophique est, dirait-on, fortement teintée de théorie schopenhaucrienne. — Il a voulu, dit-il, pénétrer au jardin des féeries :

L'automne était venu quand je franchis le seuil.

Tout sentiment humain lui paraît instable, et factice :

La pitié n'est souvent qu'un leurre.

Il entend sans cesse

Le glas perpétuel de la vie et des temps.

Il exagère même son propre désabusement :

Il n'est plus de parfums, il n'est plus de chansons,

dit-il. Ah! pauvres jeunes poètes, mes confrères! Quel sort fut le vôtre que, à peine transportés dans l'ivresse des premières illusions, vous ne pouvez que pleurer? Soit : faites du raisonnement, de la science même; philosophez : il est bon d'argumenter... Mais quand vous dites :

Les cœurs par trop heureux se chargent de regrets,

pourquoi faut-il que vous imprimiez-là le néant de vos espoirs... Vous l'avez compris cependant :

Les sanglots de jadis ne sont plus que des larmes!

mais encore se fait-il que vous l'exprimez avec lassitude, avec une navrance dont vous voulez m'envelopper...

Nos serments sont des mots qu'on prend pour des oracles,

Digitized by Google

continuez-vous. Et je vous arrête là parce que ce cynisme sceptique peut convenir à d'antiques grisons, rendus chagrins par des maux physiques, des troubles domestiques. Allons ! peu importe que vous sachiez que

C'est ainsi qu'on brise en chemin
Les bonheurs de l'heure présente!

il vous faut de la joie, de la ferveur et de l'espoir. Vos regrets, vos chagrins, vos sanglots, vos découragements... bulles de savons qui crèveront bientôt... bulles que, par jeu, vous lancez vainement. Je conçois l'amertume; je comprends la mélancolie; je sais qu'on peut exprimer sa souffrance; mais encore faut-il alors la sincérité du jaillissement involontaire; vous écrivez des vers désabusés et vous pouvez nier l'Amour, l'Espoir, la Beauté, sans sursauter, sans vous secouer... Que m'offrez-vous donc de l'aveu indécent de vingt ans que vous n'avez plus?

« *Au seuil des Rêves* » ? Soit : il y a parfois des cauchemars, et ceux de Lionel Nastorg sont écrits en excellente poésie. Combien je préfère cependant certains sourires — parce que sourires! — de son ironie : je crois alors à une défense obstinée contre un spleen irréel... et je regrette de les voir souvent si pâles, si vains, si futiles, d'une aussi vague banalité. Mais je continue à aimer certains vers de Lionel Nastorg, tout dépourvus de force et d'énergie soient-ils, à cause de leur correction et de leur pureté : il est des femmes très belles, qui, souvent, sont dépourvues d'esprit et ennuient.

* * *

ALBERT DE BERSAUCOURT, *Triptyques*. — Paris, Sansot et Cie.

Depuis Baudelaire, qui, en somme, n'avait fait qu'imiter Arsène Houssaye, mais avec une vigueur poétique plus extraordinaire, le genre des poèmes en prose a subi une assez grande transformation. Bien des poètes l'ont travaillé dont le plus original fut certes Paul Fort, qui, aux rythmes des mots et des phrases, surajouta la cadence rimée, et réalisa, en ses *Ballades françaises*, ce que Pierre Louys appelait « le langage intermédiaire entre la prose et le vers ».

Albert de Bersaucourt qui, paraît-il, publia une très belle étude *Emile Verhaeren*, vient, en ses *Triptyques*, offerts au même et génial poète, de remettre en honneur la prose musicale que Baudelaire utilisait. Cette expression poétique ne convient, me semble-t-il, que là où un auteur voudrait narrer un conte, une fable, ou une simple description. Je ne conçois pas très bien la nécessité de délaisser le vers — désormais affranchi de toutes règles et facilement pliable à toutes les exigences rythmiques — pour recourir au mode un peu lourd et d'apparences plus faciles qu'est la prose?

Digitized by Google

Albert de Bersaucourt a certainement été séduit par l'œuvre antérieure du poète des *Fleurs du Mal*. Il a poli chacune de ses phrases; il en a arrondi tous les angles; il en a poétisé tous les aspects, si bien qu'en les lisant, on ne regrette pas trop les absences réelles du vers, et de la rime (ce « bijou d'un sou », mais bijou tout de même n'est-il pas vrai, âme de Verlaine?).

L'inspiration d'Albert de Bersaucourt est originale de forme sinon tout à fait d'expression : il prend par exemple LES LUMIÈRES; il distingue *la lampe*, *la bougie* et *l'électricité;* voici LES FUMÉES d'*usines*, de *chaumières* et d'*encens*... et ainsi de suite. Il a regardé chaque panneau de ses triptyques avec un sens poétique très accusé, très minutieux et très profond. Il est arrivé à un certain résultat; le triptyque des « *Yeux* » est même très pur, très remarquable; c'est l'un des plus complets, des plus achevés; celui de « *sa maison* », un tantinet virgilien, un peu mais vaguement teinté de panthéisme me plaît autant que l'amoureuse trinité de poèmes : *Echos*, *Visions*, *Parfums*, et, en dehors de ces ensembles, il conviendrait de citer les poèmes « *Après ton abandon* » et « *Les Cloches* », si pas mieux venus parmi les autres, en tout cas mieux sentis, et plus vibrants d'accent.

Les *Triptyques* d'Albert de Bersaucourt ont, enfin, ceci de particulièrement préférable à quantité d'œuvres poétiques : ils sont soutenus, enlevés par un souffle égal de lyrisme et nulle verbalité, nulle phraséologie inutiles et vaines ne les déparent.

* * *

FRANÇOIS PORCHÉ, *A chaque jour*. — Paris, *Mercure de France*.

François Porché a quitté la province qui rumine sans fin sa vie au seuil des portes; il a fui les langueurs des cloches dominicales, les larmes d'or des vitres angoissées des maisons closes; il a fui vers la ville, la province endolorie. Un je ne sais quoi d'impatient, d'insatisfait bout et s'irrite dans le sang orgueilleux du poète : il est parti, vers quels rêves? et l'âme pleine de défis; il a contemplé la vie et en a bu la souffrance jusqu'à la lie, à chaque jour, comme il a pu, comme il lui advint. Il sent en lui, répercutée, immense et toute frémissante, la crise fiévreuse, électrique des fins de jour; au soir, comme une âme en fureur qui palpite et s'enflamme, comme une patience à bout, comme un orage qui a longtemps couvé, éclate, il accueille d'un cri de rage le doux son de la cloche disant la fin de la journée, disant le rêve revenu et disant encore que, là-bas, l'espoir brille toujours.

Comment reconnaître cependant l'appel vrai du bonheur? On s'épuise; on s'excite; les femmes éparpillent leur parfum d'amour dans la cohue; les affiches, de toutes leurs couleurs, promettent la richesse, et, toujours

Digitized by Google

dominatrice cependant, « la haine court avec son odeur d'encre fraîche ». L'âme de François Porché s'est éveillée charitable et humainement pitoyable. Il a connu la triste déchéance des pauvres et solitaires et maigres errants ; il a vu la frénésie cruelle d'un Saint-Pétersbourg révolté ; il a couru vers l'horrible réalité de Courrières ; et il s'est dit qu'

Il faut du temps, beaucoup de larmes, du silence,
Pour apprendre à se faire un cœur sans violence.

La philosophie que la vie lui a inspirée est une sorte de résignation douloureusement factice et qui, tourmentée, aiguisée, raffinée plus qu'il ne veut bien se l'avouer, s'épanche en cris harmonieux dont une instinctive et uniquement esthétique pudeur, mélancolise seule la rancœur.

François Porché a écrit quelques poèmes amoureux et plusieurs strophes d'amitié : celles-ci sont les mieux venues, car, quelle âme de femme pourrait comprendre, à l'égal d'un cœur de compagnon fidèle, la beauté âpre, triste et lourde à porter de ce poète, héroïque et faible en même temps, qui s'est laissé aller à vivre « *comme il a pu, comme il advint* », la vie et ses poèmes de vie ?

* * *

GABRIEL FAURE, *Paysages passionnés*. — Paris, Sansot et Cie.

Je crois n'avoir jamais lu qu'un seul roman de Gabriel Faure : *L'Amour sous les lauriers roses*, et encore, ce fut hâtivement presque que je le parcourus, chez un libraire ami. J'avais gardé un souvenir d'émotion fervente des quelques pages descriptives que j'y avais rencontrées et il me souvient même de les avoir souvent citées au cours de causeries, de discussions ou de conférences. Et cependant, Gabriel Faure a produit plus d'un roman ; peut-être en quelqu'un d'entre eux a-t-il mis plus de beauté parfaite encore que dans celui-ci ? Toujours est-il que, extraits de ces divers volumes, voici des paysages passionnés de Grèce, de Bretagne, du Dauphiné, de l'Italie, où se révèle le souci de montrer à quel point *un paysage voluptueux peut exalter les sensualités diverses d'êtres ardents et passionnés*, et ces proses pittoresques, évocatoires sont des pages d'une si harmonieuse beauté qu'elles sont des poèmes réels et séduisants — par leurs contours et leurs rythmes — séduisants et réels — par leur vie.

Gabriel Faure s'approche de ce poète panthéc-naturaliste de la Volupté unique et primordiale de la Beauté Universelle, ce poète que je désire accueillir depuis l'éveil en moi du sens de la Vie. Oh ! il n'a pas besoin d'images obscènes et de rires grossiers pour faire, d'un simple et puissant frisson, vibrer l'âme de ses lecteurs. Non, il est allé à la Nature en toute

Digitized by Google

simplicité d'âme; il l'a regardée et il a, d'un pinceau vigoureusement précis et suavement symbolique, saisi toute la lumière de ses jours et de ses nuits, de ses clairs-obscurs et de ses clartés, toute la lumière de ses caresses ambiantes.

Oh! et puis, l'Italie, cette Italie que Barrès, Boylesve, de Régnier, Marinetti ont chantée, cette superbe Italie des lacs, vue de Pallanza ou de Bellagio, cette terre semblable à une bacchante amoureuse, pâmée, emmi des fleurs, sur des parfums et dans de la lumière; cette terre s'offrant aux baisers du soleil; oh! comme Gabriel Faure me la remémore. Je revois la superbe créature que mon rêve imagina là-bas, la voici ressurgie devant mes yeux toute en peinture, en sculpture et en chair, cette Italie que me suggère à nouveau la plume de Gabriel Faure.

La vraie passion du paysage voluptueux est presque le rythme fervent de l'étreinte amoureuse : le recueil de G. Faure le prouve amplement.

* * *

FERNAND GREGH, *Prélude féerique*. — Paris, *Mercure de France*.

La majeure partie de ce *Prélude* était primitivement le prologue d'une *Belle au Bois-Dormant* que M. Fernand Gregh, en collaboration avec Henri Caïn devait donner au Théâtre Sarah-Bernhardt. Le projet, abandonné, fut repris par Jean Richepin et Henri Caïn et eut un très vif succès. Fernand Gregh ayant alors remanié et développé quelque peu son prologue en fit ce conte bleu en vers qu'en avril 1908 publiait *La Revue de Paris* et que le *Mercure* édite.

Fernand Gregh a des vers d'une limpidité exquise, d'une harmonie parfaite; sa poésie, très lumineuse, très caressante, est à ce point musicale et tendre qu'il me souvient avoir entendu raconter, par une amie, un flirt sérieux dont les poèmes de *La Beauté de Vivre*, furent, en un décor féerique de la côte d'Azur, comme l'euphonique leit-motiv... Ici même, où parfois la donnée du conte empêche le vers de naître dans sa réalité plénière, ici, il est des passages d'un lyrisme très pur, très rythmé.

Je m'éveille, et je chante avec le rossignol!
Il est le violon ardent; je suis la flûte,
La flûte élégiaque au timbre moins changeant,
Qui sous ses trilles d'or pleure en notes d'argent!

... Ce conte me fait regretter de ne pouvoir parler des recueils de poèmes de Fernand Gregh. Ici, je ne puis guère apprécier les qualités de son art. Cette bluette est un peu naïve et, certes, le poète y fut inférieur à lui-même.

Digitized by Google

AMÉLIE MURAT, *D'un cœur fervent*. — Paris, Sansot et Cie.

Quelqu'un, — Boissière, je crois, — a dit que la maison Sansot était la maison des Poètes. Il serait, en ce moment, plus exact de la dénommer « le Paradis des Femmes-écrivains ». Chaque mois je reçois — et sans m'en plaindre, bien au contraire, — une œuvre nouvelle qu'une femme a signée et que Sansot édite. Il est certain que toutes ces œuvres ne sont pas parfaites, que beaucoup d'entre elles sont de vaines tentatives et de vains efforts, mais, lorsqu'une officine de librairie peut lancer Mmes Fernand Gregh, Hélène Picard, Cécile Perrin, Hélène Vacaresco, Jehanne d'Oliac, Blanche Salmqué (j'en passe et non des moindres!) n'est-il pas excusable de lui voir produire, parfois, des noms moins dignes, à plus d'un titre, de son propre renom?

Amélie Murat est une poétesse — oh! que ce nom est laid! — est, dis-je, un auteur agréable. Elle a beaucoup aimé les poèmes de Rodenbach, les bijoux artistes d'Henri de Régnier, les fleurs bizarres de Baudelaire, les tubéreuses de Mme de Noailles, les jolies bluettes d'Alfred de Musset, les philosophies rénovatrices de Lucie Delarue-Mardrus, les musiques colorées de Verlaine, et malgré l'obsession inévitable de certains de ces rythmes déjà entendus, Amélie Murat sait préserver son art des dangers multiples des réminiscences et des redites. Elle va à la nature d'un cœur fervent et elle exprime sa ferveur avec enthousiasme. Si des poèmes comme *les Secrets du Soir* me déplaisent à cause de leur banalité excessive, des pièces comme *Désir* et comme *Louange au Silence* me causent une joie intime et particulière : Mme Murat fait preuve de qualités essentiellement poétiques et féminines : elle y montre de la sensibilité, de l'émotion et une véritable sincérité.

Il faut louer, en art, les enthousiasmes, les ferveurs et les lyrismes purs. J'encouragerai donc Amélie Murat à persévérer et à se perfectionner : elle a toute mon estime critique, toute ma sympathie.

* * *

OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE, *La Montée*. — Paris, Hachette.

Olivier Calemard de la Fayette est mort en 1906, tout jeune encore. Ses amis, et principalement Henri Chatelain, ont recueilli le manuscrit inachevé d'un recueil de poèmes : *La Montée*, et viennent de le publier.

Le jeune poète y fait revivre la campagne tour à tour bleue, enflammée, claire, où sa joie s'éveilla. Il découvrit la pente ensoleillée de ses vallées et tous les rayons d'or sur le sable des chemins qu'il parcourait; il se

Digitized by Google

souvint des villages illuminés de soleil et de l'or pâle des pailles dressées autour des greniers. Sous des ruissellements de chaleur, dans le vent pourpre de son pays, parmi les cytises, les églantines, les ronces et les lilas blancs, il écouta la saison joyeuse

Qui s'avance avec des muscats dans ses corbeilles.

Il en huma l'arome lumineux, le rayonnement chaud et il en garda le souvenir d'un ciel immobile et doux sur un mauve horizon d'automne. Il y apprit à dévisager face à face le Destin ; c'est ainsi, comme s'il eût été vainqueur de son propre destin, qu'il a pu franchir l'espace, traverser l'Aurore et refléter, tel un prisme de cristal, toute la richesse des couleurs. Son souci constant, son rêve, son désir, fut dans l'éternelle recherche d'une Vérité informulée mais entière :

Vérité! Vérité! Je t'aurai tant nommée,
Je t'aurai tant voulue et t'aurai tant aimée.
. . . . . .

Parfois, dans sa course infatigable vers les sommets qu'il souhaitait d'atteindre, il se reposa un instant, en des haltes de fièvre ou de découragement. Mais, à ces moments-là, jusque dans son amertume, il avait la résignation héroïque et s'il supportait l'épuisement passager, l'obstacle inattendu, c'est qu'il n'ignorait pas la joie prochaine d'un retour à l'Espoir

Si j'ai voué ma vie à mon Rêve et mon art
Aux matins de rosée,
Je n'en savais pas moins que je prendrais ma part
De l'humaine nausée

dit-il en vers assez quelconques, cependant qu'il ajoute

Elève éperdûment tes deux ailes de pierre,
Ma vieille Foi décapitée !
Car j'entends dans la paix des bois ou des musées,
Du fond des hôpitaux geindre la pauvre chair
Sa plainte vaine,
— Et ce n'est que bien peu de la souffrance humaine !

O. Calemard de la Fayette s'est plus occupé de mettre des idées en ses poèmes que des mots. Sa pensée, quoique inspirée des formules déjà imposées, n'en avait pas moins une grande, une étonnante valeur personnelle. Classique presque, hautaine, pure et nettement déterminée, elle s'exprima en un style d'une noblesse réelle, d'une élégance et d'une harmonie particulières.

« Les favoris du ciel... » La phrase serait banale ; elle serait même

Digitized by Google

cruelle. Le poète défunt a l'inespéré bonheur de survivre à sa disparition, grâce au cœur fervent d'un de ses amis. Il est, lui aussi, à féliciter, et reprenant une phrase que de la Fayette inséra dans une de ses lettres, je dirai à cet ami fidèle: *aimer, c'est comprendre.* Or, comprendre, c'est, souvent, égaler.

* * *

Baronne MARIE DE BLONAY, *Les Heures profondes.*— Paris, Sansot et Cie.

La poésie des *Heures profondes* rappelle assez bien l'inspiration jolie et très sentimentale de Madame de Noailles sans, toutefois, l'imiter ni la reproduire. La baronne Marie de Blonay aime les feuilles volantes où, au gré des heures et des instants, elle peut murmurer les sentiments intimes de son âme ou de son cœur. Elle en est arrivée ainsi à réunir des poèmes sans grande unité d'inspiration, ni presque sans aucun lieu de pensée. Au reste, le poète ne s'est guère préoccupé de remuer des idées. Le tendre, le joli, le caressant, l'émouvant, le souriant et le captivant frisson légèrement sentimental, et pas très durable, des heures successives de sa vie, suffisent à son désir de chantre. Souvent, en raison même de la facilité de son inspiration, Marie de Blonay produit une page mal venue, pas réussie, l'air inachevé et vite composée. La plupart de ses poésies ont, cependant, une propreté, une sûreté d'expression très appréciable, avec, en plus, une exquise façon, toute féminine, et « à fleur de peau » en même temps, d'harmoniser les joliesses d'une âme compliquée

Je citerai, comme modèles de ce genre littéraire d'aristocratie, la *Chanson du Page*, *Le divin Secret* et *Mon cœur est lourd*, et en dehors de ceux-là, ce réel petit chef-d'œuvre.

Notre amour était gris comme un ciel bas d'automne;
Il y tombait des pleurs jusque sur nos baisers...

J'ai songé à Charles Guérin. La cause de Marie de Blonay était gagnée et je ne fus pas trop sévère.

* * *

LITON CHEVALET, *Les Soirs.* — Paris, Perrin et Cie.

Voici un jeune poète dont les vers sont très harmonieux, très musicaux, très proprement écrits, mais dont l'inspiration, faible, bourgeoise, ou tout uniquement quelconque, devrait aux sources vives de la Poésie s'enivrer un peu des véritables frissons artistiques. Liton Chevalet est trop académique, trop facticement ému et je l'imagine, pleurant sa navrance d'amour en vers corrects, occupé du songe bientôt réel de quelque nouveau frisson.

Digitized by Google

Et pourtant, je crois trouver en lui une âme de poète; je crois qu'il pourrait rimer de très spéciales et tendres chansons... Mais, d'abord, qu'il se laisse, en ses vers, simplement, clairement, ingénument exprimer!

* * *

JEAN DOMINIQUE, *L'Aile mouillée*. — Paris, *Mercure de France*.

Jean Dominique est Belge ; je le sais, et néanmoins j'avoue ne pas connaître ses trois précédents recueils de poèmes : *L'Ombre des Roses*, *la Gaule blanche*, et l'*Anémone des Mers*. Je n'ai que, çà et là, dans des revues littéraires, lu des fragments de sa poésie. Il me souvient d'avoir entendu Delattre prononcer l'éloge des œuvres de Mme Jean Dominique et d'avoir écouté religieusement Mlle Houyoux en dire des extraits... Mais, tout ceci est tellement vague en mes souvenirs, qu'il a véritablement fallu la publication de *L'Aile mouillée* pour me faire apprécier l'art de Jean Dominique.

C'est un art vibrant d'une délicate émotion, un art fait d'une caresse, d'un sourire, d'un baiser et d'un frisson, d'une larme, d'un soupir. Verlaine, Henri Heine, Barbuse, Francis Jammes... et surtout l'âme très tendre d'une femme, et voilà cet art, très semblable à ceux de ces êtres si différents, et voilà néanmoins cet art très personnel :

Entends, mon cœur, c'est une chose
D'oubli, de souvenir, d'ardeur,
Qui vole au milieu des roses
Au bord d'un lac où tout se meurt.

Jean Dominique a réuni des mélodies, des fugues, des chansons, des ariettes, des berceuses, des sonatines qui font toutes songer au frisselis d'une aile d'oiseau mouillée de rosée : elle a évité la banalité des romances et c'est, à cette époque où règne l'Inesthétisme et l'Arrivisme, un titre grand, à mes yeux d'artiste, que de s'écarter des chemins trop fréquentés.

* * *

ALBERT LECOCQ, *Vieux thèmes*. — Liége, *Vers l'Horizon*.

Oui, tu es jeune, tu es bellement jeune et purement poète, artiste, ô toi qui peux apprécier, aimer, adorer encore la poussiéreuse, la mélancolique et la si charmante joliesse des vieilles vieilleries des très vieilles demeures. Je t'ai écouté ; je t'ai lu ; je t'ai relu ; je t'ai vu sourire aux songes de ton âme inquiète, éprise tellement de vie pleine, que ton amour, comme ces oiseaux qui se recueillent longtemps avant de chanter, rechercha l'ombre close des volets, la tiédeur des heures simples et la douceur, la pénétrante

Digitized by Google

douceur de la solitude. Voici, tu me rappelles Rodenbach ; tu me fais penser à Samain, à Guérin ; je t'écoute ; tes vers me plaisent, et leur simplicité, leur imperfection voulue et leur musique un peu vague et uniforme, et leur littérature un peu primitive... et j'aime jusqu'à l'effort (non encore récompensé tout à fait) qui te fit rêver d'être *Toi*, et rien que *Toi !*

* * *

René Turpin, *La Rose entr'ouverte.* — Paris, librairie Plon et *Revue des Poètes.*

La Rose entr'ouverte fut mentionnée au dernier concours Sully-Prud'homme. On sait de quel œil indifférent je considère ces récompenses plus ou moins officielles et ce ne sera jamais la décision de plusieurs membres d'un jury qui octroiera ou enlèvera du génie à un poète que je n'aimerai pas. Certes, il est déjà très appréciable de pouvoir réunir quelques suffrages de gens réputés maîtres ou connaisseurs en une matière ; mais, on a si souvent vu la gloire couronner ceux-là même que les concours avaient écartés que mon scepticisme peut se concevoir légitime.

Ainsi nulle mention ne pourra me faire aimer ce poème de René Turpin :

Tranquille, elle s'en va, sa raquette à la main,
Dans sa robe de toile et son léger corsage,
. . . . . .

d'une désespérante banalité, ni apprécier davantage le vers :

On se croit aimé d'une douce tête.

ni admirer celui-ci :

Le parfum de ton corps que le plaisir fait rose.

Mais, cependant ? Oui, j'avoue que malgré de très remarquables faiblesses d'expression, de très inhabiles et très bourgeoises inspirations, certaines pages — évoquant l'antiquité grecque — sont belles en cette *Rose entr'ouverte.* Mais les chardons me font fuir jusqu'aux roses qu'ils me cachent.

Maurice Gauchez.

Memento. — Adrien Bertrand, *Les soirs ardents.* — Paris, Sansot et Cie. — Parce qu'Andrien Bertrand aime Catulle Mendès, je ne dirai pas — ce serait absurde ! — qu'il l'imite, mais je regretterai de devoir constater que le genre exclusivement parnassien, même rehaussé en valeur par un sens profond de la volupté, en nos jours de liberté et de lyrisme franc,

Digitized by Google

date un peu, fût-il pur, comme dans le recueil d'Adrien Bertrand. — FLORIS DELATTRE, *L'Unité dans l'Art*. — Roubaix, *Le Beffroi*. — Je me borne, ici, à signaler, ce très curieux, très intéressant, très documenté, et très purement littéraire essai, à tous ceux que cette question intéresse : ils verront que, jusqu'à présent, il restait beaucoup encore à en dire. — NICOLAS BEAUDUIN, *Le chemin qui monte*. — Paris, Sansot et Cie. — Je n'aime pas ces jeunes gens qui affichent des airs blasés, dégoutés et qui espèrent faire croire à leur enthousiasme obstiné. Je n'aime pas non plus les vers impersonnels et non rythmés. C'est pourquoi, sans condamner l'art de Nicolas Beauduin il me déplairait beaucoup de le voir continuer à végéter où il végète... n'importe où, hors de l'idéal! — CLÉMENT PERDIEUS, *Georges Ramaekers*.— Bruxelles, Collection Diamant.— Clément Perdieus chante Georges Ramaekers et n'en parle pas : il veut, en l'aimant trop, crier son amour et sa voix, trop enflée, râle et s'étouffe. Ramaekers méritait une analyse moins..., comment dire, moins bourgeoise. — PAULIN RENAULT, *Benoît Quinet*. — Bruxelles, Collection Diamant. — Étude intéressante et sagace d'un écrivain doué sur un poète qui ne l'est pas.

M. G.

Digitized by Google

ESSAIS ET NOTICES

Dans les Propylées de l'Instrumentation, par Em. Ergo. Bruxelles, Schott frères, 1908, 275 pp.

La connaissance de l'orchestre, des instruments qui le composent, de leurs propriétés spéciales, peut être acquise de façons diverses. L'une, toute empirique, a été adoptée par la plupart des auteurs qui traitent de la question : Berlioz, Gevaert, Strauss la suivent, et leurs grands traités nous donnent l'exemple des excellents travaux que cette méthode permet d'accomplir. L'autre, plus scientifique, vient de faire un pas considérable grâce à *Dans les Propylées de l'Instrumentation* de M. Ergo.

Partant de cette idée que, pour enseigner, il faut poser un principe et en tirer toutes les conclusions qu'il comporte — n'est-ce pas là la méthode de la géométrie euclydienne qui, grâce à quelques axiomes, résultats de l'expérience journalière, déduit toutes les propriétés mesurables de l'espace à trois dimensions? — M. Ergo a recherché ce principe qui va lui permettre de donner une unité parfaite à son système, qui sera le squelette de l'organisme à disséquer.

Ce principe découle de l'observation, vieille déjà, mais que les expériences de Helmholtz ont généralisé, auquel elles ont donné force de loi.

D'après cette loi, lorsqu'on produit un son quelconque, on produit en même temps toute une série de sons, d'intensité variable, mais dont les *nombres de vibrations* sont dans un rapport constant avec celui du son principal. Pendant que ce dernier compte *une* vibration, les autres sons, dits *harmoniques*, en comptent, le premier 2, le deuxième 3, le troisième 4 et ainsi de suite ; ces sons, dans notre échelle musicale, correspondent aux notes suivantes :

SON PRINCIPAL.	SONS HARMONIQUES.									
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	etc.
vibration en un temps donné.	vibrations dans le même temps.									
Do.	do	sol	do_1	mi_1	sol_1	?	do_2	$ré_2$	mi_2	etc.

Le 7e harmonique de même que le 11e, le 13e, etc., n'ont pas de correspondants exacts dans la gamme.

Digitized by Google

Donc, que je produise par n'importe quel moyen, grâce à n'importe quel instrument, un son, il comprendra tous ces harmoniques. L'intensité relative de chacun d'eux déterminera le *timbre*.

Appliqué aux instruments de musique, ce principe va être des plus féconds.

Dans certains d'entre eux, le piano par exemple, c'est le son principal qui importe, et même les pianistes pourraient ignorer l'existence des harmoniques.

Dans d'autres : la harpe, les archets, on peut faire entendre distinctement, non seulement le son principal, mais encore un harmonique, qui prend ainsi la place du son principal. Il suffit de frotter légèrement l'archet sur la corde, et d'effleurer celle-ci en son milieu : on aura l'octave du son fondamental; au tiers, on aurait eu la douzième, etc. A la harpe, on ne se sert que du premier harmonique c'est-à-dire de l'octave du son fondamental; au violon, un grand nombre d'entre eux peuvent être utilisés pratiquement, et même Borodine a composé toute une page de son quatuor en *la* de ces sons si pénétrants (trio du scherzo). C'est pourtant une exception aux archets.

Cela devient la règle pour d'autres instruments. La flûte, la clarinette, qui font entendre leur son principal dans le grave, n'arrivent à leur registre aigu qu'en remplaçant le son principal par un harmonique.

Enfin, les cuivres *simples*, c'est-à-dire sans pistons, ne peuvent produire que le son fondamental (parfois, car il est inaccessible à certains d'entre eux) et en tout cas certains de ces harmoniques. Leur gamme est donc tout à fait incomplète, surtout dans le grave. On obtient ces divers sons en modifiant, par la pression des lèvres, l'intensité de la projection du souffle.

Pour parer à l'inconvénient que présentent les lacunes de la gamme fournie par ces instruments, on leur a adjoint d'abord un, puis deux, puis trois pistons, au moyen desquels on peut à volonté allonger le tube de l'instrument : on change ainsi toute sa série naturelle d'intonation, qui elle-même dépend de la longueur de la colonne d'air mise en vibration; et de la sorte, on a créé diverses échelles sonores qui, placées à côté de la première, remplissent certains vides. Nous ne pouvons, bien entendu, entrer ici dans les détails des divers systèmes proposés, que M. Ergo expose de la façon la plus lucide.

On le voit, le même principe des sons harmoniques permet de se rendre compte de la formation du son dans les divers instruments de musique et, par conséquent, d'exposer la théorie de ces instruments d'une façon rationnelle, scientifique.

Cet exposé est admirablement clair et complet dans l'ouvrage de M. Ergo et ce titre de *Propylées* qu'il lui donne nous paraît beaucoup trop modeste. Car il entre en plein dans la matière, il l'analyse d'une façon approfondie,

Digitized by Google

toute nouvelle et y met un esprit de haute science sans négliger pourtant la partie esthétique qui est puisée aux meilleures sources.

Cet ouvrage sera de la plus grande utilité à tous ceux qui veulent approfondir la question de l'orchestration et sa lecture peut être également recommandée, grâce aux nouveautés qu'il comprend, à ceux qui connaissent déjà les grands traités cités plus haut.

Dr Dwelshauvers.

* * *

Léon Vanderkindere, *Choix d'études historiques*, Bruxelles, M. Weissenbruch, in-8°.

On vient de fêter la mémoire de Léon Vanderkindere. Cela s'est passé dans une intimité qui n'avait rien de l'exclusivisme d'une secte, ni même d'une école. Les anciens élèves du maître, unis à quelques-uns de ses amis et collègues, ont même constitué un petit capital, à l'aide duquel ils ont réédité quelques-uns de ses écrits. Ils se sont réunis pour cette touchante commémoration, et Mlle Vanderkindere a offert à l'Université libre le buste de son père, sculpté par elle. Ce fut une fête simple et sévère, comme le défunt l'aurait aimée.

Les organisateurs ont été guidés, pour composer ce *Choix d'études*, par un sentiment très juste. Les ouvrages essentiels de l'historien, son *Histoire de la formation territoriale de la Belgique* et son *Siècle des Artevelde*, n'attendent pas une exhumation. Les érudits les ont à portée de main. Mais il est un certain nombre de monographies, dont la haute valeur n'empêche pas qu'elles soient perdues dans des publications rares ou dans des mémoires ou bulletins académiques, d'allure moins accessible qu'un volume de bibliothèque. Il y avait donc un réel intérêt à les rassembler. C'est ce qui a été fait, sous la direction de M. G. des Marez, archiviste de la ville de Bruxelles. M. G. des Marez était excellemment désigné pour cette tâche. Professeur à l'Université libre, il est l'auteur des travaux les plus solides et les plus originaux que nous possédions sur l'histoire économique des villes flamandes du passé. C'est un esprit ferme et exact, qui, sans abdiquer sa personnalité, a emprunté beaucoup des méthodes et des points de vue de son maître M. Henri Pirenne. Enfin, titre suprême, il jouissait de l'estime amicale et de la confiance du défunt.

En tête du recueil figure un morceau d'apparat, intitulé *De la méthode historique*. Il a ce vif intérêt de nous en apprendre long sur la philosophie du maître, s'il n'offre, dans son argumentation, rien qui m'ait paru emporter la conviction. Vanderkindere se demande pourquoi des hommes éminents, tels que Spencer et Dubois-Reymond, n'ont pas consenti à accorder à l'histoire le rang de science. Il reconnaît tout ce qu'il y a de subjectif et d'aléatoire dans une discipline, où l'on n'a à sa disposition « comme objet d'observation, que des textes » et des textes souvent contradictoires, influencés en tout cas par des passions, par des parti pris, par

Digitized by Google

une information insuffisante ; où l'on n'a pas les ressources de l'expérimentation, c'est-à-dire où l'on ne peut jamais contrôler par soi-même les phénomènes étudiés, en invoquer la reproduction, en varier les conditions, etc Enfin il confesse que l'histoire psychologique est pur caprice et que celle qui prétend « enserrer le travail multiforme de l'humanité dans le cadre étroit d'un système préconçu » est purement arbitraire, de telle sorte qu'il n'y aurait plus qu'à désespérer de cet emploi de notre labeur, si, en l'élargissant dans ses enquêtes et se bornant dans ses ambitions, on n'était fondé à atteindre des résultats moins problématiques : « Il faut, dit » Vanderkindere, qu'en un faisceau viennent se grouper tous les faits com- » plexes de la vie physique et morale, intellectuelle et affective : l'art et » la science, la politique et la religion, les œuvres de la guerre et celles de » la paix, les phénomènes économiques et sociaux, les idées et les mœurs, » tout ce que j'énumère et tout ce que j'oublie doit trouver sa place dans le » vaste ensemble ; alors sera ébauchée l'histoire véritable... »

Voilà une ébauche, qui exigera bien du temps et des concours. Le savant maître concède que ce ne sera pas trop de plusieurs générations pour réaliser son programme. Il perd, hélas! de vue que chaque génération a son programme à elle, qu'elle envisage les faits du passé sous un angle qui n'est pas celui de la génération précédente ; même on pourrait aller plus loin, et dire que chaque école historique apporte une vision qui n'est qu'à elle, que chaque pays a la sienne conditionnée par le tempérament des hommes, les éléments climatériques, sociaux, moraux, etc. Grote et Curtius ont conçu l'histoire de la Grèce tout différemment, parce que l'un était un banquier londonien et l'autre un professeur berlinois. Et dans une même nation, à une même époque — ou à peu près — imagine-t-on deux vues plus diamétralement opposées sur la Révolution française que celle de Taine et celle de M. Aulard et de ses élèves?

Qu'après cela on nous indique les profits que l'histoire peut retirer de l'emploi d'une méthode comparative, il n'y a qu'à y souscrire, de même que l'exemple invoqué par Vanderkindere (et qui est celui des analogies si frappantes entre l'origine et le développement des communes dans les divers pays européens et à diverses époques) est un des plus significatifs qui soient.

C'est précisément la question de cette origine qui a peut-être fourni les morceaux les plus savoureux du présent recueil. Parmi les préoccupations dominantes du savant maître, dans son double labeur de professeur et d'historien, nulle ne semble l'avoir hanté avec autant de ténacité que celle de savoir si nos communes avaient une origine romaine ou une origine germanique, et, en ce dernier cas, si c'était aux institutions des peuples barbares ou à des causes économiques, comme le pense M Pirenne, d'après certaines théories d'Outre-Rhin, qu'il fallait rattacher nos magistrats communaux.

Dans une curieuse étude sur l'œuvre de Vanderkindere (*Revue de l'Uni-*

Digitized by Google

versité de Bruxelles, mars-avril 1907) M. des Marez a montré par quel long circuit ce patient investigateur avait été ramené, tout à la fin de sa carrière, à défendre des hypothèses, qu'il avait faites siennes trente ans plus tôt. Parti d'un point de vue juridico-politique, qui était celui d'une école allemande, dont la célébrité fut grande, mais, éphémère, il s'initia aux doctrines socio-économiques d'une autre école ; mais sans être ébranlé dans sa conviction foncière, et quoiqu'il ait tiré des préoccupations de cette époque de sa vie un beau livre, *Le Siècle des Artevelde*, on le vit se consacrer de nouveau à l'étude du fondement juridique de nos institutions. C'est alors qu'il publia ses recherches sur *Uccle*, ses *Premières phases de l'évolution constitutionnelle des Communes flamandes*, sa *Notion juridique de la commune*, etc. Comme en 1874, il retrouve dans l'organisation judiciaire de la centène et dans l'organisation administrative de la marche des éléments constitutifs du fonctionnarisme communal au moyen âge. C'est donc, entre les diverses hypothèses qu'on a formulées sur l'origine communale, à celle de la marche et de la centène qu'il revient en dernière analyse, et c'est ce qui le sépare très nettement de son collègue gantois, M. H. Pirenne, dont on connaît les vues, inspirées par les préoccupations exclusivement économiques (1).

Mais il faudrait encore, dans ce *Choix*, souligner l'intérêt de toute une série d'études, les unes d'une nature spéciale, par exemple les notes sur le *Diwcy* et *L'échevinage* d'Uccle ; les autres d'un caractère plus général — je citerai le bel essai sur la féodalité. Mais la place et le temps me manquent pour y insister. Il aura suffi de les signaler à tous ceux que préoccupe l'histoire de notre passé, dont nul, plus et mieux que Vanderkindere, ne fut l'évocateur savant et passionné. R.

(1) Voy. notamment p. 273, où il se refuse à admettre la distinction que fait M. Pirenne entre les *cives* du x^e^ siècle et *burgenses* du xi^e^ dont il est question dans des textes allégués ; voyez encore p. 302, sq.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

La place nous est durement mesurée, cette fois, et il nous faudra justifier en quelques mots l'éloge ou le blâme, en quoi se résume l'impression d'une soirée de théâtre. Mais, comme l'éloge est plus bref, qu'il se contente de considérants moins explicites, nous sommes enchanté de constater que notre bulletin est de couleur rose.

A la Monnaie, on a joué *Katharina* de M. Edgar Tinel. Ceux qui y sont allés, avec des pensées très profanes et l'espoir de goûter des sensations voluptueuses, n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes de leur déception. De même que Mgr Mercier a rénové l'étude de la scolastique à la faculté de philosophie de Louvain, M. Tinel a tenté là-bas dans le domaine musical, sinon de nous ramener au plain-chant, du moins de substituer aux très profanes harmonies dont s'emplit, chaque soir, le vaisseau de nos théâtres des rythmes plus sévères, inspirés par un sentiment tout chrétien. Il y a incontestablement réussi; il y a trop réussi peut-être. Et pourtant quelle gratitude nous lui devons pour avoir enveloppé d'une atmosphère de mysticisme la mise à la scène de cette adorable légende de la vierge fiancée au Sauveur! Sans doute M. Tinel n'ignore rien des procédés de ses confrères en composition, et, par endroits, on perçoit qu'il a gardé un souvenir très net de l'art wagnérien; mais dans l'essentiel son oratorio dramatique est distinct de l'opéra, tel que la tradition vulgaire l'a fait et tel que la curiosité des foules le désire.

La légende de Sainte-Catherine, si elle n'a pas toute la vie dramatique qu'on pourrait désirer, s'impose à l'attention d'une élite par son originalité même. Ajoutons qu'elle est jouée et montée avec un soin admirable. L'orchestre a su s'assouplir et comme faire peau neuve pour obéir aux intentions du maëstro; Mme Croiza a joué, sans ombre de cabotinage, elle a été une délicieuse figure de missel, et MM. Lestelly, Morati, Petit, Artus, etc., l'ont secondée louablement.

Est-ce manière de paradoxe? Est-ce pure coïncidence? MM. Kufferath et Guidé, en reprenant le *Jongleur de Notre-Dame*, au lendemain de la première de *Katharina*, ont fourni matière à d'assez piquants rapprochements. Voilà une légende pieuse du moyen âge qui devait, sinon fortifier, du moins consoler la foi des vieux âges. Et M. Massenet, cet Apulée français, a, par sa magie qui ne respecte rien, transformé le vieux thème

Digitized by Google

d'un conte dévôt en une charmante fresque d'un archaïsme voulu et savoureux. C'est le vitrail moderne à côté de l'antique verrière. M. Laffite a retrouvé son succès d'antan dans le rôle difficile du jongleur, et quant à M. Bourbon, il est un Boniface enjoué, gaillard et haut en couleurs.

Au Parc on a donné, après *L'Oiseau blessé*, qui a fourni une honorable carrière, des représentations du *Divorce*, de MM. Bourget et Cury, une première d'auteur belge et *Le bon roi Dagobert* de M. André Rivoire. Rien que cela! Plus encore, puisque des représentations des *Corbeaux* et de la *Parisienne*, avec une conférence de M. Dwelshauvers, nous ont remis en mémoire le grand écrivain du théâtre réaliste sous une forme en quelque sorte didactique, sans cesser d'être attrayante.

Du *Divorce* que dire après tant d'autres? Que c'est une thèse défendue avec âpreté et loyauté à la fois. Le meeting est contradictoire; mais il l'est d'apparence plus qu'en réalité. Pour être forts, les arguments en faveur de l'amour libre portent mal, et le tout tourne à la plus grande gloire de l'union indissoluble. Je n'ai pu lire le roman ni entendre la pièce de M. Bourget sans penser à certains jours de la politique belge, où les socialistes et les catholiques (amour libre et mariage chrétien) s'entrechoquèrent pour mieux culbuter les libéraux (le mariage civil pouvant être rompu par le divorce). Je donne le rapprochement pour ce qu'il vaut; mais je suis bien sûr qu'il est venu à d'autres esprits qu'au mien.

Louer M^lle^ Brandès est presque superfétation; elle s'est identifiée avec un rôle, qui est tout de tendresse et où son talent délicat peut se déployer. L'entourage de l'artiste était convenable, sans plus.

L'Oiseau blessé est loin de nous, il a pris son vol vers d'autres rivages; disons simplement qu'il fut mis dans une cage dorée au théâtre du Parc. Aussi gazouillait-il de façon charmante. Espérons qu'on reverra encore M^lle^ Colonna Romano.

La Victoire n'en fut pas une, et rien ne m'a paru cocasse comme les lyriques appréciations de la plupart des journalistes, proclamant la valeur scénique d'une pièce qu'on joua trois fois devant les amis et les... banquettes. Notez que j'en fais moins un grief à l'auteur qu'au public. Celui-ci entend que ses plaisirs lui viennent de Paris et non de la ville des SS. Michel et Gudule. Il met une sorte de férocité à signifier ses préférences volontaires aux directeurs. Avouons, toutefois, qu'il n'est pas si mal inspiré, que son égoïsme a de bonnes excuses. Car ce qu'on aime au théâtre, c'est justement ce qui manque à nos écrivains, le métier, l'art d'amener des situations, de sortir des mots passant la rampe, de dessiner d'amusantes figures. Le reste, qui est presque tout en littérature, n'est ici presque rien. Or, nos écrivains ont le reste et n'ont que cela. M. Van Offel sait penser et écrire; même il a trouvé des sujets et indiqué quelques caractères; mais il se désintéresse des ficelles, de l'art du dialogue vraiment trop fruste chez lui, bref du plaisir de ses auditeurs, à qui il a tout l'air d'infliger une belle et sévère leçon de morale. Les auditeurs trouvent

Digitized by Google

la chose amère après souper; de là leur attitude. Avouons aussi que la pièce a été mal défendue, les artistes manquaient de conviction, lorsqu'ils ne manquaient pas de mémoire; à leur décharge, il faut dire que le style de M. Van Offel est moins apéritif que celui de M. Capus, qu'il exige un travail préalable d'assimilation beaucoup plus ardu.

Au moment où j'écris ces lignes on va jouer *Le bon roi Dagobert*; j'en parlerai dans ma prochaine chronique. Mais que je puisse proclamer encore l'admirable spectacle d'art que fut *La Parisienne* et les efforts intelligents des artistes du Parc pour rendre supportable ce drame noir et languissant des *Corbeaux*. M. Carpentier y fut simplement supérieur dans un personnage de vieil Harpagon, modernisé suivant les procédés à l'eau forte de Henry Becque. Mme Renard eut bien l'espèce de veulerie affolée et affolante d'une femme en détresse, et ses trois filles furent charmantes et de ton nuancé à souhait. M. Dwelshauvers parla, lui, avec à-propos.

Quelques mots, les derniers, pour le Théâtre des Galeries Saint-Hubert. Je mentirais si je n'avouais le plaisir extrême que j'y ai pris aux représentations d'Huguenet. La pièce qu'il joue, *Le Chant du Cygne*, n'est pas un chef-d'œuvre; mais elle a un premier acte excellent, une scène irrésistible au second, et elle est montée avec autant de goût qu'il y a d'art dans son interprétation. Mlle Duluc est fine, minaudière et captivante à souhait; Mlle Delmar, MM. Gildès et Frémont ont leur part de mérite; mais c'est Huguenet qu'il faut voir, plus encore qu'il ne vaut de l'entendre. Cet homme, qui est la nature même, vous déride d'un haussement d'épaules, d'un plissement des sourcils ou des lèvres, du geste le plus insignifiant. Il a du magicien les dons mystérieux et avant tout celui de vous suggestionner. Cela passe l'entendement. J. DE W.

* * *

Les livres.

M CH. PERGAMENI, notre distingué collaborateur, a publié sa première leçon du *Cours d'histoire ecclésiastique* qu'il va professer à l'Université libre de Bruxelles. Il y expose à grands traits le programme de cet enseignement nouveau en Belgique (si l'on excepte un cours complémentaire à Louvain) et il en souligne l'intérêt, non seulement pour la science religieuse mais aussi pour l'histoire en général, dont la connaissance des institutions religieuses peut éclairer bien des coins restés obscurs ou des problèmes sur lesquels s'épuise en vaines controverses l'esprit humain. L'objet de l'histoire ecclésiastique est d'étudier moins les dogmes de l'église que « l'évolution de son gouvernement, de sa doctrine, de sa discipline, de son droit »; et c'est à quoi M. Pergameni entend se consacrer désormais.

* * *

Les Névroses, cet ouvrage de M. le Dr PIERRE JANET, que l'éditeur Flammarion publie dans son importante « Bibliothèque de philosophie

Digitized by Google

scientifique », nous offre l'utile résumé d'un grand nombre d'études que l'auteur a publiées depuis vingt ans sur la plupart des troubles névropathiques. A propos de chaque fonction, il décrit et compare deux groupes de symptômes, ceux qui sont d'ordinaire rattachés à l'hystérie et ceux qui constituent la névrose psychasténique. Ainsi, parmi les troubles intellectuels se présentent les idées fixes des somnambules et les obsessions des scrupuleux ; dans les troubles du mouvement des membres, les paralysies hystériques se placent à côté des phobies de l'action ; à l'occasion de l'étude des troubles de la perception on rencontre les anesthésies hystériques à côté des algies et des dysgnosies psychasténiques. Ces comparaisons permettent de montrer les différences psychologiques qui existent entre les divers troubles névropathiques et elles mettent en évidence ce qu'il y a de commun dans toutes les névroses. Partout on constate que les fonctions restent intactes dans leurs parties essentielles et anciennement constituées, mais qu'elles sont diminuées, décapitées si l'on peut ainsi dire par la réduction ou la suppression de leurs parties les plus perfectionnées et les plus récentes. Les névroses se présentent comme diverses formes de régression, d'involution des fonctions déterminées par diverses influences déprimantes. Ces études générales forment l'objet des derniers chapitres où sont discutées les définitions générales de l'hystérie, de la psychasténie et des névroses.

* * *

Au moment où la question des retraites ouvrières est brûlante d'actualité chez nous, un ouvrage pouvant nous aider à démêler l'écheveau inextricable des opinions contradictoires qui se font jour en la matière est de nature à être bien accueilli. C'est le cas de celui de M. G. Olphe Galliard, intitulé *Le Problème des retraites ouvrières* (Paris) Bloud, in-16. Abordant, après tant d'autres, ce problème délicat, l'auteur a su le traiter d'une manière absolument nouvelle : laissant de côté toute opinion préconçue, il s'en tient exclusivement aux faits, à l'effet de leur demander une solution qui concorde, non avec ses préférences personnelles, mais avec la réalité des choses. Aussi un tel travail doit-il être considéré, non comme une simple contribution à l'étude de la question, mais comme un exposé définitif de la solution cherchée. L'intérêt capital qu'il présente pour les moralistes et les sociologues consiste en ce que, laissant de côté les remèdes empiriques et artificiels, il met en relief toute l'importance du caractère vivant et *humain* des problèmes sociaux : s'il passe en revue toutes les solutions essayées ou imaginées en France et à l'étranger, c'est pour en montrer la défectuosité et l'insuffisance. Aucune institution ne saurait valoir d'une façon absolue sans le concours des hommes : telle est la conclusion hautement morale à laquelle aboutit cet ouvrage qui, comblant une lacune capitale dans l'étude de la question, intéressera les sociologues et les hommes d'action.

* * *

Digitized by Google

M. Maurice Souriau vient de publier sur *Nepomucène Lemercier* (Paris, Vuibert et Norry, in-12) un de ces livres clairs, méthodiques et, comme disent les Anglais, *exhaustive*, comme il nous en a donné plusieurs depuis quelques années.

Cette fois il exhume l'auteur de *Pinto*. Il le fait avec des égards, qui n'excluent ni l'impartialité ni la clairvoyance. En le lisant, on apprend, non sans surprise, que ce pénible rimeur fut considéré, à une certaine date, comme l'un des tout premiers dans les lettres françaises, qu'il connut la faveur des puissants, et qu'il approcha familièrement le premier Consul, avec lequel il est vrai, M^lle^ Georges eut des rapports beaucoup plus intimes encore. Maigre honneur littéraire, que l'amitié de l'homme qui détesta Staël et Chateaubriand !

Le livre est surtout biographique ; mais il n'exclut pas les considérations d'histoire littéraire ; enfin il n'est pas un point où l'auteur n'innove, ou ne rénove, ou ne revise ce qui a été écrit avant lui. Il est donc de bonne actualité.

* * *

Il est tard, il ne l'est pas trop, pour annoncer un livre d'un haut et sérieux intérêt, *Fénelon et M^me^ Guyon* (Paris, Hachette, in-12). L'auteur, ou plutôt l'éditeur, en est M. Masson, professeur à l'Université de Fribourg. Cet établissement catholique a eu, confessons-le, des choix de professeur de littérature généralement heureux. Rappelons que M. Joseph Bédier y enseigna, puis M. Michaut, M. Victor Giraud, enfin M. Masson, tandis que la philologie française y eut des titulaires aussi estimés que l'abbé Rabiet, MM. Doutrepont et Marchot, deux compatriotes.

Donc, M. Masson a exhumé les lettres de Fénelon à M^me^ Guyon et les réponses de la célèbre mystique. Publiées en 1717-1718 et en 1768-1769, ces lettres furent longtemps considérées comme apocryphes en tout ou en partie. Il est certain qu'elles nous révèlent un Fénelon sensiblement différent de celui qu'une certaine orthodoxie aime à nous représenter pour le bien de l'Église. Sans doute, en raison de sa foi plus turbulente, qui lui valut l'acharnement de Bossuet et sa condamnation, de ses visées ambitieuses, d'un certain faste princier, qui n'excluait pas l'humilité et ce qu'on appellerait aujourd'hui l'instinct démocratique, de son penchant à l'utopie politique et au mysticisme religieux, l'auteur de *Télémaque* a toujours tenu une place à part dans la galerie des grands ecclésiastiques français. Mais il y avait loin de là à concéder qu'il avait été une sorte de visionnaire, qu'il avait eu avec M^me^ Guyon une « liaison dangereuse », qu'il avait subi son ascendant moral et même physique, connu dans sa douce intimité des ravissements puérils, des bonheurs silencieux, d'autres avoués, y compris celui de rimer, lui prêtre, pour une femme, qu'il y avait eu entre eux une amitié publiée et une confiance sans limites, qu'il avait accepté d'assez lourdes complicités dans ses desseins extravagants, bref fait toutes

Digitized by Google

les sottises d'un amoureux sans en avoir les compensations vulgaires. C'est ceque révèlent les lettres republiées ici avec des soins attentifs et qui ne sont qu'un fragment d'une correspondance malheureusement perdue. L'introduction et les notes de M. Masson achèvent d'en souligner l'intérêt et de leur restituer ce qu'elles peuvent avoir encore de passionnant pour nous.

M. W.

* * *

La collection des « célébrités d'aujourd'hui » (Paris, Sansot) s'est enrichie d'une étude claire et agréable, de M. Maurice Le Blond sur *Saint-Georges de Bouhélier*. On peut priser ou non l'art de l'auteur du *Roi sans couronne*, estimer qu'il y a quelque illusionnisme dans cette opinion qu'il est venu, comme un autre prophète, sur cette terre pour nous racheter des fautes de style et des nébulosités d'idées du symbolisme ; il n'importe : le lecteur saura faire le départ de ce qui est enthousiasme de disciple chez M. Le Blond, en s'attachant aux parties plus fermes de son étude, à ses détails biographiques et à l'analyse et au classement qu'il donne des écrits de M. de Bouhélier. Un bon portrait de celui-ci figure en tête de la brochure.

* * *

C'est à la vente de Tom Harel, fils de l'ancien directeur de la Porte-Saint-Martin et de l'Odéon, dont on connaît la longue liaison avec M^lle^ George, que fut acheté, en 1903, le manuscrit authentique publié aujourd'hui par les soins de M. Cheramy. Il fut écrit en 1857 et s'arrête à l'année 1808. M. Cheramy nous a restitué, dans sa forme initiale, en l'éclairant de notes judicieuses et discrètes, cette autobiographie passionnante, que complètent deux reproductions des portraits *classés* de la légendaire amie de Napoléon et d'Alexandre de Russie, de l'incomparable Clytemnestre, de la Marie Tudor sans rivale d'autrefois, dus à Lagrenée et à Gérard (Paris, Plon, in-12). La négligence pittoresque de la forme donne, on le verra, du piquant et de l'imprévu à ces aveux dénués d'artifice. A la suite de ce morceau principal, viennent des fragments intéressants, où surnagent des anecdotes peu répandues, puis des lettres de la Raucourt et de George, enfin un appendice réunissant les états de services de l'héroïne, une série d'articles et de documents relatifs à sa vie privée et à ses triomphes scéniques. Le tout est précédé d'une notice qui résume en traits décisifs sa carrière et ses alentours. Que l'auteur de cette notice y témoigne d'une sympathie trop exclusivement admirative pour son héroïne, cela va de soi, disons même que c'est de goût excellent. Au lecteur de mettre les sourdines où il y a lieu et, notamment dans le récit si agréablement arrangé des amours du Premier Consul et de la comédienne, de rétablir les distances et, comme on dit au théâtre, les plans que M^lle^ George paraît avoir un peu brouillés. On goûtera aussi la délicieuse inconscience avec laquelle elle parle des largesses du prince Sapiha, qui la « mit dans ses meubles »

Digitized by Google

sans, dit-elle, rien exiger. Mon Dieu! que Cabotinville a toujours été un séjour charmant!

* * *

Nous avons signalé, à leur date, les *Portraits français* (deux séries), de notre éminent collaborateur, M. Edmond Pilon. Voici qu'il a publié, sous le titre de *Muses et Bourgeoises de jadis*, (Paris, *Mercure de France*), quelques portraits de femmes, qui ne sont pas, mais pas du tout dans la manière de ceux de Sainte-Beuve. Ils n'en ont pas, pour cela, une moindre saveur, on pourrait même dire qu'ils l'emportent, sinon par le sens divinatoire des caractères, du moins par la jolie fantaisie du dessin, par l'éclat du coloris et le mouvement, chose si rare en critique. Mais que vient faire ici la critique? M. Pilon n'en a cure, il restitue, il reconstitue, il reconstruit à l'occasion. Il est délibérément à la critique ce que le joli néo-gothique des petits-fils de Viollet-le-Duc est à l'œuvre austère des architectes anonymes des XII^e^ et XIII^e^ siècles. Son pastiche a toutes les qualités; il nous donne admirablement le change sur les hardiesses hérétiques, inhérentes au système de l'écrivain. Chaque détail est l'exactitude même; l'ensemble est purement imaginatif. C'est ainsi que Michelet et Taine ont, en somme, écrit l'histoire, et leur mensonge est immortel.

Je n'ose aller jusqu'à promettre l'immortalité à M. Pilon, mais je lui promets sans hésiter un joli succès de lecture. Il y a surtout, dans ce recueil très homogène, une « Madame Denis » qui est pure merveille. Ce qu'il a fallu de patientes recherches, de sentiment juste, même dans l'infini détail, d'un temps qui n'est plus, enfin d'appropriation d'un autre langage au nôtre pour donner l'illusion d'un portrait digne de La Tour ou de Le Nain, c'est ce qu'il est superflu d'affirmer à ceux qui sont déjà familiers avec le talent de M. Pilon.

* * *

Annales des Lettres françaises, année 1907, Paris, Sansot, 1908. — Nous avons jugé avec quelque sévérité le premier *Annuaire* publié chez M. Sansot; nous sommes heureux de proclamer les progrès réalisés dans le second. Les ouvrages passés en revue sont plus nombreux, et la bibliographie qui est dressée à la fin de chaque chapitre a demandé assurément de la patience et des recherches consciencieuses. Le calendrier littéraire du début constitue un utile memento; en ce qui concerne la Belgique, il est regrettable que des conférences littéraires de grand intérêt n'y soient pas signalées. Pourquoi avoir subdivisé le chapitre des *essais* (le seul!) pour permettre à un obscur écrivain d'exhaler sa mauvaise humeur contre un seul essayiste? A ce détail près, détail plutôt comique, en raison de ce qu'il disproportionne l'ensemble, il n'y a guère qu'à louer dans cette revue forcément optimiste d'appréciation et qui a surtout une portée bibliographique. Quelques lacunes sont à signaler dans le chapitre de la critique littéraire, deux doubles (Strowski et Wilmotte déjà signalés parmi les

Digitized by Google

« essayistes »), deux ouvrages qui n'y devraient pas figurer (MERCIER et RENAN); enfin *Huszár* et non *Haszar*, auteur d'un livre, dont il n'était pas inutile de préciser le vrai titre. C'est aussi à cette place et non sous la rubrique des « Essais » que j'aurais mentionné le livre d'E. FAGUET, *Amours d'hommes de lettres*. W.

* * *

Chez le même éditeur, dans une collection intitulée assez bizarrement « Petite bibliothèque surannée » ont paru récemment plusieurs petits livres agréablement imprimés, qui, à des titres divers, appellent l'intérêt. C'est de DOUXMÉNIL, les *Mémoires pour servir à l'Histoire de la vie de M^lle de L'Enclos*, que précède un bref avertissement de M. Napy; de M^me DE TENCIN, une nouvelle sentimentale, *Mémoires du comte de Comminge*, dont M. Potez, connu par son beau livre sur l'Élégie, a fait le sujet d'une étude très pénétrante; enfin, c'est un choix des *Poésies* de FRANÇOIS DE MAYNARD, qu'accompagne une étude développée et documentée de M. Pierre Fons.

* * *

Vient de paraître chez Ollendorff, un nouveau roman de NONCE CASANOVA, *Les Dernières Vierges*, et c'est une révélation que cette œuvre d'un sentiment si tendre, due à la plume du puissant et pittoresque artiste qui donna *Messaline* et tant d'autres livres diversement émouvants.

Les Veillées du Chauffeur, publié chez le même éditeur, tel est le titre du nouveau livre de TRISTAN BERNARD; il n'est pas destiné, on l'imagine, aux seuls automobilistes. On a remarqué que l'automobile, en peuplant les grandes routes de chauffeurs vagabonds, a élargi le cadre de récits d'aventures. *Les Veillées* constituent une suite des plus amusantes, des plus vraies, des plus pittoresques, où l'auteur a mis sa verve et son esprit des meilleurs jours.

* * *

Le livre de M. Marsan sur *la Pastorale dramatique* (Paris, Hachette, 1905) semble avoir éveillé l'intérêt sur un genre qui n'avait guère occupé la critique avant son complet développement. Nous voulons parler du roman sentimental, dont on datait généralement les débuts de *l'Astrée* et que des critiques tels que MM. Le Breton, Morillot, etc., ont étudié avec des soins pieux. M. Reynier s'en est institué l'historien dans un livre qui vient de paraître chez l'éditeur Colin et dont il faut louer le consciencieux labeur. On a pu dire que c'est toute une littérature oubliée, et heureusement retrouvée, qui reparaît en ce livre. On ignore généralement qu'il y a eu en France, dès le commencement du XVI^e siècle, se développant à côté du roman d'aventures et l'éclipsant parfois, un genre romanesque qui annonce déjà notre moderne roman d'analyse. Des auteurs, soucieux d'émouvoir « la douce pitié qui veille au cœur des dames », ont écrit pour elles des histoires d'amour douloureuses et passionnées.

Ces auteurs se sont inspirés sans doute de modèles italiens et espagnols,

Digitized by Google

et dans une série de chapitres substantiels, l'auteur de ce travail va demander au *Décaméron*, au *Filocolo* et à la *Fiammetta* de Boccace, à des romans oubliés de Diego de San Pedro, de Juan de Segura, etc., des thèmes d'amour, des caractères, des détails expressifs que reproduirent les devanciers d'Honoré d'Urfé. Il ne se refuse pas non plus à admettre une certaine infiltration des doctrines et procédés du roman de la *Rose*, resté si longtemps populaire. On ne peut, semble-t-il, lui reprocher, comme M. Souriau, dans le *Journal des Savants*, l'a fait à M. Marsan, que de se désintéresser totalement de l'ambiance historique, qui, elle aussi, par la vie agitée des cours, les mœurs relâchées, les exemples donnés de haut, etc , a pu influer sur l'esprit créateur de nos premiers romanciers modernes. Le travail de M. Reynier est très méthodique; il est accompagné d'une riche bibliographie et d'un utile *Index*.

*
* *

La poésie des Troubadours a jeté un vif éclat : la plupart des pays voisins de la France, l'Espagne, le Portugal, l'Italie et l'Allemagne, l'ont imitée. Elle reste, comme a dit Gaston Paris, « un objet d'étude de premier ordre». M. Anglade, dans son livre *Les Troubadours* (Paris, Colin, in-12), a voulu la faire connaître au grand public lettré. C'est la première fois, en France, que la poésie des Troubadours est mise à la portée de ce public.

Les ouvrages de Diez et de Fauriel sont en partie vieillis, surtout le dernier. Ceux de Baret et de quelques amateurs anglais ne sont pas recommandables. Lire Petzold ou Witthoeft ou le Grundriss de Bartsch n'est pas plaisir de vilain; il est vrai qu'en dehors de ces ouvrages, il y a des quantités d'études spéciales dispersées dans des revues, des dissertations, des préfaces d'éditions, etc., mais on en trouvera la substance dans ce livre.

Des douze chapitres qui le composent, les quatre premiers sont consacrés à des vues d'ensemble sur la poésie provençale; on ne peut guère contester que celles qui ont trait au berceau et à la date d'origine des genres, où M. Anglade a eu le tort de suivre trop fidèlement Gaston Paris; en tout cas ses développements sont toujours dignes d'intérêt. Signalons ceux qu'il consacre aux principaux Troubadours et à l'étude de leur influence sur la poésie des peuples voisins. De nombreuses citations commentées de pièces peu connues ou difficiles à interpréter permettent au lecteur de se faire une idée de ce que fut la poésie des Troubadours. Le livre se termine par des notes bibliographiques et autres, qui complètent le texte sur certains points et peuvent servir de guide pour des recherches développées.

*
* *

M. Léon Wéry, notre excellent collaborateur, vient de publier un charmant opuscule, écrit dans cette langue nerveuse et un peu tourmentée qui a été pour quelque chose dans le succès de son premier livre de philosophie. C'est intitulé *Une philosophie de l'art flamand*, et consacré à une apologie assez imprévue de l'œuvre d'Alfred Michiels, éd. du « Thyrse ».

Digitized by Google

Il y a des morts qu'il faut tuer, a-t-on dit. Serait-ce le cas contraire ici? M. Wéry dépense beaucoup de logique et de finesse pour nous persuader. Il est certain qu'un choix habile dans la prose marécageuse de l'ennemi de Sainte-Beuve aboutit, assez facilement, à lui donner un vernis de prophétisme et un mérite d'originalité. Est-ce une raison pour immoler la mémoire de Taine en l'honneur de celle d'un grimaud de lettres, qui, par deux fois, aurait raison contre les deux plus grands critiques de France? M. Wéry ne le voudrait pas plus que nous, et ce ne fut assurément pas l'intention qui le guida, malgré les allures de pamphlet de son petit livre.

* * *

Il faut avoir lu le livre de M. E. Tonnelat, *L'expansion allemande*, pour comprendre quels sont aujourd'hui les ambitions et les procédés, comme aussi parfois les déceptions, de la *Weltpolitik* impériale. Le « plus grand empire allemand » s'étend bien au delà des limites des colonies allemandes; les pangermanistes, non contents dans leur Atlas de nous annexer, ainsi que le Luxembourg et la Hollande, englobent volontiers une partie des États-Unis et le sud du Brésil, et leur désir serait d'éveiller chez les émigrants allemands de ces deux pays la conscience d'une solidarité nationale.

L'auteur de ce livre (édité chez Colin, in-12), qui a séjourné parmi les colons allemands des États-Unis et ceux du Brésil, s'est heureusement essayé à définir leurs sentiments à l'égard de l'Allemagne impérialiste. Il nous montre que dans le « plus grand empire allemand » il faut aussi comprendre la province chinoise du Chantoung; nous voyons quels efforts les Allemands ont accompli pour assurer leur pénétration pacifique dans le nord de la Chine, et comment la victoire japonaise a contrarié ou même ruiné la plupart de leurs espérances. On verra dans le même chapitre par quel procédé la diplomatie allemande, au plus fort de l'affaire marocaine, a réussi à écarter du Chantoung toute concurrence étrangère. Il eût valu la peine, enfin, d'insister sur la pénétration asiatique de l'Allemagne, sur ce port de *Khaïfa* où elle est chez elle, sur ces chemins de fer d'Anatolie qu'elle tient dans la main (1).

Quoi qu'il en soit, il paraîtra intéressant, au moment où l'actif secrétaire des colonies, M. Dernburg, s'ingénie à susciter dans le peuple allemand une sorte d'enthousiasme colonial, de pouvoir étudier, à l'aide de documents précis, les procédés colonisateurs de l'Allemagne. L'auteur a choisi, comme un exemple typique, la colonie du sud-ouest africain, où les Allemands ont, depuis quatre ans, dépensé plusieurs centaines de millions de marks, et il nous faut saisir sur le vif la rigueur impitoyable des conquérants.

(1) Voir de V. Bérard, *Le sultan et l'Islam*, p. 144, sq.

Digitized by Google

VICTORIEN SARDOU

ET SON PRINCIPAL INTERPRÈTE

La France a fait, en peu de temps, des pertes considérables dans le domaine littéraire et surtout dans celui du théâtre. Outre les deux chefs d'école, le créateur de la poésie philosophique et celui de la poésie des humbles, dont la *Revue de Belgique* a décrit la carrière et l'influence, les lettres françaises ont perdu coup sur coup des romanciers délicats tels que Ludovic Halévy et André Theuriet, des historiens érudits comme Gaston Boissier et Émile Gebhart, des poètes populaires tels que Victorien Sardou et Catulle Mendès. Et, comme pour que le deuil soit complet, nos meilleurs acteurs ont suivi nos plus grands poètes dans la tombe. Ils sont morts à quelques jours d'intervalle, les deux interprètes qui étaient considérés comme les premiers en leur genre, Constant Coquelin et son frère Ernest, dont la grave maladie jetait, depuis un an, un voile de tristesse sur tous les projets de son aîné.

Au point de vue du théâtre, comme au point de vue de l'art en général, les vides qui seront le plus sensibles sont certainement ceux que laissent Sardou et son principal interprète, Constant Coquelin. Leurs succès ont été si intimement unis qu'il est impossible de retracer la carrière de l'un sans esquisser celle de l'autre, et que le critique littéraire devra les unir dans l'histoire du théâtre français à la fin du XIX^e^ et au commencement du XX^e^ siècle.

Digitized by Google

I

Comme pour rendre plus sensible la perte de ces deux amis, les circonstances qui entourèrent leur mort portent la marque de l'aveugle fatalité qui plane sur les tragédies antiques et qui, parfois, semble se manifester dans la vie moderne. Tous deux furent enlevés au moment où ils allaient mettre à exécution des projets longtemps caressés et rendre à leur pays et à l'art de nouveaux services. Sardou a été terrassé par la maladie quelques jours avant de partir pour Berlin, où il devait représenter la France à la conférence internationale pour la protection de la propriété littéraire et artistique; il voulait y défendre, une fois de plus, les droits et les intérêts de ses collègues et surtout de ceux qui débutent dans des circonstances difficiles; car ce sont eux qui ont eu toujours les sympathies du poète, comme ce furent les acteurs pauvres et âgés qui furent l'objet de la sollicitude de Coquelin. Et quant à celui-ci, depuis six ans, il attendait, avec une impatience fébrile, la fin d'une œuvre magistrale dont il comptait faire sa dernière création, avant de prendre une retraite bien gagnée. Malheureusement cette œuvre, qui devait être en même temps une satire et une étude de mœurs, une fable à la manière des anciens romans du renard et un tableau de la vie moderne, restait à l'état d'ébauche. Pour des raisons encore mal définies, l'auteur de cette satire dramatique retardait, de semaine en semaine, de mois en mois et d'année en année, l'achèvement de *Chantecler*.

Et le public, intrigué, souriait non sans impatience et non sans un certain scepticisme. A Paris et même en province, c'était devenu une inépuisable source de boutades et de railleries que l'ajournement renouvelé de ce chef-d'œuvre attendu, que le plus populaire de nos jeunes auteurs refusait obstinément de livrer au plus célèbre de nos comédiens.

Coquelin, lui, ne souriait pas; il s'épuisait en continuelles reprises d'œuvres déjà anciennes et de rôles cent fois répétés, dont il avait, selon son expression énergique, « goûté la saveur jusqu'au vomissement ».

Digitized by Google

Enfin, au moment où il n'ose plus compter sur rien, la bonne nouvelle lui parvient : Rostand est de retour à Paris; il a terminé *Chantecler*; il a remis le manuscrit au théâtre de la *Porte Saint-Martin*; déjà les acteurs qu'il a choisis ont commencé les répétitions. Et Coquelin se met à l'œuvre avec une ardeur toute juvénile. Il répète son rôle avec enthousiasme. Il ne vit plus que pour *Chantecler*. Déjà il en est au quatrième acte. Dans quelques jours, il sera prêt à prendre part aux répétitions générales. Et voici que, tout à coup, au milieu des oiseaux et des animaux de toute sorte qui s'agitent sur la scène, retentit une nouvelle foudroyante : Coq, le grand Coq est mort.

Et en effet, Coquelin avait succombé au moment où son rêve allait se réaliser, emportant avec lui les espérances de ceux qui l'avaient entendu réciter les vers vibrants de *Chantecler*. Car ce rôle a été l'objet de ses derniers efforts. Jusqu'au dernier jour, il n'a pensé qu'à en perfectionner les détails, qu'à en rendre plus sensibles les nuances les plus délicates. A Pont-aux-Dames, où il s'était retiré pour quelques semaines, tout son temps était consacré à *Chantecler*. Après sa promenade matinale, il déclamait les tirades de *Chantecler*. Au déjeuner, il parlait de *Chantecler*. Au dîner, il récitait des vers de *Chantecler*. Et sa ferveur était telle qu'il avait réussi à enthousiasmer tous ceux qui l'approchaient. Tous ses amis vivaient dans l'espoir de voir bientôt *Chantecler*.

La veille de sa mort, le grand artiste répétait encore une fois son rôle presque en entier. On eût dit qu'il voulait se pénétrer une dernière fois de toutes les émotions de l'œuvre qui devait couronner sa carrière; il semblait qu'il eût voulu fortifier encore sa mémoire contre une défaillance impossible, en murmurant les vers charmants de *Chantecler* doutant de lui-même :

. . . . . J'ai peur
De ne pas retrouver ma chanson dans mon cœur.

Cet amour de son art, ce désir passionné du rôle suprême à créer, Coquelin l'exprima dans la dernière parole qu'il ait prononcée : « Vois-tu, dit-il à son fidèle serviteur Gillett, en lui montrant sa poitrine d'une main déjà défaillante, je sens là que je ne jouerai pas *Chantecler*. »

Digitized by Google

Et, comme pour nous laisser un dernier témoignage de sa bonté et de sa sollicitude pour les infortunes humaines, il devait quitter ce monde dans la maison de retraite qu'il avait fondée pour les anciens artistes, et dans laquelle il venait de célébrer son soixante-huitième anniversaire. S'il a été regretté par tous les amis du théâtre, il fut pleuré surtout par ces braves gens qui étaient devenus ses amis et qui pourront appliquer à leur bienfaiteur un autre vers, à peine modifié, de *Chantecler* :

Cela fait un total énorme de bonté.

II

Nous allons retrouver le grand interprète au moment le plus décisif de la carrière de Sardou. Quoique celui-ci fût un peu plus âgé, ils ont été célèbres presque en même temps, et leur gloire littéraire a traversé les quarante dernières années du XIX^e^ siècle.

Il y a dans la carrière des deux amis de nombreuses analogies. Tous deux se sentaient poussés vers le théâtre par une force irrésistible. Sardou disait volontiers qu'il était « possédé du *démon dramatique* », et Coquelin affirmait qu'il ne se sentait nulle part aussi à sa place que « sur les planches ». Tous deux ont eu de nombreuses difficultés à surmonter, pour obéir à cet instinct du théâtre. Si l'acteur, fils d'un boulanger boulonnais, dont le four éclaira ses premières lectures, eut bien des résistances à vaincre pour devenir comédien, le poète, dont on voulait faire un professeur ou un médecin, dut gagner sa vie en donnant des leçons de latin; il écrivait des articles, tout en continuant ses études littéraires dans les bibliothèques parisiennes. Mais tous deux furent rapidement récompensés de leur persévérance. A 19 ans, Coquelin sortait du Conservatoire avec le premier prix de comédie et débutait au Théâtre-Français, l'année même où Sardou faisait représenter la première de ses pièces qui eut du succès, les *Pattes de Mouche* (1860). Tous deux ont vu, chose si rare, le grand public rendre pleine justice à leur talent, aussi bien dans leur propre pays qu'à l'étranger. Pendant un demi-siècle, l'un a servi

Digitized by Google

de modèle à d'innombrables auteurs dramatiques d'Europe et d'Amérique; il n'est peut-être pas une grande scène où quelques-unes de ses pièces n'aient été applaudies. Et, pendant près de cinquante ans, l'autre a interprété sur les scènes les plus célèbres de l'étranger les chefs-d'œuvre de la pensée française. En Allemagne, en Italie, en Russie, aux États-Unis, au Brésil, il fit triompher l'art français et respecter la pensée française. « En même temps que le poète et l'acteur, s'écriait récemment le ministre de l'instruction publique M. Doumergue, on acclamait le génie de la France, fait de clarté, de franchise, de concision et de force. »

Et, comme il y a des rapports frappants entre la carrière du poète et celle de l'acteur, il y avait entre le caractère et le talent des deux artistes des affinités remarquables. Tous deux ont eu l'énergie nécessaire pour vaincre tous les obstacles, afin de remplir leur mission. Tous deux ont eu la passion de leur art, au point de tout lui sacrifier, sauf les devoirs d'humanité et de fraternité envers leurs semblables. Tous deux ont su rendre avec originalité, l'un par la plume, l'autre par la parole, les sentiments les plus modernes et les situations les plus délicates. Tous deux ont réussi à traduire, avec une rare puissance d'observation, les conflits de la vie moderne, dont ils saisissaient les intrigues les plus secrètes et les antinomies les plus douloureuses Tous deux ont été des esprits presque universels, et on peut leur appliquer ce vers de Voltaire :

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon âme.

L'un et l'autre ont eu les aptitudes nécessaires pour aborder les genres les plus divers. Leur fécondité est prodigieuse. Le poète a tenté ses forces dans tous les genres; il triompha dans la comédie de mœurs, se plut dans le vaudeville, réussit avec éclat dans la satire politique et s'essaya dans le drame historique. Mœurs privées et mœurs politiques, problèmes d'histoire et questions sociales, il a tout examiné, sinon expliqué. Il y a en Sardou non seulement un poète dramatique d'une habileté consommée, mais aussi un historien érudit et un amateur d'art distingué, sans parler de l'occultiste passionné pour les sciences

Digitized by Google

psychiques. Et Coquelin, lui aussi, a eu la souplesse nécessaire pour créer ou renouveler tour à tour les rôles les plus variés. Depuis les *grands valets*, par lesquels il débuta dans le *Mariage de Figaro* et dans les comédies de Molière, jusqu'à ces héros de cape et d'épée qui lui valurent ses derniers succès, il a su « entrer dans la peau » des personnages les plus divers. Il fut un incomparable Mascarille, un inoubliable duc de Septmonts dans l'*Étrangère*, un Aristide Fressard obsédant dans le *Fils naturel*. Son jeu aisé, la netteté de son articulation firent merveille dans les principaux rôles de *Gringoire*, de *Tabarin*, de *Paul Forestier*, des *Rantzau* et du *Monde où l'on s'ennuie*. Et, plus récemment, sa verve triompha dans *Cyrano de Bergerac* et dans l'*Aiglon*, de Rostand, releva l'*Attentat*, *Scarron*, *Napoléon*, *Plus que Reine*, *Jean Bart*, *Les Oberlé*, et fit réussir l'*Affaire des Poisons*, de Sardou.

Le poète et le comédien ont eu parfois d'admirables envolées lyriques, qui faisaient passer dans nos âmes le frisson des passions romantiques. Chacun à sa façon, ils savaient représenter les grandes figures de nos héros nationaux dans un décor somptueux, « pour faire naître en nous, selon l'expression de M. Vandal, l'émotion patriotique et le frisson sacré ».

Tous deux avaient, à un haut degré, le *sens du théâtre*. Aucun poète contemporain n'a mieux connu que Sardou *la technique* extérieure du théâtre, qui veut que le spectateur soit toujours tenu en haleine. Il connaissait à merveille tous les ressorts dramatiques capables de « préparer » les événements, de les enchaîner les uns aux autres et d'amener le dénouement. Il rénova la mise en scène et surtout il la vivifia. Il fallait le voir diriger, j'allais dire gouverner ses répétitions, exerçant son infatigable activité sur plusieurs scènes à la fois et menant, tambours battants et clairons sonnants, ses acteurs et ses figurants à la victoire.

Et quant à Coquelin, il possédait à un haut degré ce que les anciens appelaient la *vis comica*, la puissance dramatique qui fait vibrer les foules et suscite les applaudissements. Depuis le premier jour où il entra à la Comédie Française (*7 décembre 1860*), jusqu'à sa dernière représentation, elle ne lui manqua

Digitized by Google

jamais. Toujours alerte, toujours au premier plan, il savait par cœur cinquante-trois rôles et était toujours prêt à les jouer. Pendant les vingt-six premières années qu'il passa à la maison de Molière, il créa quarante-quatre rôles principaux et, de plus, joua presque tout le répertoire.

A cette force de travail s'alliait un courage réel, un patriotisme sincère et un dévouement à toute épreuve pour ses amis. Au moment le plus critique de la carrière littéraire de Sardou, alors qu'une cabale politique provoqua des scènes tumultueuses à l'occasion de *Thermidor* (1891), Coquelin, que le poète avait fait rentrer au Français pour y créer le rôle de Labussière, se tint aux côtés du maître pour résister à l'orage [1]. Avec un courage et un sang-froid admirables, au milieu des cris et des injures, malgré les projectiles qui pleuvaient de toute part, il joua son rôle jusqu'au bout, et sauva la pièce et l'auteur. Après le cinquième acte, il eut encore la force de proclamer hautement ses convictions patriotiques et républicaines, et de déclarer que, si l'œuvre avait eu le caractère qu'on voulait lui donner, il n'aurait jamais consenti à la jouer.

Enfin, le poète et l'acteur sont restés jusqu'à la fin jeunes d'imagination et de cœur, incomparablement jeunes. Quand on voyait le grand écrivain, coiffé du béret légendaire et archaïque, jouer avec son petit-fils dans le parc de son château de Marly, on le prenait pour le père et non pour le grand-père de l'enfant. Et quand, sur la scène, on voyait ou plutôt qu'on sentait le regard vif et brillant du « grand Coq », quand on entendait sa voix ferme et claire, on lui eût donné trente-cinq ans. Il ne rêvait que mouvement et vie; il aimait les voyages, les pays neufs, les énergies qui s'éveillent. Ardent, enthousiaste, fort, fiévreux, infatigable, il avait gardé toute l'activité et tout l'entrain d'un

(1) Le tumulte eut sa répercussion à la Chambre des députés, où M. Joseph Reinach lut un passage du *Vieux Cordelier*, de Camille Desmoulins, passage qu'on attribua tout d'abord à Sardou, parce qu'il flétrissait le régime terroriste, et qui fit triompher la cause de *Thermidor* dans l'opinion des représentants du peuple. Clémenceau avait vivement attaqué le poète, et c'est à l'occasion de la tradition révolutionnaire qu'il prononça, pour la première fois, le mot de *Bloc* qui a fait fortune depuis lors.

Digitized by Google

adolescent. Il entraînait, il séduisait, il électrisait, il amusait, il commandait la joie et l'émotion de sa voix unique, tour à tour incisive et claironnante, provocante et triomphante. Son visage lui-même, mobile et nerveux, lançait aux spectateurs je ne sais quels rayons de fantaisie et de jeunesse, d'autorité et d'enthousiasme, qui illuminaient sa laideur et la transformaient en puissance, sinon en beauté.

III

Rien ne saurait mieux faire comprendre les raisons du succès de Sardou que la comparaison précédente. Il y a une dizaine d'années, il était de mode, dans le monde des critiques et des hommes de lettres, de dénigrer l'auteur de *Patrie* et de *Thermidor* comme poète dramatique. On l'accusait de transformer l'art en métier, de viser uniquement au succès populaire. Les auteurs dont il reprenait les idées mort-nées, pour les rendre viables, l'accusaient de plagiat. Les diplomates lui gardaient rancune, non seulement depuis *Thermidor*, mais aussi à cause de *Rabagas*. Et comme, en France, les opinions suivent facilement un courant nouveau, il avait suffi de quelques articles sévères pour créer une tradition. On posait en axiome que Sardou n'était pas un artiste, mais un réactionnaire.

C'est alors que, dans une belle étude de ses *Petits Portraits*, mon vénéré maître, Gustave Larroumet, remit les choses au point et fit justice de ces critiques malveillantes (1897).

La réaction ne tarda pas à se manifester, d'autant plus facilement qu'il y avait une double injustice dans les critiques précédentes. Non seulement Sardou n'avait pas eu l'intention de faire de la politique, mais il était réellement artiste et, ce qu'on n'a pas assez remarqué, artiste et poète de naissance.

Comme Sully-Prudhomme, comme François Coppée, il sentit de très bonne heure « l'influence secrète » indispensable au poète. A 14 ans, comme élève de seconde et de troisième, au lycée Henri IV, il se sentait attiré par le théâtre et l'histoire, et il écrivait une tragédie en cinq actes intitulée *Othon*.

La pièce était noble et sévère, remplie de sentiments généreux

Digitized by Google

et d'effroyables péripéties. Mais l'auteur ne connaissait pas encore la technique du théâtre et les ressources de son art. Il renonça à mettre la dernière main à sa pièce et improvisa les vers suivants, qui furent déposés comme une épitaphe sur la tombe de l'infortuné *Othon*.

A composer ces vers j'ai passé mon automne,
Mais, hélas! Apollon hurle encore dans mes chants!
Oui, je le vois enfin, mes vers sont bien méchants
Et mon *Othon* bien monotone!

Toute la jeunesse de Sardou confirme ces premières tendances vers la poésie. A 15 ans, il met en vers toutes ses impressions de jeune lycéen. La vie s'ouvre, les idées s'éveillent. Chaque soir, dans un journal intime, d'une écriture étonnamment régulière et lisible, il note ce qui l'a frappé, les impressions qu'il a recueillies, ce qu'il a accompli et ce qu'il a l'intention de faire; ce sont des émotions artistiques, des effusions intimes, des vers ébauchés, des plans de tragédies, des récits de promenades dans la capitale moins modernisée qu'aujourd'hui, où il recueille partout de précieux souvenirs.

A peine sorti du lycée, le jeune poète suit des cours de médecine pour faire plaisir à son père, qui dirigeait une pension de jeunes gens (1). Mais, entre deux dissections, il faisait des vers; il composait une nouvelle tragédie dans laquelle, par une ingénieuse et bizarre innovation, la longueur des vers était proportionnée à l'importance des personnages; la reine s'exprimait en alexandrins majestueux, le premier ministre parlait en vers de dix syllabes et le général ne disposait que de vers octosyllabiques.

Si extraordinaire que soit cette combinaison, il y a là cependant, chez un tout jeune homme qui considère encore le vers comme la forme nécessaire d'une œuvre dramatique, un effort caractéristique pour approprier le style au rang des personnages.

Tous ces essais, encore peu connus de Sardou, prouvent tout au moins qu'il n'est pas devenu poète par un effort de volonté et poussé par le désir d'obtenir du succès.

(1) Cf. Jeanroi-Félix, *Littérature française*, t. IV, p. 391 sq.

Digitized by Google

IV

Cependant les débuts furent pénibles. Ayant pris la résolution d'abandonner la médecine et de se consacrer aux lettres, Sardou quitte la maison paternelle; il se contente d'une pauvre mansarde et d'un simple lit de camp; il travaille sur une table de bois blanc sans tapis; il prend pension à crédit, témérairement. Sa première pièce, la *Taverne des Étudiants*, échoue misérablement à l'Odéon. *Candide* n'a pas plus de succès. C'est l'époque où l'un de ses contemporains (1) le décrit de la façon suivante :

« C'était un jeune homme d'apparence malheureuse. Un habit usé et démodé serrait le corps d'une maigreur curieuse; de longs cheveux encadraient une figure pâle et tellement marquée par la misère que l'impression pénible que je ressentis m'empêcha de constater l'éclair intelligent de son regard. Le chétif jeune homme qui faisait pitié à voir s'éloigna.

— Quel est donc ce jeune homme? demanda quelqu'un.

— C'est l'*incarnation du théâtre*, répondit Barrière qui se trouvait avec nous. »

L'*incarnation du théâtre*, voilà ce qu'était Victorien Sardou avant même d'être majeur. Cela nous expliquera les principaux caractères et aussi les lacunes de son œuvre.

C'est à cette époque difficile entre toutes que pense le poète lorsque, plus tard, il écrit les vers suivants qui mériteraient de trouver place dans ses œuvres posthumes.

Épuisé par un long voyage
Dont le but fuyait loin de moi,
Aveuglé par le vent d'orage
Et découragé par ma foi,

J'errais la nuit. . . . .

C'est alors qu'une femme intelligente, Virginie Déjazet, devina son talent; elle releva son courage et lui montra la voie à suivre.

. . . . . Le ciel sans doute,
Eut pitié de mon long tourment,
Car il mit enfin sur ma route,
Une fée au regard charmant.

(1) A. Wolff.

Digitized by Google

« Mon pauvre ami, je vois ta peine,
Dit-elle en me tendant la main ;
Mais c'est moi qui suis ta marraine,
Je vais te guider en chemin.

Prends ce fil qui possède un charme
Dont tu peux sans crainte abuser ;
Je l'ai trempé dans une larme
Et rien ne saurait le briser. »

La poésie est trop longue pour pouvoir être reproduite ici tout entière. Le jeune poète saisit le fil conducteur que lui remet sa bonne fée. Au début, ce n'est qu'un léger fil blanc, très fin, bien fragile, auquel sont attachés de petits grelots qui résonnent à chaque nouvel effort ; puis le fil sauveur devient plus fort et plus sûr ; il guide le voyageur vers les régions de la comédie de mœurs, qui sont celles du succès.

Cet apologue montre que le poète a parfaitement compris quel était le genre qui répondait le mieux à son talent. Le succès promis par le nouveau guide ne se fit pas attendre. Dès 1860, les *Pattes de Mouche* furent un triomphe. L'auteur n'avait que 29 ans. A partir de ce moment, l'histoire du poète se confond avec celle de ses pièces.

V

Ce qui frappe dans l'œuvre immense de Sardou, plus encore que la fécondité de l'écrivain, c'est la *variété* des sujets traités. Après les vaudevilles à couplets composés pour Virginie Déjazet, après la comédie de mœurs un peu superficielle qui le fit connaître, *Nos Intimes* (1861) inaugure la série des pièces conçues suivant une formule qui appartient en propre à l'auteur et qui consiste à unir, dans de savantes proportions, la comédie et le drame. *Les Ganaches*, *Les Vieux Garçons*, *La Famille Benoiton* sont conçus d'après ce procédé. Bientôt Sardou, qui n'a jamais perdu le goût de l'histoire et des recherches archéologiques, éprouve l'ambition de composer de grands drames historiques. *Patrie* (1869), *La Haine* (1874), *Thermidor* (1891) sont les manifestations les plus intéressantes de cette méthode nouvelle. L'histoire le conduit à la satire politique dans *Rabagas*. Il fait un

Digitized by Google

essai de drame judiciaire dans *Ferréol*. Et, après être revenu à son genre de prédilection avec *Dora* et les *Bourgeois de Pont-Arcy*, il change tout à coup de méthode et se met à discuter au théâtre une question de morale religieuse. Après cet effort tenté vers la haute comédie, après le sel gaulois de *Divorçons*, nous avons des comédies à thèse telles que *Odette* et *Georgette*. Puis, ayant eu la chance de rencontrer en Sarah Bernhardt la plus passionnée et la plus brillante des collaboratrices, le poète compose pour elle *Fédora*, *Théodora* et *La Tosca*. Dans l'intervalle, et comme pour se reposer de ses recherches historiques, il écrit de simples bouffonneries, telles que *Les Pommes du voisin*, un mélodrame, *Les Diables noirs*, des féeries comme *Don Quichotte*, *Le Crocodile*, des pièces à costumes telles que *Paméla* et *Les Merveilleuses*. Il ne méprise même pas l'opérette et l'opéra comique. Enfin, Sardou revient à l'histoire avec *Madame Sans-Gêne*, qui est plutôt un vaudeville qu'un drame, et retrouve dans *L'Affaire des Poisons* l'interprète qui avait sauvé *Thermidor*. Hier encore, il composait pour le célèbre acteur anglais Irwing ses drames de *Robespierre* et du *Dante*. Il semble que, parmi tous nos poètes dramatiques contemporains, Sardou ait seul possédé cette extraordinaire souplesse qui lui permet de passer sans fatigue d'un genre à celui qui en est précisément le contraire. La même plume a écrit *Daniel Rochat* et *Marquise*. L'auteur de *La Haine* et de *Rabagas* est aussi celui du *Roi Carotte*.

Nous verrons que cette étonnante diversité n'est pas sans danger et donnera lieu à notre principale critique.

VI

Le caractère commun à ces œuvres si diverses doit être cherché dans l'art d'amener les situations plutôt que dans l'analyse psychologique des caractères. La connaissance que Sardou avait du théâtre lui a permis d'exceller dans l'art de préparer, de nouer et de dénouer une intrigue. Le plus souvent, ses comédies de mœurs et ses pièces à thèse commencent par une sorte de tableau vivant et parlant, dont le pittoresque excite, dès l'abord, l'intérêt des spectateurs.

Digitized by Google

Mais la satire, si fine soit-elle, n'est pas du goût de tout le monde. Comme la majorité des auditeurs veulent être émus, l'auteur rattache à ce début une action pathétique, souvent assez superficielle. Dès lors, tous communient dans la même émotion.

Cependant le public ne veut pas sortir du théâtre avec des idées noires. Voilà pourquoi la situation, qui s'était assombrie pendant le troisième et le quatrième acte, s'éclaircit tout à coup; drame et comédie viennent se fondre dans un dénouement heureux habilement préparé.

Telle est, si l'on peut ainsi dire, *la technique* de la plupart des pièces de Sardou.

Nous n'avons donc, le plus souvent, que l'apparence d'un drame. Tout repose sur un malentendu. Il s'agit seulement de s'expliquer. Quand le malentendu se dissipe, tout finit par une réconciliation de vaudeville.

Qu'on n'aille pas chercher dans ces pièces des caractères profondément fouillés. Il ne faut les prendre que pour ce que l'auteur a voulu nous donner. L'intrigue elle-même n'a pas été cherchée bien loin. Voyez celle des *Pattes de Mouche*, ce chef-d'œuvre d'art amusant et frivole. Quoi de plus banal, en apparence, que cette suite d'événements. Une lettre compromettante est restée pendant trois ans, oubliée sous une potiche; tout à coup, la voici qui reparaît au grand jour. Sera-t-elle lue par le mari, qui, à chaque instant, est sur le point de la découvrir? Voilà toute l'intrigue. Et l'art du poète est tel que, pendant trois grands actes, nous nous intéressons très réellement aux aventures de cette malheureuse lettre. Elle est placée au fond d'une coupe, elle en est retirée par la main d'une jeune fille, elle sert à allumer une lampe, elle est lancée dans la rue, elle est ramassée par un entomologiste qui en fait un cornet pour y enfermer un coléoptère, elle est déroulée par un lycéen qui y écrit une déclaration amoureuse, et, finalement, elle est brûlée par le mari. C'est là tout, et c'est bien peu de chose, en vérité. Et pourtant, le succès de la pièce prouve qu'il y a un intérêt de curiosité qui peut, dans une certaine mesure, se suffire à lui-même, et qu'il n'est pas indispensable de présenter au public des sujets très importants ou très profonds pour exciter sa curiosité et

Digitized by Google

soutenir son attention. L'essentiel est de bien conduire la pièce, et on aurait tort de condamner ce genre, parfaitement légitime, uniquement parce qu'on en préfère un autre. Ce serait agir comme le philosophe qui condamnerait la poésie légère, uniquement parce qu'elle ne traite pas les problèmes auxquels il consacre sa vie et parce qu'il ne goûte que la poésie philosophique.

VII

A la connaissance de la scène se joint, chez Sardou, la *finesse d'observation* et l'art, non moins remarquable, de *discerner l'idée du jour* et de comprendre les goûts du public. Nul mieux que lui n'a su pressentir tout ce qui murmurait secrètement dans l'air, si bien que l'évolution de son activité dramatique se confond avec l'histoire des goûts du public vers la fin du XIX^e^ siècle.

Avant l'année terrible, ce que le public parisien désirait, c'était des « tranches » de la vie réelle; grisé par une gloire trompeuse et par le faux éclat d'un trône chancelant, il voulait surtout s'amuser. De là, l'accueil enthousiaste fait aux *Pattes de Mouche*. Sardou donne aux Parisiens ce qu'ils réclament : des scènes de la vie de tous les jours, des intrigues amusantes. *Nos Intimes*, *Les vieux Garçons*, *La Famille Benoiton*, *Maison Neuve*, *Nos bons Villageois* sont des comédies d'observation, aussi conformes à la réalité que fines et légères.

Voyez la pièce la plus caractéristique de ce genre, *La Famille Benoiton*. L'auteur veut nous faire connaître les mœurs d'une famille ultra moderne à la mode du Second Empire. Une raisonneuse en jupons, Clotilde d'Évry, expose l'idée de la pièce et nous en indique le but satirique. L'amour du luxe, telle est, d'après elle, la plaie de nos sociétés modernes. Enfants, jeunes filles, femmes mariées ont abandonné la charmante simplicité d'antan et « renié le culte de sainte Mousseline ».

« Ah! simples toilettes de ma jeunesse, où êtes-vous? s'écrie Clotilde. Dix mètres de mousseline, trois aunes de ruban, une fleur dans les cheveux!... Avec cela, 15 ans, des joues roses et l'ivresse d'un premier bal!... Quel garçon n'aurait eu l'âme dou-

Digitized by Google

cement émue par cette jeune blancheur et cette joie si naïve?... Ah! mousseline, blanche mousseline, des mères ingrates qui te devaient leurs maris t'ont reniée pour leurs enfants!... Sainte Mousseline, vierge de la toilette, sauve nos filles qui se noient dans des flots de dentelles. »

Ces mœurs frivoles rendent le mariage de plus en plus difficile. Il tend à devenir impossible. L'homme hésite devant la dépense. Il ne peut se décider à assumer une telle charge. La vie d'intérieur n'existe plus. La maîtresse de maison est toujours hors de chez elle Autrefois, une femme se mariait pour avoir « *son chez elle* », et gouverner ce petit royaume baptisé d'un nom charmant, aujourd'hui presque ridicule, « le ménage ». Elle ne sortait guère. D'abord, c'était moins facile que de nos jours; mais, en l'an de grâce 1865, quelle est la fonction la plus ordinaire d'une maîtresse de maison? c'est d'être hors du logis. « *Madame est sortie* », telle est l'éternelle réponse que reçoit le visiteur six jours sur sept. Or, chaque sortie, bal, concert, spectacle, promenade à pied, excursion en voiture, course et visite, ayant un but différent, suppose une toilette nouvelle. Vous devinez la dépense au bout de l'année.

Voici maintenant les membres de cette famille type.

M. Benoîton, négociant enrichi dans la vente des sommiers élastiques, ses filles élégantes, pimpantes et spirituelles sont de toutes les fêtes. Didier, le mari de l'une d'elles, est comme hypnotisé par la cote de la Bourse. Des deux fils, l'un est un lycéen précoce qui boit des liqueurs et fume de gros cigares; l'autre, plus jeune, joue à la Bourse aux timbres, comme son père à la Bourse des titres.

Cependant le drame s'engage. Didier soupçonne sa femme de le tromper. Que se passera-t-il? Rien de ce que le spectateur pourrait craindre. Didier ne tarde pas à reconnaître que ses soupçons n'étaient pas justifiés. Tout le monde en est quitte pour la peur. Mais cette petite alerte n'aura pas été inutile. La confiance mutuelle rentre dans cette famille, un instant troublée et divisée.

C'est ainsi que Sardou a su représenter sur la scène les petites intrigues et les détails de la vie familiale. Il a réussi à faire rire

Digitized by Google

les spectateurs de leurs propres travers; car ces mœurs bourgeoises, que l'auteur tourne en ridicule, étaient précisément celles des bourgeois cossus qui assistaient à la représentation de ses pièces.

VIII

Mais les goûts du public ne tardent pas à changer. Après la défaite, on place ses espérances dans l'avènement de l'esprit démocratique, on parle beaucoup de l'éloquence du tribun populaire.

Aussitôt Sardou esquisse le type de l'orateur populaire qui flatte le peuple par ambition personnelle et qui se pose en ennemi implacable du gouvernement qui ne lui accorde aucun poste.

Le tableau de ces couches populaires, où se préparent souvent les révolutions, est étudié avec soin. Les progrès de l'esprit révolutionnaire sont marqués de main de maître. La situation devient très difficile pour le prince. Mais la ruse d'une femme va tout sauver. On mande le héros révolutionnaire au palais; Rabagas s'y rend. On lui offre un portefeuille. Il accepte. Et, du coup, voilà notre homme transformé. Car « un *révolutionnaire ministre*, ce n'est pas du tout la même chose qu'un *ministre révolutionnaire* ». Quant à ses anciens amis, Rabagas les connaît trop pour les estimer ou pour les craindre. Il est sans pitié pour eux. « Fusillez le premier qui bougera », tel est son ordre, et chacun sait qu'on s'y conformera.

Mais un tel régime ne saurait durer. Hué par la populace, berné par la cour qui se moque de lui, Rabagas finit par s'effondrer sous le ridicule.

Tout est bien qui finit bien.

On peut juger par là du système de Sardou qui combine ingénieusement les genres en apparence les plus divers. Cette méthode est fondée, non sur des considérations d'art et de logique, mais sur la connaissance du public et de ses goûts.

Digitized by Google

IX

Cependant, ce même public qui, avant la guerre, ne songeait qu'à s'amuser et qui, après l'avènement de la République, rêvait une démocratie fondée sur l'égalité de tous, commence à se préoccuper de questions morales. Les *problèmes sociaux* les plus angoissants se posent à lui avec une force jadis inconnue. Les liens du mariage, la légitimité du divorce, les droits de la fille-mère et de l'enfant naturel préoccupent de plus en plus l'opinion. Il semble que le théâtre cherche à préparer la réforme du code, et qu'avant d'arriver au Parlement les lois aient dû être discutées sur la scène.

Il est incontestable que cette façon de poser les problèmes devant l'opinion publique, de provoquer un courant d'idées pour ou contre une réforme, a eu souvent, en France, une influence considérable sur les représentants du peuple.

Sardou le comprend. Cette fois encore, il donne une expression dramatique à ces préoccupations de ses contemporains. Il fait représenter sur la scène les conflits qui naissent de ces problèmes sociaux. Il sait intéresser le grand public à la fille-mère, trop longtemps méprisée et condamnée, à l'enfant naturel, exposé à supporter toute sa vie le poids d'une faute qu'il n'a pas commise, au divorce, qui peut apparaître comme une délivrance de l'épouse maltraitée et incomprise.

Voici, dès 1880, *Daniel Rochat*, qui pose le problème de l'union devant Dieu et qui semble indiquer que le mariage, non soutenu par l'union religieuse, doit être considéré comme non avenu. Si la femme moderne doit être l'égale, la compagne et la collaboratrice de son mari, il faut qu'il y ait entre leurs croyances unité et harmonie. Dès lors, il ne doit pas y avoir désaccord entre les époux sur un point aussi important que celui des conditions religieuses. Telle est l'idée qui semble se dégager de la pièce.

On voit par cet exemple avec quel soin notre auteur s'enquiert des préoccupations du public, et comment il s'empresse de porter sur la scène les discussions du jour.

Digitized by Google

X

Malgré des intentions généreuses, malgré des scènes réellement puissantes, la plupart des *drames historiques* de Sardou n'ont pas la valeur de ses meilleures comédies de mœurs. Le poète est moins à son aise dans ce genre qui n'est pas le sien. Malgré des recherches archéologiques très consciencieuses, la *vérité historique* fait souvent défaut. Et, sauf peut-être dans *Thermidor*, la *vérité humaine* ne nous émeut pas assez pour nous faire oublier le vice d'un anachronisme latent, dont le spectateur instruit a conscience.

Cela nous montre combien le genre historique est devenu dangereux à une époque où le public connaît l'histoire mieux que les contemporains de Schiller et de Gœthe.

Depuis un demi-siècle, les résultats des études historiques ont été tels que les spectateurs cultivés ont le sentiment plus ou moins net des différences qui existent entre les différentes époques de l'histoire au point de vue des mœurs et de la civilisation. Ce sentiment nous fait éprouver un certain malaise lorsque des Italiens du xv^e^ ou des Flamands du xvi^e^ siècle pensent et discutent comme nous. Et, d'autre part, supposons qu'un poète érudit, après de longues recherches archéologiques, fasse agir et parler ses héros comme ils eussent agi et parlé il y a trois ou quatre siècles, cette résurrection historique nous paraîtra froide et nous reprocherons à l'auteur de faire un cours d'archéologie sur la scène.

Telle est la raison pour laquelle le drame historique est devenu un genre de plus en plus difficile, du moins en France.

Sardou n'a pas eu le génie assez puissant pour le faire revivre parmi nous, en nous faisant oublier, à force de talent dramatique et d'émotion communicative, soit l'anachronisme, soit la vérité psychologique, ou en les fusionnant harmonieusements à force d'art et de psychologie.

Cela nous fait comprendre pourquoi des critiques aussi distingués que M. Lanson ont été si sévères et si injustes pour Sardou, allant jusqu'à lui refuser une place honorable dans

Digitized by Google

l'évolution de notre littérature, tandis que sa popularité grandissait parmi les foules.

Cette difficulté inhérente au genre historique nous explique aussi pourquoi, parmi les pièces historiques qui ont fini par absorber presque entièrement l'activité de Sardou, il n'y a que deux ou trois œuvres qui méritent, peut-être, de passer à la postérité.

De toutes les variétés de genre historique, celle où notre poète a été le plus heureux est celle qui consiste à évoquer l'âme d'une époque, à en faire revivre les sentiments et les passions par un large tableau d'ensemble. Sardou y a réussi dans *Patrie* et surtout dans la *Haine*, où l'art français pénètre l'âme italienne du moyen âge. Il y a dans ces visions presque épiques une incontestable puissance de souffle. L'auteur était dans la bonne voie, parce que son talent de mise en scène et de peintre de mœurs pouvait s'y donner libre carrière, sans exiger une profondeur psychologique qu'il n'a jamais eue.

Malheureusement le caractère un peu austère de la seconde pièce déconcerta le public et rejeta le poète vers des formes moins nobles du genre historique. Dans *Théodora*, dans la *Tosca*, l'ensemble du décor est une peinture à effet, dont les couleurs voyantes et criardes ne réussissent pas à cacher le manque d'harmonie et les tons trop vifs. Le drame est exagéré et brutal. On ne reconnaît pas l'auteur modéré et distingué de *Daniel Rochat* et de *La Haine*.

La période que Sardou connaît le mieux est sans contredit celle de la Révolution française. Il l'a décrite en historien d'une façon vive et pittoresque [1]. Elle lui a inspiré un beau drame, interdit par dame censure comme dangereux pour les grands principes de la Révolution.

C'est dans cette pièce que se trouve l'une des rares situations où Sardou ait essayé de pénétrer dans les profondeurs du cœur humain pour faire œuvre de psychologue et de moraliste. Il s'agit

[1] Voir la remarquable préface au volume de FUNCK-BRENTANO, principalement le chapitre intitulé *La Prise de la Bastille*, où Sardou fait justice des opinions courantes sur les prétendus instruments de torture de la célèbre prison.

Digitized by Google

de sauver une victime innocente au moment où elle va être emmenée par la charrette fatale. Le temps presse. Un seul moyen s'offre à ses sauveurs. C'est de substituer un autre dossier à celui de l'héroïne. Mais une telle substitution est-elle légitime? A-t-on le droit de sacrifier une créature humaine pour en sauver une autre? Quelles que soient les circonstances, les droits de l'individu ne sont-ils pas inviolables et sacrés? Voilà un problème moral, un « cas de conscience » poignant que Sardou a eu le mérite de poser devant nous.

La dernière forme du genre historique est le *Vaudeville historique*. Il consiste à placer une anecdote amusante dans un cadre plus ou moins authentique et aussi brillant que possible. Grâce au goût du public pour les scènes à effet, Sardou lui a été redevable du plus grand succès de la fin de sa carrière. *Madame Sans-Gêne* fut traduite dans presque toutes les langues européennes et jouée sur les principales scènes d'Europe et d'Amérique.

Et ceci encore est un trait caractéristique du théâtre de Sardou. Comme celui de Scribe, avec lequel on l'a souvent comparé, il perd moins à la traduction que bien des œuvres plus personnelles et plus profondes par la recherche du style, la psychologie des caractères ou l'intensité des émotions.

XI

On le voit, l'examen de l'œuvre immense de Sardou laisse à tout observateur impartial une impression très complexe et peu homogène. C'est ce qui explique les divergences d'appréciation dont cette œuvre a été l'objet.

D'une part, on a le sentiment que le poète est un artiste incomparable quant à la mise en scène, quant à la connaissance du théâtre et des goûts du public. Pour la variété et l'adresse, pour les effets de théâtre surtout, aucun auteur dramatique contemporain ne l'a surpassé. Il a une abondance de ressources et de moyens scéniques, une fécondité d'imagination incomparables.

Nul n'a mieux manié l'outil spécial de la comédie de mœurs, ce style vif, imagé, populaire, net et sonore, qui lance les mots à effet au delà de la rampe, pour secouer et faire rire les spectateurs.

Digitized by Google

Mais, d'autre part, il semble que Sardou n'ait pas su tirer tout le parti possible de facultés exceptionnelles. L'impression finale laissée par la plupart de ses pièces est celle d'un brillant feu d'artifice qui éblouit un instant, mais ne réchauffe pas. La raison en est que la psychologie est, le plus souvent, insuffisante. Nous avons, il est vrai, presque toujours des situations intéressantes ou amusantes ; mais, au milieu de décors éblouissants, nous rencontrons rarement des âmes humaines, des âmes tourmentées, angoissées, vivant et souffrant comme nous vivons et souffrons dans les moments décisifs de notre vie.

Presque toujours, ce sont les situations qui font agir les personnages, et non les personnages qui, par leurs actes et leur force de volonté, amènent ces situations. Encore si l'auteur avait voulu nous montrer par là, comme l'a fait Sudermann [1], que nous sommes soumis aux lois d'un déterminisme fatal ! Mais non ! Sardou n'est ni déterministe, ni partisan de la liberté. Il ne philosophe pas. Il songe avant tout, sinon exclusivement, au public qu'il faut amuser.

S'il est parfaitement légitime de pressentir les aspirations de la foule, la recherche de la faveur populaire a aussi ses dangers. Sardou a un peu trop songé au succès *actuel*. Tandis que les plus grands écrivains ont cherché à guider l'opinion, et non à se laisser diriger par elle, il a consulté surtout les goûts du public *à un moment donné*. Mais les goûts du jour sont soumis à un perpétuel changement. Voilà sans doute pourquoi la reprise des pièces de Sardou a presque toujours échoué. Et, ce qui est plus grave, le désir un peu exclusif de plaire, comme aussi l'infinie diversité de son talent, amène parfois notre auteur à se contredire lui-même. Nous nous demandons s'il est convaincu, s'il est sincère avec lui-même, ou s'il joue seulement avec les idées en dilettante indifférent. L'année même où il semble faire, dans *Daniel Rochat*, une apologie du mariage chrétien, il compose *Divorçons*, un vaudeville joyeux et risqué, d'une gaieté exubérante dans les deux premiers actes, d'une gauloiserie choquante dans le troisième.

[1] Voir notre livre sur HERMANN SUDERMANN, *poète dramatique et romancier*. Paris, Didier, 1904, p. 301, sq.

Digitized by Google

Cela prouve la souplesse de l'auteur, mais aussi son manque d'esprit de suite et de conviction.

De même, quand on considère l'ensemble de l'œuvre de Sardou, on se demande ce que croit le poète.

La vie, telle que la conçoit l'auteur, vaut-elle la peine d'être vécue, ou n'est-elle qu'une comédie mêlée d'épisodes tragiques, comme la plupart des pièces que nous avons étudiées? Qui est dans le vrai, le misanthrope grincheux ou l'optimiste insouciant? L'humanité est-elle une société de bourgeois naïfs, comme semblent l'indiquer les deux premiers actes des comédies Sardou, ou est-elle une famille de braves gens, comme le fait supposer le dénouement? Que pense l'auteur de cette société qu'il met en scène? Autant de questions que le critique n'arrive pas à résoudre. Sardou n'ayant vu que des situations, et non des âmes vivantes, n'éprouve pas le besoin de pénétrer plus avant dans l'étude de l'homme et d'avoir une opinion sur les ressorts qui le font agir.

Cela vient de ce qu'il ne voit ou ne veut considérer que le théâtre. Nous l'avons vu, dès sa jeunesse, il apparaissait à ses amis, comme une « incarnation du théâtre ». Mais il était cela d'une façon un peu trop exclusive. Dans un passage de son discours de réception à l'Académie française, il s'est trahi lui-même. « Le joueur, dit-il, n'est pas plus hanté par les visions du jeu que l'auteur dramatique par la constante obsession de son idée fixe, c'est-à-dire du théâtre... Tout l'y rattache et l'y ramène. Ce paysage qu'il admire,—quel beau décor! Cette conversation charmante qu'il écoute, — le joli dialogue! Cette jeune fille délicieuse qui passe, — l'adorable ingénue! Enfin, ce malheur, ce crime, ce désastre qu'on lui raconte, — quelle situation, quelle scène, quel drame! » Inconsciemment Sardou fait ici la critique de son propre théâtre et de sa propre méthode. Il ne voit partout que *la scène à faire*. Or, le but essentiel du vrai poète dramatique doit être, non de voir la réalité à travers le théâtre, mais de rapprocher autant que possible l'action dramatique de la vie réelle, de transporter au thâtre une somme de réalité et d'expériences vécues toujours plus considérable, de vivifier la scène par l'air libre et pur du dehors. Quand, au contraire, on ne voit dans le plus beau paysage que *le décor*, dans la plus charmante jeune

Digitized by Google

fille que *l'ingénue*, dans le crime le plus atroce que *la situation*, quand on n'aperçoit partout et toujours que la scène à effet, on risque de n'avoir étudié que des situations, des rôles et des décors; et, faute d'avoir observé les hommes pour eux-mêmes, avec leurs passions violentes et leurs émotions réelles, faute de s'être intéressé à eux sans autre préoccupation que de les mieux connaître, on risque de se trouver finalement sans renseignements précis sur leur vie intime, sur les ressorts les plus secrets qui les font agir; et, par conséquent, on n'aura pas d'opinion sur eux. Ne serait-ce pas là, du moins dans une certaine mesure, ce qui est arrivé à notre poète?

Voilà pourquoi nous cherchons vainement, dans tout le théâtre de Sardou, le développement psychologique d'une âme humaine. Voilà pour quelle raison la morale de ses pièces se réduit à quelques vérités générales, sinon banales, et voilà, enfin, pour quel motif nous cherchons vainement à connaître son opinion sur quelques-uns des graves problèmes que ne saurait laisser sans solution quiconque veut montrer *l'homme* aux hommes.

Et cependant, de cette œuvre si diverse et si inégale que nous venons d'étudier, il restera quelque chose : *une série de tableaux véridiques et charmants des mœurs contemporaines*. L'histoire, au fond, est tout autant la *science des mœurs* que la *science des faits*. Quand on écrira l'histoire de la vie sociale et bourgeoise sous le Second Empire, on devra citer les tableaux de mœurs de *La Famille Benoiton*. Ainsi cet écrivain, qui a été traité de si haut par quelques critiques, cet auteur dramatique qui a été qualifié de plagiaire, d'amuseur vulgaire, de commerçant en littérature, de fabricant pour l'exportation, se trouve avoir décrit, avec autant de vérité que l'historien le plus averti, l'un des côtés les plus intéressants de la vie sociale de son époque. Dans ce sens on peut dire que ce poète, si préoccupé qu'il fût du moment présent, a travaillé lui aussi pour la postérité.

HENRI SCHOEN.

Digitized by Google

LE DESTIN DE LA ROSE

« Quelle est ma destinée? me dit la sanglante rose tout épanouie dont je respirais l'arome. Vas-tu me cueillir pour me donner à celle qui possède ton cœur ou suscite ton désir? Je suis belle et faite pour adorner la beauté de la femme aimée. Je suis le bonheur et la joie; je parfume la vie et mon parfum qu'emprisonne le cristal s'appelle l'essence pénétrante et rare, chère aux amants du soleil. J'ai mes villes préférées et parmi elles Chiraz chantée par le divin Hafiz est immortelle, grâce au poète et grâce à ses jardins odorants.

« Certaines de mes sœurs périront — dédaignées et flétries — sur leur tige. Je les plains : la vieillesse est laideur. Mon rêve est de mourir jeune, près d'une âme qui m'aimerait un instant... Ma corolle est une chair : elle saigne comme un cœur, elle sourit comme une bouche.

. « Mais pourquoi me veux-tu? Serait-ce d'aventure pour embellir la mort? Suis-je née pour parer un tombeau et verrai-je, en mon calice, une larme tomber comme une goutte de rosée? Quel que doive être mon destin, dis-toi que — symbole d'amour — je préfère mourir dans un baiser, sous la caresse d'un regard de femme... mourir sur un sein palpitant que sur un blanc suaire. Je suis la fleur des matins et non celle des soirs, la parure des vivants et non celle des morts... »

Hélas, n'ayant pas d'amante, je ne pus réaliser le rêve de la rose.

« Comment, me dit-elle, tu n'aimes pas, tu n'est pas aimé! Ton cœur est pareil à celles de mes sœurs qui meurent desséchées sur leur tige, ou à ces feuilles mortes que pleurent les arbres sous le vent d'automne! Tu me délaisses, faute d'amour! Je suis donc inutile. Je ne le veux pas : prends-moi, offre-moi à la première passante que le destin mettra sur ton chemin ... »

Digitized by Google

Je cueillis la rose. Elle sembla se donner à moi dans un déchirement et j'eus, en ce moment, la conscience de la vie mystérieuse des fleurs.

La *première passante* que je vis était une enfant blonde aux yeux de ciel. Je lui confiai la rose, son existence parfumée et son destin... Elle l'effeuilla, sans comprendre — la Parque puérile — son geste meurtrier.

Alors m'apparut l'inutile sacrifice de la rose mutilée par des mains sacrilèges.

Je considérai la fleur effeuillée et je pensai : pauvre rose, tu gardes dans la mort le prestige des mythes et des légendes. Es-tu née du sang de l'Anadyomène ou de la blessure d'Adonis? Perséphone enlevée par Pluton te cueillit dans un geste d'adieu à la terre et c'est d'huile de rose, Hektor, qu'Aphrodite parfuma tes membres déjà froidis... Fleur chère aux dieux, aux héros et aux Muses, tu fus la gloire des jardins de Pœstum et de l'antique Cyrène; tu fus célèbre en Lydie et en Perse. Les mystiques firent de toi l'image du Christ et les poètes te chantèrent. Ton nom illustre les poèmes des plus grands : l'Orient et l'Occident l'attestent.

Tu symbolises l'éphémère beauté de la chair et la fragilité des choses de la vie. Tu annonces le printemps et dans la mort même tu es l'élue de l'amour, car si tu crois sur une tombe, c'est sur celle de Tristan...

Pauvre rose effeuillée à peine éclose, ici sous ce ciel d'Orient je me redis ces vers du vieux poète persan Kisâi :

La rose est un trésor descendu du ciel ; l'homme au milieu des roses en devient plus noble.

Marchand de roses, pourquoi vends-tu des roses pour de l'argent?

Que pourrais-tu bien acheter avec l'argent de tes roses qui soit plus précieux qu'elles?

Cœurs incompris, vous êtes comme cette fleur qui rêvait une destinée d'amour! Vous espérez trouver une âme qui s'ouvre à vos aveux; vous aspirez à battre un jour pour l'être idéal — vainement attendu — et vous tombez, vous aussi, sur la route poudreuse, pantelants et brisés... !

JOSÉ HENNEBICQ.

Digitized by Google

LA POLITIQUE RELIGIEUSE DES CONVENTIONNELS

SES EFFETS A BRUXELLES

La Révolution française possède le rare privilège d'attirer, malgré le recul des temps, avec un pouvoir de fascination sans cesse renaissant, l'attention des chercheurs, qu'ils soient amateurs ou professionnels. Peut-être, pour certains, apparaît-elle moins séduisante depuis que la critique contemporaine, avec M. Aulard, s'est mise à scruter patiemment les archives nationales et locales de France, en se fondant sur les principes rigides de la science objective? Des auréoles ont pâli, des individualités à peu près ignorées ont surgi de l'oubli, des faits ont perdu de leur caractère épique, de leur charme romanesque, pour se montrer à nous sous un jour moins coloré. L'histoire, telle qu'on la conçoit actuellement, détruit presque autant qu'elle reconstitue; elle sape avec méthode les assises légendaires du passé sans se préoccuper le moins du monde des illusions qu'elle nous enlève. Elle vérifie avec soin les matériaux qu'elle rassemble, elle élimine les causes d'erreur autant qu'elle peut, elle n'édifie qu'avec prudence; l'impartialité et la vérité y ont assurément gagné. Est-ce à dire qu'elle cesse d'être une science morale, qu'elle est astreinte à cultiver l'*indifférentisme*, qu'elle se refuse à émettre des jugements sur les hommes et les choses?

Digitized by Google

Je ne le pense pas. N'oublions jamais que l'érudition n'est pas l'histoire. M. Aulard lui-même qui fait œuvre d'impartialité ne laisse pas d'afficher ses sympathies pour la démocratie jacobine de la fin du XVIII[e] siècle (1).

D'une façon générale, cette tranche de la vie française qui s'étend de 1789 à l'aube du XIX[e] siècle nous intéresse au plus haut degré, quelle que soit la « manière » dont on la traite. Mais on reconnaîtra volontiers que le charme mystérieux dont elle se revêt se concentre sur la Convention nationale. C'est elle qui verra les conflits les plus aigus, qui assistera aux phases les plus tragiques de ce drame gigantesque dont les protagonistes graviront successivement les marches de l'échafaud. Cette crise politique embrasse une infinité de problèmes. Le seul dont nous

(1) Cf. *Histoire politique de la Révolution française* (*Origines et développement de la démocratie et de la République* [1789-1804]). Paris, 1901. Cette œuvre qui peut être considérée comme un monument historique de premier ordre par l'étendue des informations et l'harmonieuse disposition des problèmes traités, n'est pas exempte de cet esprit quelque peu tendancieux qu'elle cherche loyalement à éviter. Nous sommes loin de nous en plaindre car c'est en partie à ce subjectivisme que nous devons les plus belles pages de reconstitution historique. Il arrive cependant que l'auteur émette de temps à autre des appréciations très discutables; ayant à camper en une rapide silhouette les chefs du parti montagnard, il compare la personnalité de Robespierre et celle de Danton de la façon suivante : « Sa tenue (Robespierre) contribuait à sa popularité. Le peuple aimait son costume correct de petit rentier de l'ancien régime, ses cheveux poudrés, lui savait gré d'éviter le débraillé, le bonnet rouge, la Carmagnole... Le peuple aimait son éloquence sérieuse, compassée, ses longues périodes prudentes, son accent imperturbablement sérieux, son horreur du rire, son style académique. » (P. 422.) — Quant à Danton, « sa popularité était moindre que celle de Robespierre. Sa parole nue, simple, brusque, nullement académique, faisait peut-être l'admiration de quelques délicats, mais manquait des ornements qui plaisent au peuple » (P. 425.) — N'y a-t-il pas là une énumération de paradoxes? Le peuple de l'époque de la Terreur était-il si différent de celui que nous connaissons aujourd'hui? Sa psychologie était-elle le renversement de ce que l'histoire et la fréquentation directe nous en ont appris? Il est bien difficile d'admettre que ce soit l'*éloquence académique* que puisse affectionner le peuple; les tribuns à la Danton n'étaient-ils pas ses orateurs préférés? Nos chefs populaires actuels le savent mieux que quiconque.

Digitized by Google

essaierons d'exposer les éléments aujourd'hui relève de la question religieuse (1).

Discerner quelle fut la marche des idées nées du combat entre les étatistes et les cléricaux, analyser les principales mesures légales qui contribuèrent à assurer la réalisation du programme gouvernemental, examiner quels furent les effets de cette législation à Bruxelles (2), tel est notre but.

Pour résumer très succinctement l'évolution de la politique religieuse suivie au cours de la Révolution — ce qui fixera les idées au milieu du chaos des lois, arrêtés et règlements — constatons qu'elle parcourut quatre étapes successives : en 1789, on s'attaque aux propriétés ecclésiastiques ; de 1790 à 1792, à la cléricature elle-même ; en 1793, au culte : c'est la déchristianisation systématique ; depuis 1794, nous assistons à la réaction.

(1) Cf. les remarquables travaux de M. Aulard consacrés à la période révolutionnaire et particulièrement, abstraction faite de sa magistrale *Histoire politique*, son livre intitulé : *Le culte de la Raison et le culte de l'Être suprême*. Paris, 1892.

Cf. également Gazier : *Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française*, 1887.

Huth, *Essai d'une histoire ecclésiastique du XVIII^e siècle*, 2 vol. Augsbourg, 1809.

Nombreux sont les historiens que la Révolution française a tentés. M. Léon Lecl ère, dans une étude récente, méthodique et lumineuse a fixé leurs systèmes et leurs méthodes. (Cf. *Les historiens français de la Révolution de 1789*, dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, numéro de juin-juillet 1908.) Il y a montré notamment par quelle série d'étapes les historiens français du XIX^e siècle ont dû passer avant d'en arriver à l'interprétation scientifique de l'histoire révolutionnaire ; la méthode actuelle est plus stricte. Il n'est plus permis aujourd'hui de ressusciter le passé en mettant en œuvre les ressources fournies par l'imagination ; la patiente et laborieuse consultation de multiples documents autorise seule l'historien à construire une synthèse dont la critique puisse s'accommoder.

(2) On consultera avec fruit les ouvrages suivants : de Lanzac de Laborie, *La domination française en Belgique (1795-1814)*. Paris, 1895, 2 vol., in 8° ; Delplace, *La Belgique sous la domination française*. Louvain, 1896, 2 vol., in-8° ; Thys, *La persécution en Belgique sous le Directoire exécutif*. Bruxelles, 1900, in-8° ; *Chronique des événements les plus remarquables arrivés à Bruxelles de 1780 à 1827*, publiée par Galesloot. Bruxelles, 1870-1872, 2 vol. in-8°. *Cf.* surtout le tome I, p. 195-299.

Digitized by Google

Il y a là une gradation ascendante, un *crescendo* significatif : le point de vue matériel est le premier envisagé; on lui substituera avec les années le point de vue philosophique. La constitution civile du clergé dès 1790 avait transformé les prêtres en simples fonctionnaires assermentés. Une scission se produisit aussitôt entre les opportunistes qui se soumirent et les intransigeants qui résistèrent, et que l'on désigna désormais sous le nom générique d'insermentés. Les ordres religieux avaient cessé, à la même époque, d'être reconnus.

La Convention ouvrit ses portes le 21 septembre 1792 pour ne les refermer que le 27 octobre 1795. Avant de pénétrer dans l'analyse de ses travaux, une remarque s'impose : s'il y a eu des excès, des manifestations de haine sectaire, des actes de démagogues en délire pendant les trois années qui marquèrent son existence, s'il s'est présenté des hommes pour en exprimer les volontés d'une manière étroite, si beaucoup de mesures envisagées non dans leur principe causal, mais dans leur réalisation positive, nous semblent mesquines, indignes de la grande cause révolutionnaire, il convient toutefois de ne pas oublier que la Convention nationale a réorganisé ou, pour mieux dire, *organisé* la France, a tenu tête à l'étranger menaçant, a créé plusieurs institutions excellentes, a tracé les linéaments fondamentaux d'un régime démocratique en rapport avec les besoins et les désirs d'un grand peuple opprimé par une classe de courtisans, de seigneurs inutiles et de fonctionnaires corrompus. Faute de réfléchir à ces considérations, on risque fort de commettre les plus regrettables erreurs d'appréciation. Ne vous étonnez donc pas si, dans la voie qui conduit à l'avènement de la Séparation de l'Église et de l'État, vous vous heurtez à des conceptions peu conformes à ce que nous considérons comme l'essence même de la justice et de la liberté de conscience.

* * *

Le 26 août 1792, un décret avait paru à la Législative sur la déportation des insermentés, dont l'application s'étendait aux membres du clergé régulier. Ce n'était là qu'un signe précurseur de la campagne méthodiquement entreprise par la Convention

Digitized by Google

dès l'inauguration de ses travaux. La question religieuse et la question monarchique vont immédiatement faire les frais des discussions journalières de l'Assemblée irrésistiblement entraînée vers les idées les plus avancées. Spectacle suggestif! Pendant deux ans, nous assistons dans une atmosphère tragique, au milieu du bruit des tribunes et des clubs, à des duels oratoires retentissants, dont les résultats sont terribles pour les prêtres catholiques français dissidents. Je ne crois pas m'abuser en affirmant même que, l'élan une fois donné, tous les membres du clergé se voient secoués par la tourmente; les décrets se succèdent avec rapidité et surenchérissent de violence les uns sur les autres. La notion même de la liberté de conscience semble obscurcie; la liberté des cultes n'est plus qu'un mythe; la religion est en butte aux attaques les plus véhémentes.

Le 21 avril 1793, un décret est voté contre les insermentés; il porte que « les ecclésiastiques séculiers et réguliers, frères convers et lais qui n'ont pas prêté le serment, seront embarqués et transférés sans délai à la Guyane française. Les déportés qui rentreraient sur le territoire de la République seront punis de mort dans les vingt-quatre heures ».

Le 19 juillet 1793, la Convention décrète que « les évêques qui apporteraient soit directement, soit indirectement quelque obstacle au mariage des prêtres, seraient déportés et remplacés ». Ici, le législateur change de direction : il intervient dans une question de dogme, au lieu de se borner à réglementer le temporel des cultes; il s'insinue dans un domaine extrêmement délicat et provoque évidemment une désorganisation profonde de l'Église. Néanmoins la mesure n'avait rien de bien radical en apparence; ce n'était là qu'une tentative relativement timide et nul n'ignorait que les Conventionnels, sous la pression des clubs et des journaux, ne s'arrêteraient pas en si bonne voie. Les événements n'allaient pas tarder à le prouver puisque le 25 brumaire an II (15 novembre 1793) un nouveau décret proclamait que « tout prêtre assermenté qui aura fait [*en se mariant*] preuve de civisme ne pourra être sujet ni à la déportation, ni à la réclusion ». Curieux décret, hardi et catégorique, équivalant à une invitation mal déguisée au mariage et phéno-

Digitized by Google

mène étrange, rétablissant un *privilège* alors que le mot seul était abhorré! Le mariage civil des prêtres étant encouragé, on en vit des milliers abandonner le célibat (1). Le conseil ne laissait pas d'être facile à suivre.

Hébert qui fulminait à jets continus pour la déchristianisation de la France, Mirabeau n'ayant parlé que de la décatholiciser, mène à ce moment une propagande vigoureuse dans le *Père Duchesne* pour atteindre à ses fins. Cette guerre conduite avec véhémence produit immédiatement des résultats inespérés, d'autant plus qu'elle est soutenue et développée par les représentants en mission qui *travaillent* la province. C'est ainsi que, comme le rapporte M. Aulard (2), le 1er octobre 1793, André Dumont peut écrire d'Abbeville qu'il a déclaré *coram populo* que les prêtres « étaient des arlequins ou des pierrots vêtus de noir qui montraient des marionnettes ». Pendant ce temps Fouché laïcisait les enterrements et interdisait de sa propre autorité les cérémonies du culte en dehors des édifices à ce affectés. Le 31 octobre une église paroissiale de Rochefort se transformait en temple de la Vérité.

Auparavant déjà, des commissaires *ad hoc* s'étaient évertués à déloger de leurs niches les saintes et les saints qui s'y trouvaient depuis des siècles, à faire fondre les objets consacrés au culte sans grand souci de leur valeur artistique. Louis Blanc, l'admirateur de Robespierre, peu suspect de partialité antirévolutionnaire, n'écrit-il pas avec cette richesse de style et cette puissance d'évocation qui caractérise son œuvre : « La lampe du commissaire se promena irrespectueusement au fond des caveaux sur le visage pâle des morts et les débris des autels allèrent s'amonceler dans un dépôt, comme des moellons informes dans une carrière. Les armoires des sacristies ayant été vidées et ce qu'elles contenaient vendu à l'enchère, on vit des revendeuses à la toilette trafiquer des ornements sacerdotaux, on vit des chasubles pendre à côté des pantalons dans les boutiques de fripiers; et tandis que des prêtres en habit séculier célébraient la messe avec des

(1) Grégoire, *Histoire du mariage des prêtres*, 1826.

(2) *Op. cit.*, p. 469 et suiv.

Digitized by Google

coquetiers d'étain, des présidents de comités révolutionnaires purent se faire tailler des culottes de velours à pleines chapes ou porter des chemises faites avec des aubes d'enfants de chœur (1). »

C'est sur ces entrefaites que Cloots, le doux Anacharsis, l'orateur du genre humain, sympathique dans sa naïveté même, se rend auprès de l'archevêque de Paris, Gobel, pour le prier de renoncer à ses fonctions; il cherche à le convertir au panthéisme naturiste qu'il professe; cette démarche est appuyée par Pache, maire de Paris, Lhuillier, procureur général du département de Paris, Chaumette, procureur général de la Commune.

Tel était l'état des esprits (2) lorsque novembre arriva. Le groupe hébertiste triomphe; il a des satellites partout, s'est réservé des appuis dans la presse, a des adhérents dans plusieurs clubs, dans les assemblées, dans les organes principaux de la Commune. Fouché et Carrier sont au rang des représentants en mission, Hébert est le pontife du *Père Duchesne*, Collot d'Herbois, ce cabotin prétentieux et grandiloquent, pérore au comité de Salut public, Chaumette est l'une des assises de la Commune.

La Convention, infestée de démagogie, à la merci des tribunes où vocifère la lie de la population, n'a plus la dignité des premiers jours. Elle perd la distinction qui avait fait sa force; le danger est sérieux. Le 7 novembre 1793, au cours d'une séance mémorable, le président lit un document qui débutait par ces

(1) *Histoire de la Révolution*, t. XI, p. 333-334.

(2) AULARD, *op. cit.*, p. 470, écrit à ce sujet ces lignes judicieuses : « L'établissement de l'ère républicaine, la substitution du calendrier républicain au calendrier grégorien (décrets du 5 octobre 1793 et du 4 frimaire an II) montraient quel changement s'était fait ou se préparait dans les esprits. Que cette mesure fût inspirée par une politique antireligieuse, c'est ce qui éclate dans les rapports de Fabre d'Eglantine et de Romme, si remplis d'outrages philosophiques au dogme. Substituer aux dates et aux fêtes d'autres dates et d'autres fêtes, abolir le dimanche, imposer le laïque décadi, remplacer les noms des saints par ceux « des objets qui composent la véritable richesse nationale », c'était arracher au catholicisme sa parure et son prestige, c'était l'expulser violemment de l'habitude nationale. »

Digitized by Google

termes : « Citoyens représentants, je suis prêtre, je suis curé, c'est-à-dire charlatan. Jusqu'à ce jour charlatan de bonne foi, je n'ai trompé que parce que moi-même j'avais été trompé; maintenant que je suis décrassé, je vous avoue que je ne voudrais pas être charlatan de mauvaise foi, etc... (1) »

Cette lettre émanait de Parens, curé de Boissise-la-Bertrand, district de Melun, département de Seine-et-Marne. Sergent, indigné, s'écrie : « Un prêtre qui dit qu'il était hier dans l'erreur de bonne foi, et qui dit qu'il est détrompé aujourd'hui, ne peut parler sincèrement. » Thuriot rectifie et se réjouit de « voir chaque jour la raison et la philosophie venir briser sur l'autel de la patrie les hochets de la superstition » (2).

C'est alors que Gobel apparaît à la barre en compagnie de onze vicaires, de Pache, Lhuillier, Chaumette et consorts. Coiffé du bonnet rouge, il remet solennellement sa croix, son anneau d'or et son bâton pastoral à la Convention (3); il déclare abdiquer ses fonctions; ses vicaires suivent son exemple. Le discours qu'il prononce se termine par ces mots : « Aujourd'hui qu'il ne doit y avoir d'autre culte national que celui de la liberté et de l'égalité, je renonce à mes fonctions de ministre du culte catholique; mes vicaires font la même déclaration : nous déposons sur votre bureau nos lettres de prêtrise. Puisse cet exemple consolider le règne de la liberté et de l'égalité! Vive la République! (4) »

Des acclamations accueillent cette manifestation et le président Laloy félicite les membres de la Commune de Paris d'être venus les premiers annoncer le triomphe de la Raison. « Citoyens, leur dit-il, qui venez de sacrifier sur l'autel de la patrie ces hochets gothiques de la superstition, vous êtes dignes de la République! » — Et comme toute cérémonie publique de ce temps ne saurait être débarrassée de l'élément théâtral, il ajoute : « D'après l'abjuration qui vient d'être faite, l'évêque de Paris est un être de raison; mais je vais embrasser Gobel! »

(1) Cf. *Moniteur français*, réimpression, t. XVIII, 1841, p. 368 et suiv.
(2) *Eodem loco*, p. 368.
(3) Aulard, *op. cit.*, p. 471.
(4) Cf. *Moniteur français*, réimpression, t. XVIII, 1841, p. 369 et suiv.

Digitized by Google

Parmi les prêtres républicains, un seul n'avait jamais fléchi; c'était Grégoire, l'évêque de Blois. En cette mémorable séance du 17 brumaire où fut édifié le culte de la Raison, nous l'entendrons tenir un langage hardi et élevé : « Je n'ai que des notions vagues sur ce qui s'est passé avant mon arrivée. S'agit-il de l'attachement à la cause de la liberté? Mes preuves sont faites. S'agit-il du revenu attaché aux fonctions d'évêque? Je l'abandonne sans regret. S'agit-il de religion? Cet article n'est point de votre domaine. J'ai tâché de faire du bien dans mon diocèse, je reste évêque pour en faire encore; j'invoque la liberté des cultes! »

La tourmente révolutionnaire était telle que le respect des principes de 1789 inquiétait moins le gouvernement que le désir de réaliser au plus tôt la déchristianisation. C'est ce qui explique pourquoi les paroles de Grégoire restèrent pour ainsi dire sans écho.

Chaumette — activement préoccupé de l'entreprise — fait décréter que le 10 novembre 1793 aurait lieu l'inauguration du culte de la Raison dans une église de la métropole. Chacun sait que ce fut Notre-Dame qui servit de théâtre à cette fête originale.

Le premier résultat de la politique nouvelle dans laquelle s'était engagée la Convention fut l'envahissement du local des séances par des processions ironiques d'hommes revêtus d'ornements sacerdotaux. Des calices, des ciboires et autres objets consacrés au culte sont apportés à la Convention [1]; une députation dont les membres étaient couverts de chapes, chasubles, dalmatiques pénétra jusqu'à la barre; l'un d'eux portait un drap noir, symbole de la destruction du fanatisme; tous se rassemblèrent ensuite au milieu de la salle des séances et se mirent à danser une ronde endiablée aux accents de la Carmagnole et de la complainte de Marlborough. Le 28 brumaire (18 novembre), les communes de Clichy-la-Garenne, Saint-Sauveur des Petits Andelys, Boissy-sur-Seine et Clamart déposent à la Convention l'argenterie de leurs églises; l'orateur de la commune de Cla-

(1) AULARD, *Histoire politique de la Révolution française*, p. 472.

Digitized by Google

mart prononce à cette occasion un discours emphatique et déclamatoire dans lequel il déclare partager le « saint enthousiasme de la Raison ». Malgré ses exagérations verbales, il ne manque pas de grandeur; n'est-elle pas d'une belle envolée cette exclamation du tribun : « Que la religion simple, pure, universelle comme la lumière, prenne la place de cet amas de dogmes absurdes, de pratiques extravagantes, de contes ridicules qui dégradaient la raison, étouffaient le jugement et pervertissaient les esprits. La justice, l'amour de ses semblables, la bienfaisance dans toutes les occasions de la vie, voilà quelle doit être la religion d'un vrai républicain; la loi, voilà son évangile; la patrie, voilà sa divinité; l'égalité et la liberté, voilà ses vertus : l'histoire des belles actions qui honorent l'État et l'humanité, voilà ses légendes! (1) »

Le comité de Salut public avait jusqu'alors fermé les yeux. Hébert, surveillé par Robespierre, voulut, dans la séance des Jacobins du 21 novembre, fournir une explication des scandaleuses mascarades qui se renouvelaient presque journellement. Robespierre prit enfin la parole et dans un long discours dirigé contre les hébertistes athées qu'il détestait, il exposa nettement ses idées au sujet de ce dont la rue donnait le spectacle dégradant; discours habile, politique, préparant le culte de l'Être suprême qu'il désirait opposer à celui de la déesse Raison. « Le fanatisme, dit-il notamment, est un animal féroce et capricieux; il fuyait devant la raison; poursuivez-le avec de grands cris, il retournera sur ses pas... Que des concitoyens, animés par un zèle pur, viennent déposer sur l'autel de la patrie les monuments inutiles et pompeux de la superstition, pour les faire servir à son triomphe : la patrie et la raison sourient à ces offrandes. Que d'autres renoncent à telles ou telles cérémonies, et adoptent sur toutes ces choses l'opinion qui leur paraît la plus conforme à la vérité : la raison et la philosophie peuvent applaudir à leur conduite... Mais de quel droit des hommes inconnus jusqu'ici dans la carrière de la Révolution viendraient-ils chercher au milieu de tous ces événements les moyens d'usurper une fausse

(1) *Moniteur*, réimpression, t. XVIII, p. 469.

Digitized by Google

popularité .. De quel droit viendraient-ils troubler la liberté des cultes, au nom de la liberté et attaquer le fanatisme par un fanatisme nouveau? De quel droit feraient-ils dégénérer les hommages solennels rendus à la vérité pure en farces ridicules? Pourquoi leur permettrait-on de se jouer ainsi de la dignité du peuple, et d'attacher les grelots de la folie au sceptre même de la philosophie? On a supposé qu'en accueillant des offrandes civiques la Convention avait proscrit le culte catholique. Non, la Convention n'a point fait cette démarche téméraire. La Convention ne la fera jamais. Son intention est de maintenir la liberté des cultes qu'elle a proclamée... Elle ne permettra pas qu'on persécute les ministres paisibles du culte... On a dénoncé des prêtres pour avoir dit la messe; ils la diront plus longtemps, si on les empêche de la dire. Celui qui veut empêcher de dire la messe est plus fanatique que celui qui la dit (1) ».

Il complétait enfin par ces mots d'un bel élan oratoire, le programme religieux auquel il accordait ses sympathies : « Il est des hommes qui veulent aller plus loin; qui sous le prétexte de détruire la superstition, veulent faire une sorte de religion de l'athéisme lui-même. Tout philosophe, tout individu peut adopter là-dessus l'opinion qui lui plaira. Quiconque voudrait lui en faire un crime est un insensé; mais le législateur qui adopterait un pareil système serait cent fois plus insensé... L'athéisme est aristocratique; l'idée d'un grand être qui veille sur l'innocence opprimée, et qui punit le crime triomphant est toute populaire.

« ...J'ai été, dès le collège, un assez mauvais catholique; je n'ai jamais été ni un ami froid, ni un défenseur infidèle de l'humanité. Je n'en suis que plus attaché aux idées morales et politiques que je viens de vous exposer. Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Robespierre, disciple de J.-J. Rousseau, nous développe donc en cette circonstance la synthèse de ses doctrines philosophiques;

(1) *Moniteur*, réimpression, t. XVIII, p. 507 et 508. — Reproduit dans ses parties essentielles par AULARD, *Histoire politique de la Révolution*, p. 474.

Digitized by Google

il est un ardent déiste, combat énergiquement l'athéisme, redoutant surtout l'anarchie morale qui en résulterait si on l'appliquait violemment. L'anarchie aurait comme effet immédiat l'abandon de chacun à ses propres forces, laisserait l'ignorant et le pauvre sans aucun soutien dans la lutte pour la vie. Le faible et l'ignorant n'ont par conséquent, pense Robespierre, aucun intérêt à soutenir l'athéisme qui a comme corollaire politique l'anarchie. Dès lors, en y réfléchissant un peu, nous saisissons pour quelle raison, Robespierre a pu énoncer cette étrange sentence : « L'athéisme est aristocratique. »

Néanmoins les Hébertistes se persuadèrent qu'ils étaient trop puissants pour avoir à redouter la parole froide et impérieuse d'un seul homme et le 23 novembre 1793 (3 frimaire an II) Chaumette obtint de la Commune dont il était procureur, l'arrêté suivant (1) : 1° toutes les églises ou temples de toutes religions et de tous cultes qui ont existé à Paris seront sur le champ fermées; 2° tous les prêtres ou ministres, de quelque culte que ce soit, demeureront personnellement et individuellement responsables de tous les troubles dont la source viendrait d'opinions religieuses; 3° celui qui demandera l'ouverture, soit d'un temple, soit d'une église, sera arrêté comme suspect; 4° les comités révolutionnaires seront invités à surveiller de près tous les prêtres; 5° il sera fait une pétition à la Convention pour l'inviter à porter un décret qui exclue les prêtres de toute espèce de fonction publique, ainsi que de tout emploi dans les manufactures d'armes.

Ainsi, le culte de la Raison paraissait établi sur des fondements assez solides; l'instinct populaire l'avait recherché dans l'espoir d'y trouver des jouissances spéciales; on lui avait donné un nom sympathique : la Raison. Adorer l'éternelle raison, l'élever sur un piédestal gigantesque, rien n'était mieux fait, semblait-il, pour séduire la masse du peuple. Le malheur fut que les créateurs de cette idée ne comprirent pas dès le début qu'un culte d'abstraction ne pouvait pas naître viable, que tout culte détaché de ses racines séculaires ou traditionnelles devait

(1) *Moniteur*, réimpression, t. XVIII, p. 506.

Digitized by Google

mourir ou s'altérer inévitablement, que les mœurs ont plus de ténacité que les lois qui les veulent modifier et que la religion de la Raison s'était dressée déjà comme une grossière et vaine idolâtrie !

Robespierre avait raison car il percevait, avec un sens politique aiguisé, que le conflit des deux régimes, l'ancien et le nouveau, allait provoquer, s'il n'y prenait garde, le désordre philosophique le plus absolu, les crises de conscience les plus graves, dont la conséquence toute naturelle serait la déconsidération des réformes démocratiques. Il avait admirablement observé que le culte de la raison se confondait de plus en plus avec la vague adulation d'une idole humaine, personnifiée par une jeune et jolie femme. C'était un recul de plusieurs milliers d'années, une renaissance mythologique de mauvaise foi dans un monde inapte à en pénétrer l'esprit et le sens réel, la parodie dangereuse d'une religion disparue. Quinet le constate avec finesse lorsqu'il envisage le développement du culte rationnel sous les espèces d'un prolongement de la routine classique. Fouché, écrira-t-il, substitua à la croix sur les tombes la statue effacée du sommeil.

Hébert ne rencontra pas seulement un adversaire résolu dans la personne de Robespierre; le fougueux et impulsif Danton, exaspéré par le scandale des « mascarades antireligieuses », se range du côté de Maximilien pour en réclamer la fin : « Si nous n'avons pas honoré le prêtre de l'erreur et du fanatisme, dit-il, nous ne voulons pas plus honorer le prêtre de l'incrédulité : nous voulons servir le peuple... Si la Grèce eut ses jeux olympiques, la France solennisera aussi ses jours sans-culottides. Le peuple aura des fêtes dans lesquelles il offrira de l'encens à l'Être suprême, au maître de la nature; car nous n'avons pas voulu anéantir la superstition pour établir le règne de l'athéisme! » (Séance de la Convention du 6 frimaire an II, 26 novembre 1793) (1).

Cette fois, Chaumette perd courage et recule. Le 28 novembre

(1) *Moniteur*, réimpression, t. XVIII, p. 528. — Au sujet de ce discours-programme de Danton, lire les observations présentées par AULARD, *Histoire politique de la Révolution*, p. 475, note 1.

Digitized by Google

à la Commune, il se fera le défenseur de la liberté des cultes et de la déclaration des droits; il obtiendra un vote en vertu duquel dorénavant le conseil de la Commune n'entendra plus « aucune proposition, pétition ou motion sur un culte quelconque, ni sur aucune idée métaphysique ou religieuse (1). » Cette volte-face déplut à plusieurs membres du conseil général, partisans exclusifs du culte de la Raison : l'arrêté comportait encore, en effet, que l'exercice des cultes étant libre, jamais le conseil de la Commune n'avait entendu empêcher les citoyens « de louer des maisons, pour quelque culte que ce soit », pourvu que l'exercice de ce culte ne nuise pas à l'ordre public. Cet esprit de tolérance subitement affirmé, était évidemment inspiré par la crainte des deux champions de l'antiathéisme.

Quant à Hébert, ce goujat de la Révolution qui n'injuriait que ceux qui ne pouvaient plus se défendre, son attitude est tout aussi piteuse. Il se rétracte ouvertement le 11 décembre 1793 (21 frimaire an II) au club des Jacobins : « On m'accuse d'athéisme, s'écrie-t-il effrontément; je nie formellement l'accusation et je déclare que je prêche aux habitants des campagnes de lire l'Évangile. Ce livre de morale me paraît excellent; et il faut en suivre toutes les maximes pour être parfait Jacobin. Le Christ me semble le fondateur des sociétés populaires ! »

Pouvait-on cependant se laisser leurrer par de semblables fantaisies et avait-on oublié que le même homme quelques semaines auparavant, par l'intermédiaire de son journal, déver-

(1) *Moniteur*, réimpression, t. XVIII, p. 546-547. Séance du 8 frimaire du Conseil général de la Commune de Paris. Chaumette n'hésite pas à affecter des allures antisectaires, sous peine d'être en contradiction avec lui-même; il dira : « Peu nous importe que tel soit théiste ou athée, catholique ou grec, ou calviniste, ou protestant; qu'il croie à l'Alcoran, aux miracles, aux loups-garoux, aux contes de fées, aux damnés, cela ne nous regarde pas; qu'il rêve tant qu'il voudra; pourvu que ces rêves ne soient ni trop bruyants ni trop furieux, peu nous importe. Ne nous informons pas s'il va à la messe, à la synagogue ou au prêche : informons-nous seulement s'il est républicain; ne nous mêlons pas de ses lubies, mêlons-nous d'administrer, de lui assurer le libre exercice de ses droits, même de celui de rêver. » La parole résolue de Robespierre et de Danton avait produit un effet surprenant.

Digitized by Google

sait sa haine sectaire contre toutes les religions, attaquant cette liberté de conscience que la Révolution se targuait d'avoir obtenue aux prix de multiples efforts? Non, son habileté n'était que maladroite et Maximilien la démasqua. Au reste comme sanction à ces débats de clubs, la Convention n'avait-elle pas déjà voté le 15 frimaire (5 décembre 1793), sur la proposition de Robespierre, un manifeste qualifié de *sublime* par le romantique Camille Desmoulins (1)? On y relevait ces mots : « Le peuple français et ses représentants respectent la liberté de tous les cultes et n'en proscrivent aucun. Ils honorent la vertu des martyrs de l'humanité sans engouement et sans idolâtrie. Ils abhorrent l'intolérance et la superstition de quelque prétexte qu'ils se couvrent; ils condamnent les extravagances du philosophisme comme les crimes du fanatisme. »

Lorsqu'on juge Robespierre, on ne tient pas suffisamment compte, à mon avis, du rôle qu'il joua contre les exaltés au cours de cette campagne politique de novembre et décembre 1793; il a défendu avec acharnement en ces circonstances difficiles la liberté de conscience et la liberté des cultes, ces conquêtes précieuses des temps nouveaux; en prenant aussi catégoriquement position il se créa des ennemis mortels; mais en revanche son prestige moral s'en accrut au sein même de la Convention (2).

(1) AULARD, *Histoire politique de la Révolution*, p. 476.

(2) Louis Blanc n'a pas tort lorsque, dans l'appréciation qu'il nous donne de la journée du 9 thermidor, il voit dans cet événement « la vengeance que l'immoralité d'Hébert légua à l'immoralité de Tallien ». C'est aussi à bon droit, si nous faisons la part d'exagération issue des sympathies non dissimulées de l'auteur pour le célèbre dictateur, qu'il peut écrire : « Quant aux prêtres, toujours si intéressés à ce qu'on les opprime quand ils n'oppriment pas, ils se promirent bien de poursuivre jusqu'au tombeau et au delà du tombeau l'homme qui venait de leur enlever le bénéfice d'une persécution où le burlesque s'ajoutait à la violence ; l'homme qui recommandait contre eux le seul système qu'ils eussent à redouter, une surveillance active, propre à déjouer leurs manœuvres sans leur fournir l'occasion désirée de se poser en martyrs... Le véritable adversaire des détracteurs de la Révolution française était celui qui n'eut d'autre préoccupation que de lui donner une contenance à la fois calme et ferme et un caractère élevé. » (T. XI, p. 359 360.)

Digitized by Google

Tous les esprits distingués de l'Assemblée estimèrent avec lui que rien n'était moins propre à relever la dignité des représentants en fonction que d'assister, même impassibles, à ces excentricités de mauvais goût dont nous avons cité quelques spécimens ; la victoire lui avait été acquise dès le 8 décembre (18 frimaire an II) puisque la loi votée en ce jour proclamait par son article premier que « toutes violences et mesures contraires à la liberté des cultes sont défendues » (1). Robespierre, avec une persévérance obstinée, poursuivit patiemment son but ; après avoir fait tomber le 24 mars 1794 les Hébertistes athées, il provoqua, comme l'on sait, la chute des Dantonistes ; la mort de Danton et de ses amis (5 avril 1794) est une tache que gardera la Révolution et qui ne laissera pas de ternir la mémoire de Robespierre ; elle dénote dans le chef du dictateur un obscurcissement du sens moral que l'ambition seule peut expliquer. Mais sans nous arrêter à l'analyse de la psychologie mystérieuse de Maximilien, nous constaterons qu'une fois parvenu à la dictature, Robespierre s'empressa de faire annoncer par Couthon l'avènement d'une nouvelle religion d'État à la Rousseau. « Commandez à la victoire, dira-t-il, mais replongez surtout le vice dans le néant. Les ennemis de la République, ce sont les hommes corrompus. » Une équation s'établit dans son cerveau entre le vice et l'athéisme ; il en est obsédé comme par une idée fixe. Il ne voit plus qu'elle et une rupture d'équilibre ne peut que se produire dans les manifestations de sa vie publique. Le 7 mai 1794 (18 floréal an II), Robespierre monte à la tribune de la Convention et lit un long et important discours au nom du comité de Salut public ; voici la partie essentielle de l'exorde : « Citoyens, c'est dans la prospérité que les peuples, ainsi que les particuliers, doivent, pour ainsi dire, se recueillir pour écouter dans le silence des passions, la voix de la sagesse. Le moment où le bruit de nos victoires retentit dans l'Univers est donc celui où les législateurs de la République française doivent veiller, avec une nouvelle sollici-

(1) Cf. *Pasinomie*, 1re série, t. V, p. 605. L'article 3 contenait une restriction vis-à-vis des prêtres réfractaires, considérés comme ennemis de l'État.

Digitized by Google

tude sur eux-mêmes et sur la patrie, et affermir les principes sur lesquels doivent reposer la stabilité et la félicité de la République. Nous venons aujourd'hui soumettre à votre méditation des vérités profondes qui importent au bonheur des hommes et vous proposer des mesures qui en découlent naturellement, etc. » Son rapport, empreint de ruse et de diplomatie, se termina par le décret des XV articles, organisant le culte de l'Être suprême (1), dont la lecture fut accueillie par une salve d'applaudissements. L'impression fut si vive que Couthon put demander immédiatement avec succès l'affichage du discours du dictateur. « Il faut qu'on lise sur les murs et sur les guérites, dit-il, quelle est la véritable profession de foi du peuple français! » C'était la profession de foi du *vicaire Savoyard* (2).

Le 8 juin 1794 (20 prairial an II) eut lieu la fête de l'Être suprême : Robespierre y figura comme chef de gouvernement, comme pontife, comme dictateur. Ce fut son jour de triomphe. La majorité du peuple français ne s'aperçut pas que ce culte nouveau était contraire à celui de la Raison.

Nul n'a mieux raconté que Louis Blanc (3) l'extraordinaire cérémonie qui glorifiait un déisme philosophique que bien peu d'esprits étaient à même de comprendre, cérémonie symbolique d'un idéalisme vague succédant brusquement au réalisme brutal

(1) AULARD, *Histoire politique de la Révolution*, p. 489. — Voir également le texte du décret dans le *Moniteur*, réimpression, t. XX, p. 411. Voici les principaux articles : Art. I : Le peuple français reconnaît l'existence de l'Être suprême et l'immortalité de l'âme. — Art. II : Il reconnaît que le culte digne de l'Être suprême est la pratique des devoirs de l'homme. — Art. III : Il met au rang de ces devoirs de détester la mauvaise foi et la tyrannie, de punir les tyrans et les traîtres, de secourir les malheureux, de respecter les faibles, de défendre les opprimés, de faire aux autres tout le bien qu'on peut et de n'être injuste envers personne. — (Le décret créait une série de fêtes dont les noms étaient empruntés aux vertus humaines, aux *bienfaits de la nature*, aux *événements glorieux de la Révolution*.) Art. XI : la liberté des cultes est maintenue conformément au décret du 18 frimaire (voir ci-dessus). — Art. XV : Il sera célébré le 20 prairial une fête en l'honneur de l'Être suprême.

(2) Cf. DE GALLIER, *Robespierre, ses principes, son système politique.* (Revue des questions historiques, 1896.)

(3) *Op. cit.*, t. XII, p. 381-386.

Digitized by Google

des saturnales du culte de la Raison. La Révolution n'est-elle pas faite de ces antinomies singulières?

Cinquante jours plus tard, le triomphateur du 8 juin s'écroulait. Dans l'intervalle séparant ces deux situations contradictoires, le nouveau culte se répandit en France; mais son caractère sec, triste, officiel, était peu approprié aux désirs de la foule; elle devait s'en lasser bien plus rapidement que du spectacle des déesses Raisons de la rue qu'elle avait vues sur des autels! Et cependant la province l'accueillit avec faveur; mais dans certaines villes, telle Lyon, on le considéra comme un retour au christianisme. Dans d'autres lieux, on affecta de le confondre avec le culte de la Raison (Nevers, Besançon); quant à la persécution religieuse que les décrets et les lois réprouvaient en théorie, elle n'en continua pas moins intensément (1).

(*A suivre.*)

CHARLES PERGAMENI,
Agrégé à l'Université libre de Bruxelles.

(1) LAVISSE et RAMBAUD, *Histoire générale*. Collin, 1896, t. VIII, p. 521. Cf. *eodem loco*, *l'Église et la Révolution*, par M. CHÉNON, p. 501-528.

Digitized by Google

L'ARBRE DE LA LIBERTE

ROMAN HISTORIQUE (1)

V. — La capture d'un traître.

Sur ces entrefaites, les paysans de Sempst, de Heffen et d'Elewyt se disposaient à investir Malines. Devant la porte d'Hanswyck ils s'arrêtèrent, consternés de ne pas se heurter à de la résistance.

Que signifiait cela?

Ils se perdaient en conjectures. Les Français leur abandonnaient Malines!

Hurrah! Hurrah! En avant!

Ils s'introduisirent en ville, poussant des clameurs d'allégresse.

... Ils étaient environ quatre cents villageois d'extérieur minable, dans leurs frusques disparates. Ici, des camisoles de flanelle rouge, là, des gilets de toile bleue, ailleurs des sarraus indigo marchaient à côté de vestes de drap fauve ou complets sordides, et comme coiffures, des bonnets, des chapeaux, des képis, des bicornes déformés couvraient des têtes aux visages hâves. D'aucuns étaient chaussés de sabots, d'autres de « godillots » de terrassier. Certains cheminaient pieds nus et les yeux levés au ciel, tels les croisés suivant Pierre l'Ermite. Cette com-

(1) Suite, voir la *Revue de Belgique* de mars 1909.

Digitized by Google

paraison s'imposait à la vue du vieillard qui précédait cette « meute de brigands », selon les termes des manuels d'histoire. C'était Sluyts, cultivateur d'Elewyt, sexagénaire robuste. Son allure décidée, ses cheveux gris moussant sous un grand feutre mou, son œil brun, limpide, éclairant une face couleur de parchemin jauni, toute sa personne respirait un grand prestige.

. . . . . .

Où se cachaient les ennemis? Ces gars pleins d'intentions belliqueuses ne rencontraient que des personnes placides, sympathiques.

L'armée arriva au Grand Pont. Des échoppes s'y alignaient. Le marché battait son plein. Cependant, aux sons des tambours, les maraîchères partirent de leur étal, coururent au devant des campagnards. La grosse mégère rousse, celle qui avait enlevé le chapeau du municipal Keerberg se mit à danser devant Sluyts.

Les badauds ahuris s'arrêtèrent. Les matrones leur prenant le bras les entraînèrent par les Bailles de Fer. Des gens du peuple, des gamins les suivaient en désordre, en chantant des refrains. L'armée devenait ainsi une cohue carnavalesque...

Jeanngue Cnop la considérait avec un mélange d'ironie et d'inquiétude chagrine.

Il s'informa :

« Ce ne sont pas les paysans de Duffel, ce n'est pas Dochez et ses hommes?

— Non, lui répondit Sluyts, nous sommes de Heffen et d'Elewyt. »

Il ajouta fièrement :

« Tous des hommes bien décidés et braves. »

Sluyts et Jeanngue Cnop se communiquaient leurs projets respectifs; ils se faisaient des confidences, assis l'un en face de l'autre *A l'Ourson*, quand tout à coup des paysans surgirent et clamèrent avec épouvante :

« *Meester*, ils nous attaquent traîtreusement, là-bas, derrière les Halles. »

Leur voix sonna suppliante :

« Venez! Venez! »

En face du cabaret portant comme enseigne : *Au Renard*

Digitized by Google

blanc, un homme habillé à la française se trouvait au centre d'un cercle d'hommes, s'agitant, criant des menaces, les poings brandis.

« Figurez-vous, Meester Sluyts, dirent plusieurs campagnards à la fois, que cet individu-là nous a fait chasser parce que, prétendait-il, nous n'avions pas le sou ..

— Comment, c'est toi, Lansenberg, toi, l'ignoble espion, s'écria Jeanngue Cnop avec vivacité. »

Jouant des coudes, il pénétra au milieu de l'attroupement. Ses yeux fulguraient et sa physionomie exprimait une violente colère.

« Un espion, vous dites, camarade. Quoi ? Un espion, celui-là ? A mort ! Hardi, mes hommes ! Qu'il meure ! »

Brandissant un *lierenaar* (1), Sluyts fonça sur Lansenberg.

Mais Jeanngue Cnop put arrêter le bras meurtrier.

« Ne tuons pas ! Ce gredin nous servira, dit-il, autoritaire. »

Sluyts acquiesça, remit son couteau dans la poche de sa blouse bleue.

Jeanngue Cnop demandait à Lansenberg de lui révéler le pourquoi de l'inertie de la garnison. Le mercenaire de la République restait muet : une expression de dédain plissait son visage rase.

Cnop exaspéré soudain se répandit en invectives :

« Comment tu ricanes, crapule, tu oses me berner, toi, amalgame de détritus ! »

Lansenberg restait impassible, un hideux rictus de dédain descendait sa lippe. La colère de Cnop atteignit son paroxysme : des deux mains il agrippa le jabot du mercenaire et le secouant lui cracha un torrent d'imprécations au visage.

L'assistance se mit à crier :

« A mort ! A mort l'espion ! »

A ce moment, on lança de l'intérieur, à travers les vitres du *Renard blanc*, un cruchon en grès. Le projectile effleura les oreilles de Cnop, puis vint frapper le visage d'une femme qui se trouvait au dernier rang des curieux. La malheureuse exhalant

(1) Nom donné en pays anversois à un coutelas très tranchant.

Digitized by Google

un cri de douleur chancela : elle avait une plaie large au front d'où du sang coulait abondamment sur sa figure blême.

« Och! Jésus, Maria! s'apitoyait l'alentour.

— Faites-la soigner *A l'Ourson*, commanda Cnop, énergique, serrant plus fort les poignets de Lansenberg qui s'efforçait de déguerpir. »

Deux paysans transportaient la blessée. Cependant, une vision troublante assaillit l'imagination de Cnop : Wivinne avait la figure meurtrie, ruisselante de sang; la pauvre fille implorait son aide, mais Cnop ne pouvait pas lâcher son ennemi.

« Pauvre bien-aimée! » soupirait-il.

L'horreur de cette vision l'accablait et, dans un crescendo de colère sauvage, il frappa Lansenberg.

La figure du traître prit une expression de douleur implo-reuse; du fond de sa gorge, il balbutia humblement :

« Laissez-moi, Cnop, je vous dirai tout. »

A cet instant, des coups de feu retentirent Il y eut une panique. Le vide se fit autour des deux hommes luttant. Cnop serra plus nerveusement les poignets de son adversaire.

« Cnop, laissez-moi, je vous dirai tout.

— En prison! répondit sèchement Cnop. »

La vision de Wivinne blessée continuait à l'emplir d'une hor-reur irritante. Comme pris de délire il poussa Lansenberg devant lui jusqu'à la prison des Halles, dont le portier lui remit les clefs.

Jeanngue Cnop voulait rendre la liberté aux captifs. Il pensait que des acclamations de joie allaient l'accueillir, que des bras fous allaient l'étreindre, des bouches éperdues l'embrasser.

. . . . . .

Les *in-pace* ouverts, l'apathie des prisonniers le consterna. Des hommes couverts de vermine demeuraient accroupis au fond des cachots, l'air craintif comme des fauves longtemps privés de nourriture et de lumière. De leurs prunelles agrandies par la fièvre ils l'interrogeaient béatement... Enfin, rampant le long des murs, ils sortirent.

Digitized by Google

VI. — Comment tombe le Chef des «Brigands Malinois».

A la Grand'Place, la multitude s'agitait autour de l'Arbre de la Liberté. Les menus drapeaux piqués entre les branches de chêne brûlaient avec des lueurs bleuâtres.

La populace amusée riait bruyamment; des cris et des clameurs confuses montaient en tumulte vers le ciel gris.

A l'Ourson, la femme blessée était assise, un large bandeau blanc autour du front. Des yeux mouillés de pitié la fixaient. Chacun s'empressait avide de savoir si la blessure était dangereuse.

L'infortunée essayait de sourire, murmurant d'une voix blanche :

« Merci! merci!

— Ah ! voilà Jeanngue Cnop, fit-on. »

Le leader entra.

« Et la blessée ? demanda-t-il.

— La voilà ! »

Aussitôt on lui fit place pour qu'il pût l'approcher. Il la considéra muet et grave, longuement ; puis on le vit se retourner, et les yeux pleins de larmes :

« Qu'elle se repose dans un lit ; et faites vite chercher le médecin Wittman, parla-t-il, ému profondément. »

Sur-le-champ on obéit, tandis que lui, la tête abaissée, prit une attitude d'âpre recueillement.

Il subissait toujours l'hypnose de Wivinne blessée grièvement et l'implorant.

Mais tout à coup faisant appel à sa volonté il voulut oublier.

Brusquement avec une fougue inattendue il s'exprima :

« Puisque la sédition a commencé, tâchons de la mener à bonne fin. Que chaque homme suive sa brigade au lieu déterminé : l'une se rendra à la Poudrière de l'ancienne Porte du Sablon, l'autre cherchera les armes à l'arsenal de la Cour de Saxe. Mes hommes et moi nous occuperons l'hôtel de ville. Chacun à son poste ! »

. . . . . .

Digitized by Google

Il était 9 1/2 heures. Un pâle soleil rayonnait dessinant des trapèzes argentés sur le pignon rouge de l'hôtel de ville, qui avait une physionomie d'abandon triste.

Sur le perron était écrit à la craie :

Pour les commissions, s'adresser à la caserne des Berthout.

Une grande affiche était collée sur l'huis du concierge. Elle portait en lettres vertes imprimées sur fond safran, cette inscription biscornue :

Ici dedans
On partage l'argent
A qui on fie la loi
Se servent de la proie
Le secrétaire
Partage le numéraire.

Des centaines de personnes, l'air jovial, défilaient lisant à haute voix ces mauvais vers que des loustics commentaient...

« Circulez ! Circulez ! »

Jeanngue Cnop s'approcha à la tête de sa brigade.

Tandis que l'assistance l'ovationnait, il gravit le perron de l'hôtel de ville et de la crosse de son fusil frappa la porte violemment.

La foule cria :

« Allez, Lamey ! ouvrez. Il y a des clients. »

Il y eut un intervalle de silence. Cnop frappa de nouveau la porte de la crosse de son fusil et la multitude hurla, colère :

« Ouvrez, Lamey. Il y a du monde.

— ...

— Ah ! il est là ! »

Tous les yeux regardèrent une fenêtre ouverte du premier étage ; une tête d'hydrocéphale monstrueux s'y encadrait.

« Ah ! Lamey le concierge !

— Une tête de gargouille descendue de la Cathédrale, crièrent des voix goguenardes. Ecoutez, elle parle.

— Que voulez-vous de moi, bonnes gens ?

— Mais votre boîte.

Digitized by Google

— Non, non, votre trousseau de clefs, claironna Jeanngue Cnop. »

L'assistance se tut, subitement attentive.

« Mon trousseau de clefs ? modula Lamey d'une voix glaireuse. Vous devenez fou. Cnop, Rentrez vite au *Miroir* et cessez votre jeu de polichinelle. »

Incontinent, le monstre se retira.

« *Leelekat* ! *Leelekat* ! (1) crièrent des gamins.

— Il nous refuse les clefs, vous entendez, amis, dit Cnop fougueusement. »

Les paroles malveillantes du concierge avaient trouvé des échos douloureux en son âme; il s'exaspérait de ne pas pouvoir oublier sa famille, et particulièrement Wivinne.

Soudain, il éprouva un ardent besoin de s'étourdir par des actions brutales.

« Venez mes amis, venez, clama-t-il, enfonçons les portes. Venez ! »

Des flots de foule escaladant le perron, battirent la porte qui geignit comme une gorge malade, mais néanmoins restait d'équerre.

« Il le faut pourtant. Recommençons, amis, ahanna Cnop, nerveux, le front humide de sueur, le visage rouge, les yeux injectés de sang.

— Allons, mes amis. Courage ! »

La masse se retira pour prendre un nouvel élan et tomber la porte ; cette fois, les vantaux démis rompirent avec des craquements brefs et secs...

Alors, la multitude envahit le vestibule de l'hôtel de ville.

Toutes les issues du rez-de-chaussée s'ouvrirent sous le choc d'un banc de chêne, bélier improvisé par des gars avides de pillage.

L'œuvre de bête destruction avait commencé !

Au bureau des inscriptions, les paysans se jetaient sur les régistres, les déchiraient, les piétinaient, en mâchaient des pages avec des allures et des cris de cannibales...

(1) Monstre.

Digitized by Google

A cet instant descendit le concierge Lamey, les bras tordus en croix, sa caboche grosse dodelinant sur son corps de gnome.

Il larmoya :

« Jésus ! Maria ! que vont dire mes maîtres, ce brave Auger ? »

Des femmes dansant autour de lui l'houspillaient, le faisaient tourner sur lui-même comme une toupie...

Mais Cnop intervint :

« Cessez, je vous prie, car Lamey doit me remettre ses clefs. »

Puis, s'adressant au concierge :

« Vos clefs, Lamey ?

— Mes clefs, Cnop ? Auger les a emportées, mon garçon.

— Vous mentez coquin. Où sont-elles ? »

D'un geste menaçant, Cnop leva la crosse de son fusil.

« Vos clefs, Lamey ? »

L'hydrocéphale bredouilla entre ses chicots :

« Elles sont là dans cette encoignure, seulement ne le dites à personne, Cnop. »

Sur ce, le personnage funambulesque s'encourut, monta les escaliers quatre à quatre pour aller se tapir.

La foule le huait.

« Pourvu qu'il ne m'ait pas menti, dit Cnop se dirigeant vers l'encoignure réceleuse des clefs.

— Non, le bougre a dit la vérité. Voici ! »

Cnop montra un énorme trousseau de clefs.

« Elles sont toutes numérotées. Il nous sera facile à présent d'entrer partout, parla-t-il avec une exaltation joyeuse.

— Allons d'abord à la salle des Fouriers. Nous y prendrons les armes. »

...En un clin d'œil, les rateliers étaient vides de fusils, de sabres, d'arbalètes.

« Et, maintenant, au cabinet du commissaire, puis, à la salle du Conseil ! »

Toutes les salles furent mises sens dessus dessous.

Les papiers déchirés volant par la fenêtre ressemblaient à un lâcher de pigeons blancs. La populace dérobait des statuettes, des objets d'art, des tableaux, des chaises, des tapis, ou animée

Digitized by Google

par son instinct destructeur lardait les tentures, déchirait les stores, dévastait le luxe...

En vain, Jeanngue Cnop tâchait d'empêcher ces infamies.

« Vous voudriez sans doute seul prendre le tout, lui reprochait-on méchamment. »

Il ne dit plus rien, plein de pensées amères. Il regretta d'être venu à l'hôtel de ville, se reprocha d'avoir provoqué ces ravages inutiles et lamentables.

Dans la salle du Conseil, les rideaux pendaient comme des chiffons; le cadre monumental Louis XV était brisé; les candélabres en cuivre, les cuirs des siéges avaient disparu; des femmes du peuple déchiraient le drap vert des tables et le mettaient sur elles en guise de châle; des adolescents jetaient des bibelots, des débris de cadre, des livres, sur la rue, où les escarpes se les disputaient, et d'après leur valeur les emportaient ou les jetaient au feu consumant l'arbre de la Liberté...

Voilà que soudain des coups de feu retentirent.

Ce fut un sauve-qui-peut à l'hôtel de ville, une dégringolade intempestive des escaliers, un écrasement de gens entre les issues parmi des cris, des gémissements, des exclamations confuses...

Seul le concierge Lamey restait paisiblement au grenier. Il savait d'où ces coups de feu étaient partis.

Par la lucarne il avait aperçu à la Grand'place un chasseur à cheval sabrant l'alentour. La foule avait cherché à le désarçonner, mais sa monture, comme consciente du danger menaçant son maître, s'était ébrouée, avait fait l'impossible pour tenir son cavalier rivé sur elle.

« Tuez! Tuez! »

Des tireurs inhabiles avaient fait feu, mais sans aucun résultat. Et l'estafette sain et sauf couché sur la nuque de sa rosse s'était sauvé dans la direction de la Porte d'Anvers.

La foule ne s'en occupait plus, attentive à une dizaine de patauds qui traînaient un vieux canon rouillé.

« Comme ils jouent bien soldat. Bravo, *Voengess*, raillèrent les Malinois visant la gravité avec laquelle les villageois manœuvraient »

Digitized by Google

Cependant Cnop s'était retiré *A l'Ourson*. Il y était assis, au fond du réfectoire, devant une vaste table en chêne. Les jambes allongées, les bras croisés sur la poitrine, la tête inclinée, son attitude dénotait une méditation morne. A l'ombre de la visière large d'une casquette de soie noire, ses yeux brillaient, visionnaires.

Elaborait-il des systèmes d'attaque, comme le conjecturaient les quatre jeunes gens qui auprès de lui se tenaient silencieux, attendant ses ordres?

Non point!

En pensée il se trouvait au chevet de sa mère, assis à côté de Wivinne! Sa chère Wivinne! Il se découvrait un fond d'amour inexplicable pour cette amie d'enfance, cette sœur adoptive.

« Comme elle doit souffrir », songeait-il.

Il eut une nouvelle vision. Il vit Wivinne et sa mère en pleurs, il perçut leurs sanglots.

N'étaient-elles pas de faibles créatures sans défense contre les événements, et surtout contre la brutalité des soldats?

Un profond attendrissement le pénétra; son cœur s'enfla; des larmes montèrent; sentant ses yeux se mouiller il cacha vite son visage.

« Plantons là les copains, se dit-il, et rentrons chez nous. Il est encore temps d'éviter des désastres. »

Mais son ambition se cambrant devant cette idée de renoncement, il fléchit :

« C'est vrai, partir serait indigne et lâche. Trouvons un atermoiement. »

Il se mit à chercher.

Soudain un tumulte se leva dans la salle :

Sluyts suivi de sa brigade rentra de la poudrière du Neckerspoel. Il racontait combien imprudemment ses hommes avaient manié les barriques de poudre et comment plusieurs étaient tombés à l'eau, à la suite de la rupture d'une passerelle...

Jeanngue Cnop écoutait distraitement, néanmoins ses tribulations petit à petit l'abandonnèrent.

« Non, meester Sluyts, c'est comme ça. »

Digitized by Google

Un jeune gars aux vêtements ruisselants, les cheveux blonds plaqués sur une tête pouparde corrigea des détails à la vive gaieté de la multitude se pressant autour de lui.

Sluyts racontait aussi les actes du plus ignoble vandalisme perpétrés par la canaille en divers quartiers de la ville.

Alors Jeanngue Cnop sentit un sombre désespoir l'envahir, il proféra d'un air triste :

« Amis, il est de notre devoir de faire cesser ces déprédations. Nous allons perdre la sympathie et l'appui de la bourgeoisie. Que des patrouilles parcourent tout de suite la ville et arrêtent les vandales. Sluyts et moi, nous nous tiendrons ici. En avant ! »

La salle se vidait.

Cnop et Sluyts restaient, assis derrière la table en chêne du réfectoire.

Le fils du « *Miroir* » ressassait ses pensées déprimantes tandis que Sluyts plein d'enthousiasme s'exprima :

« Notre victoire s'annonce certaine, l'ami. Nous sommes déjà les maîtres de la ville ; les dix portes sont en notre possession. Ce soir, Dohez et les paysans de Duffel viendront nous renforcer de cinq cents hommes ; vu ces circonstances, la défaite parait improbable. Malines sera à nous, les gueux ! Ensuite nous irons sur Anvers, libérerons cette ville et tout le pays bientôt suivra notre exemple. Les Français seront chassés, nous serons indépendants... Mais vous paraissez incrédule et maussade. »

Sluyts interrompant son dithyrambe regarda son compagnon qui accoudé à la table, demeurait la tête dans la main, l'air morne.

« Oui, je suis morose, répondit Cnop pesamment. L'espoir est mort en moi. Toutefois vous pouvez avoir raison, Sluyts, et il est peut-être blâmable de ne pas alimenter votre enthousiasme. Mais je ne peux pas me défendre contre l'idée de la mort qui m'obsède et m'angoisse. »

Tout interdit, Sluyts considéra Cnop qui maintenant s'était affalé, la tête sur ses bras repliés.

La psychologie élémentaire du cultivateur ne pouvant pas comprendre cette disposition mentale en pareille circonstance, il dit avec humeur :

Digitized by Google

« Allons, l'ami, ne faites pas l'enfant. Votre exemple peut être néfaste. »

A ce moment surgirent autour d'eux des gars criant :

« Les soldats sont là. Aux armes! Aux armes! »

Ils gesticulèrent pleins d'effarement, coururent dans tous les sens, se heurtant, se renversant, se bousculant...

Cnop sursauta, prit instinctivement son fusil et courut derrière Sluyts dans la rue.

Comme un somnambule il avançait en tête d'une cinquantaine de jeunes gens s'écriant :

« C'est là! là. »

Tous s'arrêtèrent cloués sur place, à quelques pas de la porte du Neckerspoel, où une compagnie de chasseurs à cheval stationnait.

« Feu! ordonna soudain une voix de basse enrouée. »

Une salve éclata : des cartouches à blancs crépitèrent parmi de la fumée blanche. Les paysans terrifiés s'enfuirent.

Tout à coup Jeanngue Cnop recouvra sa lucidité.

« Restez, restez! cria-t-il. Restez! »

Il entendit rire les militaires. Ce rire l'exaspéra et dans un accès de fureur, il cria :

« Restez et serrez les rangs..., une cinquantaine de paysans barrait la rue de l'Empereur. Quelques-uns étaient armés, seulement la poudre manquait à tous.

Le cœur défaillant ils attendaient. Quoi?

Par un prompt mouvement de déploiement les chasseurs démasquèrent trois canons, la gueule béante sur la ville.

A cette vue, les « brigands » pâlirent; d'aucuns s'agenouillèrent, les bras en croix priaient; quelques-uns déguerpirent. Mais d'une voix de stentor Cnop électrisa la plupart.

« Couchez-vous tous, à terre! Vite, mes amis, vite! »

Il n'y eut plus un homme debout. Un spasme d'épouvante contracta toutes les gorges, parcourut les échines sous les frusques minables.

De nouveau les soldats éclatèrent de rire.

Jeanngue Cnop se sentit brusquement devenir féroce; son souffle s'accéléra, le sang afflua impétueusement à ses tempes,

Digitized by Google

soudain, il vit rouge. Comme pris de délire il sauta debout et brandissant son fusil s'avança dans la direction des soldats gouailleurs.

Sluyts cria :

« Cnop, Cnop, ne faites pas cela, retournez vite, vite! »

Sluyts et tous ses hommes prirent la fuite...

Cnop se trouvait seul au milieu de la rue de l'Empereur entre la compagnie des chasseurs à cheval et les fugitifs...

Il tressaillit, son activité mentale en arrêt subit...

Quelques secondes s'écoulent. Un coup de feu retentit. Une balle rase ses oreilles et ricochant sur les pavés se désagrège en étincelles violettes.

Envahi d'une vision de la mort, Cnop se met à courir derrière les fuyards. Il les rejoint à l'entrée de la rue du Clos, quand une dizaine de gendarmes bondissent du Temple de la Raison.

Baïonnette au canon, ils foncent sur les hommes et se livrent à une assommade frénétique : des pleurs, des jurons, des plaintes, des gémissements, des cris aigus, confusément montent. Une trentaine d'agonisants se contorsionnent sur le pavé.

Jeanngue Cnop n'est que blessé. Une baïonnette a perforé son bras droit; il s'efforce d'arrêter l'écoulement du sang le long du membre meurtri. Plein de courage il veut se lever, mais il chancelle et s'effondre sur les genoux près d'un contrefort du Temple.

Aux souffrances physiques se mêlent celles de son amour. Son cœur bat à rompre ses parois. Il conçoit l'irréparable de ses actes et sombre dans un immense désespoir. Fuir d'ici? Comment? Derechef il fait des efforts pour se lever; en vain. Son bras lui pèse comme s'il était de plomb. Par tout son corps des frissons convulsifs accusent sa navrante impuissance. A quelques pas de lui des plaintes se lèvent, des corps mutilés se tordent; des gorges agonisantes implorent du secours. Il semble reconnaître la voix de Sluyts, là, à quelques pas de lui.

Un moment il écoute. Quoi? Un essaim d'abeilles bourdonne à l'intérieur de sa tête, devant ses oreilles; mille épingles lui piquent les tempes; puis, il éprouve la sensation d'une eau froide jetée au creux de son dos; le malheureux frissonne; il veut

Digitized by Google

crier, mais sa gorge reste aphone; les syllabes du mot Wivinne retentissent à l'intérieur de lui, déchirant son cœur. Un trouble bleuissant passe devant ses yeux; sa conscience sombre; il est évanoui.

DEUXIÈME PARTIE.

VII. — Une victime.

La mère Cnop ayant appelé son cadet et Wivinne à son chevet, parlait d'un ton fatidique :

« Puisqu'aujourd'hui, il y aura un mort dans notre famille, n'ouvrons pas l'auberge. »

Elle se tut un moment, puis reprit avec une volubilité anormale :

« Oh ! le misérable, le coquin, mais je lui pardonne. Qu'il meure en paix ! Prions pour lui, Wivinne et Nante, prions. »

Une mimique terrifiante contractait son visage et soudain la malade tomba sur l'oreiller en proie à une violente crise de larmes.

« Mère ! oh ! mère ! s'exclamèrent Nante et Wivinne dolemment.

— Oh, mère ! Buvez un peu. »

La jeune fille offrit un verre d'eau. La malade but machinalement. La crise s'apaisait et la pauvre mère éplorée sombrait au grand sommeil suivant les pires commotions.

Il était 11 heures du matin. Le soleil rayonnait chichement dans un ciel d'azur cendré.

La ville de Malines, déclarée en état de siège, présentait une physionomie d'intense désolation.

Les volets de toutes les maisons étaient closes, les rues désertes ressemblaient à des allées d'une nécropole immense; aucun habitant n'osait sortir car les soldats pouvaient arrêter à leur gré tous les passants; le jeu du carillon était suspendu; dans les tours, les heures ne sonnaient plus; les Malinois n'entendaient que le galop des chevaux ou des sonneries de clairon infiniment lugubres.

Digitized by Google

Le frère de Jeanngue Cnop se trouvait debout devant une fenêtre du premier étage de sa demeure. L'aspect mortuaire du dehors le pénétrait d'amertume tandis que Wivinne, couchée à côté de la malade, par moments chuchotait en soupirant :

« Est-il mort, réellement mort? »

La mère dormait. Sa face plâtreuse portait une expression de profonde tristesse.

« Est-il mort, réellement mort? Dites, Nante, est-il mort? »

Wivinne se leva et appuyée contre le lit attendit la réponse du frère de son amoureux.

« Que pensez-vous, Nante? répéta-t-elle d'une voix anxieuse.

— Mais non, Wivinne. J'ai le pressentiment qu'il viendra nous surprendre à l'instant même. »

Il s'efforça de parler sans émotion apparente.

« Mais non, Wivinne, notre Jeanngue n'est pas mort, il rentrera de suite. »

La façon dont il s'affala sur une chaise démentait son optimisme. En vérité, les pires appréhensions le harcelaient.

Wivinne subissait l'intuition de l'état d'âme désolé du jeune homme. Toutefois elle ne dit plus rien.

Elle vint s'asseoir à la même table, où hier soir, elle avait étreint Jeanngue dans un transport de son amour irrésistible.

« Il est mort, mort! » Et ce mot résonnait en elle avec l'obsession douloureuse d'un air de musique, scandant le rythme fou de son cœur meurtri.

Instinctivement elle joignit les mains et chercha à s'oublier dans la prière. Elle marmonnait les premiers mots du « pater ».

Soudain, un violent coup de heurtoir sur la porte de la rue retentit.

Wivinne sursauta, poussa une plainte et vint s'abattre sur le lit...

Un second coup de heurtoir éclata. Alors Nante répandit sa détresse :

« Oh, mère! mère! ils viennent me prendre, oh, mère, sauvez-moi »

Il embrassa fiévreusement la malade qui les yeux entr'ouverts regardait avec hébétude.

Digitized by Google

« Oui, mère, ils viennent me prendre. Lansenberg est là devant la porte. J'ai reconnu sa voix. Mère! mère! cachez-moi. »

L'alitée ne comprenait pas; elle se souleva sur son séant et d'un air stupide se mit à cajoler son fils. Cependant Wivinne ouvrit la fenêtre et insinua gentiment :

« Jeanngue n'est pas à la maison, citoyens.

— Ouvrez-nous vite, cria Lansenberg, d'un ton bourru.

— Ouvrez-nous rapidement ou nous enfonçons la porte, ajoutèrent des voix brusques. »

Des coups de heurtoir aussitôt s'abattirent.

La mère eut un sursaut de terreur. Son fils simulant un calme subit s'exprima :

« Je vais descendre et leur dire que Jeanngue n'est pas rentré.

— Non, Nante, ne faites pas cela, ils vous enlèveront, » dit Wivinne avec inquiétude.

« Pas du tout, Wivinne. »

... Le jeune homme descend. Plein de confiance, il ouvre la porte de la rue. Lansenberg se lance sur lui, le saisit à bras-le-corps, tandis que d'une voix tremblante il ordonne aux deux soldats qui l'accompagnent :

« Ligotez-le pour l'expédier chez son frère à la prison des Halles! »

Mais, d'un mouvement brusque, Nante s'est dégagé. Guéri de l'ahurissement provoqué par l'agression imprévue il se précipite sur Lansenberg, le frappe au visage.

Devant l'inattendu de l'attaque, le traître n'a pas un geste de défense. Il recule, effaré. Les deux soldats restent immobiles, comme figés de stupéfaction. Ils ne cherchent pas à intervenir. Lansenberg s'en aperçoit et irrité il leur lance avec acrimonie :

« Avez-vous peur de pareil blanc-bec? »

Nante prend une attitude de défi, les deux bras croisés sur sa poitrine.

« Avez-vous peur de pareil blanc-bec? » réitère Lansenberg plus sèchement. »

Les deux soldats ne semblent pas l'entendre. Ils ont les regards fixés sur l'escalier d'où une jeune fille descend.

C'est Wivinne!

Digitized by Google

Lansenberg chemine à sa rencontre gaillardement, les bras ouverts comme pour l'étreindre.

D'un bond, Nante saute devant lui et les deux poings brandis :

« Plus un pas, dit-il, ou vous les recevrez sur votre figure. »

Le faux galant recule. Les militaires se regardent pleins d'hébétude.

Wivinne, pâle et tremblante, reste au bas de l'escalier.

Nante s'avance vers elle et tendrement lui parle :

« Soyez sans inquiétude, Wivinne, je viens de suite, rassurez maman. »

Il prend la main de la jeune fille et veut l'aider à remonter.

A ce moment, Lansenberg jette ses deux bras autour du cou de son adversaire, violemment le tire en arrière, le renverse...

Nante tombe sur le dos et aussitôt les deux genoux de son lâche agresseur s'appuient sur sa poitrine, tandis que deux mains musculeuses, serrant ses poignets, paralysent ses bras.

Lansenberg est aussi blême que sa victime. Il halète. Son visage est luisant de sueur. Ses yeux fulgurent, dardés sur le jeune homme qu'il voit bleuir dans un demi-étouffement.

« Allons, militaires, nous l'avons maintenant. Vite, les cordes. »

Et, variant de ton du grave au persiflage acerbe, il poursuit :

« Hein, petit, tu ne nous échapperas plus! »

Puis avisant la jeune fille, qui reste comme statufiée contre la rampe de l'escalier :

« Tu peux l'accompagner, tu peux, ma chérie, il n'y a pas de mal... »

Brusquement, il s'interrompt, saisi par la plainte déchirante qui retentit dans la maison.

« Notre mère! » balbutie Nante, toujours meurtri sous la pression des genoux.

Comme mue par un fluide électrique, Wivinne gravit l'escalier.

« Maman! maman! »

Ces appels, vibrants sinistrement, provoquent des sursauts convulsifs chez le jeune homme.

Il se laisse lier les bras sur le dos et la tête inclinée, le

Digitized by Google

menton comme collé à la poitrine, il s'avance entre les deux soldats.

« Maman! Maman! »

Ces cris continuent de le poignarder. Le voilà dans la rue. Une voix de femme tout à coup l'interpelle désespérément :

« Nante! Nante, viens vite, maman est morte! »

Rêve-t-il? Mais non! Wivinne est là. Elle le regarde avec des yeux de folle, le visage crispé d'angoisse, méconnaissable.

« Morte! morte! clame-t-elle. Mais oui, morte. Viens vite. »

Elle se laisse tomber devant Lansenberg, embrasse ses pieds, implore avec la plus profonde détresse :

« Faites-le revenir, Lansenberg, sa maman est morte. Faites-le revenir. De grâce. »

Les soldats ont fait halte et considèrent leur prisonnier frissonnant, dont la mine triste, les yeux trempés d'inconscience font pitié.

« Faites-le revenir, répète la jeune fille prosternée. »

Cette voix de femme au désespoir envahit Lansenberg d'une douleur froide, figeant sa chair. Il convient une seconde de la cruauté excessive de son acte, et sent fléchir sa décision Alors comme pour se faire voir à lui-même que la pitié ne peut pas l'amollir, il repousse du pied brutalement la jeune femme. Elle tombe évanouie sur les pavés, au milieu de la rue, près du Grand Pont.

Nante soudain devant cette brutalité redevient lucide.

« Lâche, grommelle-t-il. »

Il veut assaillir le monstre. Mais les deux soldats l'arrêtent.

Bourré de coups, toute révolte est bientôt morte en lui, et tel un ivrogne, le frère de Jeanngue Cnop est traîné jusqu'aux Halles, par les rues désertes de la ville de Malines en état de siège.

VIII. — Fin tragique.

Le crépuscule tombait.

Wivinne se réveilla de sa défaillance; lentement elle enleva les cheveux de devant sa figure, se frotta les yeux. Elle ne se rappela de rien d'abord; elle regarda stupidement les façades où les fenêtres closes sans lumière avaient des regards d'aveugle.

Digitized by Google

Elle se mit debout péniblement, car ses membres étaient ankylosés. Voulant avancer, une douleur cuisante mordit ses reins et dans sa mémoire, soudain, il fit jour.

« Oh, Lansenberg! La mère de Jeanngue, les soldats! s'écria-t-elle. »

Les mains jointes, la jeune fille priait, agenouillée sur les pavés, les regards dirigés vers la perspective de la rue du Serment où la tour de Saint-Rombaut barrait verticalement le ciel cendreux d'une épaisse ligne bleuâtre.

Dans le silence profond l'enveloppant comme une chape, elle entendait son cœur sonner à toute volée.

Plus fervemment elle priait.

« C'est vrai, oui, cette tendre maman de Jeanngue et de Nante, fit-elle tout à coup.

— Cette chère morte. Mais est-elle bien morte? Peut-on jamais savoir? »

Elle courut dans la direction de l'auberge *Au Miroir* fouettant sa faiblesse par ces vocables : morte! morte!

Rêvait-elle toujours?

Quoi? Des troupiers à la maison de son cher Jeanngue?

Oui, des soldats!

Trois hussards qui accueillirent sa rentrée avec une galanterie emphatique.

« Ohé, la belle! Venez-vous prendre part à nos festins? »

L'un d'eux essaya de l'embrasser; une gifle retentissante le cloua interdit sur place.

« En arrière, et respect aux morts, s'écria Wivinne. »

Les trois soldats s'effaçant, l'air hébété, la jeune fille passa furtivement comme un spectre aux longs cheveux blonds qui flottaient sur son dos comme une crinière.

Instantanément les militaires quittèrent l'auberge *Au Miroir* qui revêtait pour eux un aspect de maison hantée.

Wivinne trouvait le cadavre de la mère de Jeanngue étendu sur le palier.

Penchée sur ce visage de morte, elle parla humblement :

« Maman, je n'ai pas pu empêcher les soldats d'enlever Nante... Mais vous ne répondez pas. Dites, êtes-vous fâchée, maman. »

Digitized by Google

Elle fixait cette face blême, ces pupilles semblables à des émeraudes immenses.

Sa naïveté puérile ne pouvait pas croire à ce trépas subit. Dans son cerveau c'était une galopade effrénée de conjectures, d'amères angoisses.

Elle tressaillit. La pensée de la mort soudainement brisa son cœur.

« Morte! Morte! gémit-elle. Mais aussitôt son incrédulité se réveillant, elle poussa dans une plainte :

« Non, non, elle n'est pas morte. C'est impossible. »

Elle courut dans la chambre proche, revint aussitôt portant un chandelier.

Elle se remit à examiner le cadavre, sa pensée en arrêt à la vue de cette face bronzée par la lueur vacillante d'une chandelle.

Tout à coup elle eut un sursaut d'épouvante : les marches de l'escalier gémirent sous des pas qui montaient avec lourdeur.

« Ils sont là! Les soldats! »

La jeune fille attendait debout, en haut de l'escalier, le chandelier levé dans une attitude de terreur belliqueuse.

« Ah! c'est toi, Wanntje. Comme tu m'as effrayée; et quelle nouvelle? »

Sans se départir de ses allures défensives, elle posa ces questions à une femme d'un âge mûr s'arrêtant devant elle.

« Et quoi de neuf, Wivinne! C'est que les *Voengess* sont tous en prison, répondit la cantinière tristement.

— Jeanngue n'est pas mort? demanda Wivinne avec agitation. Jeanngue n'est pas mort. Vous entendez, maman. Jeanngue n'est pas mort. »

Brusquement se retournant elle parla de la sorte, inclinée sur le cadavre.

Wanntje restait dans l'arrêt d'une pénible stupéfaction. Mille sentiments confus la troublaient. Elle vivait dans un cauchemar.

« Jeanngue n'est pas mort, n'est-ce pas Wanntje? »

Celle-ci ne répondit pas.

« Jeanngue n'est pas mort, n'est-ce pas, Wanntje. »

Voyant l'immobilité de son interlocutrice, Wivinne lui prit le bras et l'emmena près du corps étendu.

Digitized by Google

Alors l'ex-servante du *Miroir* considérant le visage violâtre, les marques cadavériques sur les prunelles vitreuses de son ancienne maîtresse fut saisie d'une subite crise de larmes, et s'agenouillant, se mit à marmonner des prières.

Entre-temps, la jeune fille continua de répéter sur un mode chantant :

« Elle n'est pas morte. Non, Wanntje, je te dis que la mère de Jeanngue n'est pas morte, n'est pas morte! »

Après quelques minutes, Wanntje se leva, fit plusieurs signes de croix sur la dépouille mortelle de la veuve Cnop et doucement parla :

« Consolez-vous, Wivinne. Cette bonne M^me^ Cnop est morte. Rendez-vous à l'évidence, mon enfant. Aussi est-il de notre devoir de procéder à l'ensevelissement de cette bonne dame. Hâtons-nous, ma chère enfant, de la transporter sur son lit! Et soyez raisonnable. Tout n'est pas perdu, puisque ses fils vivent encore. »

Ce discours apaisait l'agitation de Wivinne et, muette, avec une passivité d'enfant docile, elle obéit à la servante.

« Prenez le corps sous les aisselles, Wivinne, et moi, je le soutiendrai aux jambes. »

Les deux femmes un moment s'entre-regardèrent, puis se mirent en devoir d'exécuter leur besogne funèbre.

Ahanantes elles transportèrent le cadavre, et à tâtons dans les ténèbres d'une chambre proche, le déposèrent sur un lit. Wanntje alluma des cierges et fit la toilette de la morte.

Des minutes s'écoulèrent en lourd silence.

Wivinne semblait préoccupée, elle continuait à douter de la réalité. Aussi lança-t-elle avec une nuance de mécontentement :

« Mais, Wanntje, cesse, puisque je te dis que maman Cnop n'est pas morte. Tu vois bien que tu ne parviens pas à abaisser les paupières. Cesse ces tentatives et attendons. »

Le doute saisit la vieille servante. Les paupières, en effet, restaient disjointes malgré les pressions répétées. Elle songea :

« Si la jeune fille avait raison ! » Silencieuses, les deux femmes regardaient ses yeux morts, distancés et limpides.

Dans sa manie raisonneuse, Wanntje avait recours aux superstí-

Digitized by Google

tions acquises le long de son existence. Elle s'exprima d'une façon pathétique :

« Vous dites peut-être la vérité, Wivinne. J'ai une idée. L'on m'a dit souvent que les morts qui refusent de se laisser fermer les yeux attendent la présence de parents proches ou de leurs enfants. Allez chercher Jeanngue et Nante. Le nouveau concierge de la Prison des Halles est une vieille connaissance à moi. Dites que vous venez de ma part. Offrez-lui des bouteilles de vin, de genièvre, des victuailles et demandez-lui de faire s'évader les fils de cette bonne veuve Cnop. »

La jeune fille écoutait, haletante.

« Et puis ? demanda-t-elle avec une ardente impatience.

— Et puis ? reprit la servante à voix basse, d'un air mystérieux. Nous cacherons les gars chez moi, au grenier. Les hostilités cesseront et bientôt tout sera oublié. Mettez vite ma mante, Wivinne. Ne tardons plus. Venez. »

Sans un mot, inconsciente du danger auquel cette folie l'exposait, elle se laissait envelopper de la mantille à capuchon, conduire à la cave où Wanntje mettait dans un panier des bouteilles, un reste de jambon, du fromage, des œufs.

« Maintenant, vite, mon enfant et à quiconque vous aborde, offrez de suite à boire. Dépêchez-vous. N'oubliez pas de dire que vous venez de ma part... »

. . . Wivinne était dans la rue. Il faisait très sombre. D'abord elle avança d'un pas nerveux et rapide comme une somnambule. Puis soudain elle sentit une espèce de paralysie roidir ses jambes. Une angoisse lancinante poignarda son cœur, fit battre violemment le sang contre les parois des tempes. Elle ne conçut cependant pas l'impossible réussite de sa tentative.

Un moment arrêté dans un sursaut de tout son être elle reprit sa marche, comme inconsciente.

Autour d'elle s'étendait le vide d'un noir sépulcral. Elle avançait tâtonnant de ses mains tremblantes les murs, les choses connues.

« Ah, ici, c'est la porte de l'hôtellerie Sainte-Anne. Je suis sur la bonne route. »

Digitized by Google

Après une minute de halte, elle continua.

Du Grand Pont, elle aperçut au lointain de vagues lueurs roussâtres. C'étaient les feux des sentinelles de la Place d'Armes.

« Vite, maintenant. J'y suis presque. Je vais voir Jeanngue. Mais comment lui annoncer la fatale nouvelle? Je ne dirai rien, puisque ce n'est pas vrai. »

Elle dialoguait ainsi avec ses inquiétudes envahissantes.

« Ce n'est pas vrai. Les fils reverront leur maman vivante. »

D'un ton brusque elle lança ces paroles afin d'anéantir l'angoisse qui la mordit âprement.

« Qui vive ? lui cria tout à coup une voix sèche. »

Elle trembla, immobile sur place.

« Qui vive ? clama la même voix avec plus de dureté. »

Alors dans l'ombre elle vit s'avancer une silhouette.

« Qui vive ?

— Ici, balbutia timidement Wivinne, ici, pour boire. »

Elle avança, tendit une bouteille...

Un coup de fusil l'abattit dans un bris de verres...

. . . . . .

Cependant les Malinois, derrière les volets clos de leurs pénates, priaient, envahis d'angoisse, et Wanntje, *Au Miroir*, baignait de ses larmes le cadavre de la veuve Cnop dont les fils ne sont jamais venus clore les paupières.

Une heure plus tard, exactement à 9 heures du soir, Jeanngue Cnop et son frère furent fusillés au cimetière de Saint-Rombaut, à Malines.

JEAN LAENEN.

Digitized by Google

LE SERVICE BELGE

DES ÉCHANGES INTERNATIONAUX

Le Service belge des échanges internationaux (1) est un organisme public fonctionnant à Bruxelles; il a pour but

(1) Les éléments de ce travail, élaboré selon le désir de la Section des bibliothécaires de l'Association des archivistes et bibliothécaires belges et lu en séance du 30 juin 1908, ont pour bases des notes que j'ai prises au cours de visites à la Section artistique et à la Section littéraire du Service belge des échanges internationaux, ainsi qu'au Musée royal d'histoire naturelle; l'accueil le plus empressé m'a été partout réservé et j'ai le devoir d'en remercier très cordialement, à nouveau, MM. H. Rousseau, secrétaire de la Section artistique, N. De Tière, secrétaire de la Section littéraire, E. Dupont, directeur honoraire du Musée, et L. Dollo, conservateur au même établissement.

J'ai, en outre, utilisé les documents officiels et parlementaires belges relatifs aux échanges internationaux, c'est-à-dire:

Institution d'une commission pour organiser, entre la Belgique et les pays étrangers, un système d'échange des œuvres relatives aux arts, etc. Ministère de l'Intérieur; lettres, sciences et beaux-arts. Bruxelles, 17 mai 1871.

Conventions relatives à des échanges internationaux pour les documents officiels et pour les publications officielles et littéraires. Exposé des motifs, présenté à la Chambre des représentants; séance du 16 novembre 1886. *Documents parlementaires*, n° 10.

Rapport de M. Jules de Borchgrave sur les conventions relatives à des échanges internationaux pour les documents officiels et pour les publications officielles et littéraires. Séance de la Chambre des représentants du 19 janvier 1887. *Documents parlementaires*, n° 75.

De plus, je me suis aidé des travaux suivants:

Echanges internationaux de reproductions artistiques. Conférence

Digitized by Google

de communiquer régulièrement à un grand nombre de bureaux analogues, installés dans divers pays, des matériaux artistiques, littéraires et scientifiques d'origine natio-

de Bruxelles (16, 17, 18 et 19 septembre 1885). Bruxelles, Hayez, 1885, in-8°, 60 pages.

Rapport sur les travaux du Comité de la section artistique de la Commission royale des échanges internationaux, 1895-1905 (dernier paru) ; extrait du *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*. Bruxelles, in-8°.

Rousseau (Henry), *Projet de création d'un Office central des échanges artistiques internationaux*. Bruxelles, Vandersypen, 1900, in-8°, 12 p., avec annexe de 6 pages.

Rousseau (Henry), *Commission royale belge des échanges internationaux, Section artistique*. Rapport sur les trente premières années (1871-1901), présenté en séance du 14 mai 1901. Bruxelles, Vandersypen, 1901, in-8°, 16 pages.

Commission royale belge des échanges internationaux. Rapport adressé à S. A. R. Mgr. le comte de Flandre, président, par le Comité de la section artistique, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance nationale. Bruxelles, 1905, in-8°, 24 pages.

Commission belge d'échanges internationaux, sous la présidence de S. A. R. Mgr. le comte de Flandre. Exposé de la fondation de la Commission et des travaux de la deuxième section jusqu'au 31 juillet 1877. Publications littéraires et scientifiques, bibliographie, numismatique. Bruxelles, Manceaux, 1877, in-8°, 60 pages.

Conférence pour les échanges internationaux des publications officielles, scientifiques et littéraires, tenue à Bruxelles, du 21 au 26 août 1880. Procès-verbaux des séances et projet de convention. Bruxelles, Manceaux, 1880, in-8°, 29 pages.

Conférence internationale pour les échanges des documents officiels, littéraires et scientifiques. Procès-verbaux des séances tenues à Bruxelles, au Palais des Académies, du 10 au 14 avril 1883, sous la présidence de M. Rolin-Jaequemyns, Ministre de l'Intérieur. Bruxelles, imp. de la régie du *Moniteur belge*, 1883, in-8°, 46 pages. 2e édition ; Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1904, in-8°, 48 pages.

Service belge des échanges internationaux. (Publications officielles, littéraires et scientifiques.) Liste des ouvrages en magasin, ainsi que des publications pouvant être mises à la disposition des bureaux étrangers par les différents départements ministériels. Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1905, in-8°, 56 pages. (Edition

Digitized by Google

nale, et, d'autre part, de répandre en Belgique des documents similaires, que réciproquement ces bureaux étrangers lui expédient.

* * *

Bien que la conception des échanges internationaux soit élémentaire et destinée à donner des résultats si avantageux pour les musées, les bibliothèques et les laboratoires, leur instauration sur des bases définitives a exigé de longs et laborieux efforts, et l'époque est relativement récente qui les vit pratiquement aboutir.

Le principe des échanges internationaux a trouvé un commencement d'exécution dans les trocs de doubles effectués entre grandes bibliothèques de l'Europe, dès la fin du XVII[e] siècle, mais à titre tout à fait partiel.

Une proposition de nature nettement générale ne se fit jour qu'en 1835, dans une pétition présentée aux Chambres françaises, par un Parisien entreprenant, travailleur, érudit, Alexandre Vattemare (1796-1864), et tendant à fonder une vaste organisation internationale d'échange des doubles de livres, manuscrits, objets d'art et d'histoire naturelle, entre les bibliothèques, les musées et les sociétés savantes. Bien que favorablement accueillie dans les sphères gouver-

mise à jour d'une première Liste des ouvrages en magasin, etc. — Bruxelles, Manceaux, 1890, in-8°, 36 pages.)

Notice sur l'œuvre des échanges internationaux ainsi que sur le Service belge d'échange. (Publications officielles, administratives, littéraires et scientifiques.) Bruxelles, Van Campenhout, 1907, in-8°, 15 pages.

Le Service international des échanges. Bruxelles, *Bulletin de l'Institut international de Bibliographie*, 1908, fasc. 1-3, p. 99-111, in-8°.

SURY (CHARLES), *Organisation d'un bureau international d'échange des reproductions.* Rapport présenté au Congrès international pour la reproduction des manuscrits, des monnaies et des sceaux (Liége, 21 au 23 août 1905). Bruxelles, Polleunis et Ceuterick, 1905, in-8°, 8 pages.

Digitized by Google

nementales et dans le monde des études, cette innovation si intéressante ne put réussir franchement, malgré le labeur incessant de son promoteur et les actives démarches que, pendant plus de quinze ans, il poursuivit partout, en Belgique notamment, où il eut, jusqu'en 1861, de constants rapports avec l'Académie royale; il adressa même, dès 1852, au secrétaire perpétuel de cette institution une communication, proposant que celle-ci concourût à l'établissement d'une agence universelle d'échange, à laquelle divers États étrangers avaient promis leur adhésion.

En Amérique, toutefois, où Alexandre Vattemare avait très assidûment exposé son projet, et où même il avait recueilli des succès partiels, une pleine et fructueuse réalisation ne se fit point attendre. En 1838, fut fondée, à Washington, par interprétation d'un legs considérable fait au gouvernement des États-Unis par le chimiste anglais James Lewis Macie dit Smithson (1765-1829), la *Smithsonian Institution*, destinée à devenir un organisme scientifique de premier ordre; l'une de ses trois sections, et la plus importante, eut exclusivement pour objet l'échange régulier et permanent entre bibliothèques, établissements d'instruction, sociétés savantes et gouvernements de tous pays.

Le brillant succès de la *Smithsonian Institution* eut, en Europe, dans les milieux spéciaux, un réel retentissement, et l'Angleterre, qui se trouvait plus directement en rapport avec les États-Unis, fut le premier pays de l'ancien monde où l'idée de l'échange renaquit et d'où partit son essor. Le *South Kensington Museum* de Londres, en effet, ayant organisé un service d'échange de moulage des œuvres d'art les plus célèbres, établit, à l'Exposition universelle de Paris, en 1867, un type réduit des plus intéressants d'un véritable musée de reproductions artistiques.

Cette innovation fut très remarquée, et S. A. R. le Prince de Galles, qui s'était appliqué à la signaler tout spécialement à un grand nombre de personnalités royales réunies alors à Paris, prit l'initiative d'un accord, entre

Digitized by Google

quinze princes de familles régnantes européennes, aux termes duquel ceux-ci décidaient d'engager leurs gouvernements respectifs à organiser, entre les différents pays, un système d'échange de reproductions d'art, et à nommer des commissions officielles dans ce but.

Cet organisme fut institué par le gouvernement britannique, en mars 1868, à l'initiative encore de S. A. R. le Prince de Galles. En Belgique, S. A. R. le Comte de Flandre, l'un des signataires de la Convention des princes, provoqua la création, par arrêté royal du 17 mai 1871, d'une « Commission — divisée en trois sections — pour organiser, entre la Belgique et les pays étrangers, un système d'échange, soit pour des œuvres relatives aux arts, aux sciences et aux lettres, soit pour des reproductions des principaux monuments ou des objets les plus précieux qui s'y rattachent ». Le même arrêté, qui sera détaillé plus loin, nommait en outre les membres des trois sections, sous la présidence de S. A. R. le Comte de Flandre.

La deuxième section de la Commission belge s'organisa activement. Pour faciliter l'élaboration des échanges, elle fit paraître, en 1874, une *Introduction à la bibliographie de la Belgique; relevé de tous les écrits périodiques qui se publient dans le Royaume par les sociétés savantes, les administrations publiques, les associations et les particuliers;* Bruxelles, Manceaux. En outre, c'est à l'intervention de cette section qu'en 1875, au Congrès de géographie de Paris, les représentants de vingt-deux pays d'Europe et d'Amérique décidèrent, par un manifeste du 12 août, d'installer des bureaux nationaux d'échange, notamment au point de vue géographique et cartographique.

A l'exemple de la Belgique, divers États, l'Espagne, l'Italie, le Portugal, la Russie, le Brésil avaient ébauché des commissions d'échange. En France, la Commission fut constituée définitivement, par arrêté ministériel du 15 mai 1877, sous la présidence de M. de Watterville, directeur au Ministère de l'instruction publique, qui, dès janvier 1876, avait élaboré un règlement organique soumis aux

Digitized by Google

pays participants. Ce règlement, sanctionné en Belgique par arrêté ministériel du 9 septembre 1876, servit de protocole à la Commission belge pour ses opérations internationales, lesquelles ont été, en outre, minutieusement organisées au cours d'une Conférence internationale tenue, à Bruxelles, les 21, 23 et 30 juillet 1877, et à laquelle assistaient des délégués de seize États d'Europe et d'Amérique.

Afin d'arriver à une entente définitive, des Conférences internationales subséquentes eurent lieu, à Bruxelles également, du 21 au 26 août 1880 et du 10 au 14 avril 1883. De cette dernière session sortirent deux conventions d'échange de publications officielles, scientifiques et littéraires, conventions reproduites ci-après, et qui furent signées définitivement, le 15 mars 1886, par les plénipotentiaires des huit puissances participantes; elles furent sanctionnées par la loi du 11 janvier 1889; l'échange des ratifications eut lieu, à Bruxelles, le 14 du même mois.

D'autre part, afin d'affermir et d'étendre les adhésions recueillies jusqu'alors, une Conférence pour les échanges internationaux de reproductions d'objets d'art fut organisée, à Bruxelles, par le Gouvernement belge, du 15 au 18 septembre 1885; les délégués d'onze États de l'Europe votèrent un certain nombre de propositions pratiques.

* * *

De ces préliminaires ardus sortit, du moins nettement coordonnée, une mise en œuvre bien positive, largement appliquée, à laquelle semble promis un horizon de plus en plus vaste, tant au point de vue de son cosmopolitisme que de son activité; à laquelle enfin on doit souhaiter un organisme synthétique permanent, international, ou Office central, venant lui apporter plus d'unité, de puissance et de perfectionnement.

En ce qui concerne notre pays, le Service belge des échanges internationaux a été, comme je viens de l'indi-

Digitized by Google

quer, institué par arrêté royal du 17 mai 1871, et subdivisé en trois sections, nettement séparées :

La première section, ayant pour but l'échange appliqué aux beaux-arts, à l'architecture et à l'archéologie;

La deuxième section, consacrée à l'échange en ce qui concerne la littérature, la bibliographie et la numismatique;

La troisième section, destinée à échanger dans le domaine des sciences.

* * *

La première section, dénommée « Section artistique », dont le siège est à Bruxelles, aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels, Parc du Cinquantenaire, a pour objet l'échange de moulages, de reproductions photographiques ou de frottis des œuvres d'art les plus célèbres, dans le domaine de l'architecture et de la sculpture, quelles que soient leur matière, leur époque ou leur provenance, et ce, avec les musées, les galeries, même privées, et indistinctement avec tous les dépositaires de Belgique et des divers pays, lesquels, malheureusement, ne sont point en général strictement outillés pour l'échange de cette nature.

La section artistique est dirigée, en ce moment, par une commission de six membres, choisis parmi les archéologues et les statuaires belges les plus réputés, et réunis sous la présidence de M. le chanoine Delvigne, membre correspondant de la Commission royale des monuments; M. Henry Rousseau, conservateur-adjoint des Musées royaux, remplit les fonctions de secrétaire.

Une somme de 20,000 francs est inscrite annuellement, à son usage, au budget du Ministère des sciences et des arts; elle a parfois bénéficié de crédits supplémentaires et aussi d'hommages importants.

Sur le rapport de ses délégués, d'une compétence reconnue, la section désigne ceux des monuments et des objets d'art belges, dont la reproduction doit être intéressante et utile, à cause de leur caractère typique.

Digitized by Google

Elle les fait reproduire, par voie de moulage soit à bon creux, soit à la gélatine, soit en estampage, suivant les difficultés de l'opération, dans son atelier spécial, comportant un personnel autonome de dix ouvriers, dont un chef et un manœuvre; elle en conserve les épreuves et les creux (9,000 environ), classés méthodiquement dans de vastes magasins. Dans certains cas, la section se borne, pour ses reproductions, à faire exécuter des photographies, des phototypies ou des frottis.

D'autre part, elle choisit, parmi les monuments et les œuvres d'art de l'étranger, ceux dont elle désire recevoir les reproductions.

Elle en négocie, dans un esprit de réciprocité équitable, les opérations d'échange; pour ce faire, elle met à la disposition de ses correspondants des albums et des photographies, représentant les moulages qu'elle peut offrir.

Parfois, elle fait l'acquisition de moulages à l'étranger, soit pour combler des lacunes dans ses collections, soit lorsqu'une occasion avantageuse se présente, soit enfin dans le cas où l'échange est reconnu impossible. Il est même arrivé que la section intervînt pécuniairement dans l'exécution de moulages effectués au cours d'explorations archéologiques.

La section dispose judicieusement un spécimen des moulages nationaux et de ceux obtenus de l'étranger (en tout, 2,602 pièces) dans un vaste local, ingénieusement approprié, aux Musées royaux des arts décoratifs et industriels, Parc du Cinquantenaire, à Bruxelles. Ceux-ci sont ouverts gratuitement au public, tous les jours, à l'exception du 1er janvier, à partir de 10 heures du matin jusqu'à 3 heures du soir, pendant les mois de novembre, décembre et janvier; jusqu'à 4 heures du soir, pendant les mois de septembre, octobre, février et mars; jusqu'à 5 heures du soir, le reste de l'année.

Le même local contient, appartenant également à la section, une collection de 1,950 photographies (18 × 24), de 145 phototypies (30 × 40), et de 100 frottis; il conserve en outre tous les clichés.

Digitized by Google

Il détient encore 243 reproductions galvanoplastiques et petits plâtres métallisés; 1,200 clichés pour projection (9 × 12) exclusivement relatifs à l'histoire du mobilier religieux.

La section possède enfin près de 2,000 moulages, non exposés faute de place. Toutes les collections sont soigneusement cataloguées.

La section a organisé, dès juin 1893, un service de vente au public de ses moulages, soit en blanc, soit polychromés, soit métallisés, portant son estampille, et de clichés pour projection. Actuellement, ce service qui intéresse si hautement non seulement les artistes et les amateurs, mais aussi les établissements d'instruction, produit, par an, une somme d'environ 20,000 francs. Les reproductions sont vendues au prix de revient, plus 10 p. c. affectés à l'entretien des creux et des clichés.

Il convient enfin d'ajouter qu'il serait désirable que la section artistique eût à sa disposition des locaux plus vastes et une dotation moins modique.

Un emplacement plus étendu lui permettrait d'exposer, et de classer de façon tout à fait méthodique, la totalité de ses intéressants moulages, dont, comme on l'a vu, près de la moitié doit forcément demeurer en réserve.

Que si, d'autre part, l'on portait à 30,000 francs au moins ses revenus annuels, la section ne rencontrerait plus d'entraves à réaliser des moulages nationaux et des acquisitions étrangères devenus indispensables.

Il serait même nécessaire que, conjointement à l'accroissement de ses locaux, un subside spécial de 200,000 francs environ lui fût attribué, afin qu'elle pût rendre ses collections bien complètes et tout à fait didactiques, au point de vue de l'histoire de l'art.

*

* *

La deuxième section, appelée « Section littéraire », trouve, en réalité, sa charte constitutive dans les conventions du 15 mars 1886, dont il a été question plus haut; leur impor-

Digitized by Google

tance est trop considérable pour qu'on puisse négliger d'en reproduire, et d'en commenter brièvement, le texte que voici :

Convention concernant les échanges internationaux pour les documents officiels et pour les publications scientifiques et littéraires.

ARTICLE PREMIER. — Il sera établi dans chacun des États contractants un bureau chargé du service des échanges.

ART. 2. — Les publications que les États contractants s'engagent à échanger sont les suivantes :

1° Les documents officiels, parlementaires et administratifs qui sont livrés à la publicité dans le lieu d'origine;

2° Les ouvrages exécutés par ordre et aux frais des gouvernements.

ART. 3. — Chaque bureau fera imprimer la liste des publications qu'il peut mettre à la disposition des États contractants.

Cette liste sera corrigée et complétée chaque année et adressée régulièrement à tous les bureaux d'échange.

ART. 4. — Les bureaux d'échange s'entendront sur le nombre d'exemplaires qui pourront être demandés et fournis.

ART. 5. — Les envois se feront directement de bureau à bureau. Il sera adopté des modèles et des formules uniformes pour les bordereaux du contenu des caisses, ainsi que pour toutes les pièces de correspondance administrative, demandes, accusés de réception, etc.

ART. 6. — Pour l'expédition à l'extérieur, chaque État se charge des frais d'emballage et de port, jusqu'à destination. Toutefois, quand l'expédition se fera par mer, des arrangements particuliers régleront la part de chaque État dans les frais de transport.

ART. 7. — Les bureaux d'échange serviront d'intermédiaires officieux entre les corps savants et les sociétés litté-

Digitized by Google

raires, scientifiques, etc., des États contractants, pour la réception et l'envoi de leurs publications.

Mais il demeurera bien entendu que, dans ce cas, le rôle des bureaux d'échange se bornera à la transmission en franchise des ouvrages échangés et que ces bureaux ne prendront aucunement l'initiative de provoquer l'établissement de ces relations.

ART. 8. — Ces dispositions ne sont applicables qu'aux documents et ouvrages publiés à partir de la date de la présente convention.

ART. 9. — Les États qui n'ont pas pris part à la présente convention sont admis à y adhérer sur leur demande.

Cette adhésion sera notifiée, par la voie diplomatique, au gouvernement belge et par ce gouvernement à tous les autres États signataires.

ART. 10. — La présente convention sera ratifiée et les ratifications seront échangées à Bruxelles aussitôt que faire se pourra. Elle est conclue pour dix ans, à partir du jour de l'échange des ratifications, et elle continuera à subsister au delà de ce délai tant que l'un des gouvernements n'aura pas déclaré six mois à l'avance qu'il y renonce.

Cette convention a été signée par la Belgique, le Brésil, l'Espagne, les États-Unis d'Amérique, l'Italie, le Portugal, la Serbie et la Suisse.

Convention pour assurer l'échange immédiat du journal officiel ainsi que des annales et des documents parlementaires.

ARTICLE PREMIER. — Indépendamment des obligations qui résultent de l'article 2 de la Convention générale, relative à l'échange des documents officiels et des publications scientifiques et littéraires, les gouvernements respectifs s'engagent à faire expédier aux chambres législatives de chaque État contractant, au fur et à mesure de leur publication, un exemplaire du journal officiel, ainsi que des

Digitized by Google

annales et des documents parlementaires livrés à la publicité.

ART. 2. — Les États qui n'ont pas pris part à la présente convention sont admis à y adhérer sur leur demande.

Cette adhésion sera notifiée, par la voie diplomatique, au gouvernement belge et par ce gouvernement à tous les autres États signataires.

ART. 3. — La présente convention sera ratifiée et les ratifications seront échangées à Bruxelles aussitôt que faire se pourra. Elle est conclue pour dix ans, à partir du jour de l'échange des ratifications et elle continuera à subsister au delà de ce délai tant que l'un des gouvernements n'aura pas déclaré six mois à l'avance qu'il y renonce.

Cette convention a été signée par la Belgique, le Brésil, l'Espagne, les États-Unis d'Amérique, l'Italie, le Portugal et la Serbie.

Il importe toutefois de remarquer que les limites tracées, par les protocoles ci-dessus, à la matière échangeable, bornée à des articles strictement obligatoires, n'impliquent point une acception rigide, définitive et même non-rétroactive. Il ressort, en effet, des procès-verbaux de la Conférence internationale de 1883, que « rien n'empêchera les États contractants, ou les bureaux, de conclure de nouveaux cartels pour étendre entre eux les opérations d'échange »; un vœu d'ailleurs a été émis, en ce sens, au cours de la discussion; il demeure acquis que l'on n'a pas voulu restreindre la matière échangeable, mais l'obligation, et que l'on a songé à obtenir des collections complètes, depuis l'origine, autant que possible. On se montre donc aussi large que possible, en Belgique comme à l'étranger, dans l'interprétation de ces dispositions; il reste également loisible, comme on l'a vu, à tous les pays non encore signataires, indistinctement, d'y acquiescer.

Grâce aux conventions ci-dessus, perfectibles sans doute, mais néanmoins judicieusement appropriées à leur destina-

Digitized by Google

tion, et auxquelles sont survenues des adhésions souvent complètes et de plus en plus nombreuses, la pratique des échanges internationaux s'exerce, aujourd'hui, variable évidemment dans son importance mais en général précise dans son fonctionnement, entre les pays suivants : Espagne, France (et colonies), Italie (et colonies), Luxembourg, Pays-Bas (et colonies), Portugal, Russie, Serbie, Suisse, États-Unis d'Amérique (et colonies), Brésil, Chili, Paraguay, Pérou, République Argentine, Uruguay, Australie.

Parmi ces pays, la France, le Luxembourg et les Pays-Bas considèrent comme simplement facultatif l'échange des ouvrages exécutés à leurs frais. La Russie a, jusqu'ici, continué d'agir à titre officieux, mais de façon très suivie.

Chacun des États participants a institué, dans son sein, auprès de départements ministériels ou d'institutions publiques, de grandes bibliothèques notamment (1), et ce à titre

(1) Voici l'indication des bureaux étrangers :

Espagne : Département « del Instruccion publica, en el Ministerio de Fomento », Madrid.

France (et colonies) : Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, Paris.

Italie (et colonies) : « Biblioteca Vittorio-Emanuele », Rome.

Luxembourg : Chambre des députés, Luxembourg.

Pays-Bas (et colonies) : Ministère des affaires étrangères, La Haye.

Portugal : Direction générale des « Bibliotecas e Archivos publicos », Lisbonne.

Russie : Bibliothèque impériale, Saint-Pétersbourg.

Serbie : Département des affaires étrangères, Belgrade. (Le service n'est point encore organisé définitivement.)

Suisse : Bibliothèque fédérale, Berne.

Etats-Unis d'Amérique (et colonies) : Smithsonian Institution, Washington.

Brésil : « Biblioteca nacional », Rio-de-Janeiro.

Chili : « Biblioteca nacional », Santiago.

Paraguay : Département des affaires étrangères, Assomption.

Pérou : « Ministerio de Fomento », Lima.

République Argentine : « Biblioteca nacional », Buenos-Ayres.

Uruguay : « Oficina de Canje internacional », Montevideo.

Australie : Bibliothèque publique, Sydney.

Digitized by Google

de service public et gratuit, un bureau chargé de l'échange direct, global et similaire avec les bureaux étrangers; les opérations connexes d'emmagasinage, de comptabilité, de correspondance et de publicité sont établies, pour chaque bureau, d'après une réglementation, autant que possible, générale et des procédés uniformes très simplifiés.

Chaque bureau d'échange assume, comme expéditeur, une double tâche : 1° celle de distributeur officiel des matériaux et des publications exécutés ou patronnés par son gouvernement; 2° celle d'agent facultatif et officieux des corps savants de son pays. Comme destinataire, il assure la transmission des envois qui lui parviennent.

Il importe toutefois de remarquer qu'un certain nombre d'États européens n'ont point adhéré, jusqu'ici, aux conventions d'échange et l'on a le regret de constater que l'Allemagne, l'Angleterre, l'Autriche, le Danemark, la Norvège, la Suède sont dans ce cas.

Ces pays ont été, en temps utile, invités, par voie diplomatique, à participer aux transactions, et, sur leur demande, des renseignements complémentaires leur ont été fournis, mais n'ont, jusqu'à présent, point été suivis d'effets. Il faut en chercher la raison dans la difficulté d'équilibrer bien équitablement les échanges et l'on doit espérer que des négociations ultérieures pourront aboutir.

Une tendance semble du reste se dessiner actuellement, en faveur de l'échange, dans les pays mentionnés ci-dessus, et il convient d'ajouter que, depuis vingt-cinq ans, l'Angleterre se montre libérale en envois, à titre réciproque, de publications officielles complètes aux gouvernements étrangers.

La Section littéraire a son siège à Bruxelles, rue du Musée, 5, dans les bâtiments de la Bibliothèque royale de Belgique; le service est ouvert tous les jours de 10 à 4 heures.

La section, dont la commission nommée en 1871 n'a jamais été complétée depuis (1), et qui se trouve même

(1) A la suite de la discussion de ce rapport, la Section des bibliothécaires de l'Association des archivistes et bibliothécaires belges,

Digitized by Google

complètement éteinte, aujourd'hui, par le récent décès de son dernier président, M. Édouard Fétis, le vénérable conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque royale de Belgique, est dirigée par M. N. De Tière, aidé d'un sous-chef de bureau, de trois commis aux écritures et d'un homme de peine.

Une somme de 17,900 francs est portée annuellement, à l'usage de la section, au budget du Ministère des sciences et des arts.

Il convient, tout d'abord, d'observer que la section ne provoque point les échanges; sa mission consiste uniquement à en accomplir les opérations, mais les négociations préalables ont lieu directement entre les intéressés; à moins toutefois qu'il ne s'agisse de lacunes à combler dans les collections des départements ministériels ou des grandes bibliothèques publiques; dans ce cas, la section intervient à titre officieux.

La section littéraire a donc pour objet d'exécuter l'échange, sous forme d'envois expédiés et reçus gratuitement, avec les bureaux des pays mentionnés ci-dessus :

1° De documents officiels, parlementaires, administratifs livrés à la publicité dans le lieu d'origine, et de publications exécutées par ordre et aux frais des gouvernements;

2° De publications émanant d'administrations publiques, provinciales, communales, d'organismes de l'État, tels qu'archives, bibliothèques, laboratoires, musées, universités, de corps de savants, de sociétés littéraires, d'instituts scientifiques;

3° De documents officiels et administratifs, ou d'ouvrages produits par l'initiative privée, envoyés facultativement en dons par les services d'échange, et qui sont répartis,

dans sa séance du 11 octobre 1908, a voté à l'unanimité le vœu suivant, transmis au Gouvernement :

« La Section des bibliothécaires de l'Association des archivistes et bibliothécaires belges émet le vœu que la Commission du service belge des échanges internationaux soit reconstituée, et qu'on y appelle les chefs des bibliothèques qui jouissent de ce service. »

Digitized by Google

suivant leur nature, entre nos grandes bibliothèques officielles ou publiques. Réciproquement la section distribue aux bureaux étrangers, qui en disposent utilement, un certain nombre d'exemplaires d'ouvrages importants ou de publications de sociétés savantes, de provenance belge. Ceux-ci ont été acquis antérieurement grâce aux reliquats annuels de la dotation affectée à la section. On a pu constituer, de la sorte, un stock très considérable, et gardé en réserve, d'ouvrages et de publications belges, dont la Liste (voir plus haut : *Travaux utilisés*) est remise aux bureaux étrangers, lesquels connaissent ainsi ce qui peut leur être offert, soit en vue d'entamer des opérations d'échange, soit pour balancer équitablement des transactions. Dans le même but, la Liste mentionne également un dépôt très important, et que l'on tend à accroître constamment, de travaux officiels mis, par le gouvernement, à la disposition de la section.

Il y aurait lieu, semble-t-il, de voir répandre largement, dans les milieux scientifiques belges, cette liste des publications en stock, et que l'on doit souhaiter tout à fait complète; l'application d'une telle mesure augmenterait évidemment l'influence du service et sans doute éveillerait, en Belgique, des initiatives en vue de transactions nouvelles.

Il convient toutefois d'observer que, les frais du service ne cessant d'augmenter, ces acquisitions ne sont, en réalité, plus effectuées depuis environ quinze ans, faute de reliquats, et sont suspendues définitivement, sauf, à titre tout à fait exceptionnel, pour quelques exemplaires de travaux d'un mérite reconnu.

Antérieurement, les achats éventuels étaient habituellement indiqués par MM. Alvin, conservateur en chef de la Bibliothèque royale, Ruelens, conservateur au même établissement, et De Koninck, bibliothécaire-adjoint de la Chambre des Représentants.

Le service centralise et groupe les publications qu'il a à transmettre; il fait, tous les mois, une, ou en cas d'urgence pour les envois des départements ministériels et adminis-

Digitized by Google

trations publiques y ressortissant, deux expéditions générales à chaque bureau étranger qui se charge, à sa convenance, de la répartition aux localités de son territoire. Même, sur demande, le service belge leur fait des envois immédiats. Les bureaux étrangers adressent également de nombreux envois au service belge qui se charge de la distribution immédiate. Certains pays adressent leurs publications aux destinataires nominalement, par l'entremise du service; d'autres les lui expédient en bloc, laissant à son initiative le soin de les répartir. Ce dernier système est bien préférable, il permet de donner aux publications leur destination la plus utile, et il évite les doubles emplois qui peuvent résulter de mutations administratives ignorées fatalement à l'étranger.

Comme je l'ai fait remarquer, le mouvement des échanges varie suivant les pays; ceux qui adressent le plus régulièrement des envois de publications officielles au service belge sont : la France, l'Italie, le Luxembourg, le Brésil, l'Uruguay, l'Australie, et en tête des États avec lesquels les transactions sont les plus actives, on doit placer les Pays-Bas (et colonies) et les États-Unis d'Amérique (et colonies), avec lesquels sont échangées, notamment, les publications officielles au complet.

La Belgique envoie à ces pays tous ses documents officiels et parlementaires; les publications administratives, statistiques et d'intérêt général provenant des départements ministériels et des organismes qui en dépendent; les périodiques émanant des divers services publics; les publications des Académies et des commissions y ressortissant; les documents provenant des administrations provinciales.

Pour ne donner que des exemples bien typiques, car la liste complète me mènerait trop loin, je citerai :

Le *Moniteur belge.*
Les *Annales et documents parlementaires.*
Le *Recueil des circulaires du Ministère de la Justice.*
L'*Annuaire statistique.*

Digitized by Google

Les *Rapports sur l'enseignement supérieur, moyen, primaire.*

Le *Recensement des industries et métiers.*

Les *Annales des mines.*

Les *Publications de la Commission royale d'histoire.*

L'*Exposé de la situation des provinces.*

Réciproquement, le royaume des Pays-Bas envoie au service belge la totalité de ses publications similaires, auxquelles il faut joindre celles émanant de ses administrations coloniales et maritimes. Pour ne citer que des exemples, on relève sur la liste :

Le *Staatsblad van het Koninkrijk der Nederlanden.*

Les *Consulaire verslagen en berichten.*

La *Statistiek van den loop der bevolking van Nederland.*

Le *Verslag over de openbare werken.*

Les *Handelingen der nederlandsche juristen-vereeniging.*

Le *Verslag van den toestand der provincie Noord-Brabant* (de même pour toutes les provinces).

La *Begrooting Nederlandsch-Indië.*

Le *Jaarboek van de koninklijke nederlandsche zeemacht.*

Les États-Unis d'Amérique, enfin, envoient en Belgique, par l'entremise de la *Smithsonian Institution*, de Washington (*International exchange service*), toutes les publications émanant de ses organismes officiels, tels que :

L'*United States Congress.*

Le *State department.*

Le *War department.*

Le *Navy department.*

Le *Treasury department.*

Le *Department of the interior.*

Le *Post-office department.*

Le *Department of justice.*

Le *Department of commerce and labor.*

Le *Department of agriculture.*

La *Library of Congress.*

La *Smithsonian Institution (National Museum).*

Digitized by Google

La *Supreme court.*
La *Civil service commission.*
L'*Interstate commerce commission.*
L'*International bureau of American Republics.*
L'*International waterways commission.*
L'*Isthmian canal commission.*
Le *Government printing office.*
La *Spanish treaty claims commission.*

Des expéditions sont faites, par voie postale, au fur et à mesure de l'arrivée des colis, aux pays suivants non adhérents, mais dans lesquels il existe des bureaux centraux établis dans des conditions à peu près analogues à celles des États participants : Bolivie, Canada, Colombie, Costa-Rica, Équateur, Guatémala, Honduras, La Trinité, Nicaragua, Salvador, Venezuela. Depuis juin 1906, la *Smithsonian Institution*, de Washington, qui, antérieurement, transmettait les envois à ces divers pays, n'a pu continuer d'assumer ce service devenu trop onéreux; elle doit dorénavant se borner à n'accepter que les expéditions destinées aux États-Unis, quel que soit leur nombre, et dont le poids n'excède pas 4 livres anglaises (1,814 grammes); cette mesure ne s'applique pas aux paquets ne contenant qu'un seul volume.

Les envois non officiels ayant une destination strictement personnelle, c'est-à-dire ceux adressés à des particuliers comme tels, ne sont point admis. Le travail administratif interne de la section est, dans tous les cas, pratique et simplifié.

Les ouvrages ou paquets de livres, adressés au service pour être transmis à l'étranger, doivent être affranchis jusqu'à Bruxelles et porter l'adresse de l'expéditeur et du destinataire.

Tout envoi doit être accompagné d'une liste indiquant le nombre des paquets qui le composent, et le nom et l'adresse des destinataires.

Les destinataires habitant Bruxelles ou ses faubourgs sont invités, par carte postale, à retirer, au local du ser-

Digitized by Google

vice, les publications qui leur sont adressées; de même les destinataires demeurant à Gand, Liége ou Louvain, sont priés de se rendre à la bibliothèque de leur Université respective, où les envois leur sont délivrés.

Quant aux autres correspondants de la province, leurs paquets leur sont expédiés par chemin de fer (tarif II); pour ces envois, le gouvernement accorde une réduction de 50 p. c.; le port réduit est à charge du destinataire.

Les correspondants belges de la section sont au nombre de 430; ceux de l'étranger, de 2,147.

Pour la Belgique, les correspondants, d'expression française et néerlandaise, de la section sont répandus non seulement à Bruxelles, mais aussi en province, soit dans les grandes villes, soit même dans des communes de moindre importance. Les ministères, les académies, les musées, les universités, les bibliothèques, les commissions officielles, les instituts scientifiques, les laboratoires, les administrations communales, et un très grand nombre de sociétés et de cercles intellectuels, pour ne citer que des exemples, ont ainsi recours à l'intermédiaire de la section, en vue de l'expédition et de la réception de leurs envois. Il en découle, pour ces organismes, les avantages appréciables d'une utile économie et de multiples facilités de manutention; ils se trouvent, en outre, mis à même d'étendre considérablement, de la sorte, leurs relations d'échanges.

En retour, les associations scientifiques indépendantes, auxquelles ne s'étend, en aucune façon, l'obligation d'échanger, peuvent mettre à la disposition du service un certain nombre de leurs documents en faveur de l'étranger.

Il convient enfin d'ajouter que la dotation de la Section littéraire devrait être majorée annuellement d'au moins 5,000 francs, afin de pouvoir effectuer régulièrement, de huit en huit jours, les expéditions générales à chaque pays, lesquelles sont, comme je l'ai déjà dit, mensuelles actuellement.

Une accélération très nette des opérations serait, en effet, hautement désirable, car on doit observer que la Section littéraire des échanges n'est point exempte d'une certaine

Digitized by Google

lenteur, surtout envers les petits pays; ce qu'elle ne cesse d'ailleurs de déplorer. Il en résulte de réels inconvénients pour les sociétés savantes, dont plusieurs ont cru devoir renoncer à utiliser son intermédiaire, et surtout pour les bibliothèques publiques, qui ont l'obligation de servir rapidement leurs lecteurs.

Comme on le voit, la situation économique de la Section littéraire, de même que celle de la Section artistique, appelle la sollicitude du gouvernement, et il y a lieu de demander pour elles l'octroi des plus larges facilités.

* * *

La troisième section, ou « Section scientifique », n'a point été organisée jusqu'ici, et les démarches entamées, dès 1871, en vue de son agencement, qui du reste semblait prématuré, n'ont pu aboutir.

C'est directement que l'échange est pratiqué entre le Musée royal d'histoire naturelle de Bruxelles et les musées étrangers, auxquels nous envoyons principalement des moulages d'Iguanodons.

Ces opérations, qui se continuent normalement, donnent d'ailleurs d'excellents résultats; c'est ainsi qu'un emplacement de 50 mètres de long, dans l'une des salles du Musée royal d'histoire naturelle, est destiné aux moulages teintés et aux modèles, obtenus par voie d'échange, des grands vertébrés fossiles de l'étranger, augmentant, de la sorte, les collections des représentations d'animaux disparus, de tous pays, figurant au Musée.

* * *

Les opérations des deux sections, fonctionnant comme telles, du service belge des échanges internationaux, sont en progression très appréciable, et l'on y aspire à un constant perfectionnement. Pour la Section artistique, qui ne possède que depuis 1884 des locaux utilisables, j'ai mentionné, plus haut, des chiffres qui permettent d'apprécier son activité; quant à la Section littéraire, il suffira de faire observer que ses expéditions annuelles à chaque pays, qui,

Digitized by Google

en 1896, étaient au nombre de 4, se montent à 12, au minimum, actuellement.

C'est dans leur réelle utilité, jointe à des dévouements internes, qu'il faut rechercher les causes de l'évidente prospérité de ces deux sections, qui ont su, chacune dans leur sphère, conquérir une position enviable auprès des organismes officiels et privés de notre pays.

La Section artistique poursuit, à titre principal, l'accroissement des collections d'un remarquable musée de reproductions et de moulages d'art, lequel dispense libéralement au public l'ascendant éducatif et moralisateur que dégagent de parfaites manifestations esthétiques; non seulement le service centralise et expose l'effigie rigoureusement exacte de purs chefs-d'œuvre disséminés au loin, mais encore il les dispense à tous, à des conditions abordables, et les fait pénétrer, notamment, dans l'école.

D'autre part, la Section littéraire, qui apparaît comme un mandataire désintéressé d'expédition, simplifie les envois, leur assure, avec la gratuité, une régularité, une sécurité absolues et permet d'éviter les doubles emplois. Ce service aide puissamment nos bibliothèques à rassembler et à mettre à la disposition des travailleurs indigènes, des éléments précieux, et parfois introuvables, de référence et de documentation, provenant de l'étranger, sans surcharger leurs budgets relativement modiques.

Agissant comme membre d'une véritable fédération cosmopolite d'intermédiaires officiels, le Service belge des échanges internationaux — que je me suis attaché à décrire tel qu'il est — outre ces avantages directs afférents à ses deux sections, répond enfin au besoin, de jour en jour croissant, de donner, dans la plus large mesure, accès aux sources de l'avoir esthétique et intellectuel du monde entier, tout en renforçant le sentiment salutaire d'émulation et de solidarité qui, de plus en plus, s'affirme universellement dans le domaine des beaux-arts et des études.

CH. SURY.

Digitized by Google

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres.

La Monnaie nous a donné la surprise d'une première de M. Laparra, éveillant le plus vif contraste avec la première de M. Tinel. L'amour charnel succédant à l'amour divin, l'Espagne romantique au bric-à-brac égyptien, dont nous devons l'évocation à M. Capart, voilà, pour un philosophe, un beau thème à méditations. Les spectateurs de notre opéra en ont pris plus simplement leur parti, et ils ont fait presque autant de succès à un ouvrage qu'à l'autre; il est vrai que tous les deux étaient montés et interprétés remarquablement.

La Habanera est un drame, je dirai même que c'est un cauchemar. Cela débute par un assassinat, puis viennent les remords et les hallucinations du coupable, et le dernier acte se passe dans un cimetière. Tout cela manque de gaité. Mais cela ne manque point de vigueur, et le réalisme de l'œuvre est savoureux; tout concourt à le rendre opérant, le sujet simple et prenant, la musique, les décors qui sont merveilleux, les interprètes et jusqu'à la figuration admirablement stylée. La musique est à la fois très fouillée et très simple, un thème de danse traverse le drame, comme l'échine ferait d'un corps, et le soutient jusqu'au bout. L'auteur en tire des effets de contraste, qui sont un peu brutaux, mais s'harmonisent bien avec l'ambiance; on est, en effet, dans une *posada*, fréquentée par des muletiers et des paysans; il fallait des rythmes simples, mais entraînants, pour garder à ces figures très frustes, ravagées par des passions élémentaires, la vérité de leurs proportions et pour leur donner la vie.

L'orchestre a joué excellemment cette partition, et M^lle^ Lucey et M. Bourbon ont eu toute la fougue méridionale qui convenait.

Le *Tableau parlant*, de Grétry, qui a paru un peu languissant, servait de lever de rideau à l'opéra de M. Laparra. On a bien fait de le remplacer, ensuite, par *Le Jongleur de Notre-Dame*, dont la reprise fut bien accueillie.

Au Théâtre royal du Parc, ç'a été d'abord le *Roi Dagobert*, puis des reprises et des tournées qui ont tenu l'affiche.

J'avoue le goût que j'ai pris à l'œuvre de M. André Rivoire. De même que le *Beethoven* de M. Fauchois, cette comédie lyrique apporte un peu de

Digitized by Google

fraîcheur dans l'atmosphère surchauffée et si intensément artificielle du théâtre contemporain. Nous devons nous féliciter qu'il reste encore quelques poètes, osant — c'est le mot — n'être que poètes au théâtre. Ils n'ont besoin, semble-t-il, d'aucune des ficelles du métier, et c'est Coppée écrivant *le Passant*, Banville nous donnant *Gringoire*. L'œuvre de M. Rivoire fut donc la bienvenue au théâtre du Parc; elle trouva des interprètes et un public. Les interprètes ne firent pas oublier Mlles Lecointe et Piérat, MM. Berr et Leloir; mais ils ne les firent pas trop regretter à ceux qui avaient vu la pièce aux « Français ». M. Cahuzac fut même très personnel et eut l'enjouement et la drôlerie nécessaires; Mmes Yvette Quettier et Terka Lyon se disputèrent spirituellement ses faveurs; M. Carpentier prouva, une fois de plus, qu'il avait le talent chercheur et toujours en éveil.

Aux Galeries Saint-Hubert, nous eûmes l'heur d'applaudir Huguenet et encore Huguenet. En faut-il davantage? Mon Dieu, non. Et pourtant, dans *Le foyer*, il y eut, outre l'intérêt de scandale de cette pièce dont on avait tant parlé avant sa représentation qu'on n'en parla plus guère après, il y eut Mlle Duluc qui fut digne du grand comédien, et M. Gildès, qui déploya toute la rosserie de son personnage. Les autres éprouvaient un visible malaise, le malaise de tous ceux qui, sauf peut-être M. de Féraudy, ont joué dans les *Affaires sont les affaires*. C'est que M. Mirbeau n'a pas le métier, qui rend la tâche aisée aux interprètes; il écrit pour le public, non pour les artistes, et c'est un grand tort. Ses pièces sont des conférences brillamment dialoguées; mais celui qui y tient un emploi a l'impression, croyez-le bien, que lorsqu'il parle, il devrait être en habit, en cravate blanche et tendre la main vers le carafon et le sucrier. Puis, comme l'emploi est nécessairement antipathique — il n'y a que des coquins dans ce théâtre — il semble qu'il lui faille appréhender la colère du public et qu'un peu de la réprobation méritée pour son personnage rejaillisse sur lui. N'importe, c'est du théâtre singulièrement vigoureux, et, dans la note réaliste pure, depuis Henri Becque, c'est évidemment ce qu'on a fait de plus étonnant.

La reprise de *Roi* ne nous a valu aucune révélation, sinon que *Le foyer* était un succès de demi-teinte; Mlle Lantelme a été simplement remplacée par la créatrice du rôle principal de femme à Paris, Mlle Lavallière, appât de plus pour la curiosité masculine.

L'Alcazar, après ces mois d'une revue, qui avait bien toutes les joyeuses tares d'un produit indigène, nous devait une fiche de consolation. Il nous l'offrit en nous donnant *Marthe*, de M. Kistemaeckers. L'auteur de *La Rivale* nous a rendus exigeants. Il a depuis longtemps passé le stade de ces succès estimables, que la camaraderie et la complicité des journaux transforment, en Belgique, pour trois ou quatre soirs en un triomphe... qui ne trompe personne. On l'a joué à Paris, et devant des salles non truquées. Il a appris ce métier terrible qu'ignorent tous ses confrères belges;

Digitized by Google

il est homme de théâtre, ou bien peu s'en faut. On peut tout au plus lui reprocher un rien de tendu, de voulu dans la contexture de ses pièces, qui n'ont pas encore tout le libre jeu de leurs ressorts dramatiques, dans le dialogue, où l'esprit est parfois un peu essoufflé, s'il est abondant. Mais que ce sont là des vétilles, en comparaison du formidable acquis que suppose une œuvre bâtie et écrite comme l'est *Marthe* ! Cette œuvre a été remarquablement interprétée par Mlle Myriel, MM. Laurel et Duvernay. Mlle Myriel, qui avait un rôle écrasant, a montré de la vaillance et — mieux encore — de la conviction. Le reste n'émergeait point.

J. de W.

* * *

Les livres.

Nous avons tout juste le temps d'annoncer la réimpression d'un volume de vers d'Émile Verhaeren : *Les heures claires*, *les heures d'après-midi* (Paris, *Mercure de France*). On sait la place particulière que tient dans l'œuvre du poète ce recueil dédié et consacré « à celle qui vit à nos côtés ». Dans la grande fresque tragique, où l'artiste a peint nos révolutions morales et sociales, nos tumultes d'âmes et de sentiments, ce livre jette une note claire et tendre; il est une délicieuse étape, ensoleillée et souriante, entre deux campagnes où chaque pas en avant est marqué par une bataille, par des coups de feu et par des flaques de sang. Le sourire angélique d'une femme illumine des pages, dont le rythme s'atténue, s'assourdit, coule en ruisseau mystérieux et chantant; et il y a comme un parfum d'autel dans cette adoration, qui a pourtant la franchise et la saine ardeur des tendresses humaines imposées par la loi de la nature. Il n'est pas jusqu'au monde extérieur que le poète n'ait eu la touchante inspiration d'associer à son bonheur; de même qu'il devait le mêler à ses aspirations de penseur et de sociologue dans la *Multiple splendeur*, de même ici il se penche sur la nature pour lui demander de vibrer à l'unisson de ses émois, de lui prêter, avec son décor, un langage plus digne de sa tendresse, enfin, pour évoquer des analogies, stimuler des complicités et, aux heures amères ou lasses, pour obtenir un réconfort ou pour hâter le réveil de ses ferveurs.

* * *

On vient de publier, chez Bloud, un choix d'opuscules de Leibniz. Ce choix déconcerte à première vue. Car on n'y trouvera ni sa *Monadologie*, d'ailleurs rééditée, en 1881, par Nolen, ni son « Discours de la métaphysique », ni la polémique qu'il dirigea contre le cartésianisme (bien qu'on eût pu donner la tradition française de ses *Animadversiones*, réfutées ingénieusement par Cousin dans ses *Fragments de philosophie moderne*), ni les *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, où Locke est constamment pris à partie et dans le détail. En somme, l'éditeur actuel qui est aussi le préfacier de ce choix, M. Baruzzi, a voulu retracer à nos yeux la

Digitized by Google

physionomie religieuse de M. Leibniz: il l'a amputé délibérément dans ce dessein, et si on lui concède la légitimité d'une telle entreprise, on doit reconnaître qu'il y a réussi. Il a écrit pour ce recueil, où il y a beaucoup d'inédit, un essai de « biographie religieuse » du philosophe; il y est noté d'intéressante façon de quelle étendue sont les obligations que Leibniz a à Pascal; puis on nous initie à son rêve d'unification des églises; on y trouvera aussi des détails circonstanciés sur sa vie à Hanovre, sur ses voyages, sur sa vaste correspondance, etc., bref une systématisation habile de la matière, comme on devait l'attendre d'un volume publié dans une collection intitulée : « La pensée chrétienne », et de la part d'un spécialiste qui, en 1907, publiait un livre intitulé : *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre d'après des documents inédits.* Ps.

* * *

M. Sylvain Bonmariage vient de livrer à la publicité ses *Attitudes*. Il s'y exerce, sous nos yeux, à des jeux d'une innocence très discutable, mais il faut confesser qu'il le fait avec grâce et parfois avec esprit. Son *dandysme* m'a rappelé celui de Max Waller, et il est certain que, depuis que nous avons perdu notre Musset, l'emploi était inoccupé chez nous. Mais quelle différence entre les attitudes de Waller, où il y avait sans doute de la provocation, une impertinence amusante et amusée, et celles de M. Bonmariage! Alors que le directeur de la *Jeune Belgique* devait aux années passées en Allemagne le développement d'une sentimentalité native, corrigeant ce que comporte toujours d'irritant, et même de détestable, l'affirmation intrépide de son « moi », qu'il portait la petite fleur bleue du rêve à la boutonnière, son successeur a d'autres élégances, beaucoup plus factices, et aussi des affectations beaucoup plus agaçantes.

Faisons-lui crédit sur sa jeunesse et reconnaissons qu'il a d'un écrivain plusieurs des qualités essentielles. Il a écrit jadis des vers excellents; il nous donne aujourd'hui de la prose très ferme, très claire et très joliment rythmée. Ne le chicanons pas trop sur de fâcheuses prédilections qu'il abandonnera plus tard, comme on jette ses gourmes. L'égotisme est, en général, plus puéril que périlleux.

* * *

M. Maurice Gauchez, notre collaborateur, vient de réunir en volume un certain nombre de biographies d'écrivains qu'il avait données à la *Société nouvelle*. Le titre : *Le livre des masques belges* (Paris, 28, rue Vaugelin), rappelle inévitablement deux recueils publiés par M. Rémy de Gourmont. Mais il suffit de parcourir ces notices, qui n'ont d'ailleurs rien de sèchement analytique, pour constater qu'elles ne sont rien moins que des pastiches de la manière du singulier moraliste qui a écrit *Le chemin de velours*, et, chaque quinzaine, joue à la raquette avec des paradoxes en

Digitized by Google

tête des chroniques du *Mercure de France*. Sans doute, M. Gauchez n'a pas l'érudition variée, l'esprit à facettes et la délicieuse écriture de M. de Gourmont; mais ce n'est pas une raison pour trop médire de son livre, où il y a de l'originalité, du style et surtout un aimable optimisme. Alors que trop de critiques, lorsqu'ils tiennent une œuvre littéraire entre leurs crocs, ne la rejettent qu'après l'avoir déchirée à belles dents, à moins qu'ils ne lui prodiguent de ces caresses félines, plus cruelles pour la sincérité de l'auteur que les pires injures, M. Gauchez a essayé, avant tout, de comprendre ceux de qui il parle, et, pour les comprendre, de les aimer. Il se dégage de ses *Masques* une impression de bonté et de jeunesse, alors que le malheur des temps veut qu'en général la jeunesse ne soit pas bonne... Qu'après cela il y ait des omissions, des erreurs, des négligences de-ci de-là, l'auteur le confesse lui-même avec une franchise sans ambages, il s'en explique et s'en excuse. On aurait tort de lui en garder n'importe quelle rancune. W.

* * *

Depuis quelques années, les idées démocratiques subissent une crise dans l'élite pensante française, et l'école traditionaliste s'efforce de réhabiliter les idées réactionnaires, selon une méthode nouvelle et en appelant la science à son aide. C'est le mouvement qu'étudie, chez ses représentants les plus notoires, un livre de M. Parodi, intitulé *Traditionalisme et Démocratie*. Ce mouvement, l'auteur le voit se dessiner chez Brunetière, s'affirmer dans le néo-positivisme de M. Bourget, s'exaspérer et révéler ses tendances les plus secrètes chez M. Barrès ou chez les monarchistes de l'*Action Française*; et là, il y démêle et y signale des éléments foncièrement romantiques, individualistes et anarchiques. — En opposition à ce prétendu traditionalisme, M. Parodi essaye de dégager le sens exact des principes démocratiques. La démocratie lui apparaît comme une conception toute rationaliste de la vie sociale, et par là même nullement anarchiste, mais représentant un idéal et une direction politique, plutôt qu'un régime réalisable intégralement et du jour au lendemain. — Que cette conception soit utopique, c'est ce que ni les enseignements de la science, ni ceux de l'histoire, ni le prétendu conflit entre le syndicalisme contemporain et la démocratie, ni les raisons tirées des intérêts de la haute culture ne semblent pouvoir établir.

L'idée démocratique est donc, et n'est pas près de cesser d'être, selon l'auteur, l'idée essentiellement française, la vraie tradition nationale en politique. La force des convictions de M. Parodi n'est pas étrangère à l'impression déterminante que laisse son livre. Il y argumente tantôt avec subtilité, tantôt avec une logique nette et large; son style même s'assouplit pour mieux se conformer à ce qu'il y a de pénétrant et d'entraînant dans sa pensée.

* * *

Digitized by Google

M. THUREAU-DANGIN, l'historien de *la Renaissance catholique en Angleterre*, publie les conférences qu'il donna à l'Institut catholique de Paris, au printemps de 1908; il les a intitulées *Le Catholicisme en Angleterre au XIX^e^ siècle*. On y trouvera, dans une forme plus concentrée et plus rapide, le récit des événements qui font l'objet de son grand ouvrage. On ne peut que savoir gré à M. Thureau-Dangin d'avoir songé à faire pénétrer plus avant dans le public la connaissance d'une histoire évidemment instructive. Pour qu'elle fût complète, il ne serait pas superflu d'y adjoindre le volume que le grand exégète d'Outre-Manche, le Père Tyrrel, a publié récemment, *Medievalism*, traduit en français sous ce titre piquant : *Suis-je catholique ?* chez l'éditeur Emile Nourry, à Paris, et intéressant d'autant plus la Belgique que cet examen de conscience d'un moderniste est écrit sous forme de lettre adressée à notre cardinal-archevêque, M. Mercier. De la sorte, le lecteur pourra s'orienter sur l'évolution de la pensée religieuse en Angleterre, et, après avoir été initié au conflit des deux cardinaux du passé, Newman et Manning, assister à un mouvement autrement redoutable, parce qu'il correspond à une profonde perturbation des consciences.

Enfin, un troisième livre est à signaler à côté de ceux de MM. Thureau-Dangin et Tyrrel; c'est l'essai de M. L. DE BEAURIEZ, intitulé *Quelques pages sur le mouvement catholique chez les femmes en Angleterre* (1 vol. in-16, Paris, Perrin et C^ie^).

L'essai de M. de Beauriez se rapporte, en effet, à l'importante question du problématique retour de la Grande-Bretagne à l'unité religieuse. On y trouve mentionnées des œuvres spéciales, instituées dans ce but. Il en est une qui paraît avoir été particulièrement efficace; c'est une *Ligue épistolaire* que dirigent des laïques instruits, et qui répond par correspondance aux lettres interrogatives des victimes du doute. Mais cette association a des hommes pour directeurs. Aussi est-elle seulement indiquée, le livre s'occupant surtout de l'élément féminin catholique, et de son rôle au delà des mers. On y note l'influence religieuse que des Françaises ont exercé outre-Manche, depuis la reine Bertha, fille du Mérovingien Caribert, roi de Paris, jusqu'à la moderne Sœur Châtelain, de la Congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, et même de nos jours.

La méthode de l'auteur consiste à décrire ce qu'il a vu de ses yeux; asiles et couvents tenus par des femmes; *settlement* de duchesse ouvert aux pauvres plébéiennes, ou procession solennelle, traversant les rues de Londres pas à pas, bannières et croix en tête, au milieu d'une foule déférente. L'ouvrage signale, en outre, les *authoresses* qui se font apôtres par la plume, et qui introduisent dans le roman la controverse pieuse à côté des fiançailles et de l'hyménée. Des appendices intéressants contiennent à la fin du volume les déclarations officielles de souverains anglicans, Henri VIII et même la reine Victoria, qui s'arrogeaient des droits où le spirituel et le temporel sont confondus.

* * *

Digitized by Google

Quelques romans.

Dans les *Nostalgiques* (Paris, Plon, in-16) M. René Milan nous apporte le fruit d'expériences sentimentales, poursuivies. semble-t-il, à travers le monde. Chacune des escales de cet intrépide et original observateur lui a fourni un tableau impressionnant, une vue saisissante des mœurs exotiques, un souvenir précis, une anecdote typique. Nous voyons défiler ainsi l'obscur et inconscient nihiliste de Tsoushima, de curieuses figures de forçats devenus au bagne des héros du mal, des marins aux prises avec le spleen, victimes de leur solitude morale, insouciants du danger, grisés d'infini. Nous pénétrons dans l'intimité fastueuse de l'aristocratie chinoise du sud, où se professe, au milieu des raffinements d'une civilisation aînée de la nôtre, l'art de vivre en beauté et de quintessencier le plaisir, nous assistons à des drames étranges et à des scènes vécues d'un relief étonnant. Tout le livre est une surprise, un *crescendo* des sentiments les plus opposés.

Chez Garnier frères : *Inferna* évoque, dès le titre, des visions qui heureusement s'évanouissent à la lecture des premières pages. Car *Inferna* est simplement un roman psychologique où l'auteur a voulu chercher à expliquer le phénomène psychique de la « double personnalité ».

Jacqueline est une petite fille qui a des visions étranges, elle s'imagine avoir vécu sur une autre planète sous le nom d'Hella. En grandissant, ces souvenirs s'effacent peu à peu, elle aime, elle se marie... Mais pendant une maladie, la jeune femme retrouve les anciennes visions et le souvenir d'un certain Philippe qui a été son frère dans sa vie précédente. Ce Philippe n'est autre que le baron Karl, un homme riche et influent, qui a eu, lui aussi, une enfance visionnaire. Après s'être cherchés pendant des années, Jacqueline et le baron se rencontrent, et fondent une œuvre sociale destinée à rendre plus heureux les habitants de notre monde, qui selon eux est *Inferna*. Autour de ces deux héros se groupent des personnages divers ; ce roman traite de toutes les sortes d'amours, et exalte l'affection pure du frère et de la sœur, leur collaboration féconde pour le bien de leurs semblables.

Sous ce titre, très simple et très tendre, *Sœurette* (Paris, Perrin), M. Paul Lacour nous conte, lui, les aventures audacieuses d'un homme, qui réussit à inspirer à trois femmes une passion sincère et ardente. Toutes les trois l'aiment différemment, mais également et souhaiteraient son parfait bonheur. L'aiment-elles ? Comment l'aiment-elles ? Pourquoi ne les aime-t-il pas ? Et pourquoi ne parvient-il pas, ou parvient-il trop tard à se déterminer entre elles ? C'est le secret qu'il faut demander à ces charmantes créatures, à Hélène, à Olga, et surtout à cette mystérieuse Arlette, qui est bien la *Sœurette* délicate d'Eva ou de Fabienne de Puimery et qui, long voilée de pudeur et de rêve, restera l'une des plus poétiques au milieu des héroïnes touchantes imaginées jusqu'ici par Paul Lacour.

Signalons, chez Colin, un nouveau volume de la « Bibliothèque de

Digitized by Google

romans pour les jeunes filles ». Il est intitulé : *Le Journal d'une fille d'honneur* et traduit de l'allemand de M. H. de Zobeltitz. Ce roman, d'un grand charme d'inspiration, constitue en même temps un des documents les plus curieux que nous possédions sur les habitudes et les mœurs d'une petite cour allemande au XX^e^ siècle. Il nous fait pénétrer dans un milieu que nous ne connaissons guère, sinon par les rumeurs qui en émanent de temps à autre ; et cet élément d'intérêt vient s'ajouter à l'émotion intense se dégageant de l'idylle en partie double qui fait le fond du roman.

Enfin signalons encore chez Perrin deux autres œuvres, l'une de M^lle^ Kaiser, dont on n'a pas oublié *Notre Père qui êtes aux cieux*, simple et émouvant récit où une ardeur singulière d'imagination poétique était mise au service de l'idéal chrétien le plus pur et le plus élevé. C'est d'une façon analogue, mais avec plus de maturité dans la pensée et un souci plus marqué de la perfection dans la forme, que le nouveau roman de M^lle^ Kaise trouve être, en même temps l'évocation vivante d'une crise morale, analysée avec la précision la plus scrupuleuse, et quelque chose comme un poème religieux célébrant la bienfaisante beauté du sacrifice. Aussi bien l'impression considérable produite déjà par cette œuvre de foi et de tendresse, lors de la publication de *Marcienne de Flüe* dans le *Correspondant*, suffirait-elle à attester sa haute valeur littéraire.

En écrivant *Vers plus de joie*, qu'il sous-intitule « roman de l'année 1905 » M. André Godard présage une société future qui lui sert surtout de base pour critiquer nos mœurs présentes. Ce que seront devenus dans 80 ans d'ici l'état politique de l'Europe, le sentiment religieux, la psychologie de l'amour, l'évolution sociale, et ce qui, d'autre part, rend si instable et si douloureuse la situation d'aujourd'hui, tel est le sujet de *Vers plus de joie*. L'auteur a condensé dans ce roman bizarre et intense, sous une forme dramatique, les idées de ses précédentes études de philosophie religieuse. Quelques types burlesques, vieillards survivant de notre époque, interrompent la sévérité de ce roman où l'auteur se garde des illusions trop optimistes, puisque l'intrigue passionnelle s'achève sur la mobilisation de l'Europe contre l'Asie, dans une guerre où les formidables électromaques anéantiront armées et cités. Et cependant une large idée de progrès moral, religieux et sentimental se dégage à chaque page de *Vers plus de joie*.

*
* *

Livres sur le romantisme.

Il faudra bientôt un chroniqueur attitré pour signaler les seules publications relatives au romantisme français, et on conçoit que l'information les concernant suffise à alimenter une revue trimestrielle de M. Léon Séché.

Comme de juste, c'est encore par celui-ci que débutera cette brève revue. M. Séché vient, en effet, de publier sous ce titre : *Le Cénacle de la*

Digitized by Google

muse française (*Mercure de France*), un livre très attrayant, riche en anecdotes et en détails savoureux, mais, en plus, composé avec adresse et constituant une contribution utile à l'histoire du pré-romantisme. On y apprend la vogue, qui n'est pas sans nous surprendre, d'écrivains et d'œuvres oubliés plus ou moins injustement. Passe encore pour Al. Soumet, dont nous avons peine à croire — et il le faut bien — qu'aux environs de 1820 il fût considéré comme l'un des tout premiers écrivains français et que son renom, pendant les années qui suivirent, éclipsa celui de Lamartine, Vigny et Hugo; mais Guiraud, Pichat et de moindres seigneurs tenaient la scène et occupaient la ville; je dirais qu'ils faisaient les délices de la cour s'il y avait encore eu une cour à cette date et si l'on y avait eu des soucis d'art. Le livre de M. Séché commente agréablement la réimpression de la *Muse française*, le recueil des premiers romantiques où Hugo Deschamps, Mme Desbordes-Valmore, Delphine Gay firent leurs premières armes. C'est la « société des Textes français modernes » qui a entrepris cette réimpression de tous points justifiée (Paris, Cornély) et M. Marsan, à qui elle est confiée, a écrit une introduction documentée et substantielle pour le premier tome. Chez Bloud, en 2e édition, a paru un joli opuscule de M. Jean des Cognets, *Les idées morales de Lamartine*, dans une collection où déjà M. Souriau avait traité un sujet identique à propos de Victor Hugo. Malgré un livre récent de M. Citoleux, qui a essayé une systématisation des idées (ou plutôt des aspirations) lamartiniennes sur Dieu, l'âme, le devoir social, etc., il était intéressant, dans un raccourci plus opportun, de reprendre cette tâche malaisée. Je n'ose dire que M. des Cognets m'ait complètement convaincu et j'estime qu'il est trop porté à faire bon marché de ce qu'il y eut toujours de vague et de fluctuant dans la philosophie du poète; il oublie trop ce qui est dû à Rousseau et à Bernardin de Saint-Pierre et souvent, là où il cherche des précisions, il ne trouve qu'une imagination qui se joue; enfin en isolant Lamartine des autres romantiques, en écrivant notamment que « l'originalité que les romantiques recherchent volontiers, il s'applique à la fuir » parce qu'il est un classique, il tombe dans le travers de M. P. Lasserre et des détracteurs du grand mouvement d'art de 1830. Il ne serait, au surplus, pas difficile d'écrire cent pages tout à fait différentes d'esprit et de conclusion sur la philosophie de Lamartine, en les documentant avec autant d'abondance; je crois que la vérité ne serait pas plus de ce côté qu'elle n'est absolument de l'autre.

* * *

M. Retinger (B. Grasset, à Paris) a étudié *Le conte fantastique dans le romantisme français*. Ce n'est qu'un fragment d'un plus long travail; mais il atteste de la lecture et de l'esprit de recherche. Toutefois, l'auteur devra compléter et préciser son information, et je ne conçois pas qu'il ait ignoré les *Études de littérature européenne* de J. Texte, celles de F. Bal-

Digitized by Google

densperger, le livre de Betz sur le même sujet et d'autres travaux d'approche, antérieurs au sien, sur les relations littéraires entre la France, d'une part, l'Allemagne et l'Angleterre de l'autre. Il cite bien le roman oublié de Walpole (réédité récemment, avec une médiocre préface, par miss Spurgeon) mais il ne souffle mot de toute cette littérature des tombeaux, qui a donné à l'Angleterre *Les Nuits* d'Young traduites, dès le milieu du XVIII^e^ siècle, par Bissy, Letourneur, Colardeau, etc., imitées par tant d'auteurs français, les *Tombeaux*, d'Hervey, ses *Méditations*, les odes de Gray, bref tout un ensemble d'œuvres où le génie sombre et dramatique d'une race se peint avec une remarquable fidélité (1) et dont le cousinage avec les évocations à la Hoffmann me paraît certain. Citer Cazotte et son *Diable amoureux*, c'est parfait; mais comment peut-on omettre les peintures poussées au noir, et même au tragique, du grand élève des Anglais que fut l'abbé Prévost? Et Byron ne méritait-il pas une étude à ce point de vue spécial? M. Estève, dans sa thèse volumineuse sur nos obligations envers lui, devait être mis à contribution. Enfin on peut se demander si le *Diable boiteux* de Lesage n'est pas l'attestation d'une autre pénétration étrangère et si l'Espagne n'a pas, dès le XVII^e^ siècle (je pense à *Don Juan*), en tout cas avant 1830, *empoisonné* quelques sources du lyrisme français; mais c'est là un à-côté sur lequel je n'insiste pas. Sur Nerval, Nodier, Balzac, Mérimée, etc., M. Retinger s'est documenté avec plus de soin, encore qu'il ignore les pages de Betz et la thèse de M^lle^ Cartier sur l'auteur de *Loreley*. Là encore des retouches seraient nécessaires.

Et maintenant arrivons à M. Georges Grappe, dont les essais de critique *Dans le jardin de Sainte-Beuve* m'ont infiniment amusé. Amusé plus encore qu'instruit, je l'avoue, et surtout que convaincu. C'est que M. Grappe est un écrivain étiqueté, qu'il le veuille ou non, par des prédilections nullement dissimulées, et ses repentirs comme ses réticences ne suffisent pas à le dégager autant qu'il faudrait. Lorsqu'il écrit que Victor Hugo nous apparaît aujourd'hui comme une « statue encombrante » qu'il y aurait intérêt à débarrasser « de son romantisme moral et littéraire », on sent qu'il a lu MM. Lasserre et Seillère, le premier surtout, et que le diagnostic du « mal romantique » n'a pas de secret pour lui. Ne discutons pas cette doctrine aventureuse, admirons les finesses de son analyse et surtout relisons cette délicieuse évocation du père de la critique dont nul n'a mieux peint, dans une introduction qui se lit d'un souffle, les attitudes familières, le sourire narquois, la lèvre sceptique, la calotte noire et la bonne à tout faire. W.

* * *

La maison Van Oest a publié jusqu'ici cinq fascicules de l'ouvrage de M. FIERENS-GEVAERT, *Les primitifs flamands*. L'auteur nous annonce,

(1) Taine a eu quelques aperceptions divinatoires sur la dette du romantisme français à Young (*Hist. litt. angl.*, t. IV, p. 231) et même à Swift (*ibid.*, 81).

Digitized by Google

dans un court préambule, qu'il a rêvé de donner un guide aux admirateurs de notre passé artistique, et c'est la raison pour laquelle l'illustration n'est empruntée, en règle générale, qu'à des œuvres conservées en notre pays, sans que, bien entendu, l'auteur s'interdise d'étudier dans son ensemble la production de chacun de nos grands peintres.

On connaît la méthode agréablement descriptive de M. Fierens-Gevaert. Le premier fascicule de son livre est consacré à quelques peintures du XIV^e^ siècle, mais principalement aux frères Van Eyck, dont une série de belles reproductions photographiques permettent de se représenter l'art sous ses meilleurs aspects (signalons surtout l'exécution parfaite du n° XIV, la femme du peintre); le deuxième fascicule traite de Roger de la Pasture, de Pétrus Christus et de l'École Mosane (qu'il est assez imprévu de voir ranger parmi les maîtres flamands, de même que le maître de Flémalle, par qui débute le fascicule III; car qu'il soit Tournaisien ou Liégeois ou Rhénan, il ne doit rien à la Flandre, et le plus sage, pour tout sauvegarder, eût été d'intituler le recueil : *Les primitifs des Pays-Bas*). Viennent ensuite Thierry Bouts et son fils Albert, puis, dans le IV^e^ fascicule, Hugo van der Goes et Justus de Gand, le maître de la légende de Sainte-Lucie, Simon Marimon (encore un Français, non un Flamand). Le V^e^ fascicule est consacré à Memling. Tous offrent un vif intérêt et sont admirablement illustrés.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DE JANVIER

Pages.

Maurice Desagher. L'enseignement des aveugles 5
E. Gérard-Gailly. Madame de Miramion 31
Antonine Coullet. VERS : Bonté ; Soir sur mer; Parmi les tombes; Extase 47
Gustave Charlier. André Chénier et Lamartine, poètes de la nature. . 50
Marguerite Burnat-Provins. La fenêtre ouverte sur la vallée. . . 64
S. Fredericq. Lettres de la montagne 75
Petite chronique 89

LIVRAISON DE FÉVRIER

A.-J. Wauters. Corneille van Coninxloo et le triptyque de l'abbé de Tuegele au musée de Bruxelles 99
C. Vanlair. Pourquoi devient-on vieux? 114
Arthur Symons. La mort de Peter Waydelin. (Trad. ÉDOUARD et LOUIS THOMAS.) 132
Gustave Charlier. André Chénier et Lamartine, poètes de la nature. (*Fin.*) 148
S. Fredericq. Lettres de la montagne. (*Fin.*) 165
L. W. Les livres philosophiques. 181
Petite chronique 187

LIVRAISON DE MARS

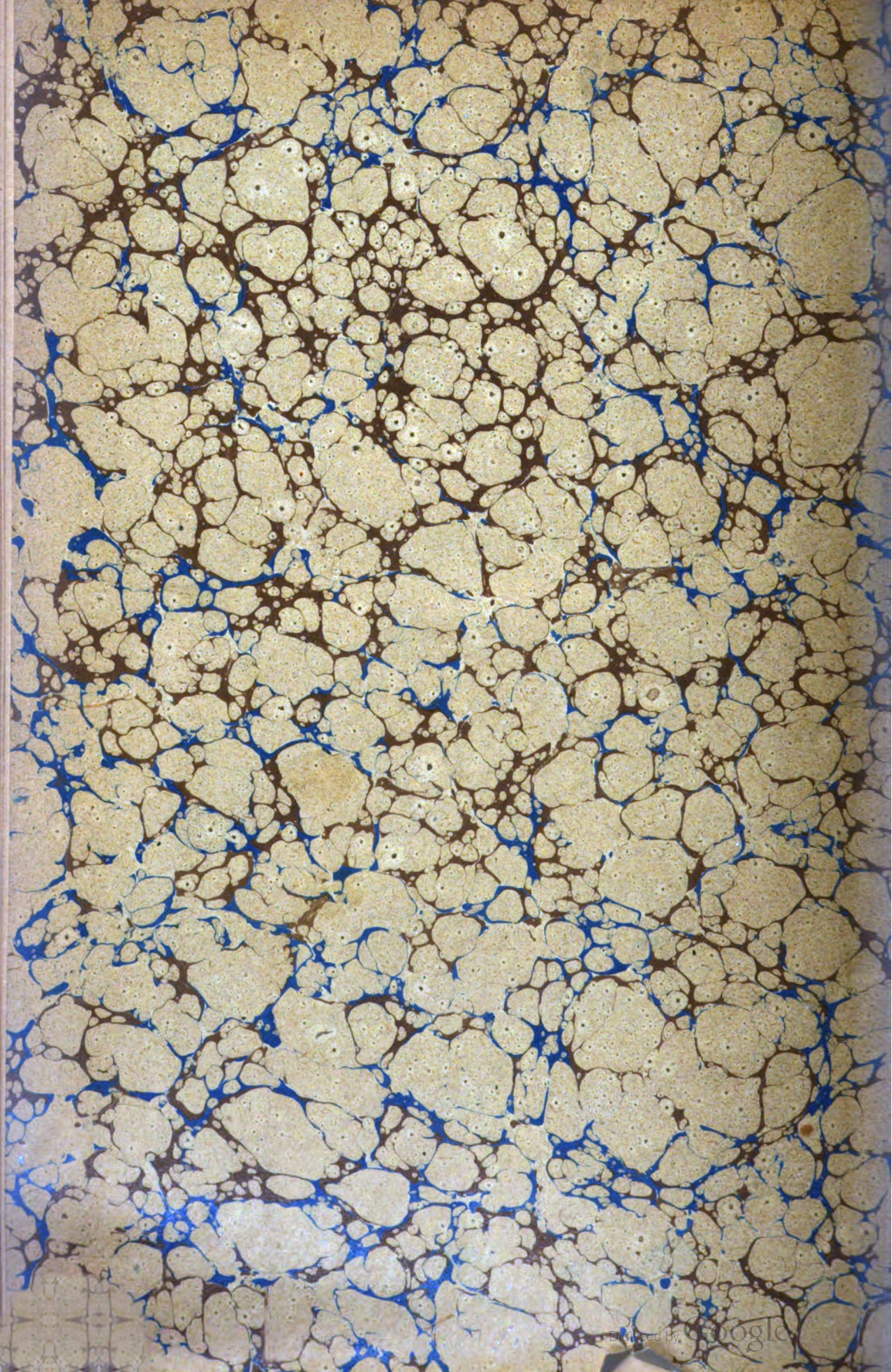
Marguerite Van de Wiele. Nos conteurs et nos romanciers (fragment). 203
M. Wilmotte. Ténèbres d'Orient 207
C. Vanlair. Pourquoi devient-on vieux? (*Suite et fin.*) 222
Jean Laenen. L'arbre de la liberté (roman historique.) 242
Maurice Gauchez. Les poètes 266
Essais et notices 280
Petite chronique 285

LIVRAISON D'AVRIL

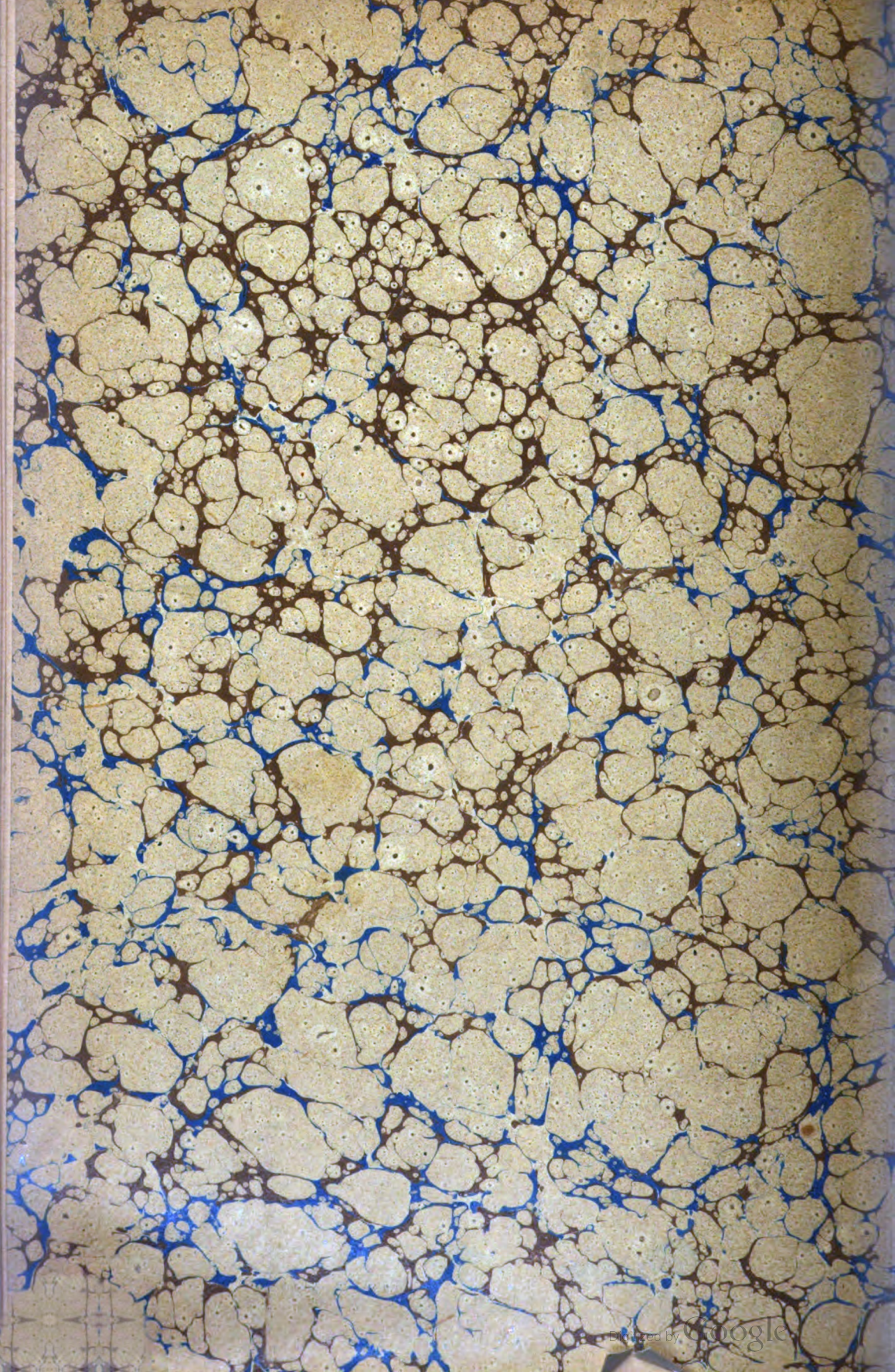
Henri Schoen. Victorien Sardou et son principal interprète. . . . 295
José Hennebicq. Le destin de la rose. 318
Ch. Pergameni. La politique religieuse des conventionnels. . . . 320
Jean Laenen. L'arbre de la liberté (roman historique.) (*Fin.*) . . . 338
Ch. Sury. Le service belge des échanges internationaux. 361
Petite chronique 383

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized By Google

Digitized by Google


Digitized by Google